Marg.t Kenyon

LETTRES
DE
MADAME
DE SÉVIGNÉ.
TOME SECOND.

Se vend à Paris, chez

SAILLANT & NYON, rue Saint-Jean-de Beauvais.

HOCHEREAU l'aîné, quai de Conti.

AUMONT, quai des Quatre-Nations.

BROCAS, rue Saint-Jacques.

CELLOT, Imprimeur, rue Dauphine.

LOTTIN jeune, rue Saint-Jacques.

Veuve DESSAINT, rue du Foin.

HUMBLOT, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.

DURAND neveu, rue Galande.

DE LALAIN, rue de la Comédie Françoiſe.

LEJAI, rue Saint-Jacques.

BAILLY, quai des Auguſtins.

C. J. C. DURAND, rue du Foin.

RECUEIL
DES LETTRES
DE
MADAME LA MARQUISE
DE SÉVIGNÉ,
A
MADAME LA COMTESSE
DE GRIGNAN,
SA FILLE.

Nouvelle Edition augmentée.

TOME SECOND.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

RECUEIL
DES LETTRES
DE MADAME
DE SÉVIGNÉ.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, Vendredi 22 Janvier, à dix heures du soir, 1672.

ENFIN, ma fille, c'eſt tout ce que je puis faire, que de quitter le petit coucher de Mademoiſelle d'Adhémar pour vous écrire : ſi vous ne voulez pas être jalouſe, je ne ſais que vous dire ; c'eſt la plus aimable enfant que j'aie jamais vue : elle eſt vive, elle eſt gaie, elle a de petits deſſeins & de petites façons qui plaiſent tout-à-fait. J'ai été aujourd'hui chez MADEMOISELLE, qui m'a envoyé dire d'y aller ; MONSIEUR y eſt venu, il m'a parlé de vous, il m'a aſſurée que rien

ne pouvoit tenir votre place au bal; il m'a dit que votre abſence ne devoit pas m'empêcher d'aller voir ſon bal; c'eſt juſtement de quoi j'ai grande envie. Il a été fort queſtion de la guerre, qui eſt enfin très-certaine. Nous attendons la réſolution de la Reine d'Eſpagne (1); & quoi qu'elle diſe, nous voulons guerroyer : ſi elle eſt pour nous, nous fondrons ſur les Hollandois; ſi elle eſt contre nous, nous prendrons la Flandre; & quand nous aurons commencé la noiſe, nous ne l'appaiſerons peut-être pas aiſément. Cependant nos Troupes marchent vers Cologne. C'eſt M. de Luxembourg qui doit ouvrir la ſcene. Il y a quelques mouvemens en Allemagne.

J'ai fort cauſé avec M. d'Uſez : notre Abbé lui a parlé de très-bonne grace du deſſein qu'il a pour l'Abbé de Grignan : il faut tenir cette affaire très-ſecrette; c'eſt ſur la tête de M. d'Uſez qu'elle roule; car on ne peut obtenir de Sa Majeſté les agrémens néceſſaires que par ſon moyen. On me dit en rentrant ici, que le Chevalier de Grignan (2) a la petite vérole chez M. d'Uſez : ce ſeroit un grand

(1) Anne-Marie d'Autriche, veuve de Philippe IV, Roi d'Eſpagne, & mere de Charles II, qui ne fut déclaré majeur qu'en 1676, & dont les Etats étoient alors gouvernés par la Reine, ſa mere, aſſiſtée de ſix Conſeillers nommés par le feu Roi.

(2) Charles-Philippe Adhémar de Monteil, Chevalier de Malte, petit-neveu de Jacques Adhémar de Monteil, Evêque d'Uſez.

malheur pour lui, un grand chagrin pour ceux qui l'aiment, & un grand embarras pour M. d'Uſez, qui ſeroit hors d'état d'agir dans toutes les choſes où l'on a beſoin de lui : voilà qui ſeroit digne de mon malheur ordinaire. Vous me louez continuellement ſur mes lettres, & je n'oſe plus vous parler des vôtres, de peur que cela n'ait l'air de rendre louanges pour louanges ; mais encore ne faut-il pas ſe contraindre juſqu'à ne pas dire la vérité : vous avez des penſées & des tirades incomparables ; il ne manque rien à votre ſtyle : d'Hacqueville & moi, nous étions ravis de lire certains endroits brillans ; & même dans vos narrations, l'endroit qui regardre le Roi, votre colere contre Lauzun & contre l'Evêque ; ce ſont des traits de maître : quelquefois j'en donne auſſi une petite part à Madame de Villars ; mais elle s'attache aux tendreſſes, & les larmes lui en viennent fort bien aux yeux. Ne craignez point que je montre vos lettres mal-à-propos ; je ſais parfaitement bien ceux qui en ſont dignes, & ce qu'il en faut dire ou cacher. Ecoutez, ma fille, une bonté & une douceur charmante du Roi, votre Maître ; cela redoublera bien votre zele pour ſon ſervice. Il m'eſt revenu, de très-bon lieu, que l'autre jour M. de Montauſier (3) demanda une petite Abbaye à Sa Majeſté pour un de ſes

(3) Charles de Sainte-Maure, Duc de Montauſier, Gouverneur de Louis, Dauphin de France, fils unique de LOUIS XIV.

amis ; il en fut refuſé, & ſortit fâché de chez le Roi, en diſant : *Il n'y a que les Miniſtres & les Maîtreſſes qui aient du pouvoir dans ce pays.* Ces paroles n'étoient pas trop bien choiſies ; le Roi les ſut : il fit appeller M. de Montauſier, lui reprocha avec douceur ſon emportement, le fit ſouvenir du peu de ſujet qu'il avoit de ſe plaindre de lui, & le lendemain il fit Madame de Cruſſol (4) Dame du Palais : je vous dis que voilà des conduites de Titus : vous pouvez juger ſi le Gouverneur a été confondu, auſſi-bien que l'Evêque, qui vous doit ſa députation ; ces manieres de ſe venger ſont bien cruelles. Le Roi a raccommodé l'Archevêque de Rheims avec celui de Paris. Que vous dirai-je encore ? Ma pauvre tante eſt accablée de mortelles douleurs ; cela me fait une triſteſſe, & un devoir qui m'occupe.

A Paris, Mercredi 27 Janvier 1672.

JE n'ai jamais rien vu de ſi aimable que vos lettres. Vous êtes contente de mon amitié, & vous me le dites d'une maniere à pénétrer de tendreſſe un cœur comme le mien : vous voyez tout ce qui s'y paſſe ; vous découvrez que la plus grande partie de mes actions ſe fait en vue de vous être bonne à quelque

(4) Marie-Julie de Sainte-Maure, femme d'Emmanuel de Cruſſol, Duc d'Uſez, & fille de M. de Montauſier.

choſe : vous expliquez le voyage de Pomponne dans ſa vraie ſignification, les viſites de M. le Camus tout de même ; & en vérité, ma fille, vous ne vous trompez pas ; & tant que votre pénétration me rendra de ſi bons offices, je ne crains pas que votre amitié diminue. J'admire votre humeur ; elle eſt au-delà de tout ce qu'on peut vous ſouhaiter : ſi vous en avez une autre moins commode, il faut lui pardonner en faveur de celle-là, & pardonner auſſi à ceux à qui vous vous découvriez aſſez peu, pour ne leur pas laiſſer voir clairement toutes vos bonnes qualités ; comme alors elles n'étoient pas exercées, on ne vous connoiſſoit que par vos paroles. Mais, ma chere enfant, cette grande pareſſe de ne vouloir pas ſeulement penſer à ſortir un moment d'où vous êtes, me bleſſe le cœur. Je trouve les penſées de M. de Grignan bien plus raiſonables : celle qu'il avoit pour la Charge du Maréchal de Bellefond, au cas qu'il l'eût quittée, étoit tout-à-fait de mon goût ; vous aurez vu comme la choſe a tourné : mais j'aimerois aſſez que le deſir de vous rapprocher, ne vous quittât point, quand il arrive des occaſions ; & M. d'Uſez auroit fort bonne grace à témoigner au Roi qu'il eſt impoſſible de le ſervir ſi loin de ſa perſonne, ſans beaucoup de chagrin, ſur-tout quand on a paſſé la plus grande partie de ſa vie auprès de lui.

L'autre jour M. de Berni (1) à Verſailles

(1) Fils de M. de Lionne, Secrétaire d'Etat.

paſſa par une fenêtre, croyant paſſer par une porte, & tomba du premier étage ſur un petit garçon qui fut bleſſé, & qui l'empêcha d'être tué : il fut ſecouru ; il a la tête très-fracaſſée ; mais on ne croit pas qu'il en meure : voilà ce que font les croiſées coupées juſqu'en bas ; on ne ſauroit jamais manquer à mettre par-tout des gardes-fous : cet accident fit grand bruit à Verſailles. Au reſte, ma fille, dites-moi ſouvent quelque petit mot de ma tante, ce lui eſt une conſolation dans ſes continuelles douleurs. J'ai envoyé vos lettres : celle de Madame de la Fayette eſt extrêmement jolie. Le commencement de votre derniere eſt étrange: vous me donnez à deviner ce que vous avez fait la nuit : j'ai tremblé depuis les pieds juſqu'à la tête ; je croyois que tout fût perdu : il ſe trouve que vous avez attendu votre Courier, & que vous avez bu joyeuſement à la ſanté du Roi, votre Maître : j'ai reſpiré & approuvé votre zele : en vérité, on ne ſauroit trop louer le Roi ; il eſt encore perfectionné depuis un an. Les Poëtes ont commencé à la Cour ; mais j'aime bien autant la proſe, depuis que tout le monde en ſait faire, pour conter & chanter ſes louanges.

Je viens d'écrire une grande lettre à Monſieur de Pomponne pour toutes les affaires de Provence, dont M. d'Uſez ne peut lui parler à cauſe de la petite vérole du pauvre Chevalier : je n'oſe vous parler de l'état où il eſt ; il faut eſpérer à ſa grande jeuneſſe ; j'ai déja

bien ſoupiré pour la crainte que j'ai de ſon mal. Madame de Guerchi, fille de la Comteſſe de Fieſque, eſt morte à la campagne, pour avoir eu peur du feu : elle étoit groſſe de huit mois ; elle eſt accouchée, & morte enſuite : cette maniere de mourir m'a bleſſé le cœur. Le petit Duc de Rohan eſt à l'extrêmité d'avoir bu deux verres d'eau-de-vie, après avoir bien bu du vin ; il eſt dans le ſept d'une fievre très-mortelle. Voilà une belle eſpérance pour Monſieur & Madame de Soubiſe : pour moi, après l'avoir vu aux Etats, & ſachant comment il traitoit Madame de Rohan, j'en ſuis toute conſolée. Le Chancelier (*Seguier*) ſe meurt ; il a renvoyé les Sceaux aux Roi par le Duc de Coiſlin : voilà un joli préſent à faire. Mon Dieu, ma fille, que je voudrois bien voir M. de Grignan ici avec une belle charge auprès de ſon Maître, & envoyer promener tous vos Provençaux ! Adhémar me les fera bien haïr ; il eſt plaiſant de leur faire confidence de ce qu'il penſe d'eux. Adieu, ma très-aimable, je ne ſonge qu'à vous aller voir. J'embraſſe mon cher Grignan & ſa chere femme.

A Sainte-Marie du Fauxbourg, Vendredi 29 Janvier 1672, jour de S. François de Sales, & jour que vous fûtes mariée. Voilà ma premiere radoterie; c'eſt que je fais des bouts de l'an de tout.

ME voici dans un lieu, ma fille, qui eſt le lieu du monde où j'ai pleuré le jour de votre départ le plus abondamment & le plus amérement : la penſée m'en fait encore treſſaillir. Il y a une bonne heure que je me promene toute ſeule dans le jardin : toutes nos ſœurs ſont à Vêpres, embarraſſées d'une méchante muſique; & moi, j'ai eu l'eſprit de m'en diſpenſer. Ma chere enfant, je n'en puis plus, votre ſouvenir me tue en mille occaſions : j'ai penſé mourir dans ce jardin, où je vous ai vue ſi ſouvent : je ne veux point vous dire en quel état je ſuis; vous avez une vertu ſévere, qui n'entre point dans la foibleſſe humaine; il y a des jours, des heures, des momens, où je ne ſuis pas la maîtreſſe; je ſuis foible, & ne me pique point de ne l'être pas : tant y a, je n'en puis plus, & pour m'achever, voilà un homme que j'avois envoyé chez le Chevalier de Grignan, qui m'en dit de ſi mauvaiſes nouvelles, qu'elles ne ſécheront pas mes yeux. Je crois qu'il diſpoſe en votre faveur de ce qu'il a : gardez-le, quoique ce ſoit peu, pour une marque de ſa tendreſſe, & ne le donnez point, comme votre cœur le voudroit : il n'y a pas

un de vos beaux-freres, qui à proportion ne ſoit plus riche que vous. Je ne puis vous dire le déplaiſir que j'ai dans la vue de cette perte. Quoi! un petit aſpic, comme Monſieur de R.... revient de la mort; & cet aimable garçon, bien né, bien fait, de bon naturel, d'un bon cœur, dont la perte ne fait de bien à perſonne, nous va périr entre les mains! Si j'étois libre, je ne l'aurois pas abandonné, je ne crains point ſon mal; mais je ne fais pas ſur cela ma volonté. Vous recevrez par cet ordinaire des lettres écrites plus tard, qui vous parleront plus préciſement de ce malheur; pour moi, je me contente de le ſentir.

Hier au ſoir Madame du Frênoi ſoupa chez nous; c'eſt une Nymphe, c'eſt une Divinité; mais Madame Scaron, Madame de la Fayette & moi, nous voulûmes la comparer à Madame de Grignan, & nous la trouvâmes cent piques au-deſſous, non pas pour l'air, ni pour le teint; mais ſes yeux ſont étranges, ſon nez n'eſt pas comparable au vôtre, ſa bouche n'eſt pas finie la vôtre eſt parfaite, & elle eſt tellement recueillie dans ſa beauté, que je trouve qu'elle ne dit préciſément que les choſes qui lui ſiéient bien; il eſt impoſſible de ſe la repréſenter parlant communément, & d'affection ſur quelque choſe. Pour votre eſprit, ces Dames ne mirent aucun degré au-deſſus du vôtre; & votre conduite, votre ſageſſe, votre raiſon, tout fut célébré: je n'ai jamais vu une perſonne ſi bien louée; je n'eus pas le courage de faire

les honneurs de vous, ni de parler contre ma conſcience.

On dit que le Chancelier eſt mort : je ne ſais ſi on donnera les Sceaux avant que cette poſte parte. La Comteſſe (*de Fieſque*) eſt très-affligée de la mort de ſa fille ; elle eſt à Sainte-Marie de Saint-Denis. Mon enfant, on ne peut aſſez ſe conſerver, & groſſe, & en couche, ni aſſez éviter d'être dans ces deux états ; je ne parle pour perſonne. Adieu, ma très-chere, cette lettre ſera courte : je ne puis rien écrire dans l'état où je ſuis ; vous n'avez pas beſoin de ma triſteſſe : mais ſi quelquefois vous recevez des lettres infinies, ne vous en prenez qu'à vous, & aux flatteries que vous me dites ſur le plaiſir que vous donne leur longueur ; vous n'oſeriez plus vous en plaindre. Je vous embraſſe mille fois, & m'en retourne à mon jardin, & puis à un bout de Salut, & puis chez des malades qui ſont auſſi chagrins que moi.

Voilà Madelaine-Agnès qui entre, & qui vous ſalue en notre Seigneur.

A Paris, Mercredi 3 Février, 1672.

J'Eus hier une heure de converſation avec M. de Pomponne : il faudroit plus de papier qu'il n'y en a dans mon cabinet, pour vous dire la joie que nous eûmes de nous revoir, & comme nous paſſions à la hâte ſur mille chapitres, que nous n'avions pas le temps de

traiter à fond. Enfin, je ne l'ai point trouvé changé; il eſt toujours parfait; il croit que je vaux plus que je ne vaux effectivement : ſon pere lui a fait comprendre qu'il ne pouvoit l'obliger plus ſenſiblement, qu'en m'obligeant en toute choſe : mille autres raiſons, à ce qu'il dit, lui donnent ce même deſir, & ſur-tout il ſe trouve que j'ai le Gouvernement de Provence ſur les bras; c'eſt un prétexte admirable pour avoir bien des affaires enſemble : voilà le ſeul chapitre qui ne fut point étranglé. Je lui parlai à loiſir de l'Evêque; il ſait écouter auſſi-bien que répondre, & crut aiſément le plan que je lui fis des manieres du Prélat : il ne me parut pas qu'il approuvât qu'un homme de ſa profeſſion voulût faire le Gouverneur : il me ſemble que je n'oubliai rien de ce qu'il falloit dire : il me donne toujours de l'eſprit : le ſien eſt tellement aiſé, qu'on prend, ſans y penſer, une confiance qui fait qu'on parle heureuſement de tout ce qu'on penſe : je connois mille gens qui font le contraire. Enfin, ma fille, ſans vouloir m'attirer de nouvelles douceurs, dont vous êtes prodigue pour moi, je ſortis avec une joie incroyable, dans la penſée que cette liaiſon avec lui vous ſeroit très-utile. Nous ſommes démeurés d'accord de nous écrire : il aime mon ſtyle naturel & dérangé, quoique le ſien ſoit comme celui de l'éloquence même. Je vous mandai l'autre jour de triſtes nouvelles du pauvre Chevalier; on venoit de me les donner de même; j'appris le

ſoir qu'il n'étoit pas ſi mal, & enfin il eſt encore en vie, quoiqu'il ait été au-delà de l'Extrême-Onction, & qu'il ſoit encore très-mal : ſa petite vérole ſort & ſeche en même-temps : il me ſemble que c'eſt tout comme celle de Madame de Saint-Simon : Ripert vous en écrira plus sûrement que moi ; j'en ſais pourtant tous les jours des nouvelles, & j'en ſuis dans une très-véritable inquiétude ; je l'aime encore plus que je ne penſois. Cette nuit Madame la Princeſſe de Conti (1) eſt tombée en apoplexie : elle n'eſt pas encore morte ; mais elle n'a aucune connoiſſance ; elle eſt ſans pouls & ſans parole ; on la martyriſe pour la faire revenir : il y a cent perſonnes dans ſa chambre, trois cens dans ſa maiſon : on pleure, on crie ; voilà tout ce que j'en ſais juſqu'à préſent. Pour M. le Chancelier (2), il eſt mort très-aſſurément, mais mort en grand homme : ſon bel eſprit, ſa prodigieuſe mémoire, ſa naturelle éloquence, ſa haute piété, ſe ſont raſſemblés aux derniers jours de ſa vie : la comparaiſon du flambeau qui redouble ſa lumiere en finiſſant, eſt juſte pour lui. Le Maſcaron (3) l'aſſiſtoit, & ſe trouvoit confondu par ſes réponſes & par ſes citations ; il paraphraſoit le *Miſerere*, & faiſoit pleurer

(1) Anne-Marie Martinozzi, Princeſſe de Conti, morte le 4 Février 1672.

(2) Pierre Seguier, mort le 28 Janvier 1672.

(3) Jules Maſcaron de l'Oratoire, célebre Prédicateur, étoit depuis peu Evêque de Tulle, & fut transféré en 1679 à l'Evêché d'Agen.

tout

tout le monde ; il citoit la ſainte Ecriture & les Peres, mieux que les Evêques dont il étoit environné ; enfin, ſa mort eſt une des plus belles & des plus extraordinaires choſes du monde : ce qui l'eſt encore plus, c'eſt qu'il n'a point laiſſé de grands biens ; il étoit auſſi riche en entrant à la Cour, qu'il l'étoit en mourant. Il eſt vrai qu'il a établi ſa famille ; mais ſi l'on prenoit chez lui, ce n'étoit pas lui. Enfin, il ne laiſſe que ſoixante-dix mille livres de rente ; eſt-ce du bien pour un homme qui a été quarante ans Chancelier, & qui étoit riche naturellement ? La mort découvre bien des choſes, & ce n'eſt point de ſa famille que je tiens tout ceci. On le voit ; nous avons fait aujourd'hui nos ſtations, Madame de Coulanges & moi. Madame de Verneuil (4) eſt ſi mal, qu'elle n'a pu voir le monde. On ne ſait encore qui aura les Sceaux.

Je vous conjure de mander au Coadjuteur qu'il ſonge à faire réponſe ſur l'affaire dont lui écrit M. d'Agen (5), j'en ſuis tourmentée : cela eſt mal d'être pareſſeux avec un Evêque de réputation. Je remets tous les jours à écrire à ce Coadjuteur, ſon irrégularité me débauche ; je le condamne, & je l'imite. J'embraſſe M. de Grignan ; eſt-il encore queſtion des grives ? Il y avoit l'autre jour une Dame, qui au lieu de dire ce qu'on dit d'une grive, *elle eſt*

(4) Madame de Verneuil étoit fille de M. Séguier.
(5) Claude Joli, Evêque d'Agen. Il avoit été Curé de S. Nicolas-des-Champs à Paris.

ſaoule comme une grive, diſoit que Madame la Préſidente *étoit ſourde comme une grive:* cela fit rire. Adieu, ma chere fille, la vôtre eſt aimable; je m'en amuſe de bonne foi; elle embellit tous les jours.

A Paris, Vendredi 5 Février 1672. Il y a aujourd'hui mille ans que je ſuis née.

ON m'a aſſurée ce matin que le Chevalier ſe portoit mieux: j'eſpere en ſa jeuneſſe: je prie Dieu, de tout mon cœur, qu'il nous le redonne. Pour Madame la Princeſſe de Conti, elle mourut ſept ou huit heures après que j'eus fermé mon paquet; c'eſt-à-dire, hier à quatre heures du matin, ſans aucune connoiſſance, ni avoir jamais dit une ſeule parole de bon ſens: elle appelloit quelquefois *Cécile*, une femme-de-chambre, & diſoit: Mon Dieu! on croyoit que ſon eſprit alloit revenir; mais elle n'en diſoit pas davantage: elle expira, en faiſant un grand cri, & au milieu d'une convulſion, qui lui fit imprimer ſes doigts dans le bras d'une femme qui la tenoit. La déſolation de ſa chambre ne peut s'exprimer: Monſieur le Duc, Meſſieurs les Princes de Conti, Madame de Longueville, Madame de Gamache, pleuroient de tout leur cœur. Madame de Geſvres avoit pris le parti des evanouiſſemens, Madame de Briſſac de crier les hauts cris, & de ſe jetter par la place: il fallut les chaſſer, parce qu'on ne ſavoit plus

ce qu'on faiſoit : ces deux perſonages n'ont pas réuſſi : qui prouve trop, ne prouve rien, dit je ne ſais qui. Enfin, la douleur eſt univerſelle. Le Roi a paru touché & a fait ſon panégyrique, en diſant qu'elle étoit plus conſidérable par ſa vertu, que par la grandeur de ſa fortune. Elle laiſſe par ſon teſtament l'éducation de ſes enfans à Madame de Longueville : je diſois qu'il n'y avoit que le Diable qui gagnât à cette mort, & qu'il alloit reprendre ces deux petits Princes; mais afin qu'en nul lieu on ne s'en réjouiſſe, les voilà retombés en bonnes mains. M. le Prince eſt tuteur : il y a vingt mille écus aux Pauvres, autant à ſes Domeſtiques; elle veut être enterrée à ſa Paroiſſe tout ſimplement, comme la moindre femme. Je ne ſais ce détail eſt à propos; mais vous voulez, & vous ſouffrez que mes lettres ſoient longues, & voilà le hazard que vous courez. Je vis hier ſur ſon lit cette ſainte Princeſſe; elle étoit défigurée par les matyres qu'on lui avoit faits à la bouche : on lui avoit rompu deux dents, & brûlé la tête; c'eſt-à-dire, que ſi les pauvres patiens ne mouroient point de l'apoplexie, ils ſeroient à plaindre de l'état où on les met. Il y a de belles réflexions à faire ſur cette mort, cruelle pour tout autre mais très-heureuſe pour elle, qui ne l'a point ſentie, & qui étoit toujours préparée. Brancas en eſt pénétré.

J'oubliai avant-hier de vous mander que j'avois rencontré Canaples à Notre-Dame, &

qu'après mille amitiés pour M. de Grignan; il me dit que le Maréchal de Villeroi l'avoit assuré que les lettres de M. de Grignan étoient admirées dans le Conseil, qu'on les lisoit avec plaisir, & que le Roi avoit dit qu'il n'en avoit jamais vu de mieux écrites; je lui promis de vous le mander. Cette Dame que je ne vous nommai point dans ma derniere lettre, c'étoit Madame de Louvois. A propos, M. de Louvois est entré & assis au Conseil depuis quatre jours en qualité de Ministre. Le Roi scellera demain avec six Conseillers d'Etat & quatre Maîtres des Requêtes; on ne sait combien cela durera: voilà une belle charge dont Sa Majesté s'acquittera très-bien. Il me vient des pensées folles sur le Chancelier; mais où puis-je les avoir prises, dans le chagrin où je suis depuis deux ou trois jours? Cette veille, ce jour, ce lendemain, ce temps de votre départ de l'année passée, tout cela m'a tellement touché le cœur & l'esprit, que j'en avois sans cesse les larmes aux yeux malgré moi; car rien n'est moins utile que les douleurs d'une chose sur laquelle on n'a plus aucun pouvoir: on se tue, on se dévore hors de propos, aussi bien qu'à faire des souhaits & des châteaux en Espagne; vous êtes trop sage pour les aimer & moi, je les aime. Je suis ravie, ma fille, que vous ayez du goût pour mes lettres; je ne les crois pourtant pas si agréables que vous me le dites. Je vous envoie quatre rames de papier; vous savez à quelle condition: j'espere en re-

cevoir la plus grande partie entre-ci & Pâques; après cela, j'aſpirerai à d'autres plaiſirs.

A Paris, Mercredi 10 *Février* 1672.

ENFIN, ma fille, après bien des allarmes & de fauſſes eſpérances nous avons perdu le pauvre Chevalier: je vous avoue que j'ai été ſenſiblement touchée de cette mort, elle arriva le Samedi 6 Février à quatre heures du matin. Si une fin véritablement chrétienne, doit conſoler des Chretiens, nous devons nous conſoler par l'aſſurance de ſon ſalut; jamais plus de réſignation, jamais plus d'amour de Dieu, jamais plus de graces viſibles: il n'eût point voulu accepter la vie, ſi on eût pu la lui redonner, tant il avoit de confiance en la miſéricorde de Dieu; en ſorte qu'on peut croire qu'il ſe ſentoit dans des diſpoſitions qu'il n'eût pas voulu remettre au hazard. Il a été rudement ſaigné; il voulut réſiſter à la derniere, qui fut la onzieme; mais les Médecins l'emporterent: il leur dit qu'il s'abandonnoit donc, & qu'on alloit le tuer par les formes. La mort de M. de Guiſe, qu'on a cru qui devoit être ſaigné, a bien fait mourir du monde après lui. Il y a eu dès Saint-Germain de la faute de ce pauvre garçon; il étoit incommodé d'un dévoiement au commencement de ſon ſervice; il prit du lait ſans préparation pour le faire ceſſer; le dévoiement ceſſa en effet; mais au

bout de huit jours la fievre le prit, en venant à Paris, & la petite vérole avec une telle corruption, qu'on ne pouvoit durer dans ſa chambre. C'eſt ainſi que la Providence avoit marqué la fin de ſa vie dans les plus belles années de ſon âge. Voilà des détails bien triſtes; mais quand on eſt touché, on ne cherche point, ce me ſemble, à s'épargner par l'ignorance de ce qui s'eſt paſſé. Je ne devrois point mêler d'autres diſcours dans cette lettre; mais quand vous aurez eſſuyé vos premieres larmes, vous pourrez la reprendre, & vous y verrez ce que nous avons réſolu touchant vos affaires.

Nous ne reçûmes qu'hier la lettre que vous aviez écrite par le Courier; c'eſt juſtement celle dont j'étois en peine; il n'y en a point eu de perdue. J'ai été une heure avec M. d'Uſez; mon oncle l'Abbé y étoit auſſi; nous avons fort diſcouru; je ſuis plus ſatisfaite que jamais de la prudence & du bon eſprit de ce Prélat: vous n'avez qu'à lui envoyer vos penſées toutes crues; en deux heures de réflexion il voit tout ce qu'il faut faire, ou ne pas faire. Je lui ai montré une lettre que j'ai reçue de M. de Pomponne; il faut que je ménage une converſation entre M. d'Uſez & lui: le nom de M. d'Uſez eſt plein de mauvais air préſentement; il n'oſe aller à Saint-Germain; il ne peut parler à M. Colbert, cela nous coupe la gorge. Il ne croit pas qu'on doive aller bruſquement dans l'affaire dont vous lui parlez, parce que

ſi elle appartient aux Députés, il ne faut pas mettre la raiſon de leur côté & le tort du nôtre; car en habiles gens, ils ne prendroient que ce petit endroit qu'ils feroient valoir, & cacheroient tout le reſte. Quand les gens coupables tiennent une pauvre petite vérité pour eux, ils la retournent de cent façons & ſont inſupportables. C'eſt ſur quoi la prudence de M. d'Uſez vous eſt parfaitement néceſſaire.

Le Marquis de Villeroi (1) a eu ordre de ſe retirer de la Cour, pour ſa mauvaiſe conduite: voilà tout ce qu'a dit Sa Majeſté. On tire pluſieurs conſéquences, on s'en prend à des gens, enfin, ce qui eſt ſur, c'eſt que Vardes (2) en ſera ſenſiblement aiſe; c'eſt à Lyon qu'il eſt exilé: cette demeure n'eſt pas odieuſe pour lui, pourvu qu'elle ne ſoit pas longue. Je ſuis perſuadée que vous êtes ſi touchée du pauvre Chevalier, que je garde pour une autre fois mille bagatelles qui ne ſeroient pas de ſaiſon aujourd'hui.

Votre maxime eſt divine: Monſieur de la R. F. en eſt jaloux, il ne comprend pas qu'il ne l'ait pas faite: l'arrangement des paroles en eſt heureux; mais pourquoi n'entendez-vous pas la ſienne? Hélas! le moyen de vivre ſans folie, c'eſt-à-dire, ſans fantaiſie? & un homme n'eſt-il pas fou, qui croit être ſage,

(1) Le dernier Maréchal de ce nom.

(2) C'étoit le Marquis de Villeroi qui avoit donné lieu à la rupture de Madame la Comteſſe de Soiſſons avec M. de Vardes.

en ne s'amuſant & ne ſe divertiſſant de rien? vous reviendrez à notre opinion. L'Abbé a rendu tous les devoirs au pauvre Chevalier; j'en aurois fait autant; mais on m'auroit lapidée: je me contentai d'aller pleurer dès le jour même avec M. d'Uſez, qui étoit dans une autre maiſon. Adhémar n'eſt point encore arrivé. Je ſuis en peine de vous ſavoir à Aix, à cauſe de la petite vérole qui y étoit. Mon Dieu, qu'on eſt à plaindre quand on aime beaucoup! Je vois d'ici la tranquillité où vous étiez à Lambeſc toute ſeule, pendant que votre cœur ſe repoſoit avec le pain & l'eau de la pareſſe; vous revoilà dans les ragoûts. Votre comparaiſon n'eſt nullement ridicule: elle feroit rire ſi on rioit; mais on ne rit pas toujours. Hélas, ma chere enfant! il y a plus d'un an que je ne vous ai vue; je ſens vivement cette abſence; & vous, ma fille, n'y penſez-vous point quelquefois un petit moment?

Monſieur DE COULANGES.

Je ne m'amuſerai point, ma belle Comteſſe, à vous faire un méchant compliment; mais je vous aſſurerai ſeulement que j'ai été très-affligé de la mort de notre pauvre Chevalier: je m'étois ſi bien trouvé de ſon commerce en Provence, & j'eſpérois m'en trouver ſi bien par-tout, que ſa perte me touche ſenſiblement. Hélas! il vous ſouvient de notre mariage; qui eût cru qu'il eût été de ſi peu de durée? Voilà un beau ſujet de méditation pour

les jeunes gens, comme pour ceux d'un âge plus avancé ; il ne faut se fier, ni à l'âge, ni à la bonne santé, puisque nous sommes tous mortels, & que l'heure & le moment sont fort incertains. Je finis par cette moralité un peu triviale, & vous embrasse, s'il vous plaît, ma belle Comtesse, avec le dernier respect & la derniere tendresse.

Madame DE COULANGES.

Je suis très-fachée de la mort de M. le Chevalier de Grignan ; mais sans vouloir ajouter à votre affliction la peine de lire une méchante lettre, je vous prierai de trouver bon que je vous assure ici que je suis très-sensible à tout ce qui vous arrive, & que je me fais faire un fort grand plaisir d'espérer que j'aurai l'honneur de vous voir cet été. J'irai certainement à Grignan, quand il m'en couteroit de quitter le Marquis de Villeroi à Lyon ; comprenez mon procédé. Adieu, Madame ; c'est une chose délicieuse que de demeurer avec Madame de Sévigné.

A Paris, Vendredi 12 Février 1672.

JE ne puis, ma chere fille, qu'être en peine de vous, quand je songe au déplaisir que vous aurez de la mort du pauvre Chevalier. Vous l'aviez vu depuis peu ; c'étoit assez pour l'aimer beaucoup, & pour connoître encore plus toutes les bonnes qualités que Dieu avoit

miſes en lui. Il eſt vrai que jamais homme n'a été mieux né, & n'a eu des ſentimens plus droits & plus ſouhaitables, avec une très-belle phyſionomie, & une très-grande tendreſſe pour vous : tout cela le rendoit infiniment aimable, & pour vous, & pour tout le monde. Je comprends bien aiſément votre douleur, puiſque je la ſens en moi ; cependant j'entreprends de vous amuſer un quart d'heure, & par des choſes où vous avez intérêt, & par le récit de ce qui ſe paſſe dans le monde. J'ai eu une grande converſation avec M. le Camus ; il entre ſi parfaitement bien dans nos ſentimens, qu'il me donne des conſeils ; il eſt piqué des conduites mal-honnêtes ; & comme il en a de fort contraires, il n'a nulle peine à entrer dans nos vues, où la droiture & la ſincérité ſont en uſage : c'eſt ce dont il ne faut point ſe départir, quoiqu'il arrive ; cette mode revient toujours. On ne trompe guères longtemps le monde, & les fourbes ſont enfin découverts ; j'en ſuis perſuadée.

Le Marquis de Villeroi eſt donc parti pour Lyon, comme je vous l'ai mandé ; le Roi lui fit dire par le Maréchal de Créqui qu'il s'éloignât : on croit que c'eſt pour quelques diſcours chez Madame la Comteſſe (*de Soiſſons ;*) enfin,

On parle d'eaux, du Tibre, & l'on ſe tait du reſte (1).

Le Roi demanda à MONSIEUR qui reve-

(1) Vers de Corneille dans Cinna, *Scene IV. Acte IV.*

noit de Paris, ce qu'on y disoit. MONSIEUR lui répondit : On parle fort de ce pauvre Marquis. Et qu'en dit-on ? On dit, Monsieur, que c'est qu'il a voulu parler pour un autre malheureux. Et quel malheureux, dit le Roi? Pour le Chevalier de Lorraine, dit MONSIEUR. Mais, dit le Roi, y songez-vous encore à ce Chevalier de Lorraine ? vous en souciez-vous? aimeriez-vous bien quelqu'un qui vous le rendroit ? En vérité, répondit MONSIEUR, ce seroit le plus sensible plaisir que je pusse recevoir en ma vie. Oh bien, dit le Roi, je veux vous faire ce présent ; il y a deux jours que le Courier est parti, il reviendra, je vous le donne, & veux que vous m'ayez toute votre vie cette obligation, & que vous l'aimiez pour l'amour de moi ; je fais plus, car je le fais Maréchal-de-Camp dans mon Armée. Là-dessus, MONSIEUR se jette aux pieds du Roi, & lui embrasse long-temps les genoux, & lui baise une main avec une joie sans égale. Le Roi le releve & lui dit : Mon frere, ce n'est pas ainsi que des freres doivent s'embrasser, & l'embrasse fraternellement. Tout ce détail est de très-bon lieu, & rien n'est plus vrai : vous pouvez là-dessus faire vos réflexions, tirer vos conséquences, & redoubler vos belles passions pour le service du Roi, votre Maître. On dit que MADAME fera le voyage, & que plusieurs Dames l'accompagneront. Les sentimens sont divers chez MONSIEUR : les uns ont le visage allongé d'un demi-pied, d'autres

l'ont raccourci d'autant. On dit que celui du Chevalier de Beuvron eſt infini. M. de Navailles revient auſſi, & ſervira de Lieutenant-Général dans l'armée de MONSIEUR, avec M. de Schomberg. Le Roi dit au Maréchal de Villeroi : Il falloit cette petite pénitence à votre fils; mais les peines de ce monde ne durent pas toujours. Vous pouvez vous aſſurer que tout ceci eſt vrai. C'eſt mon averſion que les faux détails; mais j'aime les vrais : ſi vous n'êtes de mon goût, vous êtes perdue; en voici d'infinis.

La Marans étoit l'autre jour ſeule en mante chez Madame de Longueville; on ſiffloit deſſus. Langlade vous mande qu'en vue de vous plaire, il la releva bien de ſentinelle ſur des ſottiſes qu'elle lui diſoit il y a quelques jours, & qu'il vous eût bien ſouhaitée derriere la porte : plût à Dieu que vous y euſſiez été ! Madame de Briſſac étoit inconſolable chez Madame de Longueville; mais, par malheur, le Comte de Guiche ſe mit à cauſer avec elle, & elle oublia ſon rôle, auſſi-bien que celui du déſeſpoir le jour de la mort (2); car il falloit en un certain endroit qu'elle eût perdu connoiſſance; elle l'oublia & reconnut fort bien des gens qui entroient.

Adieu, ma très-chere, ma très-aimable; ne trouvez-vous pas qu'il y a bien long-temps que nous ſommes ſéparées ? Je ſuis frappée de cette douleur d'une maniere tellement impor-

(2) De Madame la Princeſſe de Conti.

tune, qu'elle me ſeroit inſupportable, ſi je n'aimois à vous aimer autant que je fais, quelques peines qui y ſoient attachées.

A Paris, Mercredi 17 Février 1672.

MONSIEUR de Coulanges & moi, nous avons donné un très-bon dîner à M. le Préſident de Bouc; M. & Madame de Valavoir, M. d'Uſez & Adhémar en étoient; mais écoutez le malheur: le Préſident, après nous avoir promis, vint s'excuſer; il avoit une affaire à Saint-Germain; nous pensâmes nous pendre; enfin il fallut prendre courage: Madame de Valavoire amena la Buzanval; mais le Préſident étoit le véritable objet de nos deſirs. Ce dîner étoit bon, délicat, magnifique; enfin tel qu'il étoit, il eſt irréparable: le Bouc reviendra peut-être; mais le dîner ne reviendra pas. Abhémar étoit pénétré de douleur d'avoir appris en arrivant la mort de ſon pauvre frere: j'avois le cœur bien ſerré en l'embraſſant; il alla coucher à Saint-Germain, & me promit de me voir à ſon retour, & que nous parlerions de vous; j'eſpere cette converſation. Vous me dites que je pleure, & que je ſuis la maîtreſſe: il eſt vrai, ma fille, que je ne puis m'empêcher de pleurer quelquefois; mais ne croyez pas que je ſois tout-à-fait la maîtreſſe de partir quand je le voudrai; je voudrois que ce fût demain, par exemple, & mon fils a préſentement des beſoins de moi

très-preſſans. J'ai d'autres affaires pour moi ; enfin, il me faut juſqu'à Pâques : ainſi, mon enfant, on eſt la maîtreſſe, & on ne part point, & on pleure. J'ai vu tantôt notre Cardinal : il ne peut ſe conſoler de ne vous avoir pas trouvée ici, il vous en écrit ; il m'a paru touché de bonne foi d'être à Paris, ſans avoir le plaiſir de vous voir, & de cauſer avec ſa chere niece ; vous lui faites ſouhaiter la mort du Pape. Vous verrez le Chevalier de Lorraine plutôt que nous. M. de Boufflers (1), gendre de Madame du Pleſſis, eſt mort en paſſant d'une chambre à l'autre, ſans autre forme de procès : j'ai vu tantôt ſa petite veuve, qui, je crois, ſe conſolera. M. Iſarn, un bel eſprit, eſt mort de la même ſorte. Je ne ſuis point ſans inquiétude de vous ſavoir à Aix, avec tant d'air de petite vérole ; évitez au moins les lieux publics & les preſſes ; c'eſt un horrible mal que celui-là. Votre fille a le teint, comme l'avoit Mlle de Villeroi, un blanc & un rouge ſéparé, des yeux d'un bleu merveilleux, des cheveux noirs, un tour de viſage & un menton à peindre ; ſa levre ſe rabaiſſe tous les jours : du reſte, elle eſt faite au tour, elle ne crie jamais, elle eſt douce & careſſante, elle appelle ; elle dit cinq ou ſix mots ; elle eſt vive : enfin, elle eſt aimable, & je l'aime. Adhémar m'a dit des merveilles de votre fils. Madame de Guénegaud m'a

(1) François, Comte de Boufflers, frere aîné du feu Maréchal Duc de ce nom.

extrêmement priée de vous faire des complimens sur la mort du Chevalier, & à M. le Coadjuteur d'Arles ; tenez-la quitte de ce côté-là. Je viens d'apprendre qu'Adhémar a eu une conversation divine avec M. Colbert ; il vous en rendra compte. L'autre jour on parloit devant le Roi, de Languedoc & puis de Provence, & puis enfin, de M. de Grignan ; on en dit beaucoup de bien : M. de Janson en dit aussi ; & puis, il parla de sa paresse naturelle ; là-dessus, le Marquis de Charôt prit la parole, & lui dit d'un très-bon ton : » Monsieur, quand il est question du » service du Roi, M. de Grignan n'est point » paresseux, & personne ne peut jamais mieux » faire qu'il a fait dans cette derniere Assem- » blée ; j'en suis fort bien instruit ». Voilà de ces gens qu'il faut toujours ménager & instruire ; tout le monde fut de son avis. Je parlerai de l'*Adone* au bon homme Chapelain, en le comblant d'honneur par votre souvenir. Je fais toujours vos complimens ; on vous les rend avec mille tendresses. Ma tante est toujours bien mal. Votre pauvre frere m'écrit souvent, & moi à lui : je suis au désespoir de la guerre, à cause des périls qu'il essuyera des premiers. La vie est cruellement mêlée d'absynthe. Ma chere enfant, je vous embrasse.

Monsieur DE COULANGES.

Je ne vous dis rien, mais je n'en pense pas moins ; nous serons à Pâques à Lyon. Nous

y allons, Madame de Coulanges & moi, pour le mariage de Mademoiſelle du Gué (2), qui, ſans aller chercher plus loin, épouſe M. de Bagnols que vous connoiſſez, ſon couſin iſſu de germain : pour la naiſſance, ils n'ont rien à ſe reprocher ; & pour le bien, Bagnols a vingt-cinq bonnes mille livres de rentes par-devers lui : n'eſt-ce pas là une très-bonne affaire ? J'eſpere que nous ferons les honneurs de Lyon à Madame votre mere, quand elle y paſſera. Adieu, Madame la Comteſſe, je vous aime toujours avec la même paſſion. Monſieur d'Adhémar m'a dit qu'il avoit apporté le portrait de Monſieur de Grignan ; mais je ne l'ai pas encore vu.

A Paris, Vendredi 19 Février 1672.

JE m'en vais Dimanche à Saint-Germain avec Madame de Coulanges, pour diſcourir un peu avec M. de Pomponne; je crois cette converſation néceſſaire : je vous en rendrai compte, afin que M. de Grignan m'appelle plus que jamais ſon petit Miniſtre. Adhémar a fait des miracles de ſon côté, M. d'Uſez du ſien : enfin, il me ſemble que nous ne ſerons point ſurpris, & que nos précautions ſont aſſez bonnes. Mais que vous dirai-je de l'aimable portrait que M. de Grignan a donné à M. de Coulanges ? Il eſt beau & très-

(2) ſœur de Madame de Coulanges.

reſſemblant;

reſſemblant ; celui de le Fevre eſt un miſérable auprès de celui-ci. Je fais vœu de ne jamais revenir de Provence que je n'en aie un pareil, & un autre de vous ; il n'y a point de dépenſe qui me ſoit ſi agréable ; mais prenez garde, ma chere enfant, de n'être point changée. Enfin, Madame de Guerchi n'eſt morte que pour avoir le corps uſé de ſes fréquentes couches. J'honore bien les maris qui ſe défont de leurs femmes à force d'en être amoureux.

Nous avons fort cauſé, Guittaut & moi, de notre ami, qui eſt ſage, & qu'il craint tant. Il n'oſe vous mander un accident qu'on croit qui lui eſt arrivé ; c'eſt d'être paſſionnément amoureux de la borgneſſe ; fille du Maréchal ; c'eſt amour, fureur, à ce qu'on dit. Il s'en défend, comme d'un meurtre ; mais ſes actions le trahiſſent ; il ſent le ridicule d'être amoureux d'une perſonne ridicule ; il eſt honteux, embarraſſé ; mais ce bel œil l'a charmé,

Cet œil charmant qui n'eut jamais
Son pareil en divins attraits.

Voilà ce que Guittaut n'oſoit écrire ; je vous confie ce ſecret, & je vous conjure de le garder très-fidélement ; mais le moyen de ne point faire admirer en cette occaſion la puiſſance de l'orviétan ? J'ai vu depuis deux heures Adhémar, M. de Gordes, M. d'Uſez ; je ſuis en Provence. J'ai cauſé avec Adhémar : il m'aſſure que vous m'aimez ; c'eſt tout ce qu'il y a pour moi d'agréable au monde : j'ad-

mire votre humeur, votre courage, votre raiſon, votre conduite : je lui ai dit,

De grace montrez moins à mes ſens déſolés
La grandeur de ma perte, & ce que vous valez.

Nous ne finiſſons point ſur votre chapitre. Votre amie Madame de Vaudemont ſera bientôt heureuſe ; je le ſais du même endroit qu'Adhémar : c'eſt encore un ſecret ; mais il y a des gens obligeans qui avancent le plaiſir de ſavoir les ſecrets deux jours plutôt, & c'eſt tout : il y en a d'autres dont la ſéchereſſe fait mourir. Que peut faire une amitié ſous cet amas d'épines ? où en ſont les douceurs ? elle eſt écraſée, elle eſt étouffée. Nous euſſions fait hier un livre là-deſſus, Guittaut & moi ; & je renouvellai mon vœu de ne jamais connoître l'amitié ſous un viſage ſi déguiſé. Adieu, ma très-aimable, je m'en vais ſouper chez Monſieur de la R. F. c'eſt ce qui fait que ma lettre eſt ſi courte.

A Paris, Mercredi 24 Février 1672.

J'Ai reçu tout à la fois vos deux lettres. Je n'ai pu voir votre douleur ſans renouveller la mienne ; je vous trouve véritablement affligée, & c'eſt avec tant de raiſon, qu'il n'y a pas un mot à vous répondre : j'ai ſenti tout ce que vous ſentez, & je n'avois point attendu la mort de ce pauvre Chevalier, pour en dire tous les biens qui ſe trouvoient en lui : je vous plains de l'avoir vu cette Automne ; c'eſt

une circonſtance à votre douleur. M. d'Uſez vous mandera ce que le Roi lui a dit là-deſſus, à quoi toute la famille doit prendre part. On l'a fort regretté dans ce pays-là, & la Reine m'en parla avec bonté; mais tout cela ne nous rend point cet aimable garçon. Vous aimez ſi chérement toute la famille de M. de Grignan que je vous crois auſſi affligée que lui.

J'ai dîné aujourd'hui avec pluſieurs Provençaux chez M. de Valavoire : le mari & la femme ſont les meilleures gens du monde ; je vous plains de n'avoir point la femme, vous n'avez rien de ſi bon ; elle eſt raiſonable & naturelle, elle me plaît fort. Nous avions Meſſieurs de Bouc, d'Oppede, de Gordes, de Souliers, Madame de Buzanval, M. d'Uſez, M. & Madame de Coulanges : votre ſanté a été célébrée au plus beau repas que j'aie jamais vu ; nous avons été bienheureux de commencer. On a fort conté ici la bonne réception que vous avez faite à M. le Duc d'Etrées; il en a écrit des merveilles à ſes enfans. Madame de Rochefort n'a qu'un cri, depuis que vous avez écrit à ſes couſines ſans lui dire un mot : pour moi, je vous conſeille de lui écrire, & de tâcher de l'appaiſer à quelque prix que ce ſoit. Ce que vous me mandez de votre ſéjour infini, me briſe le cœur : ma raiſon n'eſt pas ſi forte que la vôtre, & je me perds dans les réflexions que cela me fait faire ; il faut finir tout court en cet endroit.

Madame de Villars vous fait ſes compli-

mens, & à M. de Grignan, & au Coadjuteur. M. Chapelain a reçu votre ſouvenir avec enthouſiaſme; il dit que l'*Adone* (1) eſt délicieux en certains endroits, mais d'une longueur aſſommante : le chant de la Comédie eſt admirable; il y a auſſi un petit roſſignol, qui s'égoſille pour ſurmonter un homme qui joue du luth. Il vient ſe percher ſur ſa tête, & enfin il meurt; on l'enterre dans le corps du luth. Cette peinture eſt charmante. M. & Madame de Coulanges vous diſent mille amitiés; il ſont occupés de leur mariage, ils s'en vont à Pâques; ils me recevront à Lyon; & moi, je les recevrai à Grignan. Ma tante (2) eſt toujours très-mal; elle vous remercie de vos bontés, & l'Abbé vous eſt toujours tout dévoué.

A Paris, Vendredi au ſoir, 26 Février 1672.

J'Ai reçu la lettre que vous m'avez écrite pour M. de la Valette; tout m'eſt cher de ce qui vient de vous : je lui veux faire avoir Péliſſon pour Rapporteur, afin de voir s'il ſait bien faire le Maître des Requêtes; je ne le puis croire, ſi je ne le vois.

Cette pauvre MADAME (1) eſt toujours à l'agonie; c'eſt une choſe étrange que l'état

(1) Poëme Italien du Cavalier Marini.

(2) Madame de la Trouſſe.

(1) Marguerite de Lorraine, ſeconde femme de Gaſton, Duc d'Orléans, morte le 3 Avril ſuivant.

où elle eſt. Mais tout eſt en émotion dans Paris ; le Courier d'Eſpagne eſt revenu : il dit que non-ſeulement la Reine d'Eſpagne ſe tient au Traité des Pyrénées, qui eſt de ne point accabler ſes Alliés ; mais qu'elle défendra les Hollandois de toute ſa puiſſance : voilà donc la plus grande guerre du monde allumée, & pourquoi ? c'eſt bien proprement *les petits ſoufflets ;* vous en ſouvient-il ? Nous allons attaquer la Flandres ; les Hollandois ſe joindront aux Eſpagnols ; Dieu nous garde des Suédois, des Anglois, des Allemands ; je ſuis aſſommée de cette nouvelle. Je voudrois bien que quelque Ange voulût deſcendre du Ciel pour calmer tous les eſprits, & faire la paix.

Notre Cardinal (*de Retz*) eſt toujours malade ; je lui rends de grands ſoins : il vous aime toujours, il compte que vous l'aimez auſſi. L'affaire de Madame de Courcelles (2) réjouit fort le Parterre ; les Charges de la Tournelle ſont enchéries, depuis qu'elle doit être ſur la ſellette ; elle eſt plus belle que jamais ; elle boit, & mange, & rit, & ne ſe plaint que de n'avoir point encore trouvé d'amant à la

(2) Une des plus belles femmes de ſon temps. Elle ſe nommoit Marie-Sidonia de Lénoncourt ; ſon pere étoit Joachim de Lénoncourt, Marquis de Marolles, Gouverneur de Thionville, & Lieutenant-Général des Armées du Roi ; & ſa mere, Iſabelle-Claire-Eugénie de Cromberg, d'une illuſtre Maiſon d'Allemagne. Elle étoit femme de Charles de Champlais, Marquis de Courcelles.

Conciergerie. Je vous éclaircirai un peu mieux l'affaire dont vous me parlâtes l'autre jour; mais M. le Comte de Guiche, ni M. de Longueville, n'en ſont point, ce me ſemble: enfin, je vous en inſtruirai. M. de Boufflers a tué un homme après ſa mort; il étoit dans ſa biere & en carroſſe, on le menoit à une lieue de Boufflers pour l'enterrer; ſon Curé étoit avec le corps; on verſe; la biere coupe le cou au pauvre Curé. (3) Hier un homme verſa en revenant de S. Germain; il ſe creva le cœur, & mourut dans le carroſſe.

Madame Scarron, qui ſoupe ici tous les ſoirs, & dont la compagnie eſt délicieuſe, s'amuſe & ſe joue avec votre fille; elle la trouve jolie & point du tout laide. Cette petite appelloit hier l'Abbé Têtu *ſon Papa;* il s'en défendit par de très-bonnes raiſons, & nous le crûmes. Je vous embraſſe, ma très-aimable: je vous mandai tant de choſes en dernier lieu, qu'il me ſemble que je n'ai rien à dire aujourd'hui; je vous aſſure pourtant que je ne demeurerois pas court, ſi je voulois vous dire tous les ſentimens que j'ai pour vous.

A Livri, Mardi premier Mars 1672.

JE commence ma lettre aujourd'hui, ma fille, jour de Mardi gras, je l'acheverai demain. Si vous êtes à Sainte Marie, je ſuis

(3) Cette aventure donna lieu à la Fable de la Fontaine, qui a pour titre, *le Curé & le Mort.*

chez notre Abbé, qui a depuis deux jours un petit déréglement qui lui donne de l'émotion; je n'en ſuis pas encore en peine; mais j'aimerois mieux qu'il ſe portât tout-à-fait bien. Madame de Coulanges & Madame Scarron vouloient me mener à Vincennes; Monſieur de la R. F. vouloit que j'allaſſe chez lui entendre lire une Comédie de Moliere; mais, en vérité, j'ai tout refuſé avec plaiſir; & me voilà à mon devoir avec la joie & la triſteſſe de vous écrire: il y a long temps vraiment que je vous écris. Vous êtes donc à Sainte-Marie, ne voulant pas laiſſer échapper un moment de la douleur que vous avez de la mort du pauvre Chevalier; vous la voulez ſentir à longs traits, ſans en rien rabattre, ſans aucune diſtraction: cette application à faire valoir, & à vouloir ſentir toute votre triſteſſe, me paroît d'une perſonne qui n'eſt pas ſi embarraſſée qu'une autre d'avoir des occaſions de s'affliger; j'en prends à témoin votre cœur. Voilà donc votre carnaval échappé de la fureur des réjouiſſances publiques; ſauvez-vous auſſi de l'air de la petite vérole: je la crains pour vous beaucoup plus que vous. Nous avons ici Madame de la Troche: il eſt vrai qu'elle ſait arriver à Paris: ſon ſéjour de l'année paſſée fut bien abymé à mon égard dans l'extrême douleur de vous perdre. Depuis ce temps, ma chere enfant, vous êtes arrivée par-tout, comme vous dites; mais point du tout à Paris. Vos réflexions ſur l'eſpérance ſont divines: ſi Bourdelot les avoit

faites, tout l'univers le ſauroit : vous ne faites pas tant de bruit pour faire des merveilles : *le malheur du bonheur* eſt tellement bien dit, qu'on ne peut trop aimer une plume qui exprime ces choſes-là. Vous dites tout ſur l'eſpérance, & je ſuis ſi fort de votre avis, que je ne ſais ſi je dois aller en Provence, tant j'ai de crainte d'en repartir. Je vois déja comme le temps galopera; je connois ſes manieres; mais enſuite de cette belle réflexion, mon cœur décide, comme le vôtre, & je ne ſouhaite rien tant que de partir : je veux même eſpérer qu'il peut arriver de telles choſes, que je vous ramenerai avec moi : c'eſt là-deſſus qu'il eſt difficile de parler de ſi loin : ſoyez du moins bien sûre qu'il ne tiendra pas à une maiſon, ni à des meubles : je ne ſonge qu'à vous; les pas que je fais pour vous, ſont les premiers; les autres viennent après comme ils peuvent.

J'ai donné vos lettres au Fauxbourg; elles ſont bien faites : on y trouve la réflexion de M. de Grignan admirable : on la penſée quelquefois; mais vous l'avez habillée pour paroître devant le monde. Je n'ai pas dit ce que vous avez trouvé dans la maxime qui reſſemble à la chanſon; pour moi je ſuis de votre avis : je ſaurai s'ils ont eu un autre deſſein, que de vouloir louer les fantaiſies; c'eſt-à dire, les paſſions : ſi cela eſt, l'exacte Philoſophie s'en offenſe; ſi cela n'eſt pas, il faut qu'ils s'expliquent mieux.

Je

Je soupai hier chez Gourville avec les la R. F. les Plessis, les la Fayette, les Tournais : nous attendions le grand Pomponne ; mais le service de ce cher Maître que vous honorez tant, l'empêcha de se retrouver avec la fleur de ses amis : il a bien des affaires à cause des dépêches qu'il faut écrire par-tout, & à cause de la guerre.

L'Archevêque de Toulouse (1) a été fait Cardinal à Rome ; & la nouvelle en est venue ici dans le temps qu'on attendoit celle de M. de Laon (2) : c'est une grande douleur pour tous ses amis. On tient que M. de Laon s'est sacrifié pour le service du Roi & qu'afin de ne point trahir les intérêts de la France, il n'a point ménagé le Cardinal Altieri, qui lui a fait ce tour. On espere que son rang reviendra ; mais cela peut être long, & c'est toujours ici un dégoût.

Benserade a dit plaisamment à mon gré que le retour du Chevalier de Lorraine réjouissoit ses amis, & affligeoit ses créatures ; car il n'y en a point qui lui ait gardé fidélité.

J'ai su, sans en pouvoir douter, qu'il ne tiendra encore qu'à nous d'avoir la paix. La Reine d'Espagne n'a point précisément répondu, comme on le disoit : elle a dit simplement qu'elle se tenoit au traité de paix, qui

(1) Pierre de Bonzi, depuis Archevêque de Narbonne.

(2) César d'Estrées, Evêque de Laon, fut déclaré Cardinal peu de temps après : il l'étoit *in petto* depuis le mois d'Août de l'année 1671.

permet d'assister ses Alliés. Nous avons pris la même liberté pour le Portugal ; elle promet même présentement de ne point assister les Hollandois : elle ne le veut pas signer ; voilà le procès. Si on s'opiniâtre à vouloir qu'elle signe, tout est perdu ; si non, la paix sera bientôt faite, quand nous n'aurons pas l'Espagne contre nous : le temps nous en apprendra davantage. Adieu, ma très-chere & très-aimable ; je crains bien qu'aimant la solitude, comme vous faites, vous ne vous creusiez les yeux & l'esprit à force de rêver.

A Paris, Vendredi 4 Mars 1672.

VOUS dites donc, ma fille, que vous ne sauriez haïr vivement si longtemps ; c'est fort bien fait : je suis assez comme vous : mais devinez ce que je fais fort bien en récompense ; c'est d'aimer vivement & très-longtemps qui vous savez. Vous m'apparoissez dans une négligence qui m'afflige : il est vrai que vous ne demandez que des prétextes ; c'est votre goût naturel : mais moi, qui vous ai toujours grondée là-dessus, je vous gronde encore. De vous & de Madame du Fresnoi, on pétriroit une personne dans le juste milieu : vous êtes aux deux extrémités, & assurément la vôtre est moins insupportable ; mais c'est toujours une extrémité. J'admire quelquefois les riens que ma plume veut dire, je ne la contrains point : je suis bien heureuse que de tels

fagotages vous plaisent ; il y a des gens qui ne s'en accomoderoient pas; je vous prie cependant de ne point les regretter, quand je serai avec vous : me voila jalouse de mes lettres.

Le dîner de M. de Valavoire effaça entiérement le nôtre, non pas par la quantité des viandes, mais par l'extrême délicatesse, qui a surpassé celle de tous *les côteaux* (1). Hé, ma fille, comme vous voilà faite ! Madame de la Fayette vous grondera comme un chien: coëffez-vous demain pour l'amour de moi: l'excès de la négligence étouffe la beauté; vous poussez votre tristesse au-delà de toutes les mesures. J'ai fait tous vos complimens; ceux que l'on vous fait, surpassent le nombre des étoiles. A propos d'étoiles, la Gouville étoit l'autre jour chez la Saint-Lou, qui a perdu son vieux page : la Gouville discouroit, & parloit de son étoile; enfin, que c'étoit son étoile qui avoit fait ceci, qui avoit fait cela. Segrais se réveilla comme d'un sommeil, & lui dit : » Mais Madame, pen» sez-vous avoir une étoile à vous toute » seule ? Je n'entends que des gens qui par» lent de leur étoile; il semble qu'ils ne disent » rien : savez-vous bien qu'il n'y en a que » mille vingt-deux ? voyez s'il peut y en avoir » pour tout le monde. « Il dit cela si plaisamment & si sérieusement, que l'affliction en fut

(1) *Voyez la note de la Brossette sur le cent septieme vers de la troisieme Satyre de Despréaux.*

déconcertée. C'eſt d'Hacqueville qui fait tenir vos lettres à Madame de Vaudemont : je ne le vois quaſi plus en vérité ; les gros poiſſons mangent les petits. Adieu, ma très-chere & très-aimable ; je vous prépare Bajazet & les Contes de la Fontaine pour vous divertir. Monſieur de la R. F. entend ſa maxime dans le ſens relâché, que votre philoſophie condamne : Epictete (2) n'auroit pas été de ſon avis.

A Paris, Mercredi au ſoir 9 Mars 1672.

NE me parlez plus de mes lettres, ma fille ; je viens d'en recevoir une de vous, qui enleve, toute aimable, toute brillante, toute pleine de penſées, toute pleine de tendreſſe : c'eſt un ſtyle juſte & court, qui chemine & qui plaît au ſouverain degré, même ſans vous aimer comme je fais. Je vous le dirois plus ſouvent, ſans que je crains d'être fade ; mais je ſuis toujours ravie de vos lettres ſans vous le dire. Madame de Coulanges l'eſt auſſi de quelques endroits que je lui fais voir, & qu'il eſt impoſſible de lire toute ſeule. Il y a un petit air de Dimanche gras répandu ſur cette lettre, qui la rend d'un goût nompareil.

Il y avoit long-temps que vous étiez abymée : j'en étois toute triſte ; mais le jeu de l'oie vous a renouvellée, comme il l'a été par les Grecs : je voudrois bien que vous n'euſſiez

(2) Philoſophe Stoïcien.

joué qu'à l'oie. Un malheur continuel pique & offenſe ; on hait d'être houſpillée par la fortune ; cet avantage que les autres ont ſur nous, bleſſe & déplaît, quoique ce ne ſoit point dans une occaſion d'importance : Nicole (1) dit ſi bien cela. Enfin, j'en hais la fortune, & me voilà bien perſuadée qu'elle eſt aveugle de vous traiter comme elle fait.

Vous me demandez les ſymptomes de cet amour : c'eſt premiérement une négative vive & prévenante ; c'eſt un air outré d'indifférence qui prouve le contraire ; c'eſt le témoignage des gens qui voient de près, ſoutenu de la voix publique ; c'eſt une ſuſpenſion de tout ce mouvement de la machine ronde ; c'eſt un relâchement de tous les ſoins ordinaires, pour vaquer à un ſeul ; c'eſt une ſatyre perpétuelle contre les vieilles gens amoureux : vraiment il faudroit être bien fou, bien inſenſé : quoi, une jeune femme ! voilà une bonne pratique pour moi ; cela me conviendroit fort : j'aimerois mieux m'être rompu les deux bras : & à cela on repond intérieurement ; & oui, tout cela eſt vrai ; mais vous ne laiſſez pas d'être amoureux : vous nous dites vos réflexions ; elles ſont juſtes, elles ſont vraies, elles font votre tourment ; mais vous ne laiſſez pas d'être amoureux : vous êtes tout plein de raiſons ; mais l'amour eſt plus fort que toutes les raiſons : vous êtes malade, vous pleurez, vous enragez, & vous êtes amoureux. Si vous conduiſez à cette ex-

(1) Auteur des *Eſſais de Morale*

trémité M. de Vence (2), je vous prie, ma fille, que j'en ſois la confidente; en attendant, vous ne ſauriez avoir un plus agréable commerce : c'eſt un Prélat d'un eſprit & d'un mérite diſtingué; c'eſt le plus bel-eſprit de ſon temps : vous avez admiré ſes vers, jouiſſez de ſa proſe ; il excelle en tout : il mérite que vous en faſſiez votre ami. Vous citez plaiſamment cette Dame qui aimoit à faire bien tourner la tête à des Moines : ce ſeroit une plus grande merveille de la faire tourner à M. de Vence, lui dont la tête eſt ſi bonne, ſi bien faite & ſi bien organiſée : c'eſt un tréſor que vous avez en Provence, profitez-en : du reſte, ſauve qui peut.

Je vous défends, ma chere enfant, de m'envoyer votre portrait : ſi vous êtes belle; faites vous peindre; mais gardez-moi cet aimable préſent pour quand j'arriverai : je ſerois fâchée de le laiſſer ici; ſuivez mon conſeil, & recevez, en attendant, un préſent paſſant tous les préſens paſſés & préſens; car ce n'eſt pas trop dire; c'eſt un tour de perles de douze mille écus, cela eſt un peu fort; mais il ne l'eſt pas plus que ma bonne volonté : enfin, regardez-le, peſez-le : voyez comme il eſt enfilé, & puis dites-m'en votre avis : c'eſt le plus beau que j'aie jamais vu; on l'a admirée ici : il vient de l'Ambaſſadeur de Veniſe, notre défunt voiſin. Voilà

(2) Antoine Godeau Evêque de Graſſe & de Vence.

auſſi un Livre que mon oncle de Sévigné (3) m'a priée de vous envoyer : je m'imagine que ce n'eſt pas un roman : je ne lui laiſſerai pas le ſoin de vous envoyer les Contes de la Fontaine, qui ſont .... vous en jugerez. Vous êtes une jolie femme de n'être point groſſe ; mais vous avez des penſées là-deſſus qui me font trembler : votre beauté vous jette dans des extrémités, parce qu'elle vous eſt inutile ; vous trouvez qu'il vaut autant être groſſe ; c'eſt un amuſement ; voilà une belle raiſon : ſongez donc ma fille, que c'eſt détruire entiérement votre ſanté & votre vie. Nous tâchons d'amuſer notre bon Cardinal : Corneille lui a lu une Piece qui ſera jouée dans quelque temps, & qui fait ſouvenir des anciennes. Moliere lui lira Samedi Triſſotin (4), qui eſt une fort plaiſante choſe. Deſpréaux lui donnera ſon Lutrin & ſa Poétique (5) : voilà tout ce qu'on peut faire pour ſon ſervice. Il vous aime de tout ſon cœur, ce pauvre Cardinal ; il parle ſouvent de vous, & vos louanges ne finiſſent pas ſi aiſément qu'elles commencent. Mais, hélas ! quand nous ſongeons qu'on nous a enlevé notre chere en-

(3) Renaud de Sévigné s'étoit retiré à Port-Royal-des champs, où il paſſa les dernieres années de ſa vie dans les exercices de la plus haute piété. Il y mourut le 16 Mars 1676. *Voyez le Nécrologe de Port-Royal-des-Champs, page* 117, *Edition d'Amſterdam.*

(4) C'eſt-à dire, *les Femmes ſavantes.*

(5) Ces deux Ouvragee n'étoient point encore au point de perfection, où ils parurent depuis en 1674 pour la premiere fois.

fant, rien n'eſt capable de nous conſoler : pour moi, je ſerois très-fâchée d'être conſolée ; je ne me pique, ni de fermeté, ni de philoſophie ; mon cœur me mene & me conduit. On diſoit l'autre jour, je crois vous l'avoir mandé, que la vraie meſure du mérite du cœur, c'étoit la capacité d'aimer : je me trouve d'une grande élévation par cette regle ; elle me donneroit trop de vanité, ſi je n'avois mille autre ſujets de me remettre à ma place. Adhémar m'aime aſſez ; mais il hait trop l'Evêque, & vous le haïſſez trop auſſi : l'oiſiveté vous jette dans cet amuſement ; vous n'auriez pas tant de loiſir, ſi vous étiez ici. M. d'Uſez m'a fait voir un mémoire qu'il a tiré & corrigé du vôtre, dont il fera des merveilles : fiez-vous-en à lui ; vous n'avez qu'à lui envoyer tout ce que vous voudrez, ſans craindre que rien ſorte de ſes mains, que dans le juſte point de la perfection. Il y a dans tout ce qui vient de vous autres un petit brin d'impétuoſité, qui eſt la vraie marque de l'ouvrier : c'eſt le chien du *Baſſan* (6).

Voici une nouvelle, écoutez-moi : le Roi a fait entendre à Meſſieurs de Charôt, qu'il vouloit leur donner des lettres de Duc & Pair ; c'eſt-à-dire, qu'ils auront tous deux dès à préſent les honneurs du Louvre, & une aſſurance d'être paſſés au Parlement, la premiere fois qu'on en paſſera. On donne au fils la

(6) Le Baſſan faiſoit entrer ſon chien dans la compoſition de preſque tous ſes tableaux.

Lieutenance générale de Picardie, qui n'avoit pas été remplie depuis long-temps, avec vingt mille francs d'appointemens, & deux cens mille francs de M. de Duras, pour la charge de Capitaine des Gardes-du-Corps que Meſſieurs de Charôt lui cedent : raiſonnez là-deſſus, & voyez ſi M. de Duras ne vous paroît pas fort heureux. Cette place eſt d'une telle beauté par la confiance qu'elle marque & par l'honneur d'être proche de Sa Majeſté, qu'elle n'a point de prix. M. de Duras pendant ſon quartier ſuivra le Roi à l'armée, & commandera toute la maiſon de S. M. On parle toujours de la guerre : vous pouvez penſer combien j'en ſuis fâchée : il y a des gens qui veulent encore faire des Almanachs ; mais pour cette campagne ils ſont trompés. Toute mon eſpérance, c'eſt que la Cavalerie ne ſera pas expoſée aux ſieges que l'on fera chez les Hollandois ; il faut vivre pour voir démêler toute cette fuſée. J'ai vu le Marquis de Vence ; je le trouvai ſi jeune, que je lui demandai comment ſe portoit Madame ſa mere ; M. de Coulanges me redreſſa : le Cardinal de Retz interrompit notre converſation ; mais ce ne fut que pour parler de vous. Je ſouhaite toujours Adhémar pour me redire encore mille fois que vous m'aimez : vous m'aſſurez que c'eſt avec une tendreſſe digne de la mienne : ſi je ne ſuis contente de cette reſſemblance, je ſuis bien difficile à contenter.

Je viens de recevoir votre lettre du jour des Cendres : en vérité, ma fille, vous me confondez par vos louanges & par vos remercimens ; c'eſt me faire ſouvenir de ce que je voudrois faire pour vous, & j'en ſoupire, parce que je ne me ſatisfais pas moi-même ; & plût à Dieu que vous fuſſiez ſi preſſée de mes bienfaits, que vous fuſſiez contrainte de vous jetter dans l'ingratitude ! Nous avons ſouvent dit que c'eſt la vraie porte pour en ſortir honnêtement, quand on ne ſait plus où donner de la tête : mais je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour vous réduire à cette extrémité ; votre reconnoiſſance ſuffit & au-delà. Que vous êtes aimable ! & que vous me dites plaiſamment tout ce qui ſe peut dire là-deſſus ! Au reſte, quelle folie de perdre tant d'argent à ce chien de breland ! C'eſt un coupe-gorge qu'on a banni de ce pays-ci, parce qu'on y fait de ſérieux voyages : vous jouez d'un malheur inſurmontable, vous perdez toujours ; croyez-moi, ne vous opiniâtrez point ; ſongez que tout cet argent s'eſt perdu ſans vous divertir : au contraire, vous avez payé cinq ou ſix mille francs pour vous ennuyer, & pour être houſpillée de la fortune. Ma fille, je m'emporte ; il faut dire comme Tartuffe ; *c'eſt un excès de zele.* A propos de Comédie, voilà Bajazet : ſi je pouvoi vous envoyer la Champmêlé, vous trouveriez la Piece meilleure ; mais ſans l'Actrice, elle perd la moitié de ſon prix. Je ſuis folle de Cor-

neille, il nous donnera encore *Pulcherie*, où l'on trouvera

La main qui crayonna
La mort du grand Pompée & l'ame de Cinna.

Il faut que tout cede à ſon génie. Voilà cette petite fable de la Fontaine ſur l'avanture du Curé de M. de Boufflers, qui fut tué tout roide en carroſſe auprès de ſon mort (7) : cet événement eſt bizarre ; la fable eſt jolie ; mais ce n'eſt rien au prix de celles qui ſuivront. Je ne ſais ce que c'eſt que *ce Pot au lait* (8).

J'ai ſouvent des nouvelles de mon pauvre enfant : la guerre me déplaît fort, pour lui premièrement, & puis pour les autres que j'aime. Madame de Vaudemont eſt à Anvers, nullement diſpoſée à revenir ; ſon mari eſt contre nous. Madame de Courcelles (9) ſera bientôt ſur la ſellette : je ne ſais ſi elle touchera *il petto adamantino* de M. d'Avaux (10) ; mais juſqu'ici il a été auſſi rude à la Tournelle que dans ſa réponſe. Ma fille, j'écris ſans meſure ; encore faut-il finir : en écrivant aux autres, on eſt aiſe d'avoir écrit ; & moi, j'aime à vous écrire par-deſſus toutes choſes. J'ai mille amitiés à vous faire de Monſieur de

(7) Voyez la Fable XI du Livre VII, *page* 34. *Paris, Edit de* 1746.

(8) Autre Fable de la Fontaine, dont la moralité eſt la même que celle *du Curé & du Mort* Voyez la Fable X du Livre VII, *page* 31, *même Edit.*

(9) Voyez la Lettre du 26 Février 672, *page* 33.

(10) Le Préſident de Même, pere du P. Préſident de ce nom.

la R. F. de notre Cardinal, de Barillon, & ſur-tout de Madame Scarron, qui vous ſait bien louer à ma fantaiſie ; vous êtes bien ſelon ſon goût. Pour M. & Madame de Coulanges, M. l'Abbé, ma tante, ma couſine, la Mouſſe, c'eſt un cri général pour me prier de parler d'eux ; mais je ne ſuis pas toujours en humeur de faire des litanies ; j'en oublie encore : en voilà pour long-temps. J'aime toujours ma petite enfant, malgré les divines beautés de ſon frere.

A Paris, Vendredi 11 *Mars* 1672.

J'Ai entrepris de vous écrire aujourd'hui la plus petite lettre du monde ; nous verrons. Ce qui rend celle du Mercredi un peu infinie, c'eſt que je reçois le Lundi une de vos lettres ; j'y fais un commencement de réponſe à la chaude : le Mardi, s'il y a quelque affaire ou quelque nouvelle, je reprends ma lettre, & je vous mande ce que j'en ſais : le Mercredi, je reçois encore une lettre de vous : j'y fais réponſe, & je finis par-là : vous voyez bien que cela compoſe un volume : quelquefois même il arrive une ſinguliere choſe, c'eſt qu'oubliant ce que je vous ai mandé au commencement de ma lettre, j'y reviens encore à la fin, parce que je ne relis ma lettre qu'après qu'elle eſt faite ; & quand je m'apperçois de ces répétitions, je fais une grimace épouvantable ; mais il n'en eſt pas autre choſe, car il

eſt tard; je ne ſais pas raccommoder, & je fais mon paquet. Je vous mande cela une fois pour toutes, afin que vous excuſiez cette radoterie. Mademoiſelle de Méri vous envoie les plus jolis ſouliers du monde; j'en ai remarqué ſur-tout une paire qui me paroît ſi mignonne, que je la crois propre à garder le lit: vous ſouvient-il combien cette folie vous fit rire un ſoir? Au reſte, ma fille, ne vous aviſez point de me remercier pour toutes mes bonnes intentions, pour tous les riens que je vous donne; ſongez au principe qui me fait agir: on ne remercie point d'être aimée paſſionnément; votre cœur vous apprendra d'autres ſortes de reconnoiſſances. J'ai vu le Chevalier & l'Abbé de Valbelle: je ſuis Provençale, je l'avoue; les Bretons en ſont jaloux. Adieu, ma très-aimable; il me ſemble que vous ſavez combien je ſuis à vous; c'eſt pourquoi je ne vous en dirai rien; auſſi-bien j'ai réſolu de ne pas faire une grande lettre: ſi pourtant je ſavois quelque choſe de réjouiſſant, je vous le manderois aſſurément; car je ne m'amuſerois pas à ſoutenir cette ſotte gageure.

A Paris, Mercredi 16 Mars 1672.

VOUS me parlez de mon départ: ah, ma fille! je languis dans cet eſpoir charmant; rien ne m'arrête que ma tante (1),

(1) Henriette de Coulanges, Marquiſe de la Trouſſe.

qui ſe meurt de douleur & d'hydropiſie : elle me briſe le cœur par l'état où elle eſt, & par tout ce qu'elle dit de tendre & de bon ſens ; ſon courage, ſa patience, ſa réſignation, tout cela eſt admirable. M. d'Hacqueville & moi, nous ſuivons ſon mal jour à jour : il voit mon cœur & la douleur que j'ai de n'être pas libre tout préſentement : je me conduis par ſes avis ; nous verrons entre ci & Pâques : ſi ſon mal augmente, comme il a fait depuis que je ſuis ici, elle mourra entre nos bras : ſi elle reçoit quelque ſoulagement, & qu'elle prenne le train de languir, je partirai dès que M. de Coulanges ſera revenu. Notre pauvre Abbé eſt au déſeſpoir auſſi-bien que moi : nous verrons donc comme cet excès de mal ſe tournera dans le mois d'Avril ; je n'ai que cela dans la tête : vous ne ſauriez ſouhaiter de me voir autant que je ſouhaite de vous embraſſer : bornez votre ambition, & ne croyez jamais pouvoir m'égaler là-deſſus.

Mon fils me mande qu'ils ſont miſérables en Allemagne, & ne ſavent ce qu'ils font. Il a été très-affligé de la mort du Chevalier de Grignan. Vous me demandez ſi j'aime toujours bien la vie : je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuiſans ; mais je ſuis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve ſi malheureuſe d'avoir à finir tout ceci par elle, que ſi je pouvois retourner en arriere, je ne demanderois pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarraſſe : je ſuis embar-

quée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j'en sorte, cela m'assomme : & comment en sortirai-je ? par où ? par quelle porte ? quand sera-ce ? en quelle disposition ? souffrirai-je mille & mille douleurs, qui me feront mourir désespérée ? aurai-je un transport au cerveau ? mourrai-je d'un accident ? comment serai-je avec Dieu ? qu'aurai-je à lui présenter ? la crainte, la nécessité feront-elles mon retour vers lui ? n'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur ? que puis-je espérer ? suis-je digne du Paradis ? suis-je digne de l'Enfer ? quelle alternative ? quel embarras ! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude ; mais rien n'est si naturel, & la sotte vie que je mene, est la chose du monde la plus aisée à comprendre : je m'abyme dans ces pensées, & je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mene, que par les épines dont elle est semée. Vous me direz que je veux donc vivre éternellement, point du tout ; mais si on m'avoit demandé mon avis, j'aurois bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice ; cela m'auroit ôté bien des ennuis, & m'auroit donné le Ciel bien sûrement & bien aisément : mais parlons d'autre chose.

Je suis au désespoir que vous ayez eu *Bajazet* par d'autres que par moi ; c'est ce chien de Barbin (2), qui me hait parce que je ne fais pas des Princesses de Cleves & de Montpen-

(2) Fameux Libraire de ce temps-là.

ſier (3). Vous avez jugé très-juſte & très-bien de Bajazet, & vous aurez vu que je ſuis de votre avis. Je voulois vous envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer la Piece. Le perſonnage de Bajazet eſt glacé ; les mœurs des Turcs y ſont mal obſervées ; ils ne font point tant de façons pour ſe marier ; le dénouement n'eſt point bien préparé ; on n'entre point dans les raiſons de cette grande tuerie : il y a pourtant des choſes très-agréables ; mais rien de parfaitement beau, rien qui enleve, point de ces tirades de Corneille qui font friſſonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine ; ſentons-en toujours la différence : les Pieces de ce dernier ont des endroits froids & foibles, & jamais il n'ira plus loin qu'*Alexandre* & qu'*Andromaque* : Bajazet eſt au-deſſous au ſentiment de bien des gens, & au mien, ſi j'oſe me citer. Racine fait des *Comédies* (4) pour la Champmêlé ; ce n'eſt pas pour les ſiecles à venir : ſi jamais il n'eſt plus jeune, & qu'il ceſſe d'être amoureux, on verra ſi je me trompe (5). Vive donc notre ami Corneille ; pardonnons-lui de méchans vers en faveur des divines ſaillies dont nous ſommes tranſportés :

(3) Romans de Madame de la Fayette, qui enrichiſſoient Barbin par la grande vogue qu'ils avoient.

(4) On employoit autrefois le mot de *Comédie* dans un ſens générique.

(5) L'événement a fait voir par *Mitridate*, par *Phedre*, par *Athalie*, &c. que le ſentiment de Madame de Sévigné tenoit encore du préjugé de ce temps-là.

ce ſont des traits de Maître, qui ſont inimitables. Deſpréaux en dit encore plus que moi; & en un mot, c'eſt le bon goût; tenez-vous-y.

Voici un bon mot de Madame Cornuel, qui a fort réjoui le Parterre. M. Tambonneau le fils a quitté la robe, & a mis une ſangle autour de ſon ventre & de ſon derriere; avec ce bel air il veut aller ſervir ſur la mer; je ne ſais ce que lui a fait la terre: on diſoit donc à Madame Cornuel qu'il s'en alloit à la mer. Hélas! dit-elle, eſt-ce qu'il a été mordu d'un chien enragé? Cela fut dit ſans malice; c'eſt ce qui a fait rire extrêmement.

Madame de Courcelles eſt fort embarraſſée: on lui refuſe toutes ſes requêtes; mais elle dit qu'elle eſpere qu'on aura pitié d'elle, puiſque ce ſont des hommes qui ſont ſes Juges. Notre Coadjuteur ne lui feroit point de grace préſentement; vous me le repréſentez dans les occupations de ſaint Ambroiſe. Il me ſemble que vous deviez vous contenter que votre fille fût faite à ſon *image & ſemblance*; votre fils veut auſſi lui reſſembler: mais ſans offenſer la beauté du Coadjuteur, où eſt donc la belle bouche de ce petit garçon? où ſont ſes agrémens? il reſſemble donc à ſa ſœur: vous m'embarraſſez fort par cette reſſemblance. Je vous aime bien, ma fille, de n'être point groſſe: conſolez-vous d'être *belle inutilement* par le plaiſir de n'être pas toujours mourante. Je ne ſaurois vous plaindre de n'avoir point de beurre

en Provence, puiſque vous avez de l'huile admirable & d'excellent poiſſon. Ah, ma fille! que je comprends bien ce que peuvent faire & penſer des gens comme vous au milieu de vos Provençaux! Je les trouverai comme vous, & je vous plaindrai toute ma vie de paſſer avec eux de ſi belles années de la vôtre. Je ſuis ſi peu déſireuſe de briller dans votre Cour de Provence, & j'en juge ſi bien par celle de Bretagne, que par la même raiſon qu'au bout de trois jours à Vitré, je ne reſpirois que les Rochers; je vous jure devant Dieu que l'objet de mes deſirs, c'eſt de paſſer l'été à Grignan avec vous: voilà où je viſe, & rien au-delà. Mon vin de Saint Laurent eſt chez Adhémar, je l'aurai demain matin; il y a long-temps que je vous en ai remerciée *in petto*, cela eſt bien obligeant. M. de Laon aime bien cette maniere d'être Cardinal. On aſſure que l'autre jour M. de Montauſier (6) parlant à M. le Dauphin de la dignité des Cardinaux, lui dit que cela dépendoit du Pape, & que s'il vouloit faire Cardinal un Palfrenier, il le pourroit: là-deſſus le Cardinal de Bonzi arrive; Monſieur le Dauphin lui dit: Monſieur, eſt-il vrai que ſi le Pape vouloit, il feroit Cardinal un Palefrenier? M. de Bonzi fut ſurpris, & devinant l'affaire, il lui répondit: Il

(6) M. le Duc de Montauſier, Gouverneur de feu MONSEIGNEUR, étoit non-ſeulement incapable de flatter & de mentir; mais il ignoroit encore l'art de feindre, ſi commun chez les Courtiſans.

eſt vrai, Monſieur, que le Pape choiſit qui il lui plaît; mais nous n'avons pas vu juſqu'ici qu'il ait pris des Cardinaux dans ſon écurie. C'eſt le Cardinal de Bouillon qui m'a conté ce détail.

J'ai fort entretenu M. d'Uſez : il vous mandera la conférence qu'il a eue; elle eſt admirable : il a un eſprit poſé & des paroles meſurées, qui ſont d'un grand poids dans ces occaſions; il fait & dit toujours très-bien partout. On diſoit de Jarzé ce qu'on vous a dit; mais cela eſt incertain. On prétend que la joie de la Dame n'eſt pas médiocre pour le retour du Chevalier de Lorraine. On dit auſſi que le Comte de Guiche & Madame de Briſſac ſont tellement ſophiſtiqués, qu'ils auroient beſoin d'un truchement. Ecrivez un peu à notre Cardinal, il vous aime : *le Fauxbourg* (7) vous aime, Madame Scarron vous aime; elle paſſe ici le Carême, & céans preſque tous les ſoirs. Barillon y eſt encore, & plût à Dieu, ma belle, que vous y fuſſiez auſſi !

A Paris, Mercredi 23 Mars 1672.

MADAME de Villars, Monſieur Chapelain, & quelqu'autre encore, ſont ravis de votre lettre ſur l'ingratitude. Il ne faut pas que vous croyiez que je ſois ridicule : je

(7) C'eſt-à-dire, Monſieur de la R. F. & Madame de la Fayette, qui demeuroient l'un & l'autre au Fauxbourg S. Germain, & que Madame de Sévigné voyoit très-ſouvent.

ſais à qui je montre ces petits morceaux de vos grandes lettres ; je connois mes gens ; je ne le fais point mal-à-propos ; je ſais le temps & le lieu : mais enfin, c'eſt une choſe charmante que la maniere dont vous dites quelquefois de certaines choſes ; fiez-vous à moi, je m'y connois. Je veux vous relire quelque jour pluſieurs endroits qui vous plairont, & entr'autres celui de l'ingratitude : de ſorte, me dites-vous, qu'après tant de bontés, je ne ſonge plus qu'à vous refuſer la premiere petite grace que vous me demanderez : je ne finirois point ; car tout eſt de ce ſtyle. J'aime fort votre petite hiſtoire du Peintre (1) ; mais il faudroit, ce me ſemble, qu'il mourût. Vos cheveux friſés *naturellement* avec le fer, poudrés *naturellement* avec une livre de poudre, du rouge *naturel* avec du carmin, cela eſt plaiſant : mais vous étiez belle comme un Ange ; je ſuis toute réjouie que vous ſoyez en état de vous faire peindre, & que vous conſerviez, ſous votre négligence, une beauté ſi merveilleuſe. Madame Scarron a reçu votre embraſſade ; il n'y a ſorte de louanges qu'elle ne vous donne, ni ſorte d'eſtime particuliere qu'elle ne faſſe paroître pour vous.

Le Chancelier n'aura point un enterrement magnifique, comme on le prétendoit : ils vou-

(1) Peintre Provençal, nommé *Fauchier*, qui en faiſant le portrait de Madame de Grignan en Madelaine, fut pris d'une colique ſi violente, qu'il en mourut le lendemain.

loient un Prince du Sang pour conduire le deuil : M. le Prince a dit qu'il étoit incommodé; M. le Duc, que cela étoit bon le temps passé, & que les Princes de ce siecle-ci sont plus grands Seigneurs qu'ils n'étoient. Messieurs les Princes de Conti ont dit qu'ils ne pouvoient faire ce que M. le Duc refusoit. En un mot, la famille du Chancelier est désolée ; l'exemple du Chancelier de Bellievre, qu'un Prince de Conti honora de sa présence au convoi, n'a été de nulle considération.

Le Comte de Guiche disoit l'autre jour des merveilles des esprits de vos pays chauds ; il ne s'y est pas ennuyé un moment. Je songeai que vous n'aviez jamais cité une seule personne dont l'esprit fût digne d'être distingué. Croyez, ma fille, que ce n'est pas sans une profonde douleur que je vois votre retour dans ces idées de Platon, & que je sens une telle séparation jusques dans la moelle de mes os, sans pouvoir jamais m'en consoler. Pour mon voyage, il tient à ma tante ; mais dans un mois on verra ce qu'on en doit attendre : c'est la seule chose qui m'arrête ; sans cela j'irois avec M. & Madame de Coulanges, l'Abbé & moi, nous ne faisons plus que languir après notre départ. J'admire les choses qui m'arrivent pour me désespérer. Je fais présentement l'équipage de mon fils, sans préjudice des lettres de change qui vont leur train : tout le monde est abymé, & tout le monde partira. On dit que la petite vérole est à Grignan,

eſt-il vrai ? cela me conſoleroit de mon retardement. Enfin, ma fille, ſoyez très-perſuadée que nous ne ſongeons qu'à partir, & qu'il n'y a rien devant cette envie, ni devant ce voyage ; le chaud même ne m'arrêtera point.

Vous me demandez le mal de ma tante ; c'eſt une hydropiſie de vent & d'eau ; elle eſt très-enflée ; elle n'a plus de place pour ſe nourrir ; le lait qui eſt l'unique remede, ne peut pas réparer tant de ſéchereſſe ; elle eſt uſée ; ſon foie eſt gâté ; elle a ſoixante-ſix ans ; voilà ſon mal. Le mois d'Avril nous décidera ſur ſa mort ou ſur ſa vie : je paſſe bien des heures auprès d'elle, & je ſuis très-affligée de ſon état. Ce que vous dites ſur le cœur *adamantino*, eſt admirable : ce ſeroit une grande commodité de l'avoir ainſi, non pas comme celui que nous entendons, mais *adamantino* au pied de la lettre ; ſans cela on ſouffre mille ſortes de tourmens. Il eſt vrai que l'amour doit être bien glorieux ; il l'eſt bien auſſi : mais que M. de Grignan eſt heureux d'être ſi chrétien ! j'eſpere qu'il me convertira.

On ne donne point la charge de M. de Lauzun ; vous pouvez raiſonner là-deſſus, & ſur ſon embraſement : mais c'eût été une belle avanture, s'il eût brûlé ce pauvre M. Fouquet, qui ſupporte ſa priſon héroïquement, & qui n'eſt nullement déſeſpéré. On ne parle que de la guerre : le Roi a deux cens mille hommes ſur pied ; toute l'Europe eſt en émo-

tion, on voit bien, comme vous dites, que la pauvre machine ronde eſt abandonnée. Nous parlons ſouvent de vous, le Cardinal (*de Retz*) & moi : il vous aime, fort & moi, que fais-je à votre avis ? Ma pauvre tante vous remercie de votre aimable ſouvenir. La Mouſſe tremble pour ſa philoſophie. Parlez un peu au Cardinal de vos machines, des machines qui aiment, des machines qui ont une élection pour quelqu'un, des machines qui ſont jalouſes, des machines qui craignent : allez, allez, jamais Deſcartes n'a prétendu nous le faire croire.

A Paris, Mercredi 30 Mars 1672.

N'ÊTES-VOUS point trop aimable, ma chere enfant ? Vous aimez mes lettres, vous voulez qu'elles ſoit grandes, & vous me flattez de la penſée que vous les aimez moins quand elles ſont petites : mais ce pauvre Grignan a bien affaire d'avoir la complaiſance pour vous de lire de tels volumes. Je me ſouviens toujours de l'avoir vu admirer qu'on pût lire de longues lettres ; il a bien changé d'avis : je me fie bien à vous au moins pour ne pas lui montrer ce qui pourroit l'ennuyer. Je vous fais une réparation ; je croyois que vous n'aviez point fait de reponſe au Cardinal ; vous l'avez faite très bonne. Il faut auſſi que je vous avoue que j'ai ſupprimé méchamment les complimens de Madame de Villars ; je vous ai-

parlé d'elle dans mes lettres, & me ſuis bien gardée de vous rendre tout ce qu'elle m'avoit dit : ne ſoyez pas fâchée contr'elle ; elle vous aime & vous admire : je la vois aſſez ſouvent ; elle eſt ravie de parler de vous, & de lire des morceaux de vos lettres ; cela me donne pour elle un attachement très-naturel. Elle partira à Pâques, malgré la guerre ; elle en ſera quitte pour revenir, ſi les Eſpagnols ſont les méchans : comme ils ont beaucoup d'argent, ces Villars, aller & venir, & faire un grand équipage, n'eſt pas une choſe qui mérite leur attention. On dit que les Anglois ont battu cinq Vaiſſeaux Hollandois, & que l'Ambaſſadeur a dit au Roi, que le Roi (1), ſon Maître, avoit commencé la guerre ſur la mer, & qu'il le ſupplioit de lui tenir ſa parole, & de la commencer ſur la terre.

Vous ſavez, ma fille, ce que m'eſt le nom de Roqueſante (2), & quelle vénération j'ai pour ſa vertu. Vous pouvez croire que ſa recommandation & la vôtre me ſont fort conſidérables ; mais mon crédit ne répond pas à mes bonnes intentions. Vous m'avez dit tant

(1) Charles II Roi d'Angleterre

(2) Conſeiller au Parlement d'Aix, homme d'un vrai mérite, & qui avoit été l'un des Commiſſaires de M. Fouquet. Il donna de ſi grandes preuves de ſon intégrité & de ſes lumieres dans le jugement de ce procès, que Madame de Sévigné en avoit conſervé pour lui une eſtime ſinguliere. Peu de gens ignorent la part que Madame de Sévigné avoit priſe à l'affaire de M Fouquet. *Voyez ſes Lettres M. S. à M. de Pomponne au ſujet de ce procès.*

de bien du Préſident dont il eſt queſtion qu'on ſe feroit honneur de le ſervir, ſi on avoit quelque voix en chapitre : j'en parlerai au hazard ; mais en vérité tout eſt ſi caché à Verſailles, qu'il faut attendre en paix les oracles qui en ſortent. Pour M. de Roqueſante, ſi vous ne lui faites mes complimens en particulier, vous êtes brouillée avec moi. Vous avez friſſonné de la fievre de notre Abbé, je vous en remercie ; mais comme vous étiez ſeule à friſſonner, & que l'Abbé ne friſſonnoit point du tout, vous ſentez bien que je n'ai point friſſonné. Son mal étoit une émotion continuelle ſans aucun accident : il s'eſt gouverné ſagement, & je ſuis perſuadée que c'eſt de la ſanté pour vingt ans. Dieu le veuille ; je lui ai fait toutes vos amitiés ; il en eſt très-touché. Ma tante ne parle que pour vous remercier ; ſon état perce le cœur des plus indifférens : elle enfle tous les jours ; les remedes ne font point d'effet : elle me diſoit tantôt : Enfin, ma chere : voilà ce qui s'appelle une femme abandonnée : elle ſe diſpoſe à mourir, & en parle ſans frayeur, elle eſt ſeulement étonnée qu'il faille tant de douleurs pour faire mourir une perſonne ſi foible. Il y a des manieres de mourir bien rudes & bien cruelles ; la ſienne eſt des plus pitoyables qu'on puiſſe voir : elle reçoit mes ſoins avec une grande tendreſſe : je lui en rends de la même façon, & ſuis ſi extrêmement touchée de ſes douleurs, & de l'horrible

déſeſpoir de ma couſine, qu'il m'eſt impoſſible de n'en pas pleurer.

Voici, ma fille, une réflexion qui me vient ſur les pertes fréquentes que vous faites au jeu, & ſur celles de M. de Grignan : prenez-y garde ; il n'eſt pas agréable d'être dupe ; ſoyez perſuadée que ce n'eſt pas une choſe naturelle de gagner & de perdre continuellement. Il n'y a pas long-temps qu'on m'avoua le fredon de l'Hôtel de la Vieuville ; vous ſouvient il de cette volerie ? Il ne faut pas croire que tout le monde joue comme vous : voilà ce que l'intérêt que je prends à vous, me fait dire : comme cet intérêt vient d'un cœur qui eſt à vous, je ſuis aſſurée que vous le trouverez bon. Ne trouverez-vous point bon auſſi de ſavoir que Kéroual (4), dont l'étoile avoit été devinée avant qu'elle partît, l'a ſuivie très-fidélement ? Le Roi d'Angleterre l'a aimée, elle s'eſt trouvée avec une légere diſpoſition à ne pas le haïr : enfin, elle ſe trouve groſſe de huit mois ; voilà qui eſt étrange. La Caſtelmaine eſt diſgraciée : c'eſt ainſi qu'on en uſe dans ce Royaume-là. Pendant que nous ſommes ſur ce ton, je vous dirai, avec la permiſſion de la ſageſſe de M. de Grignan, que le petit-fils de F** & du Chevalier de Lorraine je ne ſais ſi je me fais bien entendre, eſt élevé pêle-mêle avec les enfans de Madame d'Armagnac à la vue du public ; & l'on fit un grand

(4) Depuis Ducheſſe de Portſmouth.

jeu au retour du Chevalier d'éprouver la force du ſang : il confirma tout ce qu'on dit là deſſus, & trouva cet enfant ſi joli, & s'y attacha d'une telle ſorte, qu'enfin on lui dit la vérité : il en fut ravi, & Madame d'Armagnac continue ſa bonté, & le nourrit ſous le nom du Chevalier de Lorraine : ſi vous le ſavez déja voilà qui vous ennuyera beaucoup. Adhémar eſt tout propre à vous conter ces bagatelles : je me ſens auſſi du relâchement pour les nouvelles ſachant qu'il eſt en lieu de vous les mander beaucoup mieux que moi.

Je reçois votre lettre du 23, écrite ſur la plume des vents, auſſi-bien que la mienne du Vendredi : ah, ma fille ! qu'elle eſt aimable, quoiqu'elle ne ſoit point une réponſe ! elle en vaut mille fois mieux : c'eſt donc là ce que vous m'écrivez, quand vous n'avez rien à me dire : voilà qui me ravit ; vous me dites mille tendreſſes ; & je vous avoue que je me laiſſe doucement flatter à cette aimable vérité. Qui eſt donc ce Breton que vous ſervez pour l'amour de moi ? Il eſt vrai que tous les Provençaux me ſont de quelque choſe.

C'eſt aujourd'hui l'acte du pauvre Abbé (4) qu'elle folie ! on s'en va diſputer contre lui, le tourmenter, le pointiller ; il faut qu'il réponde à tout : pour moi, je ſuis perſuadée que rien n'eſt plus injuſte que ces ſortes de choſes,

(4) Louis-Joſeph Adhémar de Monteil, frere de M. de Grignan nommé en 1680 à l'Evêché d'Evreux, & peu de temps après à celui de Carcaſſonne.

& que cela fait l'esprit d'une rudesse épouvantable. Vous me parlez du temps; notre hiver a été admirable, trois mois d'une belle gelée; voilà qui est fait; le printemps commence; rien n'est plus sage que nous; pourquoi êtes-vous si extravagans? J'ai horreur de l'inconstance de M. de Vardes : il a trouvé cette conduite dans la fin de sa passion sans aucun sujet que de n'avoir plus d'amour : cela désespere; mais j'aimerois encore mieux cette douleur, que d'être quittée pour une autre; voilà notre vieille querelle. Il y a bien d'autres sujets sur quoi je n'approuve pas M. de Vardes. Si Corbinelli me souhaite en Provence, il fait ce que je fais tous les jours de ma vie.

M. & Madame de Coulanges sont trop honorés de toutes vos douceurs: ils vous écriront : je les vois partir avec un grand chagrin : M. de Coulanges prétend bien revoir *Jacquemart & Marguerite* (5) avant que de mourir. Pour Madame de Coulanges, elle ira à Grignan; nous l'y recevrons, quand elle m'aura fait les honneurs de Lyon. On m'a dit ce soir que l'Abbé de Grignan avoit fait des merveilles en Sorbonne : notre Cardinal en est ravi.

(5) Deux figures de l'Horloge du Beffroi de Lambesc, qui frappent les heures.

A Paris, Vendredi premier Avril 1672.

VOUS avez écrit, ma fille, des choſes à Guitaut ſur l'eſpérance que vous avez de de me voir en Provence, qui me tranſportent de joie : vous pouvez penſer quel plaiſir c'eſt de les apprendre indirectement, quoiqu'on les ſache déja. Il eſt vrai cependant que cela ne peut augmenter l'envie que j'ai de partir ; elle eſt au dernier degré : ma tante ſeule fait mon retardement ; elle eſt ſi mal, que je ne comprends pas qu'elle puiſſe être long-temps dans cet état ; je vous en dirai des nouvelles, comme de la ſeule grande affaire que j'aie préſentement.

Je vis hier Madame de Verneuil, qui eſt revenue de Verneuil & de la mort : le lait l'a rétablie ; elle eſt belle ; elle eſt de belle taille ; il n'y a plus de diſpute entre ſon corps de jupe & le mien : elle n'eſt plus rouge, ni crevée, comme elle étoit ; cet état la rend aimable ; elle aime, elle oblige, elle loue : elle me chargea de mille douceurs pour vous. On fit hier matin un Service au Chancelier à Sainte-Eliſabeth : je n'y fus point parce qu'on oublia de m'apporter mon billet ; tout le reſte de la terre habitable y étoit. Madame de Fieubet entendit ceci : la C** paſſa devant la B**. Ah ! dit la B**, voilà une mijaurée qui a eu pour plus de cent mille écus de nos hardes. La C** ſe retourne, & comme Arlequin, *hi,*

hi, hi, hi, hi, lui fit-elle, en lui riant au nez; voilà comme on répond aux folles, & paſſe ſon chemin : quand cela eſt auſſi vrai qu'il l'eſt, cela fait extrêmement rire.

Madame de Coulanges & Monſieur de Barillon jouerent hier la ſcene de Vardes & de Mademoiſelle de T**; nous avions tous envie de pleurer; ils ſe ſurpaſſerent eux-mêmes. Quant à la Champmêlé, c'eſt quelque choſe de ſi extraordinaire, qu'en votre vie vous n'avez rien vu de pareil; c'eſt la Comédienne que l'on cherche, & non pas la Comédie. J'ai vu Ariane pour la ſeule Actrice; cette Comédie eſt fade; les Comédiens ſont maudits; mais quand la Champmêlé arrive, on entend un murmure, tout le monde eſt ravi, & l'on pleure de ſon déſeſpoir.

Monſieur le Chevalier de Lorraine alla voir la F** l'autre jour; elle voulut jouer la délaiſſée, elle parut embarraſſée : le Chevalier, avec cette belle phyſionomie ouverte que vous lui connoiſſez, voulut la tirer de toutes ſortes d'embarras, & lui dit : » Made-» moiſelle, qu'avez-vous? pourquoi êtes-vous » triſte? qu'y a-t-il d'extraordinaire à tout ce » qui nous eſt arrivé? Nous nous ſommes ai-» més, nous ne nous aimons plus; la conſtance » n'eſt pas une vertu des gens de notre âge; » il vaut bien mieux que nous oublions le » paſſé, & que nous reprenions les tons & les » manieres ordinaires. Voilà un joli petit » chien; qui vous l'a donné! « Et voilà le dénouement de cette belle paſſion.

Que liſez-vous, ma chere enfant ? pour moi, je lis la découverte des Indes par Chriſtophe Colomb, qui me divertit au dernier point; mais votre fille me réjouit encore plus: je l'aime, & je ne vois pas bien que je puiſſe m'en défendre; elle careſſe votre portrait, & le flatte d'une façon ſi plaiſante, qu'il faut vîtement la baiſer. J'admire que vous vous coëffiez dès ce temps-là à la mode de celui-ci : vos doigts vouloient tout relever, tout boucler; enfin, c'étoit une prophétie.

A Paris, Mercredi 6 Avril 1672.

JE ne ſais où j'en ſuis à cauſe de la maladie de ma tante : l'Abbé & moi, nous pétillons, & nous ſommes réſolus, ſi ſon mal ſe tourne en langueur, de nous en aller en Provence; car enfin, où ſont les bornes de notre bon naturel ? Pour moi, je ne vois que vous, & j'ai une telle impatience de vous aller voir, que tous mes autres ſentimens n'en ont pas bien toute leur étendue. Vous pouvez toujours être certaine que j'ai plus d'envie de partir, que vous n'en avez que je parte : vous croyez que c'eſt beaucoup dire; je le crois auſſi; mais je ne puis exagérer ſur mes ſentimens. Je ne manque pas de dire à ma tante tous vos aimables ſouvenirs : elle croit mourir bientôt, & ſuivant ſon humeur complaiſante, elle ſe contraint juſqu'à la mort, & fait ſemblant d'eſpérer à des remedes qui ne lui font plus rien,

afin de ne pas déſeſpérer ma couſine : mais quand elle peut dire un mot ſans être entendue, on voit ce qu'elle penſe, & c'eſt la mort qu'elle enviſage à loiſir avec beaucoup de vertu & de fermeté.

Je ſuis effrayée des maux de Provence : voilà donc votre enfant ſauvé de la petite vérole ; mais la peſte, qu'en dites-vous ? j'en ſuis très-allarmée : c'eſt un mal à nul autre ſemblable, dont votre ſoleil ſaura mal garantir ceux qu'il éclaire. Je prie M. le Gouverneur de donner ſur cela tous les meilleurs ordres du monde.

M. le Duc donna Samedi une chaſſe *aux Anges* (1), & un ſouper à Saint-Maur, des plus beaux poiſſons de la mer. Ils revinrent à une petite maiſon près de l'Hôtel de Condé, où après minuit ſonné plus ſcrupuleuſement que nous ne faiſions en Bretagne, on ſervit le plus grand médianoche du monde en viandes très-exquiſes : cette petite licence n'a pas été bien reçue, & a fait admirer la charmante bonté de la Maréchale de Grancei. Il y avoit la Comteſſe de Soiſſons, Meſdames de Coëſquen & de Bordeaux, pluſieurs hommes, & le Chevalier de Lorraine ; des haut-bois, des muſettes, des violons ; & de Madame la Ducheſſe, ni du Carême pas un mot ; l'une étoit dans ſon appartement, & l'autre dans les cloîtres. Toutes ces Dames ſont brunes ; nous

(1) Meſdame de Marei & de Grancei, filles de la Maréchale de Grancei.

trouvons qu'il falloit bien du jaune pour les parer.

M. de Coulanges eſt au déſeſpoir de la mort du Peintre (2). Ne l'avois-je pas bien dit qu'il mourroit ? Cela donne une grande beauté au commencement de l'hiſtoire; mais ce dénouement eſt triſte & fâcheux pour moi, qui prétendois bien à cette belle *Madelaine ſi bien friſée naturellement* (3).

Je ſuis ravie que vous ne ſoyez point groſſe: ah ! ma fille, ayez du moins le plaiſir d'être en ſanté, de repoſer votre vie, & ne joignez point cet embarras à tant d'autres que l'on trouve en ſon chemin. La vieille MADAME (4) eſt morte d'une vieille apoplexie, qui la tenoit depuis un un. Voilà le Palais de Luxembourg à MADEMOISELLE, & nous y entrerons. MADAME avoit fait abattre tous les arbres du jardin de ſon côté, rien que par contradiction : ce beau jardin étoit devenu ridicule; la Providence y a pourvu. MADEMOISELLE pourra le faire raſer des deux côtés, & y mettre le Nôtre (5), pour y faire comme aux Tuileries. Elle n'a point voulu voir ſa belle mere mourante ; cela n'eſt pas héroïque. Le traité de M. de Lorraine eſt rompu, après avoir été aſſez avancé : voilà votre pauvre

(2) Ce même Peintre dont il a été parlé ci-devant *page* 56.

(3) V. la note de la page 56.

(4) Marguerite de Lorraine, ſeconde femme de Gaſton de France, Duc d'Orléans.

(5) Homme célebre pour les Jardins.

amie (6) bien reculée. M. de Bâville ſe marie à Mademoiſelle de Chalucet de Nantes ; on lui donne quatre cens mille francs. M. d'Harouis y fait le principal perſonnage. J'ai fait vos complimens aux Duras & aux Charôts. Le marquis de Villeroi ne partira pas de Lyon cette campagne : le Maréchal s'eſt attiré cette aſſurance, en demandant pour ſon fils la grace de revenir à l'armée : on ne comprend pas bien ce qui cauſe ſon malheur. Vous me dépeignez fort bien ce bel eſprit guindé : je ne l'aimerois pas mieux que vous ; mais je ne ſerois point étonnée que le Comte de Guiche s'en accommodât ; vous avez tous deux raiſon. M. de la R. F. eſt retombé dans une ſi terrible goutte, dans une ſi terrible fievre, que jamais vous ne l'avez vu ſi mal : il vous prie d'avoir pitié de lui : je vous défierois bien de le voir ſans en être attendrie. Ma très-chere enfant, je vous quitte, & après avoir ſouhaité un cœur *adamantino*, je m'en repens : je ſerois très-fâchée de ne pas vous aimer autant que je vous aime, quelque douleur qu'il puiſſe m'en arriver : ne le ſouhaitez pas auſſi ; gardons nos cœurs tels qu'ils ſont ; vous ſavez à merveilles ce qui touche le mien.

(6) La Princeſſe de Vaudémont.

A Paris, Vendredi 8 Avril 1672.

LA guerre eſt déclarée ; on ne parle que de partir. Canaples a demandé permiſſion au Roi d'aller ſervir dans l'armée du Roi d'Angleterre ; & en effet il eſt parti mal content de n'avoir point eu d'emploi en France. Le Maréchal du Pleſſis ne quittera point Paris ; il eſt bourgeois & chanoine : il met à couvert tous ſes lauriers, & jugera des coups : je ne trouve pas qu'avec une ſi belle & ſi grande réputation, ſon perſonnage ſoit mauvais. Il dit au Roi qu'il portoit envie à ſes enfans, qui avoient l'honneur de ſervir Sa Majeſté ; que pour lui, il ſouhaitoit la mort, puiſqu'il n'étoit plus bon à rien. Le Roi l'embraſſa tendrement, & lui dit : » M. le Maréchal, on ne travaille que » pour approcher de la reputation que vous » avez acquiſe ; il eſt agréable de ſe repoſer » après tant de victoires. « En effet, je le trouve heureux de ne point remettre au caprice de la fortune ce qu'il a acquis pendant toute ſa vie. Le Maréchal de Bellefond eſt à la Trappe pour la Semaine ſainte : mais avant que de partir, il parla fort fiérement à M. de Louvois, qui vouloit faire quelque retranchement ſur ſa charge de Général ſous M. le Prince : il fit juger l'affaire par Sa Majeſté, & l'emporta comme un galant homme.

La Reine m'attaque toujours ſur vos enfans & ſur mon voyage de Provence, & trouve

mauvais que votre fils vous reſſemble, & votre fille à ſon pere; je lui réponds toujours la même choſe. Madame Colbert me parle ſouvent de votre beauté; mais qui ne m'en parle point? Ma fille, ſavez-vous bien qu'il faut un peu revenir voir tout ceci? je vous en faciliterai les moyens d'une maniere qui vous ôtera de toutes ſortes d'embarras. J'ai parlé d'un Premier Préſident à M. de Pomponne, il n'y voit encore goutte; il croit pourtant que ce ſera un étranger, j'y ai conſenti.

Ma tante eſt ſi mal, que je ne crois pas qu'elle retarde mon voyage; elle étouffe, elle enfle; il n'y a pas moyen de la voir ſans être fortement touchée; je le ſuis, & le ſerai beaucoup de la perdre; vous ſavez comme je l'ai toujours aimée: ce m'eût été une grande joie de la laiſſer dans l'eſpérance d'une guériſon, qui nous l'auroit rendue encore pour quelque temps. Je vous manderai la ſuite de cette triſte & douloureuſe maladie.

M. & Madame de Chaulnes s'en vont en Bretagne: les Gouverneurs n'ont point d'autre place préſentement que leur Gouvernement. Nous allons voir une rude guerre; j'en ſuis dans une inquiétude épouvantable. Votre frere me tient au cœur; nous ſommes très-bien enſemble; il m'aime, & ne ſonge qu'à me plaire; je ſuis auſſi une vraie marâtre pour lui, & ne ſuis occupée que de ſes affaires. J'aurois grand tort ſi je me plaignois de vous deux: vous êtes, en vérité, trop jolis, chacun en

votre eſpece. Voilà, ma très-belle, tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui. J'avois ce matin un Provençal, un Breton, un Bourguignon à ma toilette.

A Paris, Mercredi 13 Avril 1672.

JE vous l'avoue, ma fille, je ſuis très-fâchée que mes lettres ſoient perdues; mais ſavez-vous de quoi je ſerois encore plus fâchée? ce ſeroit de perdre les vôtres : j'ai paſſé par-là; c'eſt une des plus cruelles choſes du monde. Mais, mon enfant, je vous admire, vous écrivez l'Italien comme le Cardinal Ottobon; & même vous y mêlez de l'Eſpagnol, *manera* n'eſt pas des nôtres; & pour vos phraſes, il me ſeroit impoſſible d'en faire autant : amuſez-vous auſſi à le parler; c'eſt une très-jolie choſe : vous le prononcez bien, vous avez du loiſir; continuez, je ſerai toute étonnée de vous trouver ſi habile. Vous m'obéiſſez pour n'être point groſſe; je vous en remercie de tout mon cœur; ayez le même ſoin de me plaire pour éviter la petite vérole. Votre ſoleil me fait peur; comment? les têtes tournent! on a des apoplexies, comme on a des vapeurs ici, & votre tête tourne comme les autres! Madame de Coulanges eſpere conſerver la ſienne à Lyon, & fait des préparatifs pour faire une belle défenſe contre le Gouverneur (1). Si elle va à Grignan, ce ſera

(1) Le Marquis de Villeroi.

pour vous conter ſes victoires, & non pas ſa défaite : je ne crois pas même que le Marquis prenne le perſonnage d'amant ; il eſt obſervé par gens qui ont bon nez, & qui n'entendroient pas raillerie. Il eſt déſolé de ne point aller à la guerre : je ſuis très-déſolée auſſi de ne point partir avec M. & Madame de Coulanges ; c'étoit une choſe réſolue ſans le pitoyable état où ſe trouve ma tante : mais il faut avoir encore patience ; rien ne m'arrêtera dès que je ſerai libre de partir : je viens d'acheter un caroſſe de campagne ; je fais faire des habits ; enfin, je partirai du jour au lendemain ; jamais je n'ai rien ſouhaité avec tant de paſſion ; fiez-vous à moi pour n'y pas perdre un moment : c'eſt mon malheur qui me fait trouver des retardemens, où les autres n'en trouvent point. Je voudrois bien pouvoir vous envoyer notre Cardinal ; ce ſeroit un grand amuſement de cauſer avec lui : je ne vous trouve rien qui puiſſe vous divertir ; mais au lieu de prendre le chemin de Provence, il s'en va à Commerci. On dit que le Roi a quelque regret du départ de Canaples : il avoit un Régiment ; il a été caſſé : il a demandé dix Abbayes ; on les lui a toutes refuſées : il a demandé de ſervir d'Aide-de-Camp cette campagne ; il eſt refuſé : ſur cela il écrit à ſon frere aîné une lettre pleine de déſeſpoir & de reſpect tout enſemble pour Sa Majeſté, & s'en va ſur le Vaiſſeau du Duc d'York (2),

(2) Depuis Jacques II, Roi d'Angleterre.

qui l'aime & l'eſtime : voilà l'hiſtoire un peu plus en détail. On ne parle plus que de guerre & de partir : tout le monde eſt triſte, tout le monde eſt ému. Le Maréchal de Grammont étoit l'autre jour ſi tranſporté de la beauté d'un Sermon du Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut en un endroit qui le toucha : *Mordieu, il a raiſon !* MADAME éclata de rire, & le Sermon en fut tellement interrompu, qu'on ne ſavoit ce qui en arriveroit. Je ne crois pas, de la façon que vous dépeignez vos Prédicateurs, que ſi vous les interrompez, ce ſoit par des admirations. Adieu, ma très-chere & très-aimable ; quand je penſe au pays qui nous ſépare, je perds la raiſon, & je n'ai plus de repos. Je blâme Adhémar d'avoir changé de nom (3) ; c'eſt le *petit dénaturé.*

A Paris, Vendredi-ſaint, 15 Avril 1672.

VOUS voyez ma vie ces jours-ci, ma chere fille ; j'ai de plus la douleur de ne vous avoir point, & de ne pas partir tout à l'heure ; l'envie que j'en ai me fait craindre que Dieu ne permette pas que j'aie jamais une ſi grande joie ; cependant je me prépare toujours. N'eſt-ce pas d'ailleurs une choſe cruelle

(3) Après la mort du Chevalier de Grignan, arrivée le 6 Février précédent, M. d'Adhémar s'appella le *Chevalier de Grignan*, & reprit dans la ſuite le nom de *Comte d'Adhémar*, lorſqu'il ſe maria avec la fille puînée du feu Marquis d'Oraiſon, de la Maiſon d'Aqua. *V. la note de la page 35 du tom. 1.*

& barbare, que de regarder la mort d'une perſonne qu'on aime fort, comme le commencement d'un voyage qu'on ſouhaite avec une véritable paſſion? Que dites-vous des arrangemens des choſes de ce monde ? Pour moi, je les admire; il faut profiter de ceux qui nous déplaiſent pour en faire pénitence. Celle que M. de Coulanges dit qu'on fait à Aix préſentement, me paroît bien folle; je ne ſaurois m'accoutumer à ce qu'il me conte là-deſſus (1). Madame de Coulanges a été à Saint-Germain: elle m'a dit mille bagatelles qui ne s'écrivent point, & qui me font bien entrer dans votre ſentiment ſur ce que vous me diſiez l'autre jour de l'horreur de voir une infidélité : cet endroit me parut très-plaiſant & de fort bon ſens; vous voyez que l'on n'eſt pas par-tout de notre ſentiment. Ma fille, quand vous voulez rompre du fer, trouvant les porcelaines indignes de votre colere, il me ſemble que vous êtes bien fâchée; quand je ſonge qu'il n'y a perſonne pour en rire, & pour ſe moquer de vous, je vous plains; car cette humeur rentrée me paroît plus dangereuſe que la petite vérole : mais à propos, comment vous en accommodez-vous? votre pauvre enfant s'en ſauvera-t-il? Notre Cardinal m'a dit ce ſoir mille tendreſſes pour vous : il s'en va à

(1) Les Confrairies des *Pénitens* faiſoient à Aix des Proceſſions la nuit du Jeudi au Vendredi ſaint, qui depuis ont été abrogées, à cauſe des indécences qui s'y commettoient.

Saint-Denis

Saint-Denis (2) faire la cérémonie de Pâques : il reviendra encore un moment, & puis adieu. Madame de la Fayette s'en va demain à une petite maiſon auprès de Meudon, où elle a déja été ; elle y paſſera quinze jours pour être comme ſuſpendue entre le ciel & la terre : elle ne veut ni penſer, ni parler, ni répondre, ni écouter : elle eſt fatiguée de dire bon jour & bon ſoir ; elle a tous les jours la fievre, & le repos la guérit : il lui faut donc du repos : je l'irai voir quelquefois. M. de la R. F. eſt dans cette chaiſe que vous connoiſſez : il eſt d'une triſteſſe incroyable, & l'on comprend bien aiſément ce qu'il a. Je ne ſais aucune nouvelle aujourd'hui. La muſique de Saint-Germain eſt divine : le chant des Minimes n'eſt pas divin. Ma petite enfant y étoit tantôt avec moi ; elle a trouvé beaucoup de gens de ſa connoiſſance : je l'aime un peu trop ; mais je ne ſaurois tant meſurer toutes choſes : *j'étois bien ſerviteur de Monſieur votre pere* : ne trouvez-vous point que j'ai des raiſons de l'aimer à peu près de la même ſorte ? Je ne vous parle guères de Madame de la Troche ; c'eſt que les flots de la mer ne ſont pas plus agités que ſon procédé avec moi ; elle eſt contente & mal-contente dix fois par ſemaine, & cette diverſité compoſe un déſagrément incroyable dans la ſociété : cette préférence du Fauxbourg eſt un point à quoi il eſt difficile de remédier : je ſuis aimée autant qu'on y peut

(2) Le Cardinal de Retz étoit Abbé de Saint-Denis.

aimer : la compagnie y eſt ſurement bonne : je ne ſuis de contrebande à rien ; ce qu'on y eſt une fois, on l'eſt toujours : de plus, notre Cardinal m'y donne ſouvent des rendez-vous ; que faire à tout cela ? En un mot, je renonce à plaire à Madame de la Troche, ſans renoncer à l'aimer ; car elle me trouvera toujours, quand elle voudra ſe faire juſtice : j'ai de bons témoins de ma conduite avec elle ; ils ſont perſuadés que j'ai raiſon, & admirent quelquefois ma patience : ne me répondez qu'un mot ſur tout cela ; car ſi la fantaiſie lui prenoit de voir une de vos lettres, tout ſeroit perdu d'y trouver votre improbation : il eſt vrai que cela n'eſt point encore arrivé, & qu'il faut bien des choſes pour en être digne à mon égard : Madame de Villars eſt ma favorite là-deſſus : ſi j'étois Reine de France ou d'Eſpagne, je croirois qu'elle me veut faire ſa cour ; mais ne l'étant point, je vois que c'eſt de l'amitié pour vous & pour moi. Elle eſt ravie de votre ſouvenir ; elle ne partira point ſi-tôt par une petite raiſon que vous devinerez, quand je vous dirai qu'elle ne peut aller qu'aux dépens du Roi, ſon Maître, & que ſes aſſignations ſont retardées (1). Cependant nous diſons fort que nous n'avons rien contre l'Eſpagne ; ils ſont dans les regles du Traité. L'Ambaſſadeur eſt ici, rempliſſant tous nos Minimes de ſa

(1) Madame de Villars devoit aller en Eſpagne, où le Marquis de Villars, ſon mari, venoit d'être nommé Ambaſſadeur extraordinaire.

belle livrée. Ma fille, je m'en vais prier Dieu, & me disposer à faire demain mes Pâques : il faut tâcher au moins de sauver cette action de l'imperfection des autres. Je vous aime & vous embrasse : je voudrois bien que mon cœur fût pour Dieu, comme il est pour vous.

A Paris, Mercredi 20 Avril 1672.

VOUS me promettez donc de m'envoyer les chansons que l'on fera en Barbarie ? votre conscience sera bien moins chargée de me faire part des médisances de Tunis & d'Alger, que la mienne ne l'est de celles que je vous ai mandées. Ma fille, quand je songe que votre plus proche voisine est la Mer Méditerranée, j'ai le cœur tout troublé & tout affligé : il y a de certaines choses qui font peur : elles n'apprennent rien de nouveau ; mais c'est un point de vue qui surprend. Je vis hier vos trois Provençaux ; le Spinola en est un (1) : il m'a donné votre lettre du 21 Mars ; si je le puis servir, je le ferai de mon mieux : j'honore son nom ; il y a un Spinola qui a perdu romanesquement une de ses mains ; c'est un Artaban. Celui-ci m'a montré une lettre Italienne, qui n'est pleine que de vous ; je vous l'envoie ; l'exclamation au Roi de

(1) Madame de Sévigné met au rang des trois Provençaux, M. de Spinola, qui vraisemblablement étoit Gênois, & par conséquent plus Italien que Provençal.

France me plaît fort. Il dit que vous parlez très-bien Italien ; je vous en loue, rien n'eſt plus joli : ſi j'avois été en lieu de pouvoir m'y accoutumer, je l'aurois fait ; ne vous en laſſez point. Je crois que M. d'Uſez vous aura conté ſa converſation avec le Roi, à laquelle on ne peut rien ajouter : je lui trouve une juſteſſe dans l'eſprit, que j'aime à obſerver : mais ce Prélat s'en va bientôt, & vous perdez beaucoup de ne l'avoir plus ici. Madame de Briſſac voit très-facilement le Comte de Guiche chez elle : il n'y a point d'autre façon ; on ne les voir guères ailleurs. Elle ne va point ſouvent chez M. de la Rochefoucauld : Madame de la Fayette eſt à ſa petite campagne : je ne vois aucune liaiſon entr'eux & cette Ducheſſe. Cette derniere contemple ſon eſſence, comme un coq en pâte ; vous ſouvient-il de cettte folie ? On ſoupçonne la Maréchale d'Eſtrées des chanſons; mais ce n'eſt qu'une viſion. Je vous ai parlé de Madame de la Troche dans le temps que vous m'en parliez ; vous en êtes inſtruite préſentement ; mais comme il ne lui eſt pas facile de ſe paſſer de moi, inſenſiblement les glaces ſe fondent, ſa belle humeur revient; & moi, je le veux bien : je prends le temps tout comme il vient; ſi j'avois un degré de chaleur davantage, je ſerois beaucoup plus offenſée. C'eſt donc ainſi que vous voulez que l'on ſoit, c'eſt-à dire, dans une profonde tranquillité ; ô l'heureux état! mais que je ſuis loin d'en ſentir les douceurs ! vous me

faites peur de le ſouhaiter : il me ſemble que vous faites tout ce que vous voulez ; & tout d'un coup, lorſque je vous aimerai le plus tendrement, je vous trouverai toute froide & toute répoſée. Ah ! ne venez pas me donner de cette léthargie à mon arrivée en Provence ; j'aurois grand regret à mon voyage, ſi j'y trouvois de telles glaces. Je touche enfin mon départ du bout du doigt ; mais ce qui me donne congé, me coutera bien des larmes : c'eſt quelque choſe de pitoyable que l'état de ma pauvre tante ; ſon enflure augmente tous les jours ; c'eſt un excès de douleur qui ſerre le cœur des plus indifférens. Madame de Coulanges pleura hier en lui diſant adieu : ce ne fut pourtant pas un adieu en forme ; mais comme elle & ſon mari penſoient que c'étoit pour jamais ils étoient très-affligés. Pour moi, qui paſſe une grande partie de mes jours à ſoupirer auprès d'elle, je ſuis accablée de triſteſſe : elle me fait des careſſes qui me tuent ; elle parle de ſa mort comme d'un voyage ; elle a toujours eu un très-bon eſprit ; elle le conſerve juſqu'au bout. Elle a reçu ce matin notre Seigneur en forme de Viatique & pour ſes Pâques ; mais elle croit le recevoir encore une fois : ſa dévotion étoit admirable ; nous fondions tous en larmes : elle étoit aſſiſe ; elle ne peut durer au lit ; elle s'eſt miſe à genoux ; c'étoit un ſpectacle triſte & dévot tout enſemble.

J'ai quitté Monſieur & Madame de Coulanges avec déplaiſir ; ils ont beaucoup d'ami-

tié pour moi ; je compte les retrouver à Lyon. Je m'en vais m'établir & me ranger dans mon petit logis ; en attendant le plaiſir de vous y voir avec moi. On dit que la Brune a repris le fil de ſon diſcours avec le Chevalier de Lorraine, & qu'ils cauſerent fort à cette fête, que donna M. le Duc, où pour manger de la viande, ils attendirent ſi ſcrupuleuſement que minuit fût ſonné le Dimanche de la Paſſion. On paſſe ſa vie à dire des adieux ; tout le monde s'en va ; tout le monde eſt ému. La Comteſſe du Lude eſt venue en poſte dire adieu à ſon mari ; elle s'en retournera dans ſix jours, après lui avoir tenu l'étrier pour monter à cheval, & s'en aller à l'armée comme les autres. Je vous aſſure que l'on tremble pour ſes amis.

J'ai paſſé le Dimanche des Rameaux à Sainte-Marie dans mes conſidérations ordinaires. Barillon a fait ici un grand ſéjour ; il s'en va, puiſque vous lui commandez d'être à ſon devoir ; votre exemple le confond : ſon emploi eſt admirable cette année : il mangera cinquante mille francs ; mais il ſait bien où les prendre. (2) Madame de C** eſt folle ; on la trouve telle en ce pays : la belle penſée d'aller en Italie comme une Princeſſe infortunée, au lieu de revenir paiſiblement à Paris chez ſa mere, qui l'adore & qui met au rang de tous les malheurs de ſa maiſon l'extravagance de ſa fille ! elle a raiſon ; je n'en ai jamais vu une

(2) M. de Barillon étoit Ambaſſadeur en Angleterre.

plus ridicule. Nous ne ſavons ſi la Marans travaille ſur terre ou ſous terre : elle voit peu *ſon fils* (3) & Madame de la Fayette, & ce n'eſt que des momens ; tout auſſi-tôt Madame de Schomberg vient la reprendre : cela eſt bien incommode de n'être plus remenée par Madame de Sévigné : elle n'aime guères à me rencontrer. Mais comment votre fils eſt-il devenu brun ? je le croyois blondin, & vous me l'aviez vanté comme tel ! quoi, ſerieuſement il eſt brun ! ne vous moquez-vous point ? J'ai envie de vous mander que votre fille eſt devenue blonde : quoi qu'il en ſoit, il y a toujours à tous vos enfans la marque de l'ouvrier. Je ſuis aſſurée que quand Madame de Senneterre aura fait ſes affaires & ſes couches, elle ne fera point comme Madame de C**.

Le petit du Bois (4) eſt parti pour ſuivre M. de Louvois (5), & je m'apperçois déja de ſon abſence. Je paſſai hier à la poſte pour tâcher d'y refaire des amis, & voir ſi du Bois ne m'avoit recommandée à perſonne : je trouvai des viſages nouveaux, qui ne furent pas fort touchés de mon mérite ; je les priai de mettre mes lettres à part, afin de les renvoyer prendre ce matin, à quoi je n'ai pas manqué ; ils m'ont

(3) M. de la Rochefoucauld.

(4) C'eſt ce Commis de la Poſte, que Madame de Sévigné avoit mis dans ſes intérêts pour la diligence & la ſûreté de ſon commerce de lettres avec ſa fille.

(5) Surintendant général des Poſtes, & Secrétaire d'Etat de la Guerre.

mandé qu'assurément il n'y en avoit pas pour moi. Me voilà tombée des nues : je ne saurois vivre sans vos lettres ; peut-être que vous les aurez adressées à quelqu'un, & qu'elles me viendront demain ; je le souhaite fort, & de pouvoir remettre en train mon commerce de la poste.

A Paris, Vendredi 22 Avril 1672.

JE reçus votre lettre du 13 justement quand on ne pouvoit plus y faire reponse : quelque soin que j'eusse pris à la poste, elle avoit été abandonnée à la paresse des Facteurs, & voilà précisément ce que je crains. Je ferai mon possible pour retrouver quelque nouvel ami (*au Bureau de la Poste*), ou plutôt je vous avoue que je voudrois bien m'en aller, & que ma pauvre tante eût pris un parti : cela est barbare à dire ; mais il est bien barbare aussi de trouver ce devoir sur mon chemin, lorsque je suis prête à vous aller voir ; l'état où je suis n'est pas aimable. Je vous envoie une petite cravate tout comme on les porte ; vous jugerez par-là que depuis votre départ le monde ne s'est point subtilisé : vous voyez comme nous sommes simples en ce pays-ci. J'ai une grande impatience de savoir ce qui se sera passé à votre voyage de la Sainte-Baume (1), c'est donc votre Notre-Dame des Anges.

(1) La Sainte-Baume est une grotte taillée dans le roc, où, selon la tradition du pays, & sans aucun

M.

M. le Marquis de Vence, qui me rend des soins très-obligeans, m'a fait grand'peur du chemin (2). Il a perdu son fils aîné : il me fait pitié ; il voudroit bien pleurer, & il se contraint : il me paroît extrêmement attaché à tous vos intérêts.

J'ai été voir Madame de la Fayette avec le Cardinal ; nous la trouvâmes mieux qu'à Paris ; nous parlâmes fort de vous. Il s'en va Lundi ; il vous dira adieu comme il vous a dit bon jour ; il vous aime tendrement, & vous fera réponse sur la proposition d'être Archevêque d'Aix : nous composâmes la vie qu'il feroit, toujours déchiré entre le désir de vous voir, & la crainte d'être ridicule ; nous reglâmes les heures, & nous inventâmes des supplices pour le premier qui mettroit le nez sur l'attachement qu'il auroit pour vous. Cette conversation nous eût menés plus loin que *Fleuri* (3) : d'Hacqueville & l'Abbé de Pontcarré étoient avec nous ; j'étois insolemment avec ces trois hommes. Je m'en vais tout présentement me pro-

autre fondement raisonnable, on prétend que sainte Madelaine vint finir sa vie dans la pénitence.

(2) » Mais si d'une adresse admirable
» L'Ange a taillé ce roc divin,
» Le Démon cauteleux & fin
» En a fait l'abord effroyable,
» Sachant bien que le Pélerin
» Se donneroit cent fois au Diable,
» Et se damneroit en chemin.

Voyage de Chap. & de Bach.

(3) C'est le nom du lieu où étoit alors Madame de la Fayette.

mener trois ou quatre heures à Livri : j'étouffe; je ſuis triſte ; il faut que le verd naiſſant & les roſſignols me redonnent quelque douceur dans l'eſprit. On ne voit ici que des adieux, des équipages qui nous empêchent de paſſer dans les rues. Je reviens demain matin pour faire partir celui de mon fils : mais il ne fera point d'embarras ; ce ſont des coffres qui vont par des Meſſagers : il a acheté ſes chevaux en Allemagne : j'aurai ſoin qu'on lui donne de l'argent pendant la campagne ; je ſuis une marâtre. Je dis hier adieu au *petit dénaturé* (4), je penſai pleurer : cette campagne ſera rude, & je ne me fie guères à lui pour ſe conſerver, *poco duri*, *pur che s'innalzi* ; il en eſt revenu là ; c'eſt ſa vraie deviſe. Adieu : je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui : je m'en vais à la Sainte-Baume : je m'en vais dans un lieu où je penſerai à vous ſans ceſſe, & peut-être trop tendrement. Il eſt bien difficile que je revoie ce jardin, ces allées, ce petit pont, cette avenue, cette prairie, ce moulin, cette petite vue, cette forêt, ſans penſer à ma très-chere enfant.

Le petit Daquin eſt premier Medecin. *La faveur l'a pu faire autant que le mérite.*

(4) Le Chevalier de Grignan.

A Paris, Mercredi 27 Avril 1672.

JE m'en vais faire réponſe à vos deux lettres : & puis, je vous parlerai de ce pays-ci. M. de Pomponne a vu la premiere, & je lui ferai voir encore une grand partie de la ſeconde : il eſt parti : ce fut en lui diſant adieu que je lui montrai votre lettre, ne pouvant jamais mieux dire que ce que vous écrivez ſur vos affaires : il vous trouve admirable; je n'oſe vous dire à quoi il compare votre ſtyle : il a été ravi de votre deſcription de la Sainte-Baume : il le ſera encore davantage de votre ſeconde lettre. L'Evêque témoigne en toute rencontre qu'il ſera fort aiſe de ſe raccommoder avec vous : il a trouvé ici toutes choſes aſſez bien diſpoſées pour lui faire ſouhaiter une réconciliation, dont il ſe fait honneur comme d'un ſentiment convenable à ſa profeſſion. On croit que nous aurons entre-ci & demain un Premier Préſident de Provence. Je vous remercie de votre relation de la Sainte-Baume : vous ne m'ôterez pas l'envie de voir cette affreuſe grotte; plus on a de peine à s'y rendre, plus il y faut aller; & au bout du compte, je ne m'en ſoucie que foiblement : je ne cherche que vous en Provence; quand je vous aurai, j'aurai tout ce que je ſouhaite. Ma tante eſt toujours très-mal; je lui dis mille tendreſſes de votre part qu'elle reçoit très-bien. Monſieur de la Trouſſe lui en écrit d'exceſſives; ce ſont des

amitiés de l'agonie, dont je ne fais pas grand cas; j'en quitte ceux qui ne commenceroient que là à m'aimer. Ma fille, il faut aimer pendant la vie, comme vous faites ſi bien, la rendre douce & agréable, ne point noyer de douleur & d'amertume ceux qui nous aiment; il eſt trop tard de changer quand on expire. Vous ſavez comme j'ai toujours ri des bons fonds; je n'en connois que d'une ſorte, & le vôtre doit contenter les plus difficiles. Je vois les choſes comme elles ſont; croyez-moi, je ne ſuis point folle; & pour vous le montrer, c'eſt qu'on ne peut jamais être plus contente d'une perſonne que je le ſuis de vous. J'enverrai à Madame de Coulanges ce qui lui appartient de ma lettre; elle ſera miſe en pieces: il m'en reſtera encore quelques centaines pour m'en conſoler; mais toutes aimables qu'elles ſont, je ſouhaite extrêmement de n'en plus recevoir. Venons aux nouvelles.

Le Roi part demain. Il y aura cent mille hommes hors de Paris; on a fait ce calcul dans les quartiers à peu près. Il y a quatre jours que je ne dis que des adieux. Je fus hier à l'Arſenal; je voulois dire adieu au Grand-Maître (1), qui m'étoit venu chercher; je ne le trouvai pas; mais je trouvai la Troche qui pleuroit ſon fils, & la Comteſſe (2) qui

(1) Le Comte du Lude, Grand-Maître de l'Artillerie.

(2) Renée-Eléonore de Bouillé, premiere femme du Comte du Lude, étoit grande chaſſereſſe, & tou-

pleuroit ſon mari : elle avoit un chapeau gris qu'elle enfonçoit dans l'excès de ſa douleur ; c'étoit une choſe plaiſante ; je crois que jamais un chapeau ne s'eſt trouvé à pareille fête : j'aurois voulu ce jour-là mettre une coëffe ou une cornette. Enfin, ils ſont partis tous deux ce matin, la femme pour le Lude, & le mari pour la guerre ! mais qu'elle guerre ! la plus cruelle, la plus périlleuſe dont on ait jamais ouï parler depuis le paſſage de Charles VIII en Italie. On l'a dit au Roi. L'Iſſel eſt défendu & bordé de douze cens pieces de canon, de ſoixante mille hommes de pied, de trois groſſes villes, d'une large riviere qui eſt encore au-devant. Le Comte de Guiche qui ſait le pays, nous montra l'autre jour cette carte chez Madame de Verneuil ; c'eſt une choſe étonnante. M. le Prince eſt fort occupé de cette grande affaire. Il lui vint l'autre jour une maniere de fou aſſez plaiſant, qui lui dit, qu'il ſavoit fort bien faire de la monnoie. » Mon ami, *lui dit-* » *il*, je te remercie ; mais ſi tu ſais une inven- » tion pour nous faire paſſer l'Iſſel ſans être » aſſommés, tu me feras grand plaiſir, car je » n'en ſais point. « Ses Lieutenans-Généraux étoient Meſſieurs les Maréchaux d'Humieres & de Bellefond. Voici un détail qu'on eſt bien aiſe de ſavoir. Les deux armées ſe joindront, & le Roi commandera à MONSIEUR ; MONSIEUR à M. le Prince ; M. le Prince à M. de

jours vêtue en homme. Elle paſſoit ſa vie à la campagne.

Turenne, & M. de Turenne aux deux Maréchaux, & même à l'armée du Maréchal de Créqui. Le Roi parla donc à M. de Bellefond, & lui dit que son intention étoit qu'il obéit à M. de Turenne sans conséquence. Le Maréchal, sans demander du temps, voilà sa faute, répondit qu'il ne seroit pas digne de l'honneur que lui a fait Sa Majesté, s'il se déshonoroit par une obéissance sans exemple. Le Roi le pressa fort bonnement de songer à la réponse qu'il venoit de lui faire, ajoutant qu'il souhaitoit cette preuve de son amitié, qu'il y alloit de sa disgrace. Le Maréchal lui dit, qu'il voyoit bien qu'il perdoit les bonnes graces de S. M. & sa fortune; mais qu'il vouloit du moins conserver son estime, & qu'il ne pouvoit obéir à M. de Turenne, sans dégrader la dignité où il l'avoit élevé. Le Roi lui dit, M. le Maréchal, il faut donc se séparer. Le Maréchal fit une profonde révérence, & partit. M. de Louvois qui ne l'aime point, lui expédia tout aussi-tôt un ordre d'aller à Tours; il a été rayé de dessus l'état de la Maison du Roi, il a cinquante mille écus de dettes au-delà de son bien: il est abymé; mais il est content, & l'on ne doute pas qu'il n'aille à la Trappe. Il a offert au Roi son équipage, qui étoit fait aux dépens de Sa Majesté, pour en faire ce qu'il lui plairoit: on a pris cela comme s'il eût voulu braver le Roi; jamais rien ne fut plus innocent. Tout ce qui étoit attaché à lui est inconsolable. Ne manquez pas d'écrire à Madame de

Villars (3) & au pauvre Maréchal. Cependant le Maréchal d'Humieres ſoutenu par M. de Louvois, n'avoit point paru, & attendoit que le Maréchal de Créqui eût répondu ; ce dernier eſt venu de ſon armée en poſte répondre lui-même : il arriva avant-hier ; il eut une converſation d'une heure avec le Roi. Le Maréchal de Gramont, qui fut appellé, ſoutint le droit des Maréchaux de France, & fit le Roi juge de ceux qui faiſoient le plus de cas de cette dignité, ou ceux qui, pour en ſoutenir la grandeur, s'expoſoient au malheur de lui déplaire, ou celui qui étoit honteux d'en porter le titre, qui l'avoit effacé de tous les lieux où il pouvoit être, qui tenoit le nom du Maréchal pour une injure, & qui vouloit commander en qualité de Prince. Enfin, la concluſion fut que le Maréchal de Créqui eſt allé à la campagne dans ſa maiſon planter des choux, auſſi-bien que le Maréchal d'Humieres. Voilà de quoi on parle uniquement ; on diſpute pour ſavoir s'ils ont bien ou mal fait : la Comteſſe (4) s'égoſille, le Comte de Guiche prend ſon fauſſet ; il faut les ſéparer ; c'eſt une Comédie. Ce qui eſt vrai, c'eſt que voilà trois hommes d'une grande importance pour la guerre, & qu'on aura bien de la peine à remplacer. M. le Prince les regrette fort pour l'intérêt du Roi. M. de Schomberg n'eſt pas plus diſpoſé que les autres à

(3) Madame de Villars étoit Bellefond, & tante du Maréchal.

(4) Madame de Fieſque.

obéir à M. de Turenne, ayant commandé des Armées en chef. Enfin, la France qui eſt pleine de grands Capitaines, n'en trouvera pas aſſez par la circonſtance de ce malheureux contretemps.

Monſieur d'Aligre a les Sceaux; il a quatre-vingt ans; c'eſt un dépôt; c'eſt un Pape. Je viens de faire un tour de ville : j'ai été chez M. de la R. F. Il eſt accablé de douleur d'avoir dit adieu à tous ſes enfans : au travers de cela, il m'a priée de vous dire mille tendreſſes de ſa part : nous avons fort cauſé. Tout le monde pleure, ſon fils, ſon frere, ſon mari, ſon amant : il faudroit être bien miſérable pour ne pas ſe trouver intéreſſée au départ de la France toute entiere. Dangeau & le Comte de Sault ſont venus dire adieu : ils nous ont appris que le Roi, afin d'éviter les larmes, eſt parti ce matin à dix heures, ſans que perſonne l'ait ſu au lieu de partir demain, comme tout le monde le croyoit. Il eſt parti lui douzieme; tout le reſte ſuivra; au lieu d'aller à Villers-Cotterez, il eſt allé à Nanteuil, où l'on croit que d'autres gens qui ont diſparu auſſi, ſe trouveront : il ira demain à Soiſſons, & tout de ſuite, comme il l'avoit réſolu : ſi vous ne trouvez cela galant, vous n'avez qu'à le dire. La triſteſſe où tout le monde ſe trouve, eſt une choſe qu'on ne ſauroit imaginer au point qu'elle eſt. La Reine eſt demeurée Régente : toutes les compagnies ſupérieures l'ont été ſaluer. Voici une étrange guerre, & qui commence bien

triſtement. En revenant ici, j'ai trouvé notre pauvre Cardinal qui venoit me dire adieu : nous avons cauſé une heure ; il part demain matin. M. d'Uſez part auſſi ; qui eſt-ce qui ne part point ? hélas ! c'eſt moi ; mais j'aurai mon tour, comme les autres. J'approuve fort votre promenade & le voyage de Monaco : il eſt vrai, comme vous dites, que c'eſt une choſe cruelle de faire cent lieues pour ſe retrouver à Aix ; mais la tournée que vous allez faire s'accordera bien avec mon retardement. Je crois que j'arriverai à Grignan un peu après vous. Je vous conjure, ma fille, de m'écrire toujours ſoigneuſement ; je ſuis déſolée quand je n'ai point de vos lettres.

A Paris, Vendredi 29 Avril 1672.

MONSIEUR d'Uſez eſt parti ce matin ; je lui dis hier adieu avec douleur de perdre ici pour vous le plus habile & le meilleur ami du monde : je ſuis fort touchée de ſon mérite ; je l'aime & l'honore beaucoup ; j'eſpere le revoir en Provence, où vous devez ſuivre tous ſes conſeils aveuglément : il ſait l'air de ce pays-ci, & n'oubliera pas de ſoutenir dans l'occaſion l'honneur des Grignans. J'ai écrit à M. de Pomponne, & n'ai pas manqué de lui envoyer deux feuilles de votre lettre : on ne ſauroit mieux dire que vous ; ſi j'avois copié, cela auroit été réchauffé, ou, pour mieux dire, réfroidi, & auroit perdu la moitié de ſa

force : je ſoutiens votre lettre d'une des miennes, où je le prie de remarquer le tour qu'on avoit donné à cette affaire, & que voilà comme on cache, ſous des manieres douces & adroites, un déſir perpétuel de choquer M. de Grignan en toutes choſes. Je ſuis aſſurée que M. de Pomponne en ſera touché ; car c'eſt ce qui eſt directement oppoſé aux gens ſinceres & honnêtes. Quand je tiens une choſe comme celle-là, par exemple, je ſais aſſez bien la mettre en ſon jour, & la faire valoir ; j'attends ſa réponſe avec impatience.

Notre Cardinal partit hier. Il n'y a pas un homme de qualité à Paris; tout eſt avec le Roi, ou dans ſes Gouvernemens, ou chez ſoi : mais il y en a peu de ces derniers. Je trouve que Monſieur de S** a plus de courage que ceux qui paſſeront l'Iſſel; il a ſoutenu ici de voir partir tout le monde, lui jeune, riche, en ſanté, ſans avoir été non plus ébranlé de ſuivre les autres, que s'il avoit vu faire une partie d'aller ramaſſer des coquilles, je n'ai pas dit, une partie de chaſſe ; car il y ſeroit allé : il s'en va paiſiblement à S** *Tayau* ; le voilà pour ſon été : il eſt plus ſage que les autres, qui ſont ſoumis à l'*opinione Regina del mondo* : il vaut bien mieux être Philoſophe. Tout le monde eſt triſte & affligé : on voit partir tous ſes proches, tous ſes amis pour s'expoſer à de grands périls ; cela preſſe le cœur. Le Roi même ne fut pas exempt de tendreſſe dans ſon départ précipité : on tient

toujours pour assuré qu'il y eut des gens qui le reçurent à Nanteuil ; ces gens-là ne retourneront pas si-tôt à Saint-Germain, parce qu'ils ont une affaire entre-ci & trois mois, qu'ils feront à quelque maison de campagne. Il y a moins d'aigreur contre le Maréchal de Créqui, que contre les deux autres : c'est qu'il a parfaitement bien dit ses raisons. Le Maréchal de Bellefond a été trop sec & trop d'une piece : n'oubliez point de faire ce qui convient sur tout cela.

Vous voilà, ma fille, dans votre grand voyage ; vous ne sauriez mieux faire présentement : on n'est pas toujours en état, ni en humeur de se promener : si vous étiez moins hazardeuse, j'aurois plus de repos ; mais vous voudrez faire des chefs-d'œuvre où jamais carrosse n'a passé ; cela me trouble. Croyez-moi, mon enfant, ne forcez point la nature ; allez à cheval & en litiere comme les autres ; songez ce que c'est que d'avoir des bras, des jambes & des têtes cassées. Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, & sur-tout de Monaco. Je suis fort bien avec le Comte de Guiche ; je l'ai vu plusieurs fois chez Monsieur de la Rochefoucauld & à l'Hôtel de Sulli ; il m'attaque toujours, il s'imagine que j'ai de l'esprit ; nous avons fort causé ; il me conta à quel point sa sœur 1) est estropiée de cette saignée ; cela fait peur & pitié. Je ne l'ai jamais vu avec sa

(1) Madame de Monaco.

Chimene (2) ; ils ſont tellement ſophiſtiqués tous deux, qu'on ne croit rien de groſſier à leur amour ; & l'on eſt perſuadé qu'ils ont chacun leurs raiſons pour être honnêtes. Il y a deux mois que la Marans n'a vu *ſon fils*, (3) il n'a pas ſi bonne opinion d'elle. Voici ce qu'elle diſoit l'autre jour ; vous ſavez que ſes dits ſont remarquables, que pour elle, elle aimeroit mieux mourir, que de faire des faveurs à un homme qu'elle aimeroit ; mais que ſi elle en trouvoit jamais un qui l'aimât, & qui ne fût point haiſſable, pourvu qu'elle ne l'aimât point, elle ſe mettroit en œuvre. Son fils a recueilli cet honnête diſcours, & en fait bien ſon profit pour juger de ſes occupations : il lui diſoit, *ma mere*, je vous approuve d'autant plus que cette diſtinction eſt délicate & nouvelle ; juſqu'ici je n'avois trouvé que des femmes groſſieres, qui ne faiſoient qu'une perſonne de ces deux, & qui confondoient l'aimé & le favoriſé : mais, *ma mere*, il vous appartenoit de changer ces vielles maximes, qui n'ont rien de précieux en comparaiſon de celles que vous allez introduire ; il fait bon l'entendre là-deſſus. Depuis ce jour-là, il l'a perdue de vue, & tire ſes conſéquences ſans nulle difficulté.

(2) Madame de Briſſac.

(3) Il s'agit de M. de la Rochefoucauld, toutes les fois qu'il eſt parlé dans ces lettres du *fils* de Madame de Marans : elle l'appelloit *ſon fils*, & il l'appelloit *ſa mere*

Vendredi au soir.

J'ai vu Madame du Plessis-Belliere, il y a deux heures; elle m'a conté la conversation du Roi & du Maréchal de Créqui (4); elle est longue, & forte, & touchante, & raisonnable: s'il avoit parlé le premier, la chose auroit été accommodée; il proposa cinq ou six tempéramens qui auroient été reçus, si le Roi ne s'étoit fait une loi de n'en recevoir aucun. Le Maréchal de Bellefond a gâté cette affaire: M. de la R. F. dit que c'est qu'il n'a point de jointures dans l'esprit. Le Maréchal de Créqui parut désespéré, & dit au Roi: Sire, ôtez-moi le bâton, n'êtes-vous pas le maître? laissez-moi servir cette campagne comme le Marquis de Créqui; peut-être que je mériterai que Votre Majesté me rende le bâton à la fin de la guerre. Le Roi fut touché de l'état où il le voyoit; & comme il sortit tout transporté, ne connoissant personne, Sa Majesté dit au Maréchal de Villeroi: Suivez le Maréchal de Créqui; il est hors de lui. Le Roi en a parlé depuis avec estime & sans aigreur, & a fait servir dans l'armée la compagnie de ses Gardes. Il est allé chez lui à Marines, près de Pontoise, avec sa femme & ses enfans. Le Maréchal d'Humieres est allé à Angers. Voilà, ma fille, de quoi il a été question depuis quatre jours. Il n'y a plus personne à Paris.

(4) Le Maréchal de Créqui étoit gendre de Madame du Plessis-Belliere.

Voici votre tour,
Venez, Meſſieurs de la Ville;
Parlez-nous d'amour;
Mais juſqu'à leur retour.

Ma tante n'eſt plus ſi exceſſivement mal; nous ſommes réſolus de partir dans le mois de Mai. Je vous écrirai ſoigneuſement : je déménage préſentement; ma petite maiſon eſt bien jolie; votre logement vous y paroîtra bien à ſouhait, pourvu que vous m'aimiez toujours; car nous ne ſerons pas à cent lieues l'une de l'autre. Je prends plaiſir de me ranger dans l'eſpérance de vous y avoir. Adieu, ma très-aimable enfant, je ſuis à vous ſans aucune diſtinction, ni reſtriction.

A Paris, Mercredi 4 Mai 1672.

JE ne puis vous dire combien je vous plains, ma fille, combien je vous loue, combien je vous admire : voilà mon diſcours diviſé en trois points. *Je vous plains* d'être ſujette à des humeurs noires, qui vous font aſſurément beaucoup de mal. *Je vous loue* d'en être la maîtreſſe, quand il le faut, & principalement pour M. de Grignan, qui en ſeroit pénétré; c'eſt une marque de l'amitié & de la complaiſance que vous avez pour lui. *Et je vous admire* de vous contraindre pour paroître ce que vous n'êtes pas; voilà qui eſt héroïque, & le fruit de votre philoſophie; vous avez en vous de quoi l'exercer. Nous trouvions l'autre jour qu'il n'y avoit de véritable mal

dans la vie que les grandes douleurs ; tout le reſte eſt dans l'imagination, & dépend de la maniere dont on conçoit les choſes : tous les autres maux trouvent leur remede, ou dans le temps, ou dans la modération, ou dans la force de l'eſprit ; les réflexions, la dévotion, la philoſophie peuvent les adoucir. Quant aux douleurs, elles tiennent l'ame & le corps ; la vue de Dieu les fait ſouffrir avec patience ; elle fait qu'on en profite ; mais elle ne les diminue point. Voilà un diſcours qui auroit tout l'air d'avoir été rapporté tout entier du Fauxbourg Saint-Germain (1) : cependant il eſt de chez ma pauvre tante, où j'étois l'aigle de la converſation : elle nous en donnoit le ſujet par ſes extrêmes ſouffrances, qu'elle ne veut pas qu'on mette en comparaiſon avec nul autre mal de la vie. Monſieur de la R. F. eſt bien de cet avis ; il eſt toujours accablé de goutte : il a perdu ſa vraie mere (2), dont il eſt véritablement affligé ; je l'en ai vu pleurer avec une tendreſſe qui me le faiſoit adorer ; c'étoit une femme d'un extrême mérite ; & enfin, dit-il, c'étoit la ſeule qui n'a jamais ceſſé de m'aimer. Ne manquez pas de lui écrire, & M. de Grignan auſſi. Le cœur de M. de la R. F. pour ſa famille eſt une choſe incomparable ; il prétend que c'eſt une des chaînes qui nous

(1) C'eſt-à dire, de chez Madame de la Fayette, où ſe rendoit tous les jours M. de la Rochefoucauld, & en même-temps la compagnie la plus choiſie.

(2) Gabrielle du Pleſſis Liancourt.

attachent l'un à l'autre. Nous avons bien découvert, & rapporté, & rajuſté des choſes de ſa folle de *mere* (3), qui nous font bien entendre ce que vous nous diſiez quelquefois, que ce n'étoit point ce qu'on penſoit, que c'étoit autre choſe; vraiment oui, c'étoit autre choſe, ou, pour mieux dire, c'étoit tout enſemble; l'un étoit ſans préjudice de l'autre; elle marioit le luth avec la voix, & le ſpirituel avec les groſſiéretés. Ma fille, nous avons trouvé une bonne veine, & qui nous explique bien une querelle que vous eûtes une fois dans la grande chambre de Madame de la Fayette: je vous dirai le reſte en Provence. Ma tante eſt dans un état qui tirera dans une grande longueur. Votre voyage eſt parfaitement bien placé; peut-être que le nôtre s'y rapportera. Nous mourons d'envie de paſſer la Pentecôte en chemin, ou à moulins, ou à Lyon; l'Abbé le ſouhaite, comme moi. Il n'y a pas un homme de qualité (d'épée s'entend) à Paris: je fus Dimanche à la Meſſe aux Minimes; je dis à Mademoiſelle de la Trouſſe; nous allons trouver nos pauvres Minimes bien déſerts; il n'y doit avoir que le Marquis d'Alluye (4): nous entrons dans l'Egliſe, le premier homme & l'unique que je trouve, c'eſt le Marquis d'Alluye; mon enfant, cette ſottiſe me fit

(3) Madame de Marans.

(4) Paul d'Eſcoubleau, Marquis d'Alluye & de Sourdis, Gouverneur de la ville d'Orléans, Orléanois & Pays Chartrain.

rire

rire aux larmes : enfin, il eſt demeuré, & s'en va à ſon Gouvernement ſur le bord de la mer ; il faut garder les côtes, comme vous ſavez. L'amant de celle que vous avez nommée l'*incomparable*, ne la trouva point à la premiere couchée, mais ſur le chemin dans une maiſon de Sanguin au-delà de celle que vous connoiſſez ; il y fut deux heures : on croit qu'il y vit ſes enfans pour la premiere fois : la belle y eſt demeurée avec des gardes & une de ſes amies : elle y ſera trois ou quatre mois ſans en partir. Madame de la Valliere eſt à Saint-Germain ; Madame de Thianges ici chez ſon pere : je vis l'autre jour ſa fille, elle eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer de plus beau. Il y a des gens qui diſent que le Roi fut droit à Nanteuil ; mais ce qui eſt de fait, c'eſt que la belle eſt à cette maiſon qui s'appelle le *Genitoi*. Je ne vous mande rien que de vrai : je hais & mépriſe les fauſſes nouvelles. Vous voilà donc partie, ma fille, j'eſpere bien que vous m'écrirez de par-tout ; je vous écris toujours : j'ai ſi bien fait, que j'ai retrouvé un petit ami à la poſte, qui prend ſoin de nos lettres. J'ai été ces jours-ci fort occupée à parer ma petite maiſon ; Saint-Aubin y a fait des merveilles, j'y coucherai demain ; je vous jure que je ne l'aime que parce qu'elle eſt faite pour vous ; vous ſerez très-bien logée dans mon appartement ; & moi, très-bien auſſi. Je vous conterai comme tout cela eſt tourné joliment. J'ai des inquiétudes extrêmes de votre

pauvre frere ; on croit cette guerre si terrible, qu'on ne peut assez craindre pour ceux que l'on aime ; & puis tout d'un coup j'espere que ce ne sera point tout ce que l'on pense, parce que je n'ai jamais vu arriver les choses, comme on les imagine. Mandez-moi, je vous prie, ce qu'il y a entre la Princesse d'Harcourt (5) & vous : Brancas est désespéré de penser que vous n'aimez point sa fille : M. d'Usez a promis de remettre la paix par-tout ; je serai bien-aise de savoir de vous ce qui vous a mise en froideur. Vous me dites que la beauté de votre fils diminue, & que son mérite augmente ; j'ai regret à sa beauté, & je me réjouis qu'il aime le vin : voilà un petit brin de Bretagne & de Bourgogne, qui fera un fort bel effet avec la sagesse des Grignans : votre fille est tout le contraire, sa beauté augmente & son mérite diminue. Je vous assure qu'elle est fort jolie, & qu'elle est opiniâtre, comme un petit démon ; elle a ses petites volontés & ses petits desseins ; elle me divertit extrêmement ; son teint est admirable, ses yeux sont bleus, ses cheveux noirs, son nez, ni beau, ni laid, son menton, ses joues, son tour de visage très-parfaits ; je ne dis rien de sa bouche, elle s'accommodera ; le son de sa voix est joli ; Madame de Coulanges trouvoit qu'il pouvoit fort bien passer par sa bouche.

(5) Françoise de Brancas, femme d'Alphonse-Henri-Charles de Lorraine, Prince d'Harcourt ; & fille de Charles de Brancas, Chevalier d'honneur de la Reine Anne d'Autriche.

Je penſe, ma fille, qu'à la fin je ſerai de votre avis; je trouve des chagrins dans la vie, qui ſont inſupportables, & malgré le beau raiſonnement du commencement de ma lettre, il y a bien d'autres maux, qui pour être moindres que les douleurs, ſe font également redouter. Je ſuis ſi ſouvent traverſée dans ce que je ſouhaite le plus, qu'en vérité la vie me paroît fort déſobligeante.

Quand le Chevalier de Lorraine partit, il faiſoit l'amoureux de l'*Ange* (6), & MONSIEUR le vouloit bien. Madame de Coëſquen n'a oſé, dit-on, reprendre le fil de ſon diſcours. Madame de Rohan a quitté la place; elle eſt logée à l'Hôtel de Vitri & toute ſa famille. J'attends des réponſes de Monſieur de Pomponne; nous n'avons point encore de Premier Préſident (7).

A Paris, Vendredi 6 Mai 1672.

MA fille, il faut que je vous conte, c'eſt une radoterie que je ne puis éviter. Je fus hier à un Service de Monſieur le Chancelier (1) à l'Oratoire; ce ſont les Peintres, les Sculpteurs, les Muſiciens & les Orateurs qui en ont fait la dépenſe; en un mot, les

(6) Louiſe-Eliſabeth Rouxel, fille du Maréchal de Grancei.

(7) Il s'agiſſoit de la place de Premier Préſident du Parlement de Provence, vacante par la mort de M d'Oppede.

(1) Pierre Séguier, mort le 28 Janvier précédent.

quatre Arts libéraux. C'étoit la plus belle décoration qu'on puiſſe imaginer : le Brun avoit fait le deſſein, le Mauſolée touchoit à la voûte, orné de mille lumieres & de pluſieurs figures convenables à celui qu'on vouloit louer. Quatre ſquélettes en bas étoient chargés de marques de ſa dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie : l'un portoit ſon mortier, l'autre ſa couronne de Duc, l'autre ſon Ordre, l'autre les maſſes de Chancelier. Les quatre Arts étoient éplorés & déſolés d'avoir perdu leur protecteur, la Peinture, la Muſique, l'Eloquence & la Sculpture. Quatre Vertus ſoutenoient la premiere repréſentation, la Force, la Juſtice, la Tempérance, & la Religion. Quatre Anges ou quatre Génies recevoient au-deſſus cette belle ame. Le Mauſolée étoit encore orné de pluſieurs Anges qui ſoutenoient une Chapelle ardente, laquelle tenoit à la voûte. Jamais il ne s'eſt rien vu de ſi magnifique, ni de ſi bien imaginé ; c'eſt le chef-d'œuvre de le Brun. Toute l'Egliſe étoit parée de tableaux, de deviſes & d'emblêmes, qui avoient rapport aux armes, ou à la vie du Chancelier : pluſieurs actions principales y étoient peintes. Madame de Verneuil (2) vouloit acheter toute cette décoration un prix exceſſif. Ils ont tous en corps réſolu d'en parer une galerie, & de laiſſer cette marque

(2) Charlotte Séguier, ſa fille, mariée, 1°. à Maximilien de Bethune, Duc de Sulli ; 2°. à Henri de Bourbon, Duc de Verneuil.

de leur reconnoiſſance & de leur magnificence à l'éternité. L'aſſemblée étoit belle & grande, mais ſans confuſion ; j'étois auprès de M. de Tulle, de M. Colbert, de M. de Montmouth, (3) beau comme du temps du Palais Royal, qui, par parentheſe, s'en va à l'armée trouver le Roi. Il eſt venu un jeune pere de l'Oratoire pour faire l'Oraiſon funebre : j'ai dit à M. de Tulle (4) de le faire deſcendre, & de monter à ſa place, & que rien ne pouvoit ſoutenir la beauté du ſpectacle & la perfection de la muſique, que la force de ſon éloquence. Ma fille, ce jeune homme a commencé en tremblant, tout le monde trembloit auſſi : il a débuté par un accent provençal ; il eſt de Marſeille ; il s'appelle Léné (5) ; mais en ſortant de ſon trouble, il eſt entré dans un che-

(3) Fils naturel de Charles II, Roi d'Angleterre, & le même qui fut décapité en 1685.

(4) Jules Maſcaron, Evêque de Tulle, célebre Prédicateur.

(5) Il naquit à Lucques, & fut élevé à Marſeille : il ſe nommoit *Vincent Léna*. Comme il ſeroit difficile de rien ajouter à l'éloge que fait ici Madame de Sévigné de ce jeune Orateur, il ſuffira de dire qu'il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, & que la délicateſſe de ſa ſanté ne lui ayant point permis de continuer les fonctions pénibles de la Chaire, il s'étoit borné à faire des Conférences ſur l'Ecriture ſainte ; ce qui ne laiſſa pas de lui faire une grande réputation dans tous les lieux où il fut envoyé par ſes ſupérieurs. Les Oraiſons funebres du Chancelier Séguier & du Maréchal du Pleſſis-Prâlin, ſont les ſeuls Ouvrages imprimés qui reſtent d'un ſi excellent homme.

min ſi lumineux ; il a ſi bien établi ſon diſcours ; il a donné au défunt des louanges ſi meſurées ; il a paſſé par tous les endroits délicats avec tant d'adreſſe ; il a ſi bien mis dans tout ſon jour tout ce qui pouvoit être admiré ; il a fait des traits d'éloquence & des coups de maître ſi à propos & de ſi bonne grace, que tout le monde, je dis, tout le monde s'en eſt écrié, & chacun étoit charmé d'une action ſi parfaite & ſi achevée. C'eſt un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle, qui l'emmene avec lui dans ſon Diocèſe : nous le voulions nommer le Chevalier Maſcaron ; mais je crois qu'il ſurpaſſera ſon aîné. Pour la muſique, c'eſt une choſe qu'on ne peut expliquer. *Baptiſte* (6) avoit fait un dernier effort de toute la muſique du Roi ; ce beau *Miſerere* y étoit encore augmenté ; il y a eu un *Libera*, où tous les yeux étoient pleins de larmes : je ne crois point qu'il y ait une autre muſique dans le ciel. Il y avoit beaucoup de Prélats : j'ai dit à Guitaut, cherchons un peu notre ami *Marſeille* ; nous ne l'avons point vu ; je lui ai dit tout bas, ſi c'étoit l'Oraiſon funebre de quelqu'un qui fût vivant, il n'y manqueroit pas ; cette folie a fait rire Guitaut ſans aucun reſpect de la pompe funebre. Ma chere enfant, quelle eſpece de lettre eſt-ce ceci ? Je penſe que je ſuis folle : à quoi peut ſervir une ſi grande narration ? Vraiment, j'ai bien ſatisfait le déſir que j'avois de conter.

(6) Lulli.

Le Roi eſt à Charleroi, & y fera un aſſez long ſéjour. Il n'y a point encore de fourrages, les équipages portent la famine avec eux : on eſt aſſez embarraſſé dès le premier pas de cette campagne. Guitaut m'a montré votre lettre, & à l'Abbé, *envoyez moi ma mere* : ma fille, que vous êtes aimable ! & que vous juſtifiez agréablement l'exceſſive tendreſſe qu'on voit que j'ai pour vous ! Hélas ! je ne ſonge qu'à partir, laiſſez-m'en le ſoin ; je conduis des yeux toutes choſes ; & ſi ma tante prenoit le chemin de languir, en vérité je partirois. Il n'y a que vous au monde qui puiſſiez me faire prendre la réſolution de la quitter dans un ſi pitoyable état ; nous verrons, je vis au jour la journée, & n'ai pas encore le courage de rien décider ; un jour je pars, le lendemain je n'oſe : enfin, vous dites vrai, il y a des choſes bien déſobligeantes dans la vie. Vous me priez de ne point ſonger à vous en changeant de maiſon ; & moi, je vous prie de croire que je ne ſonge qu'à vous. J'irai coucher demain dans ce joli appartement, où vous ſerez placée ſans me déplacer. Adieu, ma belle petite ; vous êtes au bout du monde : vous voyagez : je crains votre humeur hazardeuſe : je ne me fie, ni à vous, ni à M. de Grignan. Il eſt vrai que c'eſt une choſe étrange, comme vous dites, de ſe trouver à Aix, après avoir fait cent lieues, & au Saint-Pilon (7), après avoir grimpé ſi haut. Il y a

(7) Le Saint-Pilon eſt une Chapelle, en forme de

quelquefois dans vos lettres des endroits qui ſont très-plaiſans ; mais il vous échappe des périodes comme dans Tacite ; j'ai trouvé cette comparaiſon, il n'y a rien de plus vrai.

A Paris, Vendredi 13 Mai 1672.

IL eſt vrai que l'extrême beauté de Livri ſeroit bien capable de donner de la joie à mon pauvre eſprit, ſi je n'étois accablée de la triſte vue de l'état de ma tante, de la véritable envie que j'ai de partir, & de la langueur de Madame de la Fayette, qui, après avoir été un mois à la campagne, à ſe repoſer, à ſe purger, à ſe rafraîchir, revient comme un gardon : la premiere choſe qui lui arrive, c'eſt la fievre tierce avec des accès, qui la font rêver, qui la dévorent, & qui ne peuvent faire autre choſe que la conſumer ; car elle eſt extrêmement maigre, & n'a rien dans le corps : mais quoique je ſois touchée de cette maladie, elle ne m'effraie point ; celle de ma tante eſt ce qui m'embarraſſe. Cependant fiez-vous à nous, laiſſez-nous faire, nous n'irions de long-temps en Provence, ſi nous n'y allions cette année : quoique vous ſoyez en état de revenir avec moi, laiſſez-nous partir ; & ſi la préſence de l'Abbé vous paroît néceſſaire à donner quelque ordre dans vos affaires, profitez de ſa

dôme, bâtie ſur la pointe du rocher de la Sainte-Baume. On n'y arrive qu'avec des peines infinies, & par un chemin pratiqué dans cette montagne.

bonne

bonne intention : on fait bien des choſes en peu de temps ; ayez pitié de notre impatience, aidez-nous à la ſoutenir, & ne croyez pas que nous perdions un moment à partir, quand même il en devroit coûter quelque petite choſe à la bienſéance : parmi tant de devoirs vous jugez bien que je péris ; ce que je fais m'accable, & ce que je ne fais pas m'inquiette. Ainſi le Printemps qui me redonneroit la vie, n'eſt pas pour moi ; *ah ! ce n'eſt pas pour moi que ſont faits les beaux jours !* voilà ma chanſon. Je fais pourtant de petites équipées de temps en temps, qui me ſoutiennent l'ame dans le corps. Je comprends fort bien l'envie que vous avez quelquefois de voir Livri ; j'eſpere que vous en jouirez à votre tour : ce n'eſt pas que M. d'Uſez ne vous diſe comme le Roi s'eſt fait une loi de n'accorder aucune grace là-deſſus ; mais du moins vous en jouirez, s'il plaît à Dieu, pendant la vie de notre Abbé. Je me faiſois conter l'autre jour ce que c'eſt que votre printemps, & où ſe mettent vos roſſignols pour chanter. Je ne vois que des pierres, des rochers affreux, ou des orangers & des oliviers, dont l'amertume ne leur plaît pas : remettez-moi votre pays en honneur. J'approuve fort le voyage que vous faites ; je le crois divertiſſant ; le bruit du canon me paroît d'une dignité & d'une grandeur qui vous conviennent ; il y a quelque choſe de romaneſque à recevoir par-tout ſa Princeſſe avec cette ſorte de magnificence : pour des

étrangers & des Princes Traſibules qui arrivent à point nommé, je ne crois pas que vous en ayez beaucoup : voilà ce qui manque à votre roman ; cette petite circonſtance n'eſt pas conſidérable. Vous deviez bien me mander qui vous accompagne dans cette petite promenade. M. de Martel (1) a écrit ici qu'il vous recevroit comme la Reine de France. Je trouve fort plaiſant la belle paſſion du Général des Galeres (2) : quand il voudra jouer l'homme ſaiſi & ſuffoqué, il n'aura guères de peine ; de la façon dont vous me le repréſentez, il crevera aux pieds de ſa Maîtreſſe : il me paroît que vous êtes mieux enſemble que vous n'étiez : je comprends qu'à Marſeille il m'aime fort tendrement. Vos lettres ſont envoyées fidélement ; vous pourriez m'en adreſſer davantage ſans crainte de m'incommoder. Si vous étiez bonne, vous m'auriez mandé le ſujet de votre chagrin de l'autre jour ; j'ai penſé à tout ce qui peut en donner dans la vie : votre derniere lettre me renferme à comprendre qu'on vous fait des méchancetés ; je ne puis les imaginer, ni voir d'où elles peuvent venir : la Marans a d'autres affaires, vous êtes loin, vous ne l'incommodez ſur rien ; ſa ſorte de malice ne va point à ces choſes-là, où il faut du ſoin & de l'application ; vous devriez bien m'éclaircir là-deſſus : mais, bon Dieu !

(1) Comandant de la Marine à Toulon.

(2) Louis-Victor de Rochechouart, Duc de Vivonne.

que peut-on dire de vous ? Je ne puis en être en peine, étant perſuadée, comme je le ſuis, que ce qui eſt faux ne dure point : quand vous voudrez, ma chere enfant, vous m'inſtruirez mieux que vous n'avez fait.

M. de Turenne eſt parti de Charleroi avec vingt mille hommes : on ne ſait encore quel deſſein il a. Mon fils eſt toujours en Allemagne ; il eſt vrai que déſormais on ſera bien triſte en apprenant des nouvelles de la guerre. On craint que Ruiter (3), qui, comme vous ſavez, eſt le plus grand Capitaine de la Mer, n'ait combattu & battu le Comte d'Eſtrées dans la Manche. On ſait très-peu de nouvelles ici ; on dit que le Roi ne veut pas qu'on en écrive : il faut eſpérer au moins qu'il ne nous cachera pas ſes victoires.

Je donnai hier à dîner à la Troche, à l'Abbé Arnauld, à M. de Varennes, dans ma petite maiſon, que j'aime parce qu'il ſemble qu'elle n'ait été faite que pour me donner la joie de vous y recevoir tous deux. Depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai vu le *Marſeille* ; il m'a paru doux comme un mouton ; nous ne ſommes entrés dans aucune controverſe ; nous avons parlé des merveilles que nous ferons, M. d'Uſez & moi, pour cimenter une bonne paix. Je ne ſouffrirois pas aiſément le retour de Madame de Monaco, ſans l'eſpérance de vous ramener auſſi : mon bon naturel n'eſt point changé. Je ſais, à n'en pou-

(3) Amiral de la République de Hollande.

voir douter, que la Marans craint votre retour au-delà de tout ce qu'on craint le plus; ſoyez perſuadée qu'elle l'empêcheroit ſi elle pouvoit; elle ne ſauroit ſoutenir votre préſence. Si vous vouliez me dire un petit mot de plus ſur les méchancetés qu'on vous a faites, peut-être vous pourrois-je donner de grandes lumieres pour découvrir d'où elles viennent. Vous avez de l'obligation à Langlade; ce n'eſt point un *écriveux;* mais il paroît votre ami en toute occaſion; il a dit des merveilles à M. de Marſeille, & l'a plus embarraſſé que tous les autres. M. Dirval eſt parti pour Lyon, & puis à Veniſe: l'équipage de Jean de Paris n'étoit qu'un peigne dans un chauſſon au prix du ſien. Il dit de vous, *tanto t'odiaro, quanto t'amai;* il prétend que vous l'avez mépriſé. M. de Marſillac mande qu'ils ſont partis le 10 pour une grande expédition: M. de Turenne a marché le premier avec vingt mille hommes.

A Paris, Lundi 16 Mai 1672.

VOTRE relation eſt admirable, ma fille; je crois lire un joli roman, dont l'Héroïne m'eſt extrêmement chere. Je prends un grand intérêt à toutes ſes aventures; je ne puis croire que cette promenade dans les plus beaux lieux du monde, dans les délices de tous vos admirables parfums, reçue par-tout comme la Reine, ce morceau de votre vie ſi extraor-

dinaire & ſi nouveau, & ſi loin de pouvoir être ennuyeux; je ne puis croire que vous n'y trouviez du plaiſir; & quoique votre cœur me ſouhaite quelquefois, je ſuis aſſurée que vous vous êtes laiſſée divertir, & j'en ai une véritable joie. Si vous avez eu cette année le même deſſein que l'autre de vous éloigner de moi, vous avez encore mieux réuſſi. Pour moi je n'ai pas fait de mon côté les mêmes pas, & j'ai deſſein d'en faire de bien oppoſés à ceux que je fis : ſoyez ſûre, ma fille, que vous me verrez à Grignan; laiſſez-moi conduire cette réſolution : il y a bien de la témérité à répondre ainſi de ſes actions; mais comme il eſt toujours ſous-entendu que la Providence eſt la maîtreſſe, en attendant qu'elle ſe déclare, on peut prendre la liberté de dire au moins ſes volontés.

Je verrai Madame de Martel; la réception que ſon mari vous a faite, mérite bien cette politeſſe. Je reçois avec plaiſir toutes vos petites lettres; il y a toujours la marque de l'ouvriere, qui ne peut jamais ne me pas plaire. Mon fils me donne ſouvent de ſes nouvelles : j'ai le cœur affligé de la guerre; ils vont joindre l'Armée du Roi. On parle du Siege de Maſtricht; cela eſt un peu moins épouvantable que le paſſage de l'Iſſel. En vérité on tremble en recevant des lettres, & ce ſera bien pis dans quinze jours. Monſieur de la R. F. & moi, nous nous conſolons, & nous nous affligeons enſemble; il a trois ou quatre fils, où

ſon cœur s'intéreſſe bien tendrement. Madame de Marans vint hier chez Madame de la Fayette ; elle nous parut d'une noirceur, comme quand on fait un pacte avec le diable, & que le jour approche de ſe livrer : il y a bien quelque douleur profonde pour un Guerrier (1), qui ne la regrette pas. Je ne finirois point de vous dire les amitiés de Monſieur de la R. F. & combien il aime à parler de vous, & à me faire lire quelquefois des endroits de vos lettres : c'eſt l'homme le plus aimable que j'aie jamais vu. Madame de la Fayette me prie fort auſſi de vous parler d'elle ; ſa ſanté n'eſt jamais bonne, & cependant elle vous mande qu'elle n'en aime pas mieux la mort, au contraire. Pour moi, j'avoue qu'il y a des choſes déſagréables dans la vie ; mais je n'en ſuis pas encore ſi dégoûtée que vous le pourriez ſouhaiter ; vous avez bien de la peine, ma petite, à m'ôter cette fantaiſie de la tête.

Vous aurez ſu des nouvelles de Monſieur de Coulanges par lui-même (2), & comme ils ont vu M. de Vivonne à ſon paſſage, & comme ils paſſent doucement leur vie avec le Marquis de Villeroi. Ma pauvre tante eſt toujours très-mal ; c'eſt un objet de triſteſſe qui fait fendre le cœur. Notre Abbé vous embraſſe, la Mouſſe vous honore ; ils prétendent bien voir votre Provence ; pour moi je ne de-

(1) M. le Duc, depuis M. le Prince.

(2) M. & Madame de Coulanges étoient à Lyon dans ce temps-là.

mande qu'à vous voir, & quoi encore, à vous voir, & toujours à vous voir. Valcroissant a mandé ici qu'il avoit eu cet honneur à Marseille, & que vous y étiez beaucoup plus belle qu'un ange ; gardez-moi bien toute cette beauté. Votre fille est aimable, je crois que je vous la menerai ; mais j'observerai tout ce qui sera nécessaire pour ne point la hazarder : on ne me fera jamais croire qu'on n'aime point sa fille quand elle est jolie. Je ne sais point de nouvelles ; mes lettres sont bien ennuyeuses auprès des vôtres. Je ne pouvois jamais mieux faire, que d'envoyer à M. de Pomponne ce que vous m'écriviez de si bon sens sur l'affaire de Marseille. Votre Président de Bouc me voit quelquefois ; je ne crois pas que ce soit lui qui ait inventé la poudre à canon & l'Imprimerie. Je ne sais quand vous aurez un Premier Président : hors les Provençaux, on trouve peu de gens qui desirent cette place. Madame de Coëfquen a eu la rougeole ; Madame de Sulli s'en va à Sulli avec son mari ; Madame de Verneuil est à Rôni avec le sien ; Madame de Castelnau est avec Madame de Louvigni : la Maréchale est seule, comme une tourterelle. D'Hacqueville s'en va en Bretagne ; si vous avez envie de savoir autre chose, adressez-vous à lui : car pour nous, notre vie est triste & languissante. On croit que Maistricht est investi ; rien n'est encore assuré.

A Paris, Vendredi 20 Mai 1672.

JE comprends fort bien, ma fille, & l'agrément, & la magnificence, & la dépense de votre voyage ; je l'avois dit à notre Abbé comme une chose pesante pour vous : mais ce sont des nécessités ; il faut cependant examiner si l'on veut bien courir le hazard de l'abyme où conduit la grande dépense ; nous en parlerons. Il n'importe guères d'avoir du repos pour soi-même ; quand on entre véritablement dans les intérêts des personnes qui nous sont cheres, & qu'on sent tous leurs chagrins peut-être plus qu'elles-mêmes, c'est le moyen de n'avoir guère de plaisirs dans la vie, & il faut être bien enragée pour l'aimer encore : je dis la même chose de la santé ; j'en ai beaucoup ; mais à quoi me sert elle ? à garder ceux qui n'en ont point. La fievre a repris traîtreusement à Madame de la Fayette ; ma tante est bien plus mal que jamais, ellle s'en va tous les jours ! que fais-je ? je sors de chez ma tante, & je vais chez cette pauvre Fayette ; & puis je sors de chez elle pour revenir chez ma tante. Ni Livri, ni les promenades, ni ma jolie maison, rien de tout cela ne m'occupe : il faut pourtant que je coure à Livri un moment, car je n'en puis plus. Voilà comme la Providence partage les chagrins & les maux ; après tout, les miens ne sont rien en comparaison de l'état de ma pauvre tante. Ah ! noble indifférence, où êtes-

vous ? il ne faut que vous pour être heureuſe, & ſans vous tout eſt inutile : mais puiſqu'il faut ſouffrir de quelque façon que ce ſoit, il vaut encore mieux ſouffrir par-là que par les autres endroits. J'ai vu Madame de Martel chez elle, & je lui ai dit tout ce que vous pouvez penſer ; ſon mari lui a écrit des raviſſemens de votre beauté ; il eſt comblé de vos politeſſes, il vous loue & vous admire ; ſa femme m'étoit venue chercher pour me montrer cette lettre ; je la trouvai enfin, & je vous acquittai de tout. Rien n'eſt plus romaneſque que vos fêtes ſur la mer, & vos feſtins dans le *Royal-Louis*, ce Vaiſſeau d'une ſi grande reputation. Le véritable LOUIS eſt en chemin avec toute ſon armée ; les lettres ne diſent rien de poſitif par la raiſon qu'on ne ſait point où l'on va. Il n'eſt plus queſtion de Maſtricht ; on dit qu'on va prendre trois places, l'une ſur le Rhin, l'autre ſur l'Iſſel, & la troiſieme tout auprès ; je vous manderai leurs noms, quand je le ſaurai. Rien n'eſt plus confus que toutes les nouvelles de l'Armée ; ce n'eſt pas faire ſa cour, que d'en mander, ni de ſe mêler de deviner & de raiſonner. Les lettres ſont plaiſantes à voir ; vous jugez bien que je paſſe ma vie avec des gens qui ont des fils aſſez bien inſtruits ; mais il eſt vrai que le ſecret eſt grand ſur les intentions de Sa Majeſté. L'autre jour un homme de très-bonne maiſon (1) écrivoit à un de ſes amis ; *je vous prie de me mander où nous allons, & ſi*

(1) M. le Duc.

nous paſſerons l'Iſſel, ou ſi nous aſſiégerons Maſtricht. Vous pouvez juger par-là des lumieres que nous avons; je vous aſſure que le cœur eſt en preſſe. Vous êtes heureuſe d'avoir votre cher mari en ſûreté, & n'ayant d'autre fatigue que de voir toujours votre chien de viſage dans une litiere; *le pauvre homme!* il avoit raiſon de monter quelquefois à cheval pour l'éviter; le moyen de le regarder ſi longtemps? Hélas! il me ſouvient qu'une fois en revenant de Bretagne, vous étiez vis-à-vis de moi; quel plaiſir ne ſentois-je point de voir toujours cet aimable viſage? il eſt vrai que c'étoit dans un carroſſe; il faut donc qu'il y ait quelque malédiction ſur la litiere (2).

Madame du Pui-du-Fou ne veut pas que je mene ma petite enfant: elle dit que c'eſt hazarder; & là-deſſus je rends les armes: je ne voudrois pas mettre en péril ſa petite perſonne; je l'aime tout-à-fait; je lui ai fait couper les cheveux; elle eſt coëffée *hurlu brelu*; cette coëffure eſt faite pour elle: ſon teint, ſa gorge, tout ſon petit corps eſt admirable: elle fait cent petites choſes, elle parle, elle careſſe, elle bat, elle fait le ſigne de la Croix, elle demande pardon, elle fait la révérence, elle baiſe la main, elle hauſſe les épaules, elle danſe, elle flatte, elle prend le menton; en-

(2) On aſſure que deux perſonnes, qui en s'aimant beaucoup, entreprendroient un voyage un peu long dans la même litiere, finiroient par ſe haïr le plus franchement du monde.

fin, elle eſt jolie de tout point; je m'y amuſe des heures entieres; je ne veux point que cela meure. Je vous le diſois l'autre jour, je ne ſais point comme l'on fait pour ne point aimer ſa fille.

A Paris, Lundi 23 Mai 1672.

MON petit ami de la poſte ne ſe trouva pas hier à l'arrivée du courier, de ſorte que mon laquais ne rapporta point mes lettres; elles ſont par la ville; je les attends à tous les momens, & j'eſpere les avoir avant que de faire mon paquet. Ce retardement me déplaît beaucoup; je m'en vais cependant cauſer avec vous. J'ai vu ce matin M. de Marignane; je l'ai pris pour M. de Maillanes, je me ſuis embarraſſée; enfin, pour avoir plutôt fait, je l'ai prié de me démêler ces deux noms; il l'a fait en galant homme; il a compris qu'il eſt très-poſſible que je me confonde, il m'a remiſe; il eſt très-content de moi, & moi très-contente de lui. Il a vu votre fille; il dit que ſon frere eſt beau comme un Ange, & vous comme deux.

Je dînai hier chez la Troche avec l'Abbé Arnauld & Madame de Valentiné; après dîné nous eûmes le Camus, ſon fils, & Itier; cela fit une petite ſymphonie très-parfaite: enſuite arrive Mademoiſelle de Grignan avec ſon Ecuyer, c'étoit *Beaulieu*; ſa gouvernante, c'étoit *Hélene*; ſa femme-de-chambre, c'étoit

Marie ; ſon petit laquais, c'étoit *Jaco*, fils de la nourice : & ſa nourrice avec ſes habits des Dimanches, qui eſt la plus aimable femme de Village que j'aie jamais vue : tout cela parut beaucoup ; on les envoya dans le jardin, on les regarda fort ; jaime trop tout ce petit ménage-là. Madame du Pui-du-Fou m'a brouillé la tête, en ne voulant pas que je mene ma petite enfant ; car après tout, les enfans de la nourrice ne me plaiſent point auprès d'elle dans ſon Village, & jamais la nourice ne paſſera l'été à Paris, ſans y mourir d'ennui. Mais, ma fille, il eſt queſtion de partir : un jour nous diſons, l'Abbé & moi, allons-nous-en, ma tante ira juſqu'à l'automne, voilà qui eſt réſolu : le jour d'après, nous la trouvons ſi extrêmement bas, que nous diſons, il ne faut pas ſonger à partir, ce ſeroit une barbarie, la Lune de Mai l'emportera ; & ainſi nous paſſons d'un jour à l'autre avec le déſeſpoir dans le cœur, vous comprenez bien cet état ; il eſt cruel. N'admirez-vous point la bizarre diſpoſition des choſes de ce monde, & de quelle maniere elles viennent croiſer notre chemin ? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que de quelque maniere que ce puiſſe être, nous irons cette année à Grignan : laiſſez-nous démêler toute cette triſte aventure, & ſoyez aſſurée que l'Abbé & moi, nous ſommes plus près d'offenſer la bienſéance en partant trop tôt, que l'amitié que nous avons pour vous, en demeurant ſans néceſſité. Voilà un

billet de l'Abbé Arnauld qui vous apprendra les nouvelles : ſon frere (1) en partant le pria de me faire part de celles qu'il manderoit ; la premiere page eſt un ravaudage de rien pour choiſir un jour, afin de dîner chez M. d'Harouis : on fait du mieux qu'on peut à cet Abbé Arnauld ; il n'eſt pas ſouvent à Paris, & l'on eſt aiſe d'obliger les gens de ce nom-là. Il me pria l'autre jour de lui montrer un morceau de votre ſtyle : ſon frere lui en a dit du bien ; en lui montrant, je fus ſurpriſe moi-même de la juſteſſe de vos périodes ; elle ſont quelquefois harmonieuſes ; votre ſtyle eſt devenu comme on peut le ſouhaiter ; il eſt fait & parfait ; vous n'avez qu'à continuer, & vous bien garder de vouloir le rendre meilleur.

Voilà dix heures ; il faut faire mon paquet : je n'ai point reçu votre lettre : j'ai paſſé à la poſte, mon petit homme m'a fait beaucoup d'excuſes ; mais je n'en ſuis pas plus riche ; ma lettre eſt entre les mains des facteurs, c'eſt-à-dire, la mer à boire. Je la recevrai demain ; & n'y ferai réponſe que Vendredi. Adieu ma chere enfant, vous dirai-je que je vous aime ? il me ſemble que c'eſt un choſe inutile, vous le croyez aſſurément.

(1) M. de Pomponne.

A Paris, Vendredi 27 Mai 1672.

VOUS ne devez ſouhaiter perſonne pour faire des relations; on ne peut les faire plus agréablement que vous. Je crois de votre Provence toutes les merveilles que vous m'en dites; mais vous ſavez très-bien les mettre dans leur jour; & ſi le beau pays que vous avez vu, pouvoit vous témoigner les obligations qu'il vous a, je ſuis aſſurée qu'il n'y manqueroit pas. Je crois qu'il vous diroit auſſi l'étonnement où il doit être de votre dégout pour ces divines ſenteurs; jamais il n'a vu perſonne s'en reſtaurer ſur un panier de fumier. Rien n'eſt plus extraordinaire que l'état où vous avez été; & cependant, ma fille, je le comprends : la choſe du monde la plus malſaine, c'eſt de dormir parmi des odeurs; tous les excès ſont fâcheux, & les meilleures choſes ſont dégoûtantes, quand elles ſont jettées à la tête : ah! le beau ſujet de faire des réflexions! votre oncle de Sévigné craindra bien pour votre ſalut, juſqu'à ce qu'il ait compris cette vérité. Vous me diſiez l'autre jour un mot admirable là-deſſus, qu'il n'y a point de délices qui ne perdent ce nom, quand l'abondance & la facilité les acompagnent. Je vous avoue que j'ai une extrême envie de faire cette épreuve; comment vous y prendrez-vous pour me faire voir un petit morceau de vos pays enchantés? Je comprends la joie que vous aurez eue de

voir Madame de Monaco, & la ſienne auſſi ; vous aurez ſans doute bien cauſé : elle ouvre aſſez ſon cœur ſur les chapitres même les plus délicats ; je ſerai fort aiſe ſi vous me mandez quelque choſe des ſujets de votre converſation. Notre d'Hacqueville eſt ravi que vous ayez fait cette jolie courſe ; il s'en va en Bretagne ; il a vu votre lettre, & Guitaut, & Monſieur de la R. F. Ils ſont tous fort contens de votre relation ; mais ſur-tout de l'hiſtoire tragique, elle eſt contée en perfection : nous avons peur que vous n'ayez tué cette pauvre Diane ; pour faire un beau dénouement ; nous voulons pourtant vous en croire, & vous remercier d'avoir fait chaſſer l'amant de votre chambre ; ſi vous l'aviez fait jetter dans la mer vous auriez encore mieux fait ; ſa barbarie eſt fort haïſſable ; & le mauvais goût de Diane nous conſole quaſi de ſa mort : ſon ame devroit bien revenir à l'exemple de celle de Monſieur de B***. Je vous ai mandé la mort de ce dernier : il ne voulut point ſe confeſſer, & envoya tout au diable & lui après : ſon corps eſt en dépôt à S. Nicolas ; le peuple s'eſt mis dans la tête que ſon ame revient la nuit toute en feu dans l'Egliſe, qu'il crie, qu'il jure, qu'il menace ; & là-deſſus ils veulent jetter le corps à la voierie, & aſſaſſiner le Curé qui l'a reçu. Cette folie eſt venue à tel point, qu'il a fallu ôter le corps habilement de la Chapelle, & faire venir la Juſtice pour défendre de faire inſulte au Curé : voilà qui eſt tout

neuf d'hier au matin ; mais cela n'eſt pas digne de déchauſſer votre hiſtoire amoureuſe. Nous attendons demain notre petit Coulanges. Je ſuis très-ennuyée de n'avoir point de lettres de mon fils ; il y a un tel dérangement au commerce de l'armée, qu'on n'en reçoit quaſi que par des couriers extraordinaires. Je ne ſais nulle nouvelle aujourd'hui ; je hais tant de dire des fauſſetés, que j'aime mieux ne rien dire : ce que je vous mande eſt toujours vrai & vient de bon lieu. Je m'en vais préſentement à Livri : j'y mene ma petite enfant & ſa nourrice & tout le petit ménage ; je veux qu'ils reſpirent cet air de printemps ; je reviens demain, ne pouvant quitter ma tante plus longtems ; j'y laiſſerai la petite quatre ou cinq jours, après quoi j'en ai beſoin ici : elle me réjouit tous les matins. Il y a ſi long-temps que je n'ai reſpiré & marché, qu'il faut que j'aie pitié de moi un moment auſſi-bien que des autres. Je me prépare tous les jours, mes habits ſe font, mon carroſſe eſt prêt il y a huit jours ; enfin, ma fille, j'ai un pied en l'air ; & ſi Dieu nous conſerve notre pauvre tante plus longtemps qu'on ne croit, je ferai ce que vous m'avez conſeillé, c'eſt-à-dire, je partirai dans l'eſpérance de la revoir.

Ecrivez à Monſieur de Laon (1), qui enfin eſt Cardinal ; vous pourrez comprendre ſa

(1) Céſar d'Eſtrées, qui étoit Cardinal *in petto* de la promotion du mois d'Août de l'année 1671, ne fut déclaré qu'en ce temps là.

joie ;

joie, ſi vous ſavez qu'il n'a jamais ſouhaité que cette dignité ; je viens de lui écrire. Monſieur d'Harouis s'en va en Bretagne ; il emmene d'Hacqueville, & notre ami Chéſieres, qui déſormais ſera plus Breton que Pariſien. Le Comte des Chapelles m'a écrit de l'armée ; il dit qu'hier, je ne ſais quel jour c'étoit que ſon hier, il ſe trouva dans une compagnie de grande conſéquence, où votre mérite, votre ſageſſe, votre beauté avoient été élévés juſqu'au-deſſus des nues, & que même on y avoit compris le goût & l'amitié que vous avez pour moi : ſi cette fin eſt une flatterie, elle m'eſt ſi agréable, que je la reçois à bras ouverts.

A Paris, Lundi 30 Mai, 1672.

JE ne reçus point hier de vos lettres, ma pauvre enfant ; votre voyage de Monaco vous avoit miſe hors de toute meſure : je me doutois que ce petit malheur m'arriveroit. Je vous envoie les nouvelles de M. de Pomponne ; voilà déjà la mode d'être bleſſé qui commence : j'ai le cœur fort triſte dans la crainte de cette campagne. Mon fils m'écrit fort ſouvent : Il ſe porte bien juſqu'à préſent. Ma tante eſt toujours dans un état déplorable ; & nous avons pourant le courage d'enviſager un jour pour notre départ, en jouant une eſpérance que de bonne-foi nous n'avons point. J'en ſuis toujours à trouver certaines choſes fort mal ran-

gées ; ce ſont des groſſes pierres dans le chemin, trop lourdes pour être déplacées : je crois que nous paſſerons par-deſſus ; ce n'eſt pas ſans peine, la comparaiſon eſt juſte. Je ne menerai point ma petite enfant ; elle ſe porte très-bien à Livri, elle y paſſera tout l'été. La beauté de Livri eſt au-deſſus de tout ce que vous avez vu ; les arbres ſont d'un verd admirable ; tout eſt plein de chevre-feuilles ; cette odeur ne m'a point encore dégoûtée : mais vous mépriſez bien nos petits buiſſons au prix de vos forêts d'orangers. Voici une hiſtoire tragique de Livri : vous vous ſouvenez bien de ce Prétendant ſi dévot, qui n'oſoit tourner les yeux, ni la tête ; je diſois qu'il ſembloit qu'il y portât un verre d'eau ; ſa dévotion l'a rendu fou : une belle nuit il ſe donna cinq ou ſix coups de couteau, & tout nud, & tout en ſang, ſe mit à genoux au milieu de ſa chambre ; on entre, on le trouve en cet état : hé, mon Dien ! mon frere, que faite-vous ? & qui vous a maltraité ainſi ? Mon pere, dit-il froidement, c'eſt que je fais pénitence ; il tombe évanoui, on le couche, on le panſe, on le trouve très-bleſſé ; on le guerit après trois mois de ſoins, & puis ils l'ont renvoyé à Lyon à ſes parens : ſi vous ne trouvez pas cette tête-là aſſez renverſée, vous n'avez qu'à le dire, je vous donnerai celle de Madame Paul (1), qui eſt devenue éperdue, & s'eſt amourachée d'un grand benêt de vingt-cinq ou vingt-ſix ans, qu'elle

(1) Veuve de Maître Paul, Jardinier de Livri.

avoit pris pour faire le jardin : vraiment il a fait un beau ménage ; cette femme l'épouſe ; ce garçon eſt brutal, il eſt fou ; il la battra comme plâtre, il l'a déja bien menacée ; n'importe, elle en veut par-là ; je n'ai jamais vu tant de paſſion : ce ſont tous les plus violens ſentimens qu'on puiſſe imaginer ; mais ils ſont croqués, comme les groſſes peintures ; toutes les couleurs y ſont, il n'y auroit qu'à les étaler. Je me ſuis extrêmement divertie à méditer ſur ces caprices de l'amour : je me ſuis effrayée moi-même voyant de tels attentats. Quelle inſolence ! où trouvera-t-on quelque sûreté ! Voilà de belles nouvelles, ma chere enfant, au lieu de vos aimables relations. Madame de la Fayette eſt toujours languiſſante ; Monſieur de la Rochefoucauld toujours éclopé ; nous faiſons quelquefois des converſations d'une triſteſſe, qui ſemble qu'il n'y ait plus qu'à nous enterrer. Le jardin de Madame de la Fayette eſt la plus jolie choſe du monde ; tout eſt fleuri, tout eſt parfumé ; nous y paſſons bien de ſoirées ; car la pauvre femme n'oſe aller en caroſſe : nous vous ſouhaiterions bien quelquefois derriere une paliſſade, pour entendre certains diſcours de certaines terres inconnues que nous croyons avoir découvertes. Enfin, ma fille, en attendant ce jour heureux de mon départ, je paſſe du fauxbourg au coin du feu de ma tante, & du coin du feu de ma tante à ce pauvre fauxbourg. Adieu, ma très-aimable j'ai extrêmement

envie de ſavoir de vos nouvelles & de celles de votre fils. J'embraſſe mon cher Grignan ; vous aime-t-il toujours bien ? Je le prie de m'aimer auſſi.

A Livri, Jeudi 2 Juin 1672.

JE l'ai reçu cet aimable volume ; jamais je n'en ai vu un ſi divertiſſant, ni ſi bien écrit, ni où je priſſe tant d'intérêt : je ne puis aſſez vous dire l'obligation que je vous en ai, auſſi bien que de l'application que vous avez aux dates ; c'eſt une marque aſſurée du plaiſir & de l'intérêt qu'on prend à un commerce : au contraire, quand les commerces peſent, nous nous moquons bien de tant compter, nous voudrions que tout ſe perdît, mais vous êtes bien ſur ce point, comme je puis le ſouhaiter ; & ce ne m'eſt pas une médiocre joie, à moi, qui mets au premier rang le commerce que j'ai avec vous. Il eſt donc vrai, ma fille, qu'il y a eu une de mes lettres de perdue ; mais je ne jette les yeux ſur perſonne : ceux qui pourroient s'en ſoucier, n'ont pas détourné les lettres qui devoient leur donner le plus de curioſité ; elles ont toujours été juſqu'à vous ; des autres, ils ne s'en ſoucient guères. Vous êtes contente de ce Miniſtre, & vous le ſerez toujours très-aſſurément ; vous attendez bien que c'eſt du grand Pomponne que je parle, & c'eſt de lui que je croyois qu'on voudroit voir ce que je diſois. Je ne ſais donc qui peut faire

ce miſérable larcin; il n'y a pas un grand goût à prendre des lettres au dégré de parenté où nous ſommes : ſi elles ſont agréables, c'eſt un miracle; ordinairement elles ne le ſont point. Enfin, voilà qui eſt fait, ſans que je puiſſe imaginer à qui je dois m'en prendre. Dieu vous garde donc d'une plus grande perte.

Nous ne ſavons point la vie cachée de la Marans; mais Madame de la Fayette doit vous écrire ſes viſions paſſées, dès qu'elle aura une tête pour cela. Nous croyons avoir entrevu une épiſode d'un jeune Prince, au milieu de l'enivrement, qui la rendoit ſi troublée; & toutes vos paroles ramaſſées nous confirmoient cette viſion. Je vous fais entendre notre folie : elle vous ſera expliquée plus nettement. Vous ne m'expliquez que trop bien les périls de votre voyage : je ne les comprends pas, c'eſt-à-dire je ne comprends pas comment on peut s'y expoſer; j'aimerois mieux aller à l'occaſion; j'affronterois plus aiſément la mort dans la chaleur du combat, avec l'émulation des autres, & le bruit des trompettes, que de voir de groſſes vagues me marchander, & me mettre à loiſir à deux doigts de ma perte, & d'un autre côté, vos Alpes, dont les chemins ſont plus étroits que vos litieres; en ſorte que votre vie dépend de la fermeté du pied de vos mulets. Ma fille, cette penſée me fait tranſir depuis les pieds juſqu'à la tête; je ſuis ſervante de ces pays-là; je n'irai de ma vie, & je tremble quand je ſonge que vous en venez. Jamais

les amans de Madame de Monaco n'en ont tant fait pour elle : ce que vous dites du premier & du dernier eſt admirable : c'eſt cela qui eſt une épigramme. Ne parlâtes-vous point un peu de MADAME ? (1) en eſt-elle conſolée ? eſt-elle bien eſtropiée ? (2) eſt-elle bien déſeſpérée de ſe voir au-delà des Alpes ? eſt-elle dans l'attente de venir à Paris ? Je comprends la grande joie qu'elle a eue de vous voir ; vos converſations doivent avoir été infinies, & l'obligation d'une telle viſite ne doit jamais s'oublier : elle vous l'a rendue promptement ; mais ce n'eſt pas avec les mêmes circonſtances. Vous me parlez très-plaiſamment de la Princeſſe d'Harcourt. (3) Brancas s'eſt inquiété, je ne ſais pourquoi ; il eſt volontaire à l'armée ; & comme il eſt déſeſpéré de mille choſes, il n'évitera pas trop de rêver, ou de s'endormir vis-à-vis d'un canon : il ne voit guères d'autre porte pour ſortir de tous ſes embarras. Il écrivoit l'autre jour à Madame de Villars & à moi ; le deſſus de la lettre étoit *à Monſieur de Villars à Madrid.* Madame de Villars qui le connoît, (4) devina la vérité ;

(1) Madame de Monaco avoit été la principale favorite de MADAME (*Henriette-Anne d'Angleterre*) morte le 29 Juin 1670.

(2) D'une ſaignée mal faite.

(3) Françoiſe de Brancas, dont il a été queſtion ci devant *page* 102.

(4) Le Comte de Brancas eſt le même que la

elle ouvre la lettre, & y trouve d'abord *mes très-cheres* : nous n'avons point encore fait réponſe. Vous dites que je ne vous parle point de votre frere, je ne ſais pourquoi ; car j'y penſe à tout moment, & j'en ſuis dans des inquiétudes extrêmes ; je l'aime fort, & il vit avec moi d'une maniere charmante ; ſes lettres ſont auſſi d'un ſtyle, que ſi on les trouve jamais dans ma caſſette, on croira qu'elles ſont du plus honnête homme de mon temps ; je ne crois pas qu'il y ait un air de politeſſe & d'agrément pareil à celui qu'il a pour moi. Cette guerre me touche donc au dernier point ; mon fils eſt préſentement dans l'armée du Roi, c'eſt-à-dire, à la gueule au loup, comme les autres.

On ne ſera pas long-temps ſans apprendre de grandes nouvelles : le cœur bat en attendant. Le Marquis de Caſtelnau a la petite vérole. On diſoit hier que Deſmarais, le fils du Grand-Fauconnier, & Bouligneux, étoient morts de maladie : ſi je ne vous mande point le contraire, avant que de fermer demain ma lettre à Paris, c'eſt ſigne que cela eſt vrai. Je ſuis venue ici ce matin toute ſeule dans une caleche, afin de remener ma petite enfant ; il faut qu'elle eſſaie un bonnet & une robe ; je m'en jouerai juſqu'à ce que je parte, & ne la ramenerai ici que trois jours devant :

Bruyere a prétendu déſigner ſous le nom de *Ménalque*, dans ſon Livre des *Mœurs du ſiecle*.

elle ſe porte très-bien ; elle eſt aimable ſans être belle ; elle fait cent petites ſottiſes qui réjouiſſent. Mais la veuve de Maître Paul eſt outrée ; il s'eſt trouvé une anicroche à ſon mariage : ſon grand benêt d'amant ne l'aime guères ; il trouve Marie (6) bien jolie, bien douce ; ma fille, cela ne vaut rien, je vous le dis franchement ; je vous aurois fait cacher, ſi j'avois voulu être aimée. Ce qui ſe paſſe ici eſt ce qui fait tous les Romans, toutes les Comédies, toutes les Tragédies, *in rozzi petti, tutte le fiamme, tutte le furie d' amor.* Il me ſemble que je vois un de ces petits amours, qui ſont ſi bien dépeints dans le Prologue de l'Aminte, qui ſe cachent, & qui demeurent dans les forêts : je crois, pour ſon honneur, que celui-là viſoit à Marie ; mais le plus juſte s'abuſe : il a tiré ſur la Jardiniere, & le mal eſt incurable. Si vous étiez ici, cet original groſſier vous divertiroit extrêmement ; pour moi, j'en ſuis occupée, & j'emmene Marie, pour l'empêcher de couper l'herbe ſous le pied de ſa mere : ces pauvres meres ! Je ne laiſſe pas de me promener avec plaiſir ; les chevre-feuilles ne m'entêtent point. Monſieur de Coulanges a une belle paſſion pour le Marquis de Villeroi ; il arriva hier au ſoir. Sa femme, comme vous dites, a donné tout au travers des louanges & des approbations : cela eſt naturel ; il faut avoir trop d'application pour s'en garantir : je me ſuis mirée dans

(6) Fille de Madame Paul.

ſa

ſa lettre ; mais je l'excuſe mieux qu'on ne m'excuſoit. Ne croyez point que la maladie de Madame de la Fayette puiſſe m'arrêter : elle n'eſt pas en état de faire peur ; & puiſque j'enviſage bien de partir dans l'état où eſt ma tante, il faut croire que rien ne peut m'en empêcher. M. de Coulanges ne comptoit plus la revoir : il l'a trouvée méconnoiſſable ; elle ne prend plus de plaiſir à rien ; elle eſt à demi dans le ciel : c'eſt une véritable ſainte ; elle ne ſonge plus qu'à ſon grand voyage, & comprend fort bien celui que je vais faire ; elle me donne congé d'un cœur déja tout détaché de la terre ; elle entre dans mes raiſons : cela touche ſenſiblement, & j'admire le contrepoids que Dieu veut mettre à la joie ſenſible que j'aurai de vous aller voir. Je laiſſerai ma tante à demi-morte, cette idée bleſſe le cœur, & j'emporterai une inquiétude continuelle de mon fils : ah ! que voilà bien le monde ! Vous dites qu'il faut ſe déſaccoutumer de ſouhaiter quelque choſe, ajoutez-y, & d'être parfaitement contente ; cet état n'eſt pas réſervé pour les mortels. Vous êtes donc à Grignan ? hé bien, ma chere enfant, tenez-vous-y juſqu'à ce que je vous en ôte. Notre cher Abbé penſe comme moi, & la Mouſſe ; vous ne vîtes jamais une petite troupe aller de ſi bon cœur à vous. Adieu, ma très-aimable, juſqu'à demain à Paris ; je m'en vais me promener, & penſer à vous très-aſſurément dans toutes ces belles allées, où je vous ai vue mille fois.

A Monſieur DE GRIGNAN.

Vous me flattez trop, mon cher Comte : je ne prends qu'une partie de vos douceurs, qui eſt le remerciement que vous me faites de vous avoir donné une femme qui fait tout l'agrément de votre vie : oh ! pour cela, je crois que j'y ai un peu contribué ; mais pour votre autorité dans la Province, vous l'avez par vous-même, par votre mérite, votre naiſſance, votre conduite ; tout cela ne vient pas de moi. Ah ! que vous perdez que je n'aie pas le cœur content ! Le Camus m'a priſe en amitié ; il dit que je chante bien ſes airs : il en a fait de divins ; mais je ſuis triſte, & je n'apprends rien ; vous les chanteriez comme un Ange : le Camus eſtime fort votre voix & votre ſcience. J'ai regret à ces ſortes de petits agrémens que nous n'égligeons ; pourquoi les perdre ? Je dis toujours qu'il ne faut point s'en défaire, & que ce n'eſt pas trop de tout. Mais que faire, quand on a un nœud à la gorge ? Vous avez fait faire à ma fille le plus beau voyage du monde : elle en eſt ravie ; mais vous l'avez bien menée par monts & par vaux, & bien expoſée ſur vos Alpes, & aux flots de votre Méditerranée : j'ai quaſi envie de vous gronder, après vous avoir embraſſé tendrement.

A Madame DE GRIGNAN.

Vendredi 3 Juin.

Me voici à Paris, où je trouve que ces deux

Messieurs (7) ne sont pas si morts qu'ils l'étoient hier. La Maréchale de Villeroi est à l'extrêmité. Je ne sais rien de l'armée.

A Paris, Lundi 6 Juin 1672.

COMME je n'ai point reçu de vos lettres, & que c'est toujours un grand chagrin pour moi, je me suis imaginée que vous aviez été occupée à recevoir Madame de Monaco : ce qui me console, c'est que vous êtes en lieu de planter choux, & que vos Alpes, ni votre mer Méditerranée ne sauroient plus vous faire périr. J'ai bien sué en pensant au péril de votre voyage. Ma tante a reçu encore aujourd'hui le Viatique dans la vue de faire le sien; elle y est appliquée avec une dévotion angélique; sa préparation, sa patience, sa résignation, sont des choses si peu naturelles, qu'il faut les considérer comme autant de miracles qui persuadent la Religion. Elle est entiérement détachée de la terre; son état, quoiqu'infiniment douloureux, est la chose du monde la plus souhaitable à ceux qui sont véritablement chrétiens : elle nous chasse tous, comme je vous ai déja dit; & quoique nous ayons dessein de lui obéir, nous croyons quelquefois qu'elle s'en ira encore plutôt que nous. Enfin, nous voyons un jour; & si je n'étois accoutumée depuis quelque temps à ne point faire ce que je desire, je vous manderois dès aujourd'hui

(7) Messieurs Desmarais & Bouligneux.

de ne me plus écrire; mais non, j'aime mieux recevoir quelqu'une de vos lettres à Grignan, que d'en manquer ici. Voilà les nouvelles de M. de Pomponne : il eſt déja queſtion d'un nom de connoiſſance qui afflige ; Dieu nous faſſe la grace de n'en point voir d'autres. Monſieur de la R. F. ne ſait encore rien : il ſera ſenſiblement touché ; car il eſt Patriarche, & connoît quaſi auſſi-bien que moi la tendreſſe maternelle ; il me pria fort hier de vous faire mille amitiés pour lui. Madame de la Fayette me pria fort auſſi de vous dire l'état où elle eſt, afin que vous ne ſoyez point étonnée de ne point voir de ſes lettres; la fievre tierce l'a repriſe. Elle vous conjure de croire que ce n'eſt, ni un Prêtre, ni un Conſeiller qui cauſe l'ennui de la Marans ; c'eſt un des mieux chauſſés, dont nous ne ſavons, ni le nom, ni la deviſe, ni les couleurs ; mais que nous jugeons bien qui eſt à la guerre, à voir les ſombres horreurs dont elle eſt accablée ; ſi elle aimoit un Conſeiller, elle ſeroit gaillarde. Dans ma lettre qui a été perdue, je crois que je vous répondois ſur quelque chagrin que vous aviez d'une méchanceté qu'on vous avoit faite; je vous mandois que ſi vous en aviez dit davantage, on auroit peut-être bien pu deviner d'où cette malice pouvoit venir. J'ai appris quelque choſe depuis de ce qui vous fâchoit ; il y a des gens fort alertes pour s'éclaircir des ſoupçons qu'ils ont ſur cértaines gens. Nous ſommes éveillés auſſi pour un

Premier Préſident (1) que nous croyons que M. de Marſeille fera faire à Saint-Germain au Conſeil de la Reine, en l'abſence du Roi & de M. de Pomponne, avec M. Colbert & M. le Tellier. Je mis hier Langlade en campagne pour parler à des gens qui doivent nous inſtruire, & que nous voulons inſtruire à notre tour : il trouve que l'amitié me donne de l'eſprit & des vues ; je n'exécute rien qu'avec de bons conſeils. J'ai vu une lettre de vous à Sainte-Marie, dont je vous loue & vous remercie mille fois ; je n'ai jamais rien vu de ſi honnête, ni de ſi politique : vous faites mieux que moi. M. de Coulanges & M. Guitaut m'en ont montré d'autres, dont vous êtes louable d'une autre façon. Vous ſavez bien que le Marquis de Villeroi a quitté Lyon & Madame de Coulanges, pour s'en aller comme le Chevalier des armes noires dans l'armée de l'Electeur de Cologne, voulant ſervir le Roi au moins dans l'armée de ſes Alliés. Il y a pluſieurs avis pour ſavoir s'il a bien, ou mal fait. Le Roi n'aime pas qu'on lui déſobéiſſe ; peut-être auſſi qu'il aimera cette ardeur martiale : le ſuccès fera voir ce que l'on doit en juger.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 27 d'Aix & de Lambeſc. Je penſois déja que vous ne m'écririez rien du tout à cauſe de votre Princeſſe : c'eſt la plus raiſonnable excuſe que vous puiſſiez me donner, je la comprends très-bien ; vous n'avez pas tous les jours de

(1) Du Parlement d'Aix.

telles compagnies ; il faut bien profiter de ces occaſions, que le bonheur & le hazard vous envoient. Parlez-moi des déplaiſirs qu'elle a eus de la mort de MADAME, & des eſpérances qu'elle a pour Paris. Vous avez donc eu des Comédiens ; je vous réponds que de quelque façon que votre Théâtre fût garni, il l'étoit toujours mieux que celui de Paris. J'en parlois l'autre jour en m'amuſant avec Beaulieu ; il me diſoit, Madame, il n'y a plus que des garçons de boutique à la Comédie ; il n'y a pas ſeulement de filoux, ni des pages, ni de grands laquais, tout eſt à l'armée : quand on voit un homme avec une épée dans les rues, les petits enfans crient ſur lui. Voilà quel eſt Paris préſentement ; mais il changera de face dans quelques mois. Vous faites bien de me demander pardon de dire que vous me laiſſez repoſer de vos grandes lettres ; vous avez réparé cette faute très-promptement : hélas ! ma fille, ce ſont des petites qu'il faut que je me repoſe. Vous êtes d'un très-bon commerce ; je n'euſſe jamais cru que le mien vous eût été ſi agréable : je m'en eſtime bien plus que je ne faiſois. Vous me dites plaiſamment que vous croiriez m'ôter quelque choſe en poliſſant vos lettres ; gardez-vous bien d'y toucher, vous en feriez des pieces d'éloquence. Cette pure nature, dont vous parlez, eſt préciſément ce qui eſt bon & ce qui plaît uniquement. Gardez bien votre aimable eſprit : il a les yeux plus grands que

ceux de votre tête, qui ſont pourtant fort jolis pour ce qu'ils contiennent. Votre comparaiſon eſt plaiſante d'une femme groſſe de neuf, dix, onze, ou douze mois; oui, ma fille, vous accoucherez enfin heureuſement: votre enfant ne ſera point pétrifié. Ne m'envoyez point vos eaux, ni vos gants, vous me les donnerez à Grignan; je ne ferai point d'autre proviſion que celle-là : je vous manderai que je pars à l'heure que vous y penſerez le moins. La Maréchale de Villeroi (1) ſe porte mieux. Il n'y a point de meilleures nouvelles que celles que je vous envoie; j'en demande toujours, & l'on prend plaiſir à m'en dire, parce qu'on ſait bien que ce n'eſt pas pour moi. Il m'eſt impoſſible de ne pas ſouhaiter au moins d'être à demain, afin d'avoir encore de vos nouvelles & de cette fievre que vous dites qui n'aura point de ſuite.

A Paris, Lundi 13 *Juin* 1672.

VOILA une lettre de mon fils qui vous divertira : ce ſont des détails qui font plaiſir. Vous verrez que le Roi eſt ſi parfaitement heureux, que déſormais il n'aura qu'à dire ce qu'il ſouhaite dans l'Europe, ſans prendre la peine d'aller lui-même à la tête de ſon armée; on ſe trouvera heureux de le lui donner. Je ſuis aſſurée qu'il paſſera l'Iſſel comme la Seine. La terreur prépare par-tout une victoire ai-

(1) Madelaine de Créqui.

ſée : la joie de tous les Courtiſans eſt un bon augure. Brancas me mande qu'on ne ceſſe de rire depuis le matin juſqu'au ſoir.

Il y a une petite hiſtoire qu'il faut que je vous mande. Quand le vieux Bourdeille fut mort, M. de Montauſier écrivit au Roi pour lui demander la charge de Sénéchal de Poitou pour M. de Lauriere ſon beau-frere, le Roi la lui accorda. Un peu après le jeune Matas la demanda, & dit au Roi qu'il y avoit très-long-temps que cette Charge étoit dans leur maiſon. Le Roi écrivit à M. de Montauſier, & le pria de lui rendre cette Charge, en l'aſſurant qu'il donneroit autre choſe à M. de Lauriere. M. de Montauſier répondit que pour lui, il ſeroit ravi de pouvoir le faire; mais que ſon beau-frere en ayant reçu les complimens dans la Province, il étoit impoſſible; & que Sa Majeſté pouvoit faire d'autres biens au petit Matas. Le Roi fut piqué, & dit : hé bien ! je lui laiſſe la Charge pour trois ans; mais je la donne enſuite pour toujours au petit Matas. Ce contretemps a été fâcheux pour M. de Montauſier. C'étoit à M. de Grignan que je devois mander ceci; il n'importe, mes deux lettres ſont à tous deux, & n'en valent pas une bonne. Vous n'aurez point de Provençal pour Premier Préſident, on m'en a fort aſſuré. M. de Marſeille vint me voir hier avec le Marquis de Vence & deux Députés; je crus que c'étoit une harangue. Adieu, ma chere enfant, je vous prie d'être bien-aiſe de

me voir en quelque temps que ce ſoit, & de ſonger au plaiſir que j'en recevrai. Ma fille, voilà une ſotte bête de lettre, je ferois bien mieux de dormir.

A Paris, Vendredi 17 Juin 1672, à onze heures du ſoir.

JE viens d'apprendre une triſte nouvelle, dont je ne vous dirai point le détail, parce que je ne le ſais pas : mais je ſais qu'au paſſage de l'Iſſel (1) M. de Longueville a été tué ; cette nouvelle accable. J'étois chez Madame de la Fayette quand on vint l'apprendre à M. de la Rochefoucauld, avec la bleſſure de M. de Marſillac & la mort du Chevalier de Marſillac : cette grêle eſt tombée ſur lui en ma préſence. Il a été très-vivement affligé ; ſes larmes ont coulé du fond du cœur, & ſa fermeté l'a empêché d'éclater. Après ces nouvelles, je ne me ſuis pas donné la patience de rien demander : j'ai couru chez M. de Pomponne, qui m'a fait ſouvenir que mon fils eſt dans l'armée du Roi, laquelle n'a eu nulle part à cette expédition ; elle étoit réſervée à M. le Prince. On dit qu'il eſt bleſſé ; on dit qu'il a paſſé la riviere dans un petit bateau ; on dit que Nogent a été noyé ; on dit que Guitri eſt tué ; on dit que M. de Roquelaure & M. de la Feuillade ſont bleſſés, & qu'il y

(1) C'eſt-à-dire, au paſſage du Rhin, l'Iſſel fut abandonné.

en a une infinité qui ont péri en cette rude occaſion. Quand je ſaurai le détail de cette nouvelle, je vous la manderai. Voilà Guitaut qui m'envoie un Gentilhomme, qui vient de l'Hôtel de Condé. Il me dit que M. le Prince a été bleſſé à la main. M. de Longueville avoit forcé la barriere, où il s'étoit préſenté le premier ; il a été auſſi le premier tué ſur le champ ; le reſte eſt aſſez pareil. M. de Guitri noyé, & M. de Nogent auſſi ; M. de Marſillac bleſſé, comme j'ai dit, & une grande quantité d'autres qu'on ne ſçait pas encore. Mais enfin l'Iſſel eſt paſſé ; on nous repréſente M. le Prince dans ce bateau, donnant ſes ordres par-tout avec ce ſang froid & cette valeur divine qu'on lui connoît. On aſſure qu'après cette premiere difficulté on ne trouve plus l'ennemis : ils ſont retirés dans leurs places. La bleſſure de M. de Marſillac eſt un coup de mouſquet dans l'épaule, & un autre dans la mâchoire, ſans caſſer l'os. Adieu, ma chere enfant, j'ai l'eſprit un peu hors de ſa place, quoique mon fils ſoit dans l'armée du Roi ; mais il y aura tant d'autres occaſions, que cela fait trembler & mourir.

A Paris, Lundi 20 Juin 1672.

JE ne puis ſonger, ſans une extrême émotion, à l'état où j'apprends que vous avez été ; & quoique je ſache que vous en êtes

quitte, il m'eſt impoſſible de tourner les yeux ſur le paſſé, ſans une horreur qui me trouble; faut-il donc que cette triſteſſe inutile ſe trouve avec tant d'autres peines qui ſont préſentement dans mon cœur ? Le péril extrême où ſe trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours, les Couriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis, ou de nos connoiſſances, & qui peuvent apporter pis; la crainte qu'on a des mauvaiſes nouvelles, & la curioſité qu'on a de les apprendre; la déſolation de ceux qui ſont outrés de douleur, & avec qui je paſſe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, & l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire, & me tue, & me fait mener une vie ſi contraire à mon humeur & à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne ſanté pour y réſiſter. Vous n'avez jamais vu Paris comme il eſt; tout le monde pleure, ou craint de pleurer. L'eſprit tourne à la pauvre Madame de Nogent. Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je ſais. Mademoiſelle des Vertus étoit retournée depuis deux jours à Port Royal, où elle eſt quaſi toujours: on eſt allé la querir avec Monſieur Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiſelle de Vertus n'avoit qu'à ſe montrer, ce retour ſi précipité marquoit bien quelque choſe de funeſte; en effet, dès qu'elle parut; ah! Mademoiſelle, comment ſe porte Monſieur mon

frere (1) ? ſa penſée n'oſa aller plus loin. Madame, il ſe porte bien de ſa bleſſure; il y a eu un combat. Et mon fils? on ne lui répondit rien. Ah ! Mademoiſelle, mon fils, mon fils, mon cher enfant, répondez moi, eſt-il mort ? Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. Ah! mon cher fils, eſt-il mort ſur le champ ? n'a-t-il pas eu un ſeul moment? ah ! mon Dieu, quel ſacrifice ! & là-deſſus elle tombe ſur ſon lit, & tout ce que la plus vive douleur peut faire, & par des convulſions, & par des évanouiſſemens, & par un ſilence mortel, & par des cris étouffés, & par des larmes ameres, & par des élans vers le ciel, & par des plaintes tendres & pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos; ſa ſanté déjà très-mauvaiſe eſt viſiblement altérée : pour moi, je lui ſouhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puiſſe vivre après une telle perte. Il y a un homme (2) dans le monde, qui n'eſt guères moins touché; j'ai dans la tête, que s'ils s'étoient rencontrés tous deux ſeuls dans ces premiers momens, tous les autres ſentimens auroient fait place à des cris & à des larmes, que l'on auroit redoublés de bon cœur ; c'eſt une viſion. Mais enfin quelle affliction ne montre point notre groſſe Marquiſe d'Huxelles ſur le pied de la bonne amitié ? les maîtreſſes ne

(1) Louis de Bourbon, Prince de Condé.
(2) Monſieur de la Rochefoucauld.

s'en contraignent pas. Toute sa pauvre Maison revient, & son Écuyer, qui arriva hier, ne paroît pas un homme raisonnable; un Courier d'hier au soir apporta la mort du Comte du Plessis (3), qui faisoit faire un pont, & fut tué d'un coup de canon. Monsieur de Turenne assiege Arnheim; on parle aussi du Fort de Skenk. Ah! que ces beaux commencemens seront suivis d'une fin tragique pour bien des gens! Dieu conserve mon pauvre fils; il n'a point été de ce passage de riviere; mais la campagne n'est point finie.

Au milieu de nos chagrins, la description que vous me faites de Madame Colonne & de sa sœur (4), est une chose divine : elle réveille malgré qu'on en ait; c'est une peinture admirable. La Comtesse de Soissons & Madame de Bouillon (5) sont en furie contre ces folles, & disent qu'il faut les enfermer. On ne croit pas aussi que le Roi veuille fâcher Monsieur le Connétable (*Colonne*), qui est assurément le plus grand Seigneur de Rome. En attendant, nous les verrons arriver comme Mademoiselle *de l'Etoile* (6); la comparaison est tout-à-fait plaisante.

Voilà des relations, il n'y en a point de meilleures; vous verrez dans toutes que Mon-

(3) Alexandre de Choiseul, Comte du Plessis, fils de César, Duc de Choiseul, Maréchal de France.

(4) Hortense Mancini, Duchesse de Mazarin.

(5) Mesdames de Soisson & de Bouillon étoient sœurs de Mesdames Colonne & Mazarin.

(6) Du *Roman comique* de Scarron.

ſieur de Longueville eſt cauſe de ſa mort & de celle des autres ; & que Monſieur le Prince a été pere uniquement dans cette occaſion, & point du tout Général d'Armée. Je diſois hier, & l'on m'approuva, que ſi la guerre continue, Monſieur le Duc (7) ſera cauſe de la mort de Monſieur le Prince ; ſon amour pour lui paſſe toute autre paſſion. La Marans eſt abymée ; elle dit qu'elle voit bien qu'on lui cache les nouvelles, & qu'avec Monſieur de Longueville, Monſieur le Prince & Monſieur le Duc ſont morts auſſi ; & qu'on lui diſe, & qu'au nom de Dieu on ne l'épargne point ; qu'auſſi bien elle eſt dans un état qu'il eſt inutile de la ménager. Si on pouvoit rire, on riroit : ah ! ſi elle ſavoit combien peu on ſonge à lui cacher quelque choſe, & combien chacun eſt occupé de ſes douleurs & de ſes craintes, elle ne croiroit pas qu'on eût tant d'application à la tromper.

Les nouvelles que je vous mande, ſont d'original ; c'eſt de Gourville, qui étoit avec Madame de Longueville, lorſqu'elle a reçu ſes lettres ; tous les couriers viennent droit à lui. Monſieur de Longueville avoit fait ſon teſtament avant que de partir ; il fait un legs conſidérable à un fils qu'il a, & qui, à mon avis, paroîtra ſous le nom de Chevalier d'Orléans (8), ſans rien coûter à ſes parens. Savez-

(7) Henri-Jules de Bourbon, fils de Monſieur le Prince.

(8) Il parut ſous le nom de Chevalier de Longue-

vous où l'on mit le corps de Monſieur de Longueville ? dans le même bateau où il avoit paſſé tout vivant, il y avoit deux heures. Monſieur le Prince, qui étoit bleſſé, le fit mettre auprès de lui couvert d'un manteau, en repaſſant le Rhin avec pluſieurs autres bleſſés, pour ſe faire panſer dans une ville en deça de ce fleuve ; de ſorte que ce retour fut la plus triſte choſe du monde. On dit que le Chevalier de Montchevreuil, qui étoit attaché à Monſieur de Longueville, ne veut point qu'on le panſe d'une bleſſure qu'il a reçue auprès de lui.

Mon fils m'a écrit ; il eſt ſenſiblement touché de la perte de Monſieur de Longueville ; il n'étoit point à cette premiere expédition, mais il ſera d'une autre : peut-on trouver quelque ſûreté dans un tel métier ? Je vous conſeille d'écrire à Monſieur de la Rochefoucauld ſur la mort de ſon Chevalier & ſur la bleſſure de Monſieur de Marſillac. J'ai vu ſon cœur a découvert dans cette cruelle aventure : il eſt au premier rang de tout ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendreſſe & de raiſon ; je compte pour rien ſon eſprit & ſon agrément. Je ne m'amuſerai point aujourd'hui à vous dire combien je vous aime.

Du même jour à dix heures du ſoir.

Il y a deux heures que j'ai fait mon pa-

ville, & fut tué pendant le ſiege de Philisbourg en 1688, par un Soldat qui tiroit une becaſſine.

quet; & en revenant de la Ville, je trouve la paix faite, ſelon une lettre qu'on m'a envoyée. Il eſt aiſé de croire que toute la Hollande eſt en allarme & ſoumiſe : le bonheur du Roi eſt au-deſſus de tout ce qu'on a jamais vu. On va commencer à reſpirer; mais quel redoublement de douleur à Madame de Longueville & à ceux qui ont perdu leurs chers enfans ! J'ai vu le Maréchal du Pleſſis, il eſt très-affligé, mais en grand Capitaine. La Maréchale (9) pleure amérement, & la Comteſſe (10) eſt fâchée de n'être point Ducheſſe, & puis c'eſt tout. Ah ! ma fille, ſans l'emportement de M. de Longueville, ſongez que nous aurions la Hollande, ſans qu'il nous en eût rien coûté.

A Paris, Vendredi 24 Juin 1672.

JE ſuis préſentement dans la chambre de ma tante : ſi vous pouviez la voir en l'état qu'elle eſt, vous ne douteriez pas que je ne partiſſe demain matin. Elle a reçu aujourd'hui le Viatique pour la derniere fois; mais comme ſon mal eſt d'être entiérement conſumée, cette derniere goutte d'huile ne ſe trouve pas ſitôt. Elle eſt debout, c'eſt-à-dire, dans ſa chaiſe, avec ſa robe-de-chambre, ſa cornette, une coëffe noire par-deſſus & ſes gants : nulle ſenteur, nulle mal-propreté dans ſa cham-

(9) Colombe le Charron.
(10) Marie-Louiſe le Loup de Bellenave.

bre;

bre ; mais ſon viſage eſt plus changé que ſi elle étoit morte depuis huit jours ; les os lui percent la peau ; elle eſt entiérement étique & deſſéchée ; elle n'avale qu'avec des difficultés extrêmes ; elle a perdu la parole : Monſieur Veſou lui a ſignifié ſon arrêt ; elle ne prend plus de remedes ; la nature ne retient plus rien ; elle n'eſt quaſi plus enflée, parce que l'hydropiſie a cauſé le déſſéchement ; elle n'a plus de douleurs, parce qu'il n'y a plus rien à conſumer ; elle eſt fort aſſoupie, mais elle reſpire encore, & voilà à quoi elle tient : elle a eu des froids & des foibleſſes, qui nous ont fait croire qu'elle étoit paſſée ; on a voulu une fois lui donner l'Extrême-Onction. Je ne quitte plus ce quartier de peur d'accident. Je vous aſſure que quelque choſe que je voie au-delà, cette derniere ſcene me coutera bien des larmes ; c'eſt un ſpectacle difficile à ſoutenir, quand on eſt tendre comme moi. Voilà, ma fille, où nous en ſommes. Il y a trois ſemaines qu'elle nous donna congé à tous, parce qu'elle avoit encore un reſte de cérémonie ; mais préſentement que le maſque eſt ôté, elle nous a fait entendre à l'Abbé & à moi, en nous tendant la main, qu'elle recevoit une extrême conſolation de nous avoir tous deux dans ces derniers momens : cela nous creva le cœur, & nous fit voir qu'on joue long-temps la comédie, & qu'à la mort on dit la vérité. Je ne vous dis plus le jour de mon départ.

Comment pourrois-je vous le dire ?
Rien n'eſt plus incertain que l'heure de la mort (1).

Mais enfin, pourvu que vous vouliez bien ne nous point mander de ne pas partir, il eſt très-certain que nous partirons. Laiſſez-nous donc faire; vous ſavez comme je hais les remords: ce m'eût été un dragon perpétuel, que de n'avoir pas rendu les derniers devoirs à ma pauvre tante. Je n'oublie rien de ce que je crois lui devoir dans cette triſte occaſion. Je n'ai point vu Madame de Longueville, on ne la voit point, elle eſt malade; il y a eu des perſonnes diſtinguées; mais je n'ai pas eu l'honneur d'en être, & je n'ai point de titre pour cela. Il ne paroît pas que la paix ſoit ſi proche que je vous l'avois mandé; mais il paroît un air d'intelligence par-tout, & une ſi grande promptitude à ſe ſoumettre, qu'il ſemble que le Roi n'ait qu'à s'approcher d'une ville, pour qu'elle ſe rende à lui. Sans l'excès de bravoure de Monſieur de Longueville, qui lui a cauſé la mort & à beaucoup d'autres, tout auroit été à ſouhait; mais, en vérité, la Hollande entiere ne vaut pas un tel Prince. N'oubliez pas d'écrire à Monſieur de la Rochefoucauld ſur la mort de ſon Chevalier & la bleſſure de M. de Marſillac; n'allez pas vous fourvoyer, voilà ce qui l'afflige, hélas! je mens: entre nous, ma fille, il n'a pas ſenti la

(1) C'eſt la penſée d'un joli Madrigal de Monreuil.

perte du Chevalier, & il eſt inconſolable de celui que tout le monde regrette. Il faut écrire auſſi au Maréchal du Pleſſis. Tous nos pauvres amis ſont encore en ſanté. Le petit la Troche a paſſé des premiers à la nage, on l'a diſtingué : ſi je ſuis encore ici, dites-en un mot à ſa mere, cela lui fera plaiſir. Ma pauvre tante me pria l'autre jour par ſignes de vous faire mille amitiés, & de vous dire adieu : elle nous fit pleurer; elle a été en peine de la penſée de votre maladie. Notre Abbé vous en fait mille complimens; il faut que vous lui diſiez toujours quelque petite douceur pour ſoutenir l'extrême envie qu'il a de vous aller voir. Vous êtes préſentement à Grignan; j'eſpere que j'y ſerai à mon tour comme les autres; hélas ! je ſuis toute prête. J'admire mon malheur; c'eſt aſſez que je deſire quelque choſe pour y trouver de l'embarras. Je ſuis très-contente des ſoins & de l'amitié du Coadjuteur; je ne lui écrirai point, il m'en aimera mieux : je ſerai ravie de le voir & de cauſer avec lui.

Le Marquis de Villeroi eſt renvoyé à Lyon; le Roi n'a pas voulu qu'il ſoit demeuré avec Monſieur de Munſter. Jarzé a eu permiſſion d'y être, & de ſe faire aſſommer de mille coups. Vous ſavez qu'il étoit auſſi exilé.

A Paris, Lundi 27 Juin 1672.

MA pauvre tante reçut hier l'Extrême-Onction; vous ne vites jamais un spectacle plus triste; elle respire encore; voilà tout ce que je puis vous dire; vous saurez le reste dans son temps : mais enfin, il est impossible de n'être pas sensiblement touchée de voir finir si cruellement une personne qu'on a toujours fort aimée & fort honorée. Vous dites là-dessus tout ce qui peut se dire de plus honnête & de plus raisonnable; j'en userai selon vos avis, & après avoir décidé, je vous ferai part de la victoire, & partirai sans avoir les remords & les inquiétudes que je prévoyois; tant il est impossible de ne pas se tromper dans tout ce que l'on pense : j'avois imaginé que je serois déchirée entre le déplaisir de quitter ma tante, & les craintes de la guerre pour mon fils; Dieu a mis ordre à l'un, je rendrai tous mes derniers devoirs, & le bonheur du Roi a pourvu à l'autre, puisque toute la Hollande se rend sans résistance, & que les Députés sont à la Cour, comme je vous l'avois mandé l'autre jour. Ainsi ma fille, défaisons-nous de croire que nous puissions rien penser de juste sur l'avenir, & considérons seulement le malheur de Madame de Longueville, puisque c'est une chose passée; voilà sur quoi nous pouvons parler. Enfin, la guerre n'a été faite que pour tuer son pauvre enfant; le moment

d'après tout se tourne à la paix ; & enfin, le Roi n'est plus occupé qu'à recevoir les Députés des Villes qui se rendent. Il reviendra *Comte de Hollande ;* cette victoire est admirable, & fait voir que rien ne peut résister aux forces & à la conduite de Sa Majesté. Le plus sûr est de l'honorer & de le craindre, & de n'en parler qu'avec admiration. J'ai vu enfin Madame de Longueville ; le hazard me plaça près de son lit ; elle m'en fit approcher encore davantage, & me parla la premiere ; car pour moi, je ne trouve point de paroles dans une telle occasion. Elle me dit qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne m'eût fait pitié, que rien ne manquoit à son malheur ; elle me parla de Madame de la Fayette, de Monsieur d'Hacqueville, comme de ceux qui la plaindroient le plus ; elle me parla de mon fils, & de l'amitié que son fils avoit pour lui : je ne vous dis point mes réponses, elles furent comme elles devoient être ; & de bonne-foi, j'étois si touchée, que je ne pouvois pas mal dire ; la foule me chassa : mais enfin, la circonstance de la paix est une sorte d'amertume qui me blesse jusqu'au cœur. Quand je me mets à sa place, quand je me tiens à la mienne, j'en loue Dieu, puisqu'elle conserve mon pauvre Sévigné & tous nos amis. Vous êtes présentement à Grignan ; vous voulez m'effrayer de la pensée de ne point me promener, & de n'avoir, ni poires, ni pêches ; mais, ma très-aimable, vous y serez, & quand je serai lasse

de compter vos ſolives, ne pourrai-je point aller ſur vos belles terraſſes? & ne voulez-vous point me donner des figues & des muſcats? Vous avez beau dire, je m'expoſerai à la ſéchereſſe du pays, eſpérant bien de n'en trouver que là : je prévois ſeulement une brouillerie entre nous; c'eſt que vous voudrez que j'aime votre fils plus que votre fille, & je ne crois pas que cela puiſſe être; je me ſuis tellement engagée d'amitié avec cette petite, que je ſens un véritable chagrin de ne pouvoir la mener.

Monſieur de la Rochefoucauld eſt fort en peine de la bleſſure de Monſieur de Marſillac; il craint que ſon malheur ne lui donne la gangrene. Je ne ſais ſi vous devez écrire à Madame de Longueville, je crois qu'oui. On a fait une aſſez plaiſante folie de la Hollande; c'eſt une Comteſſe âgée de près de cent ans; elle eſt bien malade, elle a autour d'elle quatre Médecins; ce ſont les Rois d'Angleterre, d'Eſpagne, de France & de Suede. Le Roi d'Anglererre lui dit, montrez la langue : ah! la mauvaiſe langue! Le Roi de France tient le pouls, & dit, il faut une grande ſaignée : je ne ſais ce que diſent les deux autres, car je ſuis abymée dans la mort; mais enfin, cela eſt aſſez juſte & aſſez plaiſant.

Je ſuis fort aiſe que vous ne ſoyez point groſſe; vous ſerez bientôt remiſe de tous vos autres maux; je n'ai pas de foi à votre laideur. J'ai vu deux ou trois Provençaux, j'ai oublié

leurs noms : mais enfin, la Provence m'eſt devenue fort chere ; elle m'a effacé la Bretagne & la Bourgogne, je les mépriſe.

A Paris, Vendredi premier Juillet 1672.

ENFIN, ma fille, notre chere tante a fini ſa malheureuſe vie ; la pauvre femme nous a fait bien pleurer dans cette triſte occaſion ; & pour moi, qui ſuis tendre aux larmes, j'en ai beaucoup répandu. Elle mourut hier matin à quatre heures, ſans que perſonne s'en apperçût ; on la trouva morte dans ſon lit : la veille elle étoit extraordinairement mal, & par inquiétude elle voulut ſe lever ; elle étoit ſi foible, qu'elle ne pouvoit ſe tenir dans ſa chaiſe, & s'affaiſſoit, & couloit juſqu'à terre ; on la relevoit. Mademoiſelle de la Trouſſe ſe flattoit, & trouvoit que c'étoit qu'elle avoit beſoin de nourriture ; elle avoit des convulſions à la bouche : ma couſine diſoit que c'étoit un embarras que le lait avoit fait dans ſa bouche & dans ſes dents : pour moi je la trouvois très-mal. A onze heures, elle me fit ſigne de m'en aller, je lui baiſai la main, elle me donna ſa bénédiction, & je partis : enſuite elle prit ſon lait par complaiſance pour Mademoiſelle de la Trouſſe ; mais ne pouvant rien avaler, elle lui dit qu'elle n'en pouvoit plus : on la recoucha, elle chaſſa tout le monde, & dit qu'elle s'en alloit dormir : à trois heures, elle eut beſoin de quelque choſe, & fit encore

ſigne qu'on la laiſsât en repos : à quatre heures, on dit à Mademoiſelle de la Trouſſe que Madame dormoit ; ma cousine dit qu'il ne falloit pas l'éveiller pour prendre ſon lait : à cinq heures, elle dit qu'il falloit voir ſi elle dormoit ; on approche de ſon lit, on la trouve morte : on crie, on ouvre les rideaux ; ſa fille ſe jette ſur cette pauvre femme, elle veut la réchauffer, reſſuſciter ; elle l'appelle, elle crie, elle ſe déſeſpere : enfin, on l'arrache, & on la met par force dans une autre chambre ; on me vient avertir, je cours toute émue, je trouve cette pauvre tante toute froide, & couchée ſi à ſon aiſe, que je ne crois pas que depuis ſix mois elle ait eu un moment ſi doux que celui de ſa mort : elle n'étoit quaſi point changée, à force de l'avoir été auparavant : je me mis à genoux, & vous pouvez penſer ſi je pleurai abondamment à la vue de ce triſte ſpectacle. J'allai voir enſuite Mademoiſelle de la Trouſſe, dont la douleur fend les pierres : je les amenai toutes deux ici : le ſoir Madame de la Trouſſe vint prendre ma couſine pour la mener chez elle, & à la Trouſſe dans trois jours, en attendant le retour de Monſieur de la Trouſſe. Mademoiſelle de Méri a couché ici : nous avons été ce matin au Service, elle retourne ce ſoir chez elle, parce qu'elle le veut, & me voilà prête à partir. Je ne puis plus recevoir de vos lettres ici. Vous ne m'avez point écrit le dernier ordinaire : vous deviez m'en avertir pour m'y préparer : je ne puis vous dire quel

chagrin

chagrin cet oubli m'a donné, ni de quelle longueur m'a paru cette semaine : c'est la premiere fois que cela vous est arrivé ; j'aime encore mieux en avoir été plus touchée par n'y être pas accoutumée : j'espere de vos nouvelles Dimanche. Adieu donc, ma chere enfant. On m'a promis une relation, je l'attends ; il me semble que le Roi continue ses conquêtes. Vous ne m'avez pas dit un mot sur la mort de Monsieur de Longueville, ni sur tout le soin que j'ai eu de vous instruire, ni sur toutes mes lettres ; je parle à une sourde ou à une muette, je vois bien qu'il faut que j'aille à Grignan ; vos soins sont usés, on voit la corde. Adieu donc jusqu'au revoir. Notre Abbé vous fait mille amitiés ; il est adorable du bon courage qu'il a de vouloir venir en Provence.

A Paris, Dimanche, 3 Juillet 1672.

JE m'en vais à Livri mener ma petite enfant ; ne vous mettez nullement en peine d'elle, j'en ai des soins extrêmes, & je l'aime assurément beaucoup plus que vous ne l'aimez. J'irai demain dire adieu à Monsieur d'Andilli, & reviendrai Mardi pour achever quelques bagatelles, & partir ce qui s'appelle incessamment. Je laisse cette lettre à ma belle Troche, qui se charge de vous mander toutes les nouvelles ; elle s'en acquittera mieux que moi : l'intérêt qu'elle a dans l'Armée, la rend mieux

inſtruite qu'une autre, & principalement qu'une autre, qui depuis quatre jours n'a vu que des larmes, du deuil, des ſervices, des enterremens & la mort enfin. Je vous avoue que j'ai été fort accablée de chagrin, quand mon laquais eſt venu me dire qu'il n'y avoit point de lettres pour moi à la poſte : voici la deuxieme fois que je n'ai pas un mot de vous ; je crois que ce pourroit être la faute de la poſte, ou de votre voyage ; mais cela ne laiſſe pas de déplaire beaucoup : comme je ne ſuis point accoutumée à la peine que je ſouffre dans cette occaſion, je la ſoutiens d'aſſez mauvaiſe grace. Vous avez été ſi malade, qu'il me ſemble toujours qu'il vous en arrivera quelque malheur, & vous en avez été ſi entourée depuis que vous n'êtes plus avec moi, que j'ai raiſon de les craindre tous, puiſque vous n'en craignez pas un. Adieu, ma très-chere, je vous en dirois davantage, ſi j'avois reçu de vos nouvelles.

A Livri, Dimanche au ſoir 3 Juillet 1672.

AH ! ma fille, j'ai bien des excuſes à vous faire de la lettre que je vous ai écrite ce matin en partant pour venir ici. Je n'avois point reçu votre lettre ; mon ami de la poſte m'avoit mandé que je n'en avois point ; j'étois au déſeſpoir. J'ai laiſſé le ſoin à Madame de la Troche de vous mander toutes les nouvelles & je ſuis partie là-deſſus. Il eſt dix heures du

ſoir; & Monſieur de Coulanges que j'aime comme ma vie, & qui eſt le plus joli homme du monde, m'envoie votre lettre qui étoit dans ſon paquet; & pour me donner cette joie, il ne craint point de faire partir ſon laquais au clair de la lune : il eſt vrai, mon enfant, qu'il ne s'eſt point trompé dans l'opinion de m'avoir fait un grand plaiſir. Je ſuis fachée que vous ayez perdu un de mes paquets; comme ils ſont pleins de nouvelles, cela vous dérange, & vous ôte du train de ce qui ſe paſſe. Vous devez avoir reçu des relations très-exactes; elles vous auront fait voir que le Rhin étoit mal défendu; le grand miracle c'eſt de l'avoir paſſé à la nage. Monſieur le Prince & ſes Argonautes (1) furent dans un bateau : les premieres troupes qu'ils rencontrerent au délà, demandoient quartier, quand le malheur voulut que Monſieur de Longueville, qui ſans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchemens, & pouſſé d'une bouillante ardeur, arrive à la barriere, où il tue le premier qui ſe trouve ſous ſa main : en même-temps on le perce de cinq ou ſix coups. Monſieur le Duc le ſuit, Monſieur le Prince ſuit ſon fils, & tous les autres ſuivent Monſieur le Prince; voilà où ſe fit la tuerie, qu'on auroit, comme vous voyez, très-bien évitée, ſi l'on avoit ſu l'envie que ces gens-là

(1) C'eſt le nom qui fut donné à l'élite des Princes Grecs, qui ſuivirent Jaſon à Colchos pour la conquête de la Toiſon d'or.

avoient de ſe rendre : mais tout eſt marqué dans l'ordre de la Providence.

Le Comte de Guiche a fait une action, dont le ſuccès le couvre de gloire, car ſi elle eût tourné autrement, il étoit criminel. Il ſe charge de reconnoître ſi la riviere eſt guéable il dit qu'oui; elle ne l'eſt pas, des eſcadrons entiers paſſent à la nage ſans ſe déranger ; il eſt vrai qu'il paſſe le premier, cela ne s'eſt jamais hazardé; cela réuſſit, il enveloppe des eſcadrons, & les force à ſe rendre : vous voyez bien que ſon honneur & ſa valeur ne ſe ſont point ſéparés ; mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela. Uu Chevalier de Nantouillet étoit tombé de cheval, il va au fond de l'eau, il revient, il y rentre, il revient encore ; enfin, il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache, ce cheval le mene à bord, il monte ſur le cheval, ſe trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans ſon chapeau, & revient gaillard : voilà qui eſt d'un ſang froid qui me fait ſouvenir d'Oronte Prince des Maſſagetes. Au reſte, il n'eſt rien de plus vrai que Monſieur de Longueville avoit été à confeſſe avant que de partir : comme il ne ſe vantoit jamais de rien, il n'en avoit pas même fait ſa cour à Madame ſa Mere ; mais ce fut une confeſſion conduite, par nos amis & dont l'abſolution fut différée plus de deux mois : cela s'eſt trouvé ſi vrai, que Madame de Longueville n'en peut pas douter : vous pouvez penſer quelle conſolation. Il faiſoit

une infinité de libéralités & de charités que perſonne ne ſavoit, & qu'il ne faiſoit qu'à condition qu'on n'en parlât point : jamais un homme n'a eu tant de ſolides vertus; il ne lui manquoit que des vices, c'eſt-à-dire, un peu d'orgueil, de vanité, de hauteur; mais du reſte, jamais on n'a été ſi près de la perfection; *pago lui, pago il mondo ;* il étoit au-deſſus des louanges; pourvu qu'il fût content de lui, c'étoit aſſez. Je vois ſouvent des gens qui ſont encore fort éloignés de ſe conſoler de cette perte ; mais pour tout le gros du monde, ma pauvre enfant, cela eſt paſſé; cette triſte nouvelle n'a aſſommé que trois ou quatre jours : la mort de MADAME (2) dura bien plus long-temps. Les intérêts particuliers de chacun pour ce qui ſe paſſe à l'armée, empêchent la grande application pour les malheurs d'autrui. Depuis ce premier combat, il n'a été queſtion que de villes rendues, & de Députés qui viennent demander la grace d'être reçus au nombre des ſujets nouvellement conquis de Sa Majeſté. N'oubliez pas d'écrire un petit mot à la Troche ſur ce que ſon fils s'eſt diſtingué dans ce paſſage de riviere; on l'a loué devant le Roi, comme un des plus hardis. Il n'y a nulle apparence qu'on ſe défende contre une armée ſi victorieuſe. Les François ſont jolis aſſurément; il faut que tout leur cede pour les actions d'éclat & de témérité : enfin, il n'y a plus de riviere pré-

(2) Henriette-Anne d'Angleterre.

ſentement qui ſerve de défenſe contre leur exceſſive valeur. Au reſte, voici bien des nouvelles; j'avois amené ici ma petite enfant pour y paſſer l'été; j'ai trouvé qu'il y fait ſec, il n'y a point d'eau; la nourrice craint de s'y ennuyer; que fais-je à votre avis? je la ramenerai après-demain chez moi tout paiſiblement; elle ſera avec *la mere Jeanne*, qui fera leur petit ménage; Madame de Sanzei ſera à Paris; elle ira la voir, j'en ſaurai des nouvelles très-ſouvent: voilà qui eſt fait, je change d'avis, ma maiſon eſt jolie, & ma petite ne manquera de rien: il ne faut pas croire que Livri ſoit charmant pour une nourice comme pour moi. Adieu, ma divine enfant, pardonnez le chagrin que j'avois d'avoir été ſi longtemps ſans recevoir de vos lettres; elles me ſont toujours ſi agréables, qu'il n'y a que vous qui puiſſiez me conſoler de n'en point avoir.

A Paris, Vendredi 8 Juillet 1672.

ENFIN, ma fille, vous êtes à Grignan, & vous m'attendez ſur votre lit: pour moi, je ſuis dans l'agitation du départ, & ſi je voulois être tout le jour à rêver, je ne vous verrois pas ſitôt; mais je pars, & ſi je vous écris encore Lundi, c'eſt le bout du monde. Soyez bien pareſſeuſe avant que j'arrive, afin de n'avoir plus aucune pareſſe dans le corps, quand j'arriverai: il eſt vrai que nos humeurs ſont

un peu oppoſées; mais il y a bien d'autres choſes ſur quoi nous ſommes de même avis; & puis, comme vous dites, nos cœurs nous répondent quaſi de notre degré de parenté. J'ai été à Saint-Maur faire mes adieux, ſans les faire pourtant; car, ſans vanité, la délicateſſe de Madame de la Fayette ne peut ſouffrir ſans émotion la perte d'une amie comme moi; je vous dis ce qu'elle dit. J'y fus avec Monſieur de la R. F. nous cauſâmes fort en chemin; nous trouvâmes là Madame du Pleſſis, Meſdemoiſelles de la Rochefoucauld, & Gourville, qui avec un coup de baguette nous fit ſortir de terre un ſouper admirable. Madame de la Fayette me retint à coucher. Le lendemain la Troche & l'Abbé Arnauld vinrent me quérir, & me voilà faiſant mes paquets. J'ai dit adieu à Monſieur d'Andilli; je m'en vais courir encore pour mille affaires; il y a bien long-temps que je n'ai eu le cœur ſi content. Mon fils m'a écrit, & me parle comme un homme qui croit avoir fini ſa campagne; il dit que tout eſt ſoumis au Roi; que Grotius (1) eſt revenu pour achever de conclure la paix, & que la ſeule choſe qui ſoit impoſſible à Sa Majeſté, c'eſt de trouver des ennemis qui lui réſiſtent. Il ajoute que ſi les armées ſe retirent d'auſſi bonne heure qu'on le croit, il viendra nous trouver à Grignan. Il me parle fort de vous; quand vous lui écri-

(1) Ambaſſadeur de la République de Hollande en France, & Penſionnaire de Roterdam.

rez, priez-le bien de faire cette jolie équipée. Il a vu le Chevalier de Grignan qui se porte bien, & qui lui a dit qu'il ne m'écrivoit pas souvent ; mais il ne s'est pas vanté de n'avoir seulement pas fait de reponse à un billet que je lui avois écrit : c'est *le petit glorieux ;* on lui pardonne, pourvu qu'il ne soit pas tué.

Il y a un nombre infini de pleureuses de la mort de Monsieur de Longueville ; cela décrédite un peu le métier ; elles vouloient toutes avoir des conversations avec Monsieur de la Rochefoucauld ; mais lui, qui craint d'être ridicule plus que toutes les choses du monde, il les a fort bien envoyées se consoler ailleurs. La Marans est abymée ; il y a dix mois qu'elle n'a vu sa sœur (2) ; elles sont mal ensemble ; elle y fut, il y a trois jours, toute masquée, & sans aucun préambule, ni se démasquer, quoique sa sœur la reconnut d'abord, elle lui dit en pleurant ; ma sœur, je viens ici pour vous prier de me dire comment vous étiez, quand votre amant mourut ; pleurâtes-vous long-temps ? ne dormiez-vous point ? quelque chose vous pesoit-il sur le cœur ? mon Dieu ! comment faisiez-vous ? cela est bien cruel ; parliez-vous à quelqu'un ? étiez-vous en état de lire ? sortiez-vous ? mon Dieu, que cela est triste ! Enfin, ma fille, ne croyez-vous pas l'entendre ? Sa sœur lui dit ce qu'elle voulut, & courut conter cette scene à Monsieur de la R. F. qui en riroit, s'il pouvoit rire. Pour

(2) Mademoiselle de Montalais.

nous, il eſt vrai que nous avons trouvé cette folie digne d'elle, & pareille à la belle équipée qu'elle fit, quand elle alla trouver le bon homme d'Andilli, le croyant le Druide Adamas, à qui toutes les Bergeres du Lignon alloient conter leurs hiſtoires & leurs infortunes & en recevoient une grande conſolation. J'ai cru que ce récit vous divertiroit auſſi-bien que nous. Dampierre eſt très-affligée; mais elle cede à Théobon, qui pour la mort de ſon frere s'eſt enfermée à nos Sœurs de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine. La Caſtelnau eſt conſolée; on lui a dit que M. de Longueville diſoit à Ninon : Mademoiſelle, délivrez-moi donc de cette groſſe Marquiſe de Caſtelnau : là-deſſus, elle danſe. Pour la Marquiſe d'Huxelles, elle eſt affligée, comme une honnête & véritable amie. Le petit enfant de M. de Longueville eſt ce même petit apôtre, dont vous avez tant ouï parler; c'eſt une des plus belles hiſtoires de nos jours. Je crois que vous n'oublierez pas d'écrire à ma couſine de la Trouſſe, dont la douleur & le mérite à l'égard des ſoins qu'elle a eus de ſa mere, ſont au deſſus de toute louange.

Je vous prie, quoi qu'on diſe, de faire faire de l'huile de ſcorpion (3); afin que nous trouvions en même-temps les maux & les méde-

(3) Les ſcorpions ſont aſſez communs en Provence, ſur-tout dans les lieux bas & humides; & l'huile de ſcorpion eſt ſouveraine, à ce qu'on dit, contre la piquûre de ces inſectes.

cines. Pour vos cousins, j'en parlois l'autre jour ; un Provençal m'assura que ce n'étoient pas les plus importuns que vous eussiez à Grignan, & qu'il y en avoit d'une autre espece, qui, sans vous blesser en trahison, vous faisoient bien plus de mal. Je comprends assez que vous avez présentement un peu de l'air de Madame de *Sotenville* ; mais bientôt vous aurez à recevoir une compagnie, qui vous fera mettre en œuvre le colombier, & la garenne, & même la basse-cour : ah ! c'est bien pour dire des fadaises que je dis tout cela ; car si vous en mettez un pigeon davantage, nous ne le souffrirons pas ; c'est le moyen de faire mourir notre Abbé, que de le tenter de mangeaille ; votre ordinaire n'est que trop bon. La Mousse (4) a été un peu ébranlé de la crainte des puces, des punaises, des scorpions, des chemins, & du bruit qu'il trouvera peut-être ; tout cela lui faisoit un monstre, dont je me suis bien moquée ; & puis dire, *quelle figure ! hélas ! je ne suis rien ; il y aura tant de monde :* nous appelons cela des humilités glorieuses. D'Hacqueville reviendra bientôt ; mais il ne me trouvera plus. J'ai fait faire vos complimens à Madame de Termes, & pourquoi non ? M. de Vivonne est fort mal de sa blessure, M. de Marsillac pas trop bien de la sienne, & M. le Prince est quasi guéri. Je ne sais point de nouvelles particulieres. On espere

(4) Il devoit faire le voyage de Grignan avec Madame de Sévigné & l'Abbé de Coulanges.

toujours la paix & la conquête entiere de la Hollande. Nimegue fait mine de se défendre ; mais on s'en moque. Je vous envoie un joli madrigal & la gazette de Hollande ; j'y trouve l'article des deux sœurs (5), & celui d'Amsterdam, fort plaisans. Adieu, ma très-chere enfant, pensez-vous que je vous aime ?

A Paris, Lundi 11 *Juillet* 1672.

NE parlons plus de mon voyage ; il y a si long-temps que nous ne disons autre chose, qu'enfin cela fatigue : les longues espérances usent la joie, comme les longues maladies usent la douleur : vous aurez dépensé tout le plaisir de me voir en m'attendant ; quand j'arriverai, vous serez toute accoutumée à moi. J'ai été obligée de rendre les derniers devoirs à ma tante ; il a fallu encore quelques jours au-delà ; enfin, voilà qui est fait, je pars Mercredi, & vais coucher à Essonne ou à Melun : je vais par la Bourgogne ; je ne m'arrêterai point à Dijon : je ne pourrai pas refuser quelques jours en passant à quelque vieille tante que je n'aime guères ; je vous écrirai d'où je pourrai ; je ne puis marquer aucun jour. Le temps est divin ; notre Abbé est gai & content ; la Mousse est un peu effrayé de la longueur du voyage, mais je lui donnerai du courage : pour moi, je suis ravie, & si vous en doutez, mandez le

(5) Mesdames Colonne & Mazarin.

moi, à Lyon, afin que je m'en retourne ſur mes pas. Voilà, ma fille, tout ce que j'avois à vous dire là-deſſus; mais je veux vous louer de n'être point groſſe, & vous conjurer de ne le point devenir; ſi ce malheur vous arrivoit dans l'état où vous êtes de votre maladie, vous ſeriez maigre & laide pour toujours: donnez-moi le plaiſir de vous retrouver auſſi-bien que je vous ai donnée, & pouvoir un peu trotter avec vous où la fantaiſie nous prendra d'aller; M. de Grignan vous doit donner, & à moi auſſi, cette marque de ſa complaiſance. Ne croyez donc pas que vos belles actions ne ſoient pas remarquées; les beaux procédés méritent toujours des louanges; continuez, voilà tout. Vous me parlez de votre Dauphin; je vous plains de l'aimer ſi tendrement, vous aurez beaucoup de douleurs & de chagrins à eſſuyer. Je n'aime que trop la petite de Grignan; je l'ai donc ôtée de Livri contre mes premieres réſolutions; elle eſt cent fois mieux ici; elle a commencé à me faire trouver que j'avois bien fait; elle a eu depuis ſon retour une très-jolie petite vérole volante, dont elle n'a point du tout été malade: ce que le petit Pecquet a traité en deux viſites, auroit fait un grand embarras, ſi elle avoit été à Livri; vous me demanderez ſi je l'ai toujours vue, je vous dirai qu'oui; je ne l'ai point abandonnée; je ſuis pour le mauvais air, comme vous êtes pour les précipices: enfin, je la laiſſe en parfaite ſanté au milieu de toutes

ſortes de ſecours, Madame du Pui-du-Fou & Pecquet la ſevreront à la fin d'Août; & comme la nourrice eſt une femme attachée à ſon mari, à ſes enfans, à ſes vendanges & à tout ſon ménage, Madame du Pui-du-Fou m'a promis de me donner une femme pour avoir ſoin de ma petite, quand la nourrice ne ſera plus auprès d'elle. Cette femme ſera aidée de *Marie* que la petite aime & connoît fort, & la bonne *mere Jeanne* fera toujours leur petit ménage; M. de Coulanges & Madame de Sanzei en auront un ſoin extrême, en ſorte que nous en aurons l'eſprit en repos. J'ai été fort approuvée de l'avoir ramenée ici; Livri n'eſt pas trop bon ſans moi pour ces ſortes de gens-là. Voilà qui eſt donc réglé. Adieu, ma très-aimable. M. de Grignan veut-il bien que je lui rende une viſite dans ſon beau château?

A Auxerre, Samedi 16 Juillet 1672.

ENFIN, ma fille, nous voilà. Je ſuis encore bien loin de vous, & je ſens pourtant déja le plaiſir d'en être plus près. Je partis Mercredi de Paris avec le chagrin de n'avoir pas reçu de vos lettres le Mardi: l'eſpérance de vous trouver au bout d'une ſi longue carriere, me conſole. Tout le monde nous aſſuroit agréablement que je voulois faire mourir notre cher Abbé, de l'expoſer dans un voyage de Provence au milieu de l'été; il a eu

le courage de ſe moquer de tous ces diſcours, & Dieu l'en a récompenſé par un temps à ſouhait ; il n'y a point de pouſſiere, il fait frais, & les jours ſont d'une longueur infinie : voilà tout ce qu'on peut ſouhaiter. Notre Mouſſe prend courage ; nous voyageons un peu gravement ; M. de Coulanges nous eût été bon pour nous réjouir. Nous n'avons point trouvé de lecture qui fût digne de nous que Virgile, non pas *traveſti*, mais dans toute la majeſté du Latin & de l'Italien (1). Pour avoir de la joie, il faut être avec des gens réjouis ; vous ſavez que je ſuis comme on veut, mais je n'invente rien. Je ſuis un peu triſte de ne plus ſavoir ce qui ſe paſſe en Hollande ; quand je ſuis partie, on étoit entre la paix & la guerre ; c'étoit le pas le plus important où la France ſe ſoit trouvée depuis très-long-temps ; les intérêts particuliers s'y rencontrent avec ceux de l'Etat. Adieu donc, ma chere enfant, j'eſpere que je trouverai de vos nouvelles à Lyon. Vous êtes très-obligée à notre cher Abbé & à la Mouſſe, à moi point du tout.

(1) Annibal Caro a fait une Traduction de l'Enéide en vers Italiens, qui eſt la ſeule juſqu'ici qui ait rendu en quelque maniere toutes les beautés de l'original.

A Lyon, Mercredi 27 Juillet 1672.

SI cette date ne vous plaît pas, je ne ſais que vous faire. Je reçus hier deux de vos lettres par Madame de Rochebonne (1), dont la reſſemblance me ſurprit au-delà de tout ce que j'ai jamais vu; enfin, c'eſt M. de Grignan qui compoſe une très-aimable femme; elle vous adore: je ne vous dirai point combien je l'aime, ni combien je comprends que vous devez l'aimer. Pour Monſieur ſon beau-frere (2), c'eſt un homme qui emporte le cœur, une facilité, une liberté dans l'eſprit, qui me convient & qui me charme; je ſuis logée chez lui. M. l'Intendant (3), Madame ſa femme & Madame de Coulanges, vinrent me prendre au ſortir du bateau Lundi; je ſoupai chez eux; j'y dînai hier: on me promene; on me montre; je reçois mille civilités, j'en ſuis honteuſe; je ne ſais ce qu'on a à me tant eſtimer. Je voulois partir demain; Madame de Coulanges a voulu encore un jour, & met à ce prix ſon voyage de Grignan; j'ai cru vous faire plaiſir de conclure ce marché: je ne par-

(1) Théreſe Adhémar de Monteil, ſœur de Monſieur de Grignan, Comteſſe de Rochebonne.

(2) N. de Châteauneuf, Chanoine, Comte & Chamarier de l'Egliſe de S. Jean de Lyon, frere du feu Comte de Rochebonne, Commandant pour le Roi en Lyonnois.

(3) M. du Gué-Bagnols, pere de Madame de Coulanges.

tirai donc que Vendredi matin ; nous irons coucher à Valence ; j'ai de bons patrons, ſurtout j'ai prié qu'on ne me donnât pas les vôtres, qui ſont de francs coquins : on me recommande comme une Princeſſe. Je ſerai Samedi à une heure après-midi à *Robinet* (4), à ce que dit M. le Chamarier ; ſi vous m'y laiſſez, j'y demeurerai. Je ne vous parlerai point du tout de ma joie : notre cher Abbé ſe porte bien ; c'eſt à lui que vous devez adreſſer tous vos complimens : la Mouſſe eſt encore en vie. Nous vous ſouhaitons, & le cœur me bat, quand j'y penſe. Mon équipage eſt venu juſqu'ici ſans aucun malheur, ni aucune incommodité ; hier au ſoir, il ſe noya un de mes chevaux à l'abbreuvoir, de ſorte que je n'en ai plus que cinq ; je vous ferai honte, mais ce n'eſt pas ma faute. On m'a fait des complimens ſur cette perte, je la ſoutiens en grande ame. Je n'aurai point mon carroſſe à ce *Robinet ;* nous ſommes cinq, comptez là-deſſus, notre Abbé, la Mouſſe, deux femmes-de-chambre, & moi. Madame de Coulanges veut me perſuader de paſſer l'été ici, & qu'il eſt ridicule d'aller plus loin, & que je vous envoie ſeulement un compliment ; je voudrois que vous lui entendiſſiez dire ces folies. Elle nous viendra voir, & vous réjouira. Bagnols s'en va à Paris, vous vous paſſerez très-bien de ſa femme : je ne laiſſe pas de faire

(4) C'eſt où l'on débarque à deux lieues de Grignan.

valoir

valoir vos honnêtetés, & je les redouble quand je vois qu'elle n'a nul deſſein de venir à Grignan. Adieu, ma très-chere enfant, la vôtre ſe porte bien, elle eſt à Paris au milieu de tous les ſecours, & plus viſitée que moi; j'ai eu bon eſprit de la laiſſer là; je l'aime cette petite. Voilà Madame de Rochebonne, je la baiſe, & je crois baiſer ſon frere (5); c'eſt ce qui fait que je ne lui ferai aucune autre amitié. Ah! quelle joie d'aller à vous, ma belle Comteſſe!

A Marſeille, Mercredi..... 1672.

JE vous écris après la viſite de Madame l'Intendante, & une harangue très-belle. J'attends un préſent, & le préſent attend ma piſtole. Je ſuis ravie de la beauté ſinguliere de cette Ville. Hier le temps fut divin; & l'endroit (1) d'où je découvris la mer, *les baſtides*, les montagnes & la ville, eſt une choſe étonnante: mais ſur-tout, je ſuis ravie de Madame de Mont-furon (2); elle eſt aimable, & on l'aime ſans balancer. Une foule de Chevaliers vinrent voir M. de Grignan à ſon arrivée; des noms connus, des Saint-Hérem, &c.

(5) M. de Grignan.

(1) Ce lieu s'appelle en langage du pays, *la viſto*. On s'y arrête ordinairement pour admirer la beauté de ce point de vue.

(2) Marie de Pontevez de Buous, femme de Léon de Valbelle, Marquis de Montfuron, & couſine germaine de M. de Grignan.

des aventuriers, des épées, des chapeaux du bel air, une idée de guerre, de roman, d'embarquement, d'aventures, de chaînes, de fers, d'eſclaves, de ſervitude, de captivité ; moi, qui aime les romans, je ſuis tranſportée. M. de Marſeille vint hier au ſoir ; nous dînons enſemble ; c'eſt l'affaire des deux doigts de la main. Il fait un temps abominable ; j'en ſuis triſte ; nous ne verrons, ni mer, ni galères, ni port. Je demande pardon à Aix ; mais Marſeille eſt bien joli & plus peuplé que Paris. Il y a cent mille ames au moins ; de vous dire combien il y en a de belles, c'eſt ce que je n'ai pas le loiſir de compter ; l'air en gros eſt un peu ſcélérat, & parmi tout cela je voudrois être avec vous. Je n'aime aucun lieu ſans vous, & moins la Provence qu'un autre ; c'eſt un vol que je regretterai. Remerciez Dieu d'avoir plus de courage que moi ; mais ne vous moquez pas de mes foibleſſes, ni de mes chaînes.

A Marſeille, Jeudi..... 1672.

LE Diable eſt déchaîné en cette Ville ; de mémoire d'homme on n'a point vu de temps ſi affreux. J'admire plus que jamais de donner avec tant d'oſtentation les choſes du dehors, & de refuſer en particulier ce qui tient au cœur ; poignarder & embraſſer, ce ſont des manieres : on voudroit m'avoir ôté l'eſprit ; car au milieu de mes honnêtetés, on voit que je vois ; & je crois qu'on riroit avec

moi, si on l'osoit, tout est de carême prenant. Nous dînâmes hier chez M. de Marseille ; ce fut un très-bon repas. Il me mena l'après-dînée faire des visites nécessaires, & il me laissa le soir ici. Le G... me donna des violons que je trouvai très-bons ; il vint des masques plaisans, il y avoit une petite Grecque fort jolie ; votre mari tournoit tout autour : ma fille, c'est un frippon ; si vous étiez bien glorieuse, vous ne le regarderiez jamais. Il y a un Chevalier de Saint-Même qui danse à mon gré ; il étoit en Turc ; il ne hait pas la Grecque, à ce qu'on dit. Je trouve, comme vous, que Bétomas ressemble à Lauzun, & Madame de Montfuron à Madame d'Armagnac, & Mademoiselle des Pennes à feue Mademoiselle de Cossé. Nous ne parlons que de Mademoiselle de Scudéri & de la Troche avec la Brétéche, & de toutes choses avec plusieurs qui connoissent Paris. Si tantôt il fait un moment de soleil, M. de Marseille me menera béer. En un mot, j'ai déja de Marseille & de votre absence jusques-là, & en même-temps je porte ma main un peu au-dessus de mes yeux. La *Santa-Crux* (1) est belle, fraîche, gaie, naturelle ; rien n'est faux, ni emprunté dans sa personne. Je vous prie de songer déja à des remercimens pour elle, & à la louer du rigodon où elle triomphe. Adieu, très-aimable, la pensée de

(1) N. de Galéans, Marquise de Forbin-sainte-Croix.

ne vous avoir point vu danſer ici, gâte abſolument ce qu'on y voit.

A Marſeille, Jeudi à minuit 1672.

JE vous ai écrit ce matin; voici ce que j'ai fait depuis : j'ai été à la Meſſe à ſaint-Victor avec l'Evêque; de-là par mer voir la Réale, & l'exercice, & toutes les banderoles, & des coups de canon, & des ſauts périlleux d'un Turc : enfin, on dîne, & après-dîné, me revoilà ſur le poing de M. de Marſeille, à voir la citadelle, & la vue qu'on y découvre; & puis, à l'arcenal, voir tous les magaſins & l'hôpital; & puis, ſur le port; & puis, ſouper chez ce Prélat, où il y avoit toutes ſortes de muſiques. Nous avons eu une converſation où j'ai bien dit, ce me ſemble, & où, ſans aucune rudeſſe, ni brutalité, ni colere, mais raiſonnablement & de ſang froid, je lui ai fait voir l'horreur de ſon procédé, & combien il m'eût été plus cher de m'avoir témoigné une véritable amitié à Lambeſc, que de m'accabler de cérémonies & de feſtins à Marſeille, & que mon cœur étant encore bleſſé, tout cela n'étoit que pour le public : il m'a paru embarraſſé; & en effet, plus la choſe s'éloigne, plus il la voit comme elle eſt. Il n'y a point de réponſe à ne me vouloir pas obliger dans une bagatelle, où lui-même, s'il m'avoit eſtimée, il auroit trouvé vingt expédiens au

lieu d'un. J'ai repaſſé ſur la maniere dont ſa haine a paru dans cette occaſion ; j'ai dit que le prétexte étant ſi petit & ſi mince, on voyoit la corde & le fond : enfin, nous nous ſommes ſéparés ; mais ſoyez certaine que quand je ſerois en faveur, il ne m'auroit pas mieux reçue ici. Nous partons demain à cinq heures du matin. Je vous quitte, ma petite ; j'ai reçu votre lettre, & lu vos tendreſſes avec des ſentimens qui ne s'expliquent point.

A Lambeſc, Mardi 20 Décembre 1672, à dix heures du matin.

QUAND on compte ſans la Providence, il faut très-ſouvent compter deux fois. J'étois toute habillée à huit heures, j'avois pris mon caffé, entendu la Meſſe, tous les adieux faits, le bardot chargé, les ſonnettes des mulets m'avertiſſoient qu'il falloit monter en litiere ; ma chambre étoit pleine de monde ; on me prioit de ne point partir, parce que depuis pluſieurs jours il pleut beaucoup, & depuis hier continuellement, & même dans ce moment plus qu'à l'ordinaire. Je réſiſtois hardiment à tous ces diſcours, faiſant honneur à la réſolution que j'avois priſe, & à tout ce que je vous mandai hier par la poſte, en aſſurant que j'arriverois Jeudi ; lorſque tout d'un coup Monſieur de Grignan en robe de chambre d'omelette m'a parlé ſi ſérieuſement de la témérité de mon entrepriſe, diſant que mon

muletier ne ſuivroit pas ma litiere ; que mes mulets tomberoient dans des foſſés ; que mes gens ſeroient mouillés, & hors d'état de me ſecourir ; en ſorte qu'en un moment j'ai changé d'avis, & j'ai cédé entiérement à ſes ſages remontrances : ainſi, ma fille, coffres qu'on rapporte, mulets qu'on dételle, filles & laquais qui ſe ſechent pour avoir ſeulement traverſé la cour, & Meſſager que l'on vous envoie, connoiſſant vos bontés & vos inquiétudes, & voulant auſſi appaiſer les miennes, parce que je ſuis en peine de votre ſanté, & que cet homme, ou reviendra nous en apporter des nouvelles, ou me trouvera par les chemins. En un mot, ma chere enfant, il arrivera à Grignan Jeudi au lieu de moi ; & moi je partirai bien véritablement, quand il plaira au ciel & à M. de Grignan, qui me gouverne de bonne foi, & qui comprend toutes les raiſons qui me font ſouhaiter paſſionnément d'être à Grignan. Si M. de la Garde pouvoit ignorer tout ceci, j'en ſerois fort aiſe ; car il va triompher du plaiſir de m'avoir prédit tout l'embarras où je me trouve ; mais qu'il prenne garde à la vaine gloire, qui pourroit accompagner le don de prophétie dont il voudroit ſe flatter. Enfin, ma fille, me voilà, ne m'attendez plus du tout, je vous ſurprendrai, & ne me hazarderai point, de peur de vous donner de la peine, & à moi auſſi. Adieu, ma très-chere & très-aimable ; je vous aſſure que je ſuis fort affligée d'être priſonniere à Lambeſc ; mais le moyen

de deviner des pluies, qu'on n'a point vues dans ce pays depuis un siecle ?

Madame de Sévigné, qui étoit arrivée à Grignan vers les derniers jours de Juillet 1672, fut obligée de s'en retourner à Paris vers les premiers jours d'Octobre 1673 ; & c'eſt de ce temps-là que recommence ſon commerce de lettres avec Madame de Grignan.

A Montelimart, Jeudi 5 Octobre 1673.

VOICI un terrible jour (1), ma chere enfant, je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je ſonge à tous les pas que vous faites & à tous ceux que je fais, & combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette ſorte, nous puiſſions jamais nous rencontrer. Mon cœur eſt en repos, quand il eſt auprès de vous ; c'eſt ſon état naturel, & le ſeul qui peut lui plaire. Ce qui s'eſt paſſé ce matin, me donne une douleur ſenſible, & me fait un déchirement dont votre philoſophie ſait les raiſons. Je les ai ſenties & les ſentirai longtemps. J'ai le cœur & l'imagination tout remplis de vous, je n'y puis penſer ſans pleurer, & j'y penſe toujours ; de ſorte que l'etat où je

(1) C'étoit le même jour de ſon départ de Grignan pour Paris, & de celui de Madame de Grignan pour Salon & pour Aix. Montelimart n'eſt qu'à trois ou quatre lieues du Château de Grignan.

ſuis, n'eſt pas une choſe ſoutenable; comme il eſt extrême, j'eſpere qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, & je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui eſt paſſé, rend celui-ci douloureux, juſqu'à ce que j'y ſois un peu accoutumée: mais ce ne ſera jamais aſſez pour ne pas ſouhaiter ardemment de vous revoir & de vous embraſſer. Je ne dois pas eſpérer mieux de l'avenir que du paſſé; je ſais ce que votre abſence m'a fait ſouffrir; je ſerai encore plus à plaindre, parce que je me ſuis fait imprudemment une habitude néceſſaire de vous voir. Il me ſemble que je ne vous ai point aſſez embraſſée en partant; qu'avois-je à ménager? je ne vous ai point aſſez dit combien je ſuis contente de votre tendreſſe: je ne vous ai point aſſez recommandée à M. de Grignan: je ne l'ai point aſſez remercié de toutes ſes politeſſes & de toute l'amitié qu'il a pour moi: j'en attendrai les effets ſur tous les chapitres: il y en a où il a plus d'intérêt que moi, quoique j'en ſois plus touchée que lui. Je ſuis déjà dévorée de curioſité: je n'eſpere de conſolation que de vos lettres, qui me feront encore bien ſoupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous: Dieu me faſſe la grace de l'aimer quelque jour, comme je vous aime. Je ſonge aux *Pichons*; je ſuis toute pétrie des Grignans; je tiens par-tout. Jamais un voyage

n'a

n'a été si triste que le nôtre : nous ne disons pas un mot. Adieu, ma chere enfant; plaignez-moi de vous avoir quittée; hélas ! nous revoilà dans les lettres. Assurez M. l'Archevêque de mon respect très-tendre, & embrassez le Coadjuteur, je vous recommande à lui. Nous avons encore dîné à vos dépens. Voilà Monsieur de Saint-Géniez qui vient me consoler.

A Valence, Vendredi 6 Octobre 1673.

MON unique plaisir consiste à vous écrire: la paresse du Coadjuteur est bien étonnée de cette sorte de divertissement. Vous êtes à Salon, ma pauvre petite, vous avez passé la Durance; & moi, je suis arrivée ici. Je regarde tous les chemins qui vous verront passer cet hiver, & je fais des remarques sur les endroits difficiles. Le plus sûr dans l'hiver, c'est une litiere; il y a des pas où il faut descendre de carrosse, ou périr. Monsieur de Valence (1) m'a envoyé son carrosse avec Montreuil & le Clair pour me laisser plus de liberté : j'ai été droit chez le Prélat; il a bien de l'esprit, nous avons causé une heure; ses malheurs & votre mérite ont fait les deux principaux points de la conversation. Il a deux Dames de ses parentes avec lui. J'ai vu un moment les Filles de Sainte-Marie & Mada-

(1) Daniel de Cosnac, Evêque de Valence, depuis Archevêque d'Aix.

me votre belle-sœur (2) : sa belle Abbesse se meurt, on court pour l'Abbaye ; une grosse fievre continue au milieu de la plus grande santé ; voilà qui est expédié. J'ai soupé chez le Clair avec Montreuil ; j'y suis logée. Monsieur de Valence & ses nieces fort parées me sont venu voir. On dit ici que le Roi est allé joindre Monsieur le Prince ; on ne parle point de la paix. Tout le cœur me bat, quand je puis douter de votre voyage de Paris. Je *cuis* incessamment, & me passe fort bien de parler. Pour notre Abbé, vous le connoissez, il ne lui faut que *les beaux yeux de sa cassette*. J'ai une envie extrême de savoir de vos nouvelles ; il me semble qu'il y a déja bien long-temps que je ne vous ai vue.

A Lyon, Mardi 10 Octobre 1673.

ME voilà déja loin de vous, ma fille ; mais comprenez-vous avec quelle douleur j'y pense ? Je fus reçue chez Monsieur le Chamarier par lui, & par Monsieur & Madame de Rochebonne. J'eus le cœur extrêmement serré en embrassant cette jolie femme ; elle l'eut aussi ; nous nous entendîmes fort bien ; nous causâmes beaucoup : j'ai commencé dès ici à défendre le procédé de M. de Grignan ; le Chamarier ne le savoit pas tout-à-fait comme il est. C'est la meilleure cause du monde à

(2) Marie Adhémar de Monteil, Religieuse à Aubenas, sœur de M. de Grignan.

ſoutenir; elle ne ſauroit périr que pour n'être pas bien expliquée ou bien entendue.

Je veux vous dire encore une fois que ſi vous aviez quelque envie d'éviter les dangers en venant cet hiver, il faudroit deſcendre de carroſſe quaſi auſſi ſouvent que j'ai fait; mais une litiere ſeroit admirable, ou bien monter à cheval, comme font Meſdames de Verneuil ou d'Arpajon. Le carroſſe de M. de Virville tomba l'année derniere; il y a auſſi un chemin qu'on nous fit prendre par dans le Rhône; je deſcendis, mes chevaux nagerent, & l'eau entra juſqu'au fond du carroſſe; c'eſt à deux lieues de Montelimart. Quand vous viendrez, les eaux ſeront grandes, & la place ne ſera pas tenable; il faudra faire un chemin dans les terres, & ne vous point hazarder; le danger n'eſt pas dans l'imagination. Voilà ce que mon amitié & ma prévoyance me forcent de vous dire: vous vous en moquerez, ſi vous voulez; mais je crois que M. de Grignan ne s'en moquera pas. Vous me direz après cela, voilà qui eſt bien: il n'eſt plus queſtion que de faire la paix, & que nous allions à Paris; il eſt vrai: mais ſi la guerre ſe déclare contre l'Eſpagne, comme c'eſt une affaire qui traînera, & qui ne donnera pas ſitôt des affaires aux Gouverneurs, je crois qu'en bonne politique, M. de Grignan prendra le parti de venir à la Cour plutôt que plus tard. J'attends ce ſoir de vos nouvelles, j'acheverai cette lettre après les avoir reçues.

Mardi au ſoir.

Je n'ai pas eu la force de recevoir votre lettre ſans pleurer de tout mon cœur. Je vous vois dans Aix accablée de triſteſſe, vous achevant de vous conſumer le corps & l'eſprit ; cette penſée me tue ; il me ſemble que vous m'échappez, que vous me diſparoiſſez & que je vous perds pour toujours. Je comprends l'ennui que vous donne mon départ ; vous étiez accoutumée à me voir tourner autour de vous : il eſt fâcheux de revoir les mêmes lieux : il eſt vrai que je ne vous ai point vue ſur tous ces chemins-ci ; mais quand j'y ai paſſé, j'étois comblée de joie dans l'eſpérance de vous voir & de vous embraſſer ; & en retournant ſur mes pas, j'ai une triſteſſe mortelle dans le cœur, & je regarde avec envie les ſentimens que j'avois en ce temps-là ; ceux qui les ſuivent, ſont bien différens. J'avois toujours eſpéré de vous ramener ; vous ſavez par quelles raiſons & par quels tons vous m'avez coupé court là-deſſus. Il a fallu que tout ait cédé à la force de votre raiſonnement & prendre le parti de vous admirer : mais croyez que la choſe du monde qui paroît la moins naturelle, c'eſt de me voir retourner toute ſeule à Paris. Si vous y pouvez venir cet hiver, j'en aurai une joie & une conſolation entiere ; en ce cas je ne m'affligerai que pour trois mois, ainſi que vous m'en priez : mais je vous quitte, je m'éloigne ; voilà ce que je vois, & je ne ſais point

l'avenir. J'ai une envie continuelle de recevoir de vos lettres; c'eſt un plaiſir bien douloureux, mais je m'intéreſſe ſi fort à tout ce que vous faites, que je ne puis vivre ſans le ſavoir. N'oubliez point de ſolliciter le petit procès, & de bien compter ſur vos doigts les moutons de votre troupeau. Ne mettez point votre pot au feu ſi matin; craignez d'en faire un *conſommé;* la penſée d'une *oille* (1) me plaît bien; elle vaut mieux qu'une viande ſeule: pour moi, je n'y mets, comme vous, qu'une ſeule choſe avec de la chicorée amere; mais il faut qu'elle ſoit bonne pour la ſanté; car hormis que je ſuis laide, & que perſonne ne me reconnoît ici, du reſte je ne me portai jamais mieux. J'ai été fort aiſe d'embraſſer la pauvre Rochebonne, je ne puis ſouffrir que ce qui eſt Grignan. Je ferai réponſe à notre Mere de Sainte-Marie, j'ai paſſé la journée avec celles qui ſont ici. Je pars demain pour la Bourgogne: voici encore un grand agrément pour moi; c'eſt que je ne recevrai plus de vos lettres que par Paris; adreſſez-les à M. de Coulanges, il me les fera tenir à Bourbilli. La Rochebonne que voilà auprès de moi, vous adore: nous nous interrompons toutes deux pour parler de vous avec la derniere tendreſſe. Adieu, ma très-aimable, vous voulez que je juge de votre cœur par le mien,

(1) Eſpece de potage ou de ragout, qui nous eſt venu d'Eſpagne, & dans lequel il entre pluſieurs ſortes d'herbes & de viandes.

je le fais, & c'eſt pour cela que je vous aime & je vous plains.

D'un petit chien de Village à ſix lieues de Lyon, Mercredi au ſoir 11 Octobre 1673.

ME voici arrivée dans un lieu qui me feroit triſte, quand je ne le ſerois pas; il n'y a rien; c'eſt un déſert; mais je vous écris, c'eſt mon unique divertiſſement, quand je ne ſuis pas avec vous: contez un peu cela au Coadjuteur, afin de lui faire venir des cornes à la tête. Chamarande eſt à une lieue; il eſt Seigneur de cinq à ſix Paroiſſes; il attend le retour du Roi. Je ſais bien d'autres nouvelles du pays; mais je ne veux pas vous les confier. Je ſuis partie ce matin à huit heures de Lyon, entourée de tous les Rochebonne, que j'aime & que j'eſtime fort. M. de Rochebonne s'en va dans ſes terres pour donner ordre à ſes affaires, & ſe trouver tout prêt pour la guerre en cas d'alarme. On ne peut pas voyager plus triſtement que je fais. Voici la quatrieme fois que je vous écris; ſans cela que ſerois-je devenue? Voici ce qui me tue un peu; c'eſt qu'après mon premier ſommeil, j'entends ſonner deux heures, & qu'au lieu de me rendormir, je mets le pot au feu avec de la chicorée amere; cela bout juſqu'au point du jour qu'il faut monter en carroſſe. Je ſuis aſſurée que pour me tirer de peine, vous me manderez que l'air d'Aix vous a toute raccommodée; que

vous n'êtes plus ſi maigre qu'à Grignan. Je n'en croirai rien du tout, ma pauvre enfant; je joins trop de choſes à mon inquiétude; ce bruit de la rue dont vous êtes déſaccoutumée & tout ce manege que je vois; je vous ſuis pas à pas, je vois entrer, je vois ſortir, je vois quelques-unes de vos penſées; enfin, je ſerai morte, quand je ne ſerai plus occupée de ce qui vous regarde.

Nous avons vu des tableaux admirables à Lyon. Je blâme M. de Grignan de n'avoir pas accepté celui que l'Archevêque de Vienne voulut lui donner; ce tableau ne lui ſert de rien, & c'eſt la plus jolie choſe qu'on puiſſe voir : pour moi, je ne manquai point de vouloir tout bonnement remettre la toile que je croyois déclouée. A propos, cet Archevêque eſt beau-frere de Madame de Villars, il m'attendoit, & me fit des viſites & des politeſſes infinies. Adieu, ma très-chere, vous me mandez les choſes du monde les plus tendres, cela perce le cœur, & cependant on en eſt ravie.

A Châlons, Vendredi au ſoir 13 *Octobre* 1673.

QUEL ennui de ne plus eſperer de vos nouvelles ! cette circonſtance augmente ma triſteſſe. Ma fille, je ne vous dirai point toutes mes miſeres ſur ce chapitre; tout au moins vous vous moqueriez de moi, & vous ſavez

combien j'eſtime votre eſtime : ainſi donc j'honore votre force & votre philoſophie, & je ne ferai confidence de mes foibleſſes qu'à ceux qui n'ont pas plus de courage que moi. Je m'en vais hors du grand chemin, je ne vous écrirai plus ſi réglément ; voilà encore un de mes chagrins. Quand vous ne recevrez point de mes lettres ; croyez bien fermement qu'il m'aura été impoſſible de vous écrire; mais pour penſer à vous, ah ! je ne fais nulle autre choſe; je *cuis* toujours, &, comme vous ſavez, je m'amuſe à éplucher la racine de ma chicorée, de ſorte que mon bouillon eſt amer, comme ceux que nous prenions à Grignan.

Les déclamations de Quintilien m'ont amuſée; il y en a de belles, & d'autres qui m'ont ennuyée. Je m'en vais dans le *Socrate chrétien*. Je vis à Mâcon le fils de Monſieur de Paule, je le trouvai joli, il reſſemble *au Charmant*. Je ne ſais point de nouvelles, ſinon, que Madame de Mazarin eſt avec ſon mari juſqu'à la premiere frénéſie. On attendoit à Lyon cette Ducheſſe d'Yorck (1) ; quel plaiſir que vous ne l'ayez point eue ſur le corps ! Nous avons trouvé en chemin M. de Sainte-Marthe ; il m'a promis de vous envoyer *ce pain-beni & cet enterrement* de Marigni, dont je vous ai tant parlé ; l'*enterrement* me ravit toujours, le *pain-beni* eſt ſujet à trop de commentaires : ſi vous avez l'eſprit libre, quand vous recevrez

(1) Marie d'Eſt, Princeſſe de Modene, depuis Reine d'Angleterre.

ce petit Ouvrage, & qu'on vous le liſe d'un bon ton, vous l'aimerez fort ; mais ſi vous n'êtes pas bien diſpoſée, voilà qui eſt jetté & mépriſé : je trouve que le prix de la plupart des choſes dépend de l'état où nous ſommes, quand nous les recevons. J'embraſſe tendrement M. de Grignan ; il doit être bien perſuadé de mon amitié, de lui avoir donné & laiſſé ma fille : tout ce que je lui demande, c'eſt de conſerver votre cœur & le mien, il en ſait les moyens. Songez que je recevrai comme une grace, s'il m'oblige à l'aimer toujours. Le hazard me fit hier parler de lui, & de ſes manieres nobles & polies, & de ſes grandeurs ; je voudrois bien qu'il eût été derriere moi, & vous auſſi : vous le croyez bien, ma chere Comteſſe.

A Bourbilli, Lundi 16 Octobre 1673.

ENFIN, ma chere fille, j'arrive préſentement dans le vieux château de mes peres. J'ai trouvé mes belles prairies, ma petite riviere & mon beau moulin à la même place où je les avois laiſſés. Il y a eu ici de plus honnêtes gens que moi ; & cependant, au ſortir de Grignan, je m'y meurs de triſteſſe. Je pleurerois préſentement de tout mon cœur, ſi je voulois m'en croire ; mais je me détourne ſuivant vos conſeils. Je vous ai vue ici avec Buſſy, qui nous empêchoit fort de nous ennuyer. Voilà où vous m'appellates *marâtre* d'un ſi

bon ton. On a élagué des arbres devant cette porte, ce qui fait une allée fort agréable. Tout creve ici de bled, & *de Caron pas un mot*, c'eſt-à-dire, pas un ſol. Il pleut à verſe, je ſuis déſaccoutmée de ces continuels orages, j'en ſuis en colere. M. de Guittaut eſt à Epoiſſes : il envoie toujours ici pour ſavoir quand j'arriverai, & pour m'emmener chez lui; mais ce n'eſt pas ainſi qu'on fait ſes affaires; j'irai le voir, & vous prévoyez bien que nous parlerons de vous : je vous prie d'avoir l'eſprit en repos ſur tout ce que je dirai; je ne ſuis pas aſſurément fort imprudente. Nous vous écrirons, Guittaut & moi. Je ne puis m'accoutumer à ne vous plus voir; & ſi vous m'aimez, vous m'en donnerez une marque cette année. Adieu, mon enfant, j'arrive, je ſuis un peu fatiguée : quand j'aurai les pieds chauds, je vous en dirai davantage.

A Bourbilli, Samedi 21 Octobre 1673.

J'ARRIVAI ici Lundi au ſoir, comme je vous l'écrivis ſur le champ. Je trouvai des lettres de Guitaut, qui m'attendoit. Le lendemain dès neuf heures il vint ici au galop, mouillé comme un canard, car il pleut continuellement. Nous cauſâmes extrêmement, il me parla fort de vous, & m'entretint enſuite de ſes affaires & de ſes dégoûts; il me dit que le Roi eſt revenu à Verſailles; il me montra les nouvelles de la guerre, il trouva que la

politique obligeroit ſans doute M. de Grignan à venir expliquer ſa conduite à Sa Majeſté, & même à venir prendre les ordres de ſa propre bouche pour la guerre, ſi elle ſe déclare. Voilà ce qu'il me dit ſans vouloir me plaire, & même ſans intérêt; car il me paroît peu diſpoſé à retourner cet hiver à Paris. Après que nous eûmes dîné très-bien, malgré la ruſticité de mon château, voilà un carroſſe à ſix chevaux qui entre dans ma cour, & Guitaut à pâmer de rire. Je vois en même-temps la Comteſſe de Fieſque & Madame de Guitaut qui m'embraſſent. Je ne puis vous répréſenter mon étonnement, ni le plaiſir qu'avoit pris Guitaut à me ſurprendre. Enfin, voilà donc la Comteſſe à Bourbilli, comprenez-vous bien cela! plus belle, plus fraîche, plus magnifique, & plus gaie que vous ne l'avez jamais vue. Après les exclamations de part & d'autre que vous pouvez penſer, on s'aſſied, on ſe chauffe, on parle de vous; vous ſavez bien encore ce qu'on en dit, & combien la Comteſſe comprend peu que vous ne ſoyez pas venue avec moi : cette compagnie me parut toute pleine d'eſtime pour vous. On parla de nouvelles; Guitaut me conta comme MONSIEUR veut faire Mademoiſelle de Grancei Dame-d'Atour de MADAME, à la place de la Gourdon, à qui il faut donner cinquante mille écus : voilà qui eſt un peu difficile; car le Maréchal de Grancei ne veut donner cette ſomme que pour marier ſa fille; & comme il craindroit qu'il n'en

fallût donner encore autant pour la marier, il veut que MONSIEUR faſſe tout. Madame de Monaco mene cette affaire; elle eſt très-bien chez MONSIEUR & chez MADAME, dont elle eſt également aimée : on eſt ſeulement un peu fâché de lui voir faire quelquefois à cette MADAME ci les mêmes petites mines & les mêmes petits diſcours qu'elle faiſoit à l'autre. Il y a encore eu quelque bagatelle ; mais cela ne s'écrit point. Pour Madame de Marei, elle quitta Paris par pure ſageſſe, quand on commença toutes ces collations de cet été, & s'en vint en Bourgogne; on la reçut à Dijon au bruit du canon. Vous pouvez penſer comme cela faiſoit dire de belles choſes, & comme ce voyage paroiſſoit au public : la vérité, c'eſt qu'elle avoit un procès à Dijon, qu'elle vouloit faire juger; mais cette rencontre eſt toujours plaiſante. La Comteſſe eſt bonne là-deſſus; il y a quinze jours qu'elle eſt à Epoiſſes, elle vient de Guerchi. Il y a un petit homme obſcur qui dit que l'Abbé Têtu ſerviroit fort bien d'ame à un gros corps; cela m'a paru plaiſant. Enfin, le ſoir vint; après avoir admiré les antiquités judaïques de ce château elles s'en retournerent; elles voulurent m'emmener; mais j'ai ici des affaires aſſez importantes, de ſorte que je n'irai que demain à Epoiſſes pour revenir après-demain; nous vous écrirons tous enſenble : ſi je vous avois amenée, vous auriez trouvé cette compagnie; qui vous auroit fort empêchée de vous ennuyer.

Pour l'air d'ici, il n'y a qu'à reſpirer pour être graſſe; il eſt humide & épais; il eſt admirable pour rétablir ce que l'air de Provence a deſſéché. Je conclus aujourd'hui toutes mes affaires; ſi vous n'aviez du bled, je vous offrirois du mien; j'en ai vingt mille boiſſeaux à vendre; je crie famine ſur un tas de bled. J'ai pourtant aſſuré quatorze mille francs, & fait un nouveau bail ſans rabaiſſer. Voilà tout ce que j'avois à faire, & j'ai l'honneur d'avoir trouvé des expédiens, que le bon eſprit de l'Abbé ne trouvoit pas. Je ſuis triſte à mourir de vos lettres, & de ne pouvoir faire ici un pas, qui puiſſe vous être bon à quelque choſe; cet état n'eſt point ſupportable; j'eſpere qu'il en viendra un autre. Buſſy eſt encore à Paris, faiſant tous les jours des réconciliations; il a commencé par Madame de la Baume; ce brouillon de temps, qui change tout, changera peut-être ſa fortune. Vous ſerez bienaiſe de ſavoir qu'avant que de partir, il ſe fit habiller à Sémur, lui & ſa famille; jugez comme il ſera d'un bon air. Il s'eſt raccommodé en ce pays avec Janin & avec l'Abbé Fouquet.

Je reçois un paquet de Guitaut; il m'envoie les nouvelles que vous aurez de votre côté; il viendra me prendre demain ou Lundi. J'embraſſe M. de Grignan, & je l'aſſure qu'il auroit pitié de moi, s'il ſavoit ce que je ſouffre de votre abſence; & vous, ma fille, je

vous embraſſe avec une tendreſſe qu'il n'appartient pas à tout le monde de concevoir.

A Epoiſſes, Mercredi 25 Octobre 1673.

JE n'achevai qu'avant-hier toutes mes affaires à Bourbilli, & le même jour je vins ici, où l'on m'attendoit avec quelque impatience. J'ai trouvé le maître & la maîtreſſe du logis avec tout le mérite que vous leur connoiſſez, & la Comteſſe (*de Fieſque*) qui pare, & qui donne de la joie à tout un pays. J'ai mené avec moi M. & Madame de Toulongeon, qui ne ſont pas étrangers dans cette maiſon: il eſt ſurvenu encore Madame de Chatelus & M. le Marquis de Bonneval, de ſorte que la compagnie eſt complete. Cette maiſon eſt d'une grandeur & d'une beauté ſurprenante: M. de Guitaut ſe divertit fort à la faire ajuſter, & y dépenſe bien de l'argent: il ſe trouve heureux de n'avoir point d'autre dépenſe à faire. Je plains ceux qui ne peuvent pas ſe donner ce plaiſir. Nous avons cauſé à l'infini, le maître du logis & moi, c'eſt-à-dire, j'ai eu le mérite de ſavoir bien écouter. On paſſeroit bien des jours dans cette maiſon ſans s'ennuyer: vous y avez été extrêmement célébrée. Je ne crois pas que j'en puſſe ſortir, ſi on y recevoit de vos nouvelles: mais, ma fille, ſans vous faire valoir ce que vous occupez dans mon cœur & dans mon ſouvenir, cet état d'ignorance m'eſt inſoutenable. Je me creuſe

la tête à deviner ce que vous m'avez écrit, & ce qui vous eſt arrivé depuis trois ſemaines, & cette application inutile trouble fort mon repos. Je trouverai cinq ou ſix de vos lettres à Paris; je ne comprends pas pourquoi M. de Coulanges ne me les a pas envoyées, je l'en avois prié. Enfin, je pars demain pour prendre le chemin de Paris; car vous vous ſouvenez bien que de Bourbilli on paſſe devant cette porte, où M. de Guitaut vint nous faire un jour des civilités. Je ne ſerai à Paris que la veille de la Touſſaint. On dit que les chemins ſont déja épouvantables dans cette Province. Je ne vous parle point de la guerre; on mande qu'elle eſt déclarée; & d'autres, qui ſont des manieres de Miniſtres, diſent que c'eſt le chemin de la paix: voila ce qu'un peu de temps nous apprendra. M. d'Autun eſt en ce pays; ce n'eſt pas ici où je l'ai vu, mais il en eſt près, & l'on voit des gens qui ont eu le bonheur de recevoir ſa bénédiction. Adieu, ma très-chere & très-aimable enfant, je ne trouve perſonne qui ne s'imagine que vous avez raiſon de m'aimer, en voyant de quelle façon je vous aime.

A Auxerre, Vendredi 27 Octobre 1673.

JE quittai hier Epoiſſes & toute la compagnie que je vous ai dite. J'ai été neuf jours entiers en Bourgogne, & je puis dire que ma

préſence & celle de notre Abbé étoient très-néceſſaires à Bourbilli. J'ai extrêmement cauſé avec Guitaut ; il m'a fort divertie par ſes détails, dont je ne ſavois que l'autre côté ; il eſt bon d'entendre les deux parties ; il m'a flattée d'avoir pris plaiſir à me redonner pour lui toute l'eſtime, qu'on auroit pu m'ôter, ſi je ne m'étois miraculeuſement fiée à ſa bonne mine ; il m'a paru ſincere & fort honnête homme, & je trouve qu'on l'a voulu chaſſer proprement de l'Hôtel de Condé, parce qu'il faiſoit ombre aux autres ; un tel favori n'eſt pas agréable dans une petite Cour. Il y a des endroits bien extraordinaires dans ſon roman ; la concluſion m'en paroit une retraite dans ſon château ; c'eſt pourtant ce que je ne voudrois pas aſſurer. La Comteſſe m'a dit des choſes admirables de l'Hôtel de Grancei (1) ; le plan de cette maiſon eſt une choſe curieuſe. Mais je vous ſupplie que toutes les jalouſies du monde ſe taiſent devant celle de l'homme (2) qui eſt acteur dans cette ſcene ; c'eſt de la quinteſſence de jalouſie, c'eſt la jalouſie même ; j'admire qu'il en ſoit reſté dans le monde après le partage qui lui en eſt échu. Je prendrois un grand plaiſir de cauſer de tout cela avec vous ; ces ſortes de choſes ſont amuſantes

(1) Madame de Marei & Mademoiſelle de Grancei, qu'on appelloit dans le monde *les Anges*, étoient filles du Maréchal de Grancei, & toutes deux très belles. On diſoit Monſieur le Duc amoureux de l'aînée, & MONSIEUR, de la cadette.

(2) Monſieur le Duc.

dans

dans le commerce. Tout le monde dit la guerre, & d'Hacqueville mande qu'il y a encore des parieurs pour la paix. Dieu le veuille.

Je voudrois bien ſavoir, ma fille, comment vous vous portez; je crains le pot au feu que vous faites bouillir jour & nuit; il me ſemble que je vous vois creuſer les yeux & la tête; je vous ſouhaite une *oille* plutôt qu'un *conſommé*; un *conſommé* eſt une choſe étrange. Notre cher Abbé ſe porte bien, Dieu merci, & j'en ſuis toute glorieuſe; il vous ſalue tendrement; il eſt en peine de ſavoir quelque petite choſe de vos affaires, & ſi vous vous ſouvenez des avis qu'il vous a donnés aux dépens d'être haï; mais il ne s'en ſoucie guères. J'embraſſe M. de Grignan; faites bien mes complimens à M. l'Archevêque, ſi vous êtes à Salon; & aſſurez le Coadjuteur qu'en attendant le temps où il me promet que je dois tant l'aimer, je l'aime beaucoup.

A Moret, Lundi au ſoir 30 Octobre 1673.

ME voici bien près de Paris; mais ſans l'eſpérance d'y trouver toutes vos lettres, je n'aurois aucune joie d'y arriver. Je me repréſente l'occupation que je pourrai avoir pour vous; tout ce que j'aurai à dire à Meſſieurs de Brancas, la Garde, l'Abbé de Grignan, d'Hacqueville, à M. de Pomponne, à M. le Camus; hors cela où je vous trouve, je ne prévois aucun plaiſir: je mériterois que

mes amies me battiſſent, & me renvoyaſſent ſur mes pas, plût à Dieu ! Peut-être que cette humeur me paſſera, & que mon cœur qui eſt toujours preſſé, ſe mettra un peu plus au large ; mais il ne peut jamais arriver que je ne ſouhaite uniquement & paſſionément de vous revoir ; parler de vous, en attendant, ſera mon ſenſible plaiſir ; mais je choiſirai mes gens & mes diſcours ; je ſais un peu vivre, je ſais que ce qui eſt bon aux uns eſt mauvais aux autres : je n'ai pas tout-à-fait oublié le monde, j'en connois les tendreſſes & les bontés pour entrer dans les ſentimens des autres : je vous demande la grace de vous fier à moi, & de ne rien craindre de l'excès de ma tendreſſe. Si mes délicateſſes & les meſures injuſtes que je prends ſur moi, ont donné quelquefois du déſagrément à mon amitié, je vous conjure de tout mon cœur, ma fille, de les excuſer en faveur de leur cauſe : je la conſerverai toute ma vie cette cauſe très-précieuſement, & j'eſpere que ſans lui faire aucun tort, je pourrai me rendre moins imparfaite que je ne ſuis : je tâche tous les jours à profiter de mes réflexions, & ſi je pouvois, comme je vous ai dit quelquefois, vivre ſeulement deux cens ans, il me ſemble que je ſerois une perſonne bien admirable. Si M. de Sens avoit été à Sens, je l'aurois vu ; il me ſemble que je dois cette civilité à la maniere dont il penſe pour vous. Je regarde tous les lieux où je paſſai, il y a quinze mois, avec un fonds de

joie si véritable, & je considere avec quels sentimens j'y repasse maintenant, & j'admire ce que c'est que d'aimer comme je vous aime. J'ai reçu des nouvelles de mon fils, c'est de la veille d'un jour qu'ils croyoient donner bataille; il me paroît aise de voir des ennemis; il n'en croyoit non plus que des sorciers; il avoit une grande envie de mettre un peu flamberge au vent, par curiosité seulement. Cette lettre m'auroit bien effrayée, si je ne savois très-bien la marche des Impériaux, & le respect qu'ils ont eu pour l'*armée de votre frere.* Mon Dieu! ma fille, j'abuse de vous, voyez quels fagots je vous conte; peut-être que de Paris je vous manderai des bagatelles, qui pourront vous divertir: soyez bien persuadée que mes véritables affaires viendront du côté de Provence; mais votre santé, voilà ce qui me tue: je crains que vous ne dormiez point, & qu'enfin vous ne tombiez malade; vous ne m'en direz rien, mais je n'en aurai pas moins d'inquiétude.

A Paris, Jeudi 2 Novembre 1673.

ENFIN, ma chere enfant, me voilà arrivée après quatre semaines de voyage, ce qui m'a pourtant moins fatiguée, que la nuit que je viens de passer dans le meilleur lit du monde; je n'ai pas fermé les yeux; j'ai compté toutes les heures de ma montre; & enfin, à la petite pointe du jour, je me suis levée; *car*

que faire en un lit, à moins que l'on ne dorme? J'avois le pot au feu, c'étoit une *oille* & un *consommé* qui cuisoient séparément. Nous arrivâmes hier, jour de la Toussaint, bon jour, bonne œuvre; nous descendîmes chez M. de Coulanges; je ne vous dirai point mes foiblesses ni mes sottises en rentrant dans Paris: enfin, je vis l'heure & le moment que je n'étois pas visible; mais je détournai mes pensées, & disant que le vent m'avoit rougi le nez, je trouve M. de Coulanges qui m'embrasse; M. de Raré, un moment après; Madame de Coulanges, Mademoiselle de Méri, un autre moment après; arrivent ensuite Madame de Sanzei, Madame de Bagnols, M. l'Archevêque de Rheims tout transporté d'amour pour le Coadjuteur; un autre moment après, Madame de la Fayette, M. de la Rochefoucauld, Madame Scarron, d'Hacqueville, la Garde, l'Abbé de Grignan, l'Abbé Têtu: vous voyez d'où vous êtes tout ce qui se dit, & la joie qu'on témoigne; *& Madame de Grignan, & votre voyage?* & tout ce qui n'a point de liaison ni de suite. Enfin, on soupe, on se sépare, & je passe cette belle nuit. Ce matin à neuf heures, la Garde, l'Abbé de Grignan, Brancas, d'Hacqueville, sont entrés dans ma chambre, pour ce qui s'appelle raisonner pantoufle: premiérement je vous dirai que vous ne sauriez trop aimer Brancas, la Garde & d'Hacqueville; pour l'Abbé de Grignan, cela s'en va sans dire. J'oubliois de

vous mander qu'hier au ſoir avant toutes choſes je lus vos quatre lettres du 15, 18, 22 & 25 Octobre : je ſentis tout ce que vous expliquez ſi bien ; mais puis-je aſſez vous remercier, ni de votre bonne & tendre amitié, ni du ſoin que vous prenez de me parler de toutes vos affaires ? Ah ! ma fille, c'eſt une grande juſtice ; car rien au monde ne me tient tant au cœur que tous vos intérêts, quels qu'ils puiſſent être ; vos lettres ſont ma vie, en attendant mieux. J'admire que le mal de M. de Grignan ait proſpéré au point que vous me le mandez, c'eſt-à-dire, qu'il faut prendre garde en Provence au pli de ſa chauſſette : je ſouhaite qu'il ſe porte bien, & que la fievre le quitte ; car il faut mettre flamberge au vent : je hais fort cette petite guerre (1). Je reviens à vos trois hommes, que vous devez aimer très-ſolidement ; ils n'ont tous que vos affaires dans la tête, ils ont trouvé à qui parler, & notre conférence a duré juſqu'à midi. La Garde m'aſſure fort de l'amitié de M. de Pomponne ; ils ſont tous contens de lui. Si vous me demandez ce qu'on dit à Paris, & de quoi il eſt queſtion, je vous dirai que l'on n'y parle que de M. & de Madame de Grignan, de leurs affaires, de leurs intérêts, de leur retour : enfin juſqu'ici je ne me ſuis pas apperçue qu'il s'agiſſe d'autre choſe ; les bonnes têtes vous diront ce qu'il leur ſemble de votre retour, je ne veux pas que vous m'en croyiez.

(2) Il s'agiſſoit du ſiege d'Orange.

croyez-en M. de la Garde. Nous avons examiné combien de choſes doivent vous obliger de venir rajuſter ce qu'a dérangé votre bon ami, & envers le Maître, & envers tous les principaux : enfin, il n'y a point de porte où il n'ait heurté, & rien qu'il n'ait ébranlé par ſes diſcours, dont le fond eſt du poiſon chamarré d'un faux agrément : il ſera bon même de dire tout haut que vous venez, & vous l'y trouverez peut-être encore, car il a dit qu'il reviendra ; & c'eſt alors que Monſieur de Pomponne, & tous vos amis vous attendent pour régler vos allures à l'avenir : tant que vous ſerez éloignée, vous leur échapperez toujours ; & en vérité, celui qui parle ici, a trop d'avantage ſur celui qui ne dit mot. Quand vous irez à Orange, c'eſt-à-dire M. de Grignan, écrivez à M. de Louvois l'état des choſes, afin qu'il n'en ſoit point ſurpris. J'ai vu tantôt M. de Pomponne, M. de Bezons, Madame d'Huxelles, Madame de Villars, l'Abbé de Pontcarré, Madame de Raré, tout cela vous fait mille complimens & vous ſouhaite : enfin, croyez-en la Garde, voilà tout ce que j'ai à vous dire. On ne vous conſeille point ici d'envoyer des Ambaſſadeurs ; on trouve qu'il faut M. de Grignan & vous : on ſe moque de la raiſon de la guerre. M. de Pomponne a dit à d'Hacqueville que les affaires ne ſe démêleroient pas en Provence, & que quelquefois on a la paix, lorſqu'on parle le plus de la guerre.

Voici des plaiſanteries : Madame de Ra... & Madame de Bu... ſe querelloient pour douze piſtoles ; la Bu.... laſſée lui dit, ce n'eſt pas la peine de tant diputer, je vous les quitte : ah ! Madame, dit l'autre, cela eſt bon pour vous, qui avez des amans qui vous donnent de l'argent. Madame, dit la Bu.... je ne ſuis pas obligée de vous dire ce qui en eſt ; mais je ſais bien que quand j'entrai, il y a dix ans, dans le monde, vous en donniez déja aux vôtres.

Deſpréaux a été avec Gourville voir M. le Prince. M. le Prince voulut qu'il vît ſon Armée : hé bien, qu'en dites-vous, dit M. le Prince ? Monſeigneur, dit Deſpréaux, je crois qu'elle ſera fort bonne quand elle ſera majeure. C'eſt que le plus âgé n'a pas dix-huit ans.

La Princeſſe de Modene (2) étoit ſur mes talons à Fontainebleau ; elle eſt arrivée ce ſoir, elle loge à l'Arcenal, le Roi viendra la voir demain, elle ira voir la Reine à Verſailles, & puis adieu.

Vendredi au ſoir, 3 Novembre.

Monſieur de Pomponne m'eſt venu faire une viſite de civilité ; j'attends demain ſon heure pour l'aller entretenir chez lui. Il n'a

(2) Marie d'Eſt, qui alloit épouſer le Duc d'Yorck, frere de Charles II, Roi d'Angleterre, après la mort duquel le Duc d'Yorck fut proclamé Roi ſous le nom de Jacques II.

pas ouï parler d'une lettre de ſuſpenſion; voici un pays où l'on voit les choſes d'une autre maniere qu'en Provence; toutes les bonnes têtes la voudroient cette ſuſpenſion, crainte que vous ne ſoyez trompés, & dans la vue d'une paix qu'ils veulent abſolument: cependant on vous croit en lieu de voir plus clair ſur l'événement du Syndic; ainſi, on ne veut pas faire une choſe qui pourroit vous déplaire: la diſtance qui eſt entre nous, ôte toute ſorte de raiſonnement juſte. Liſez bien les lettres de d'Hacqueville; tout ce qu'il mande eſt d'importance; vous ne ſauriez trop l'aimer. Votre frere ſe porte très-bien; il ne ſait encore où il paſſera l'hiver. Je ſuis inſtruite ſur tous vos intérêts, & je dis bien mieux ici qu'à Grignan. Nous avons ri du ſoin que vous prenez de me dire d'envoyer querir la Garde & l'Abbé de Grignan: hélas! les pauvres gens étoient au guet, & ne reſpiroient que moi. Je ſuis à vous, ma très-aimable, & je ne trouve de bien employé que le temps que je vous donne; tout cede au moindre de vos intérêts. J'embraſſe ce pauvre Comte, dois-je l'aimer toujours? en êtes-vous contente?

A Paris, Lundi 6 Novembre, 1673.

J'ai eu une très-bonne converſation de deux heures avec M. de Pomponne; jamais il n'y aura une plus favorable audience, ni une réception plus charmante: M. d'Hacque-

ville

ville y étoit, il pourra vous le dire ; nous fûmes parfaitement contens de lui ; je ne sais si c'est qu'il entrevoit la paix ; mais il nous assure que la guerre n'empêcheroit point du tout qu'il ne demandât le congé de M. de Grignan après l'Assemblée, & qu'il croyoit que vous ne pouviez jamais mieux prendre votre temps pour faire ce voyage. Vous avez raison de dire que les honneurs ne me changeront pas pour vous; hélas ! ma pauvre belle, vous m'êtes toutes choses, & tout tourne autour de vous sans vous approcher, ni me distraire. N'êtes-vous point trop jolie d'avoir écrit à mon ami Corbinelli & à Madame de la Fayette ? cette derniere est charmée de vous, elle vous aime plus qu'elle n'a jamais fait, & vous souhaite avec empressement ; vous la connoissez, il faut la croire sur sa parole. M. de la Rochefoucauld est aimable comme à son ordinaire ; il a gardé deux jours ma chambre ; vous pouvez compter sur son amitié, & sur celle de bien d'autres que je ne dis pas ; car c'est une litanie. J'ai eu quelques visites du bel air, & mes cousines de Bussy qui sont fort parées des belles étoffes qu'elles ont achetées à Sémur. La Duchesse d'Yorck est à l'Arcenal, tout le monde y court, le Roi est venu la voir ; elle a été à Versailles voir la Reine, qui lui donne un fauteuil ; la Reine lui rendra demain sa visite, & Jeudi elle décampera.

J'ai dîné aujourd'hui chez Madame de la Fayette pour ma premiere sortie ; car j'ai fait

jusqu'ici l'entendue dans mon joli appartement. J'ai entendu chanter *Hilaire* tout le jour; j'ai bien souhaité M. de Grignan. Je ne comprendrai guères que vos politiques ne s'accordent pas avec les raisonnemens qu'on fait ici pour votre retour; il faut suivre l'avis des sages; s'il n'y avoit que moi, vous en pourriez douter, car je suis trop intéressée, mais vous voyez ce qu'on vous dit; au moins, ne décidez rien que pendant l'Assemblée, & ne faites rien d'opposé à votre retour. Si vous avez autant d'amitié pour moi que vous le dites, vous vous laisserez un peu gouverner là-dessus, & vous céderez aux vues que nous avons ici. Il faut toujours dire un mot de la suite d'Orange, & du troupeau, & du petit procès. N'irez-vous point à Salon (1), quand M. de Grignan ira à Orange? J'ai reçu des réponses de tous vos Messieurs; faites-les quelquefois souvenir de moi, & vos Dames que j'honore & estime très-fort: Madame de Beaumont vient-elle toujours comme l'oublieur? Quoi que vous me disiez, ma chere enfant, je suis en peine de votre santé; vous dormez mal, j'en suis assurée, & toutes vos pensées vous font mourir. Revenez un peu après trois ans respirer votre air natal. Si votre famille vous aime, elle doit considérer votre santé & votre conservation. Je ne dis rien à

(1) Petite Ville du Diocese d'Arles, à cinq lieues d'Aix. M. l'Archevêque d'Arles y demeuroit en ce temps-là.

M. de Grignan, il ne peut pas me soupçonner de ne pas penser à lui.

A Paris, Vendredi 10 Novembre 1673.

JE vous aime trop, ma chere belle, pour être contente ici sans vous : hélas ! j'ai apporté la Provence & toutes vos affaires avec moi ; *in van si fuage, quel che nel cor si porta.* Je l'éprouve, & je ne fais que languir sans vous. J'ai peu de résignation pour l'ordre de la Providence dans l'arrangement qu'elle a fait de nous ; jamais personne n'a eu tant besoin de dévotion que j'en ai : mais, mon enfant, parlons de nos affaires. J'avois écrit à Monsieur de Pomponne selon vos desirs, & parce que je n'ai pas envoyé ma lettre, & que je la trouvois bonne, je l'ai montrée à Mademoiselle de Méri, pour contenter mon amour propre. J'ai dîné céans avec l'Abbé de Grignan & la Garde ; après dîné, nous avons été chez d'Hacqueville, nous avons fort raisonné, & comme ils ont le meilleur esprit du monde, & que je ne fais rien sans eux, je ne puis jamais manquer. Ils ont trouvé qu'il n'y eut jamais un voyage plus nécessaire, que celui de Monsieur de Grignan : vous me direz, & le moyen d'avoir un congé, puisque la guerre est déclarée ? Je vous répondrai qu'elle est plus déclarée dans les Gazettes qu'ici ; tout est suspendu en ce pays ; on attend quelque chose, on ne sait ce que c'est : mais enfin,

l'Assemblée de Cologne n'est point rompue ; & Monsieur de Chaulnes, à ce qu'on m'a assuré aujourd'hui, ne tiendra point nos Etats ; c'est M. de Lavardin qui arriva hier, & part Lundi avec M. Boucherat. Tout cela fait espérer quelque négociation : on ne parle point ici de la guerre : enfin, on verra entre-ci & peu de temps ; il faut toujours vous tenir en état, ne rien faire qui puisse vous couper la gorge, en détournant votre voyage, & vous fier à vos amis, qui ne voudroient pas vous faire demander votre congé mal-à-propos : ils n'approuvent point que vous envoyiez un Ambassadeur ; il faut vous-même, ou rien du tout. Quand vous serez ici, vous verrez les choses d'un autre œil qu'en Provence. Hé, mon Dieu ! quand il n'y auroit que cette raison, venez vous sauver la vie, venez vous empêcher d'être dévorée, venez mettre cuire d'autres pensées, venez reprendre de la considération, & détruire tous les maux qu'on vous a faits. Si j'étois seule à tenir ce langage, je vous conseillerois de ne m'en pas croire ; mais les gens qui vous donnent ce conseil, ne sont pas aisés à corrompre, & n'ont pas accoutumé de me flatter.

Nous avons été, l'Abbé de Grignan, la Garde, & moi, rendre visite à votre Premier Président ; il est retourné à Orléans ; il salua le Roi avant-hier, & le Roi lui dit ; vous aurez d'étranges esprits à gouverner en Provence. C'est un homme qui mettra le bon sens & la

raiſon par-tout ; c'eſt un homme enfin .... Je m'ennuie de voir que vous ne recevez encore que mes lettres des chemins ; hé, bon Dieu ! ne parlerez-vous jamais notre langue ? hé, qu'il y a loin, ma fille, du coin de mon feu au coin du vôtre ! hé, que j'étois heureuſe quand j'y étois ! J'ai bien ſenti cette joie, je ne me reproche rien ; j'ai bien tâché à retenir tous les momens, & ne les ai laiſſé paſſer qu'à l'extrêmité.

La Reine a prié *Quantova* qu'on lui fît revenir auprès d'elle une Eſpagnole qui n'étoit pas partie ; la choſe a été faite, la Reine eſt ravie, & dit qu'elle n'oubliera jamais cette obligation. J'ai été étonnée que Madame de Monaco ne m'ait pas envoyé un compliment à cauſe de vous. On n'eſt pas perſuadé que Madame de Louvigni ſoit ſi occupée de ſon mari. J'ai eu bien des viſites & des civilités de Verſailles. Mon fils ſe porte très-bien : M. de Turenne eſt toujours *dans l'armée de mon fils.* Ils ſont à Philiſbourg ; les Impériaux ſont très-forts ; vous ſavez bien qu'ils ont fait un pont ſur le Mein. Je trouvai Guitaut dans une telle fatigue de ces nouvelles, qu'il en mouroit : je lui dis que rien ne m'avoit fait réſoudre à quitter la Provence, que le déplaiſir de ne ſavoir plus de nouvelles, ou de les voir d'un autre œil. L'Abbé Têtu eſt entêté de Madame de Coulanges juſqu'à votre retour, à ce qu'il dit. Je ſoupe quaſi tous les ſoirs chez elle ; le cabinet de M. de Coulanges eſt trois fois plus beau

qu'il n'étoit ; vos petits tableaux ſont en leur luſtre, & placés dignement. On conſerve ici un ſouvenir pour vous plein de reſpect, d'eſtime & d'approbation ; peu s'en faut que je ne diſe de tendreſſe ; mais ce dernier ſentiment ne peut pas être ſi général. J'embraſſe Monſieur de Grignan, & lui ſouhaite toutes ſortes de bonheurs. Voilà Brancas qui vous embraſſe, & M. de Caumartin qui ne vous embraſſe pas; mais qui a une converſation admirable avec le bon homme M. Marin, pour inſtruire ſon fils (1) de la conduite qu'il doit tenir avec M. de Grignan.

A Paris, Lundi 13 *Novembre* 1673.

J'Ai reçu, ma très-chere enfant, votre grande, bonne & admirable lettre du 5 par le Chevalier de Chaumont. Je connois ces ſortes de dépêches ; elles ſoulagent le cœur, & ſont écrites avec une impétuoſité qui contente ceux qui les écrivent. De tous ceux à qui l'on peut écrire de ſemblables paquets, je ſuis au premier rang pour les bien recevoir, pour être pénétrée de tout ce qu'on y voit, de tout ce qu'on y apprend. J'entre dans tous vos ſentimens : il me ſemble que je vous vois, que je vous entends, & que j'y ſuis moi-même. J'ai lu votre lettre avec notre cher d'Hacqueville que vous ne ſauriez trop aimer, & qui gronde

(1) M. Marin venoit d'être nommé à la place de Premier Préſident du Parlement d'Aix.

de vous voir si emportée ; il voudroit que vous imitassiez vos ennemis qui disent des douceurs, & donnent des coups de poignard ; ou que du moins si vous ne voulez pas suivre cette parfaite trahison, vous sussiez mesurer vos paroles & vos ressentimens ; que vous allassiez votre chemin, sans vous consumer, ni vous faire malade ; que vous n'eussiez point approuvé la guerre déclarée ; & sur-tout que jamais vous ne missiez en jeu M. de Pomponne dans les choses qui vous sont écrites en particulier, & dont la source peut aisément se découvrir ; car ce que l'on fait là-dessus, c'est de haïr ceux qui nous attirent des éclaircissemens, & de ne jamais leur dire rien : je vous exhorte à prendre garde à cet article. Si vous croyez être mal en ce pays-ci, vous vous trompez ; mais nous croyons que vous ne pouvez vous dispenser d'y venir avec M. de Grignan. Quant au voyage de M. le Coadjuteur, il nous paroît très-agréable pour le divertir, & point du tout nécessaire pour vos affaires ; cela seroit pris ridiculement ; & si vous n'avez point votre congé, il ne faut ici personne : le mieux sera de laisser dormir & oublier toutes choses jusqu'à votre retour. Vous devez vous fier un peu à d'Hacqueville & à la Garde soutenus de M. de Pomponne, pour savoir demander un congé à propos. Le Premier Président de Provence ne passe point pour neveu de M. de Colbert ; je ne sais où vous avez pris cette proximité : c'est le fils de

M. Marin, qui porte le nom de la Chataigneraie, & qui a été Intendant à Orléans : je ne puis vous dire le reſte. Je vous ai mandé que nous avions été le voir ; c'eſt avec lui qu'il faut que vous régliez toutes vos prétentions. Soyez perſuadée, ma très-chere, que M. de Grignan ſe ſoutiendra toujours très-bien, pourvu qu'il ne ſe détruiſe point lui-même.

Vous avez une idée plus grande que nous de ce préſent de Madame de Monteſpan à Madame de la Fayette. C'eſt une petite écritoire de bois de Sainte-Lucie, bien garnie à la vérité, & un crucifix tout ſimple. Comme cette belle eſt magnifique, elle ſe plaît ainſi à donner à pluſieurs Dames : nous ne voyons point que cela ſignifie rien pour notre amie. Nous fûmes l'autre jour deux heures chez elle avec M. de Pomponne ; nous reparlâmes encore de Provence ſur nouveaux frais ; je dis encore mieux que l'autre fois ; & je vous aſſure que l'on fait une grande différence du procédé de M. de Grignan & de celui des autres. Je viens d'apprendre que votre Premier Préſident n'eſt rien à M. Colbert ; mais ſa ſœur qui épouſera le Marquis d'Oppede, eſt fille de la troiſieme femme de ſon pere, laquelle étoit ſœur de M. Colbert du Teron : voilà la généalogie.

Enfin, ma fille, quand je ſonge en quel état je ſuis à deux cens lieues du champ de bataille, & comme je me réveille au milieu de la nuit ſur cette penſée, ſans pouvoir me rendormir, je tremble pour vous, & je comprends

que n'ayant nulle diverſion, & n'étant entourée que de cette affaire, vous n'avez aucun repos, vous ne dormez point, & vous tomberez malade aſſurément. Plût à Dieu que vous fuſſiez ici avec moi! vous y ſeriez plus néceſſaire pour vos affaires qu'à Lambeſc. M. de Chaulnes revient; mais c'eſt pour retourner après les États; & les autres ſont demeurés à Cologne (1). M. de Lavardin m'a vue un pauvre moment qu'il a été ici; c'eſt un ami que je mettrai bien en œuvre à ſon retour. Je ne m'endors pas auprès de Madame de Coulanges & de l'Abbé Têtu; cette route eſt bien diſpoſée, & fort en notre main; mais il faut ménager long-tems avant que d'entreprendre quelque choſe d'utile.

M. Chapelain ſe meurt: il a eu une maniere d'apoplexie, qui l'empêche de parler; il s'eſt confeſſé en ſerrant la main; il eſt dans ſa chaiſe comme une ſtatue. Ainſi Dieu confond l'orgueil des Philoſophes.

A Paris, Vendredi 27 Novembre 1673.

NOUS faiſons valoir ici le donjon d'Orange. M. de Gordes qui le connoît, craint que cela ne dure plus long-temps qu'on ne penſe; en ſorte que ſi M. de Grignan a bientôt expédié ce ſiege, il en ſera loué; & s'il a beſoin de plus de troupes qu'il n'en a, on

(1) La France avoit en ce temps-là des Plénipotentiaires à Cologne, où la paix ſe négocioit.

ne ſera point ſurpris du retardement, & il ne ſera point blâmé. On parle auſſi de la dépenſe, qui ne ſera pas médiocre; & enfin, tous vos amis, qui ne ſont pas en petit nombre, font parfaitement bien leur devoir, ſans qu'il en coûte autre choſe que de dire la vérité toute pure. Le Premier Préſident de la Cour des Aides étoit au coin de mon feu, quand l'Abbé de Grignan arriva de Verſailles : je voudrois que vous euſſiez pu voir de quelle maniere il entre dans tous nos intérêts ; il s'en faut bien qu'il ne ſoit la dupe de *la Grêle* (1). J'ai ſoupé avec Dangeau chez Madame de Coulanges ; nous parlâmes extrêmement de vous. Il jure que s'il ne vous eût trouvée à Aix, il eût mené à Grignan la Princeſſe qu'il gouverne (2) : il avoit parlé de vous dès Modene ; cette Princeſſe eſt toujours très-mal de la dyſſenterie. Les affaires d'Angleterre ne vont pas à ſouhait ; le Parlement ne veut point de cette alliance ; & veut déſunir l'Angleterre de la France (3). C'eſt préſentement la grande *pétoffe* de l'Europe. On parle fort d'une treve ; ſi cela eſt, il ne faudra pas balancer à venir. Votre Premier Préſident s'en ira ce Carême. M. le Prince & M. le Duc ſont revenus,

(1) Chiffre.

(2) M. Dangeau, après avoir conclu le mariage de la Princeſſe de Modene avec le Duc d'Yorck, fut chargé de la conduire en Angleterre.

(3) Charles II fit la paix le 19 Février 1674 avec la Hollande; mais il refuſa à ſon Parlement de ſe déclarer contre la France.

& Gourville en même-temps. On vous fait mille amitiés chez Madame de la Fayette ; vous êtes fort aimée & fort estimée dans cette maison ; on y est entré le plus follement du monde dans la vision du *saboulage ;* nous en avons trouvé de cinq façons différentes : ce fut une conversation digne d'être comparée à celle *des petits Docteurs.*

A Paris, Lundi 20 Novembre 1673.

VOUS pouvez vous fier à M. de Pomponne pour savoir quand il faudra ou ne faudra pas demander votre congé. Il trouve que M. de Grignan est long-temps à partir pour Orange. Tout le monde parle ici de ce siege, & vous avez l'obligation à M. de Vivonne & à M. de Gordes qu'ils ne traitent pas cette affaire de bagatelle, & qu'ils disent par-tout que quand vous n'y réussiriez pas avec votre Régiment des Galeres & avec vos Gentilshommes brodés qui ne seront que pour la décoration, il ne faudroit pas s'en étonner; qu'il vous faudra peut-être une augmentation de troupes ; que l'exemple de Treves fait voir qu'on peut être long-temps devant une bicoque ; que le Gouverneur d'Orange est un aventurier qui ne craint point d'être pendu, qui a deux cens hommes avec lui, vingt pieces de canon, très-peu de terrein à défendre, une seule entrée pour y arriver, une grande provision de poudre & de bled. Voilà comme

ces Meſſieurs en parlent, & pluſieurs échos répondent : ainſi la choſe eſt au point que M. de Grignan n'en ſauroit être blâmé, & peut y faire une jolie action. Il y a certains tours à donner, & certains diſcours à faire valoir, qui ne ſont pas inutiles en ce pays.

C'eſt une routine qu'ils ont tous priſe de dire que je ſuis belle ; ils m'en importunent : je crois que c'eſt qu'ils ne ſavent de quoi m'entretenir. Hélas ! mes pauvres petits yeux ſont abymés ; j'ai la rage de ne dormir que juſqu'à cinq heures ; & puis, ils me viennent admirer. Je vous ai mandé que M. le Prince & M. le Due étoient revenus ; ils ſont ravis que votre imagination ne les cherche plus en Flandre : s'ils n'avoient point fait d'anciennes proviſions de lauriers, ceux de cette année ne les mettroient pas à couvert. Bonn eſt priſe ; c'en eſt fait. M. de Turenne a bien envie de revenir, & de mettre l'*armée de mon fils* dans les quartiers d'hyver ; tous les Officiers diſent *amen*. M. de la Rochefoucauld ne bouge plus de Verſailles ; le Roi le fait entrer & aſſeoir chez Madame de Monteſpan, pour entendre les répétitions d'un Opéra qui paſſera tous les autres ; il faut que vous le voyiez : nous ne doutons point de votre congé, ni du beſoin que vous avez d'être ici. L'Archevêque de Rheims vous eſt fort acquis ; tant d'autres encore vous font des complimens & ſongent à vous, que je n'aurois jamais fait, s'il falloit vous les nommer. Je vous demande une amitié pour le grand &

divin Roquesante : dites-lui qu'il m'a promis de ne point m'oublier. M. le Coadjuteur, vous faites bien de m'aimer ; mais je vous défie tous deux d'aimer mieux Madame de Grignan que moi, c'est-à-dire que je l'aime.

A Paris, Vendredi 24 Novembre 1673.

JE vous assure que je suis trés-inquiétée de votre siege d'Orange ; je ne puis avoir aucun repos, que M. de Grignan ne soit hors de cette ridicule affaire. D'abord on a cru ici qu'il ne falloit que des pommes cuites pour ce siege. Guilleragues disoit que c'étoit un duel, un combat seul à seul entre M. de Grignan & le Gouverneur d'Orange ; qu'il falloit faire le procès, & couper la tête à M. de Grignan. Nous avons un peu répandu la vérité contre ces méchantes plaisanteries ; bien des gens la savent présentement, & l'on passe d'une extrémité à l'autre, disant que M. de Grignan en aura l'affront, & que sans autre troupe que le Régiment des Galeres, qu'on n'estime pas beaucoup pour un siege, il ne doit pas entreprendre de forcer deux cens hommes qui ont du canon. M. le Duc & M. de la Rochefoucauld sont persuadés qu'il n'en viendra pas à bout. Vous reconnoissez le monde, toujours dans l'excès. L'événement réglera tout ; je le souhaite heureux, n'espérant, ni joie, ni tranquillité que lorsque je saurai la fin de cette affaire.

M. le Duc me demanda fort de vos nouvelles l'autre jour. Monsieur & Madame de Noailles, Mesdames de Leuville & d'Effiat, les Rarez, les Beuvrons, que vous dirai-je encore? tout le monde se souvient de vous & de M. de Grignan. J'ai vu Madame de Monaco; elle me parut toujours entêtée de vous, & me dit cent choses très-tendres, & Madame de Louvigni aussi. On répete la musique d'un Opéra, qui effacera Venise. Madame de Colonne a été trouvée dans un bateau sur le Rhin avec des paysannes; elle s'en va je ne sais où, dans le fond de l'Allemagne.

Si vous m'aimez, ma fille, & si vous en croyez vos amis, vous ferez l'impossible pour venir cet hiver; vous ne le pourrez jamais mieux, & vous n'aurez jamais plus d'affaires qui vous y engagent. J'embrasse les Grignans; l'aîné me tient tendrement au cœur. Je voudrois bien savoir comment vous vous portez, & si vous êtes bien dévorée; cette pensée me dévore, & cette grande beauté dont on vous parle, ne dort pas toute la nuit; il s'en faut beaucoup, ma chere enfant.

A Paris, Mercredi 27 Novembre 1673.

VOTRE lettre me paroît d'un style triomphant; vous aviez votre compte, quand vous me l'avez écrite; vous aviez gagné vos petits procès; vos ennemis paroissoient confondus; vous aviez vu partir votre mari à la

tête d'un *drapello eletto ;* vous eſpériez un bon ſuccès d'Orange. Le ſoleil de Provence diſſipe au moins à midi les plus épais chagrins : enfin, votre humeur eſt peinte dans votre lettre ; Dieu vous maintienne dans cette bonne diſpoſition ! Vous avez raiſon de voir d'où vous êtes les choſes, comme vous les voyez ; & nous avons raiſon auſſi de les voir d'ici, comme nous les voyons. Vous croyez avoir l'avantage, nous le ſouhaitons autant que vous, & en ce cas nous diſons qu'il ne faut aucun accommodement ; mais ſuppoſé que l'argent, que nous regardons comme une divinité à laquelle on ne réſiſte point, vous fît trouver du mécompte dans votre calcul, vous m'avouerez que tous les expédiens vous paroîtroient bons, comme ils nous le paroiſſoient. Ce qui fait que nous ne penſons pas toujours les mêmes choſes, c'eſt que nous ſommes loin, hélas ! nous ſommes très-loin : ainſi l'on ne ſait ce qu'on dit ; mais il faut ſe faire honneur réciproquement de croire que chacun dit bien ſelon ſon point de vue ; que ſi vous étiez ici, vous diriez comme nous, & que ſi nous étions-là, nous aurions toutes vos penſées. Il y a bien des gens qui ſont curieux de ſavoir comment vous ſortirez de votre ſyndicat : mais je dis encore vrai, quand je vous aſſure que la perte de cette petite bataille ne feroit pas ici le même effet qu'en Provence. Nous diſons en tous lieux & à propos tout ce qui peut ſe dire ; & ſur la maniere dont il ſert le Roi, & comme il eſt aimé.

Nous n'oublions rien, & pour des tons naturels, & des paroles rangées, & dites assez facilement; sans vanité, nous ne céderons pas à ceux qui font des visites le matin aux flambeaux Cependant comme on parle fort d'une treve, & que M. de la Garde ne trouve rien de si nécessaire que votre présence, soyez en repos sur la conduite de ceux qui sauront demander votre congé. Je comprends les dépenses de ce siege d'Orange; j'admire les inventions que le démon trouve pour vous faire jetter de l'argent, j'en suis plus affligée qu'une autre; car, outre toutes les raisons de vos affaires, j'en ai une particuliere pour vous souhaiter cette année; c'est que le bon Abbé veut rendre le compte de ma tutelle, & c'est une nécessité que ce soit aux enfans dont on a été tutrice. Mon fils viendra, si vous venez; voyez, & jugez vous-même du plaisir que vous me ferez. Il y a de l'imprudence à retarder cette affaire: mon oncle l'Abbé peut mourir; je ne saurois plus par où m'y prendre, & je serois abandonnée pour le reste de ma vie à la chicane des Bretons. Je ne vous en dirai pas davantage; jugez de mon intérêt, & de l'extrême envie que j'ai de sortir d'une affaire si importante. Vous avez encore le temps de finir votre assemblée; mais ensuite je vous demande cette marque de votre amitié, afin que je meure en repos. Je laisse à votre bon cœur cette pensée à digérer.

Toutes les filles de la Reine furent chassées hier,

hier, on ne sait pourquoi. On soupçonne qu'il y en a une qu'on aura voulu ôter, & que pour brouiller les especes, on a fait tout égal. Mademoiselle de Coëtlogon (1) est avec Madame de Richelieu; la Mothe (2) avec la Maréchale; la Marck (3) avec Madame de Crussol; Ludre & Dampierre (4) retournent chez MADAME; du Rouvrai avec sa mere, qui s'en va chez elle; Lannoi (5) se mariera, & paroît contente. Théobon (6) apparemment ne demeurera pas sur le pavé. Voilà ce qu'on sait jusqu'à présent.

L'Abbé Têtu est fort content de ce que vous me dites pour lui; nous soupons souvent ensemble. Vous êtes très-bien avec l'Archevêque de Rheims; Madame de Coulanges n'est pas fort bien avec le frere de ce Prélat (7); ainsi ne comptez pas sur ce chemin pour aller à lui. Brancas vous est tout acquis. Vous êtes toujours tendrement aimée chez Madame de Villars. Nous avons enfin vu, la Garde & moi, votre Premier Président; c'est un homme très-bien fait & d'une physionomie agréable: Besons dit, c'est un beau mâtin, s'il vouloit mordre. Il nous reçut très-civilement; nous lui fîmes les complimens de M. de Gri-

(1) Depuis Marquise de Cavoie.
(2) Depuis Duchesse de la Ferté.
(3) Depuis Comtesse de Lanion.
(4) Depuis Comtesse de Moreuil.
(5) Depuis Marquise de Montrevel.
(6) Depuis Comtesse de Beuvron.
(7) Monsieur de Louvois.

gnan & les vôtres. Il y a des gens qui disent qu'il tournera casaque, & qu'il vous aimera au lieu d'aimer l'Evêque. *Le flux les amena, le reflux les emmene.* Ne vous ai-je point mandé que le Chevalier de Buous (8) est ici? Je fus ravie de l'embrasser; il me semble qu'il vous est plus proche que les autres. Il vient de Brest, il a passé par Vitré; il a eu un dialogue admirable avec Rahuel; il lui demanda ce que c'étoit que M. de Grignan, & qui j'étois. Rahuel disoit; » ce M. de Grignan, c'est un » homme de grande condition; il est le pre- » mier de la Provence; mais il y a bien loin » d'ici. Madame auroit bien mieux fait de ma- » rier Mademoiselle auprès de Rennes. » Le Chevalier se divertissoit fort. Adieu, ma très-aimable, je suis à vous; cette vérité est avec celle de deux & deux sont quatre.

A Paris, Vendredi premier Décembre 1673.

CE siege d'Orange me déplaît comme à vous. Quelle sottise! quelle dépense! La seule chose qui me paroisse bonne, c'est de faire voir par cette suite de M. de Grignan (1), combien il est aimé & considéré dans sa Province: ses ennemis en doivent enrager; mais on a beau faire des merveilles, cette oc-

(8) Capitaine de Vaisseaux, & cousin-germain de M. de Grignan.

(1) Toute la Noblesse distinguée de Provence suivit M. de Grignan dans cette occasion.

casion n'apportera, ni récompense ni réputation ; je voudrois qu'elle fût déja passée.

J'ai soupé avec l'amie (2) de *Quanto*, Vous ne serez point attaquée en ce pays-là, que vous ne soyez bien défendue. Cette Dame a parlé de vous avec une estime & une tendresse extraordinaire : elle dit que personne n'a jamais tant touché son goût ; qu'il n'y a rien de si aimable, ni de si assorti que votre esprit & votre personne. On vous a fort regrettée, & d'un ton qui n'avoit rien de suspect. J'ai causé aussi avec l'Archevêque de Rheims ; qui vous est fort acquis. Son frere n'est point du tout dans la manche de Madame de Coulanges. Volonne a acheté la charge de Purnon, Maître-d'Hôtel de MADAME : voilà un joli établissement ; voilà où la Providence place Madame de Volonne. Il est certain que *Quanto* a trouvé que c'étoit une hydre que cette chambre des filles (*de la Reine* ;) le plus sûr est de la couper : ce qui n'arrive pas aujourd'hui, peut arriver demain. On tient pour assuré que M. de Vivonne a la charge de Colonel-Général des Suisses (3). On nomme M. de Monaco pour celle de Général des Galeres. Je vous ai mandé combien la femme de ce dernier m'avoit bien reçue pour l'amour de vous. On répete souvent la Symphonie de l'Opéra

(2) Madame Scarron.

(3) Cette charge, qui étoit vacante par la mort de M. le Comte de Soissons, fut donnée peu de temps après à feu M. le Duc du Maine ; elle a passé depuis à M. le Prince de Dombes, son fils.

c'eſt une choſe qui paſſe tout ce qu'on a jamais ouï. Le Roi diſoit l'autre jour, que s'il étoit à Paris, quand on jouera l'Opéra, il iroit tous les jours. Ce mot vaudra cent mille francs à *Baptiſte* (4).

M. de Turenne a ſon congé. *L'armée de votre frere* (5) va être miſe dans les quartiers d'hiver. J'attends mon fils au premier jour; & vous arriverez un peu après, ſi vous voulez me témoigner un peu d'amitié. L'Abbé Têtu ne perd point d'occaſion de vous rendre ſervice en bon lieu; c'eſt encore un de mes hommes, que j'ai bien déſabuſé. Ma chere enfant, ayez quelque ſoin de votre ſanté; tâchez ſur-tout de dormir & d'éloigner dès le ſoir toutes les penſées qui vous réveillent.

A Paris, Lundi 4 Décembre 1673.

ME voilà toute ſoulagée de n'avoir plus Orange ſur le cœur: c'étoit une augmentation par deſſus ce que j'ai accoutumé de penſer, qui m'importunoit. Il n'eſt plus queſtion maintenant que de la guerre du Syndicat; je voudrois qu'elle fût déja finie. Je crois qu'après avoir gagné votre petite bataille d'Orange, vous n'aurez pas tardé à commen-

(4) Lulli.

(5) On ſent bien que cela eſt dit pour ſe moquer d'une expreſſion impropre, qui échappe quelquefois dans la converſation.

cer l'autre. Vous ne ſauriez croire la curioſité qu'on avoit pour être informé du ſuccès de ce beau ſiege ; on en parloit dans le rang des nouvelles. J'embraſſe le vainqueur d'Orange, & je ne lui ferai point d'autre compliment que de l'aſſurer ici que j'ai une véritable joie que cette petite aventure ait pris un tour auſſi heureux ; je déſire le même ſuccès à tout ſes deſſeins, & l'embraſſe de tout mon cœur. C'eſt une choſe agréable que l'attachement & l'amour de toute la Nobleſſe pour lui : il y a très-peu de gens qui puſſent faire voir une ſi belle ſuite pour une ſi légere ſemonce. M. de la Garde vient de partir pour ſavoir un peu ce qu'on dit de cette priſe d'Orange ; il eſt chargé de toutes nos inſtructions, & ſur le tout, de ſon bon eſprit & de ſon affection pour vous. D'Hacqueville me mande qu'il conſeille à M. de Grignan d'écrire au Roi : il ſeroit à ſouhaiter que par effet de magie, cette lettre fût déja entre les mains de M. de Pomponne, ou de M. de la Garde ; car je ne crois pas qu'elle puiſſe venir à propos. L'affaire du Syndic s'eſt fortifiée dans ma tête par l'abſence du ſiege d'Orange.

Nous ſoupâmes encore hier avec Madame Scarron & l'Abbé Têtu chez Madame de Coulanges. Nous cauſâmes fort, vous n'êtes jamais oubliée. Nous trouvâmes plaiſant d'aller remener Madame Scarron à minuit au fin fond du Fauxbourg Saint-Germain, fort au-delà de Madame de la Fayette, quaſi auprès de

Vaugirard dans la campagne. Une belle & grande maiſon (1), où l'on n'entre point ; il y a un grand jardin, de beaux & grands appartemens. Elle a un carroſſe, des gens & des chevaux ; elle eſt habillée modeſtement & magnifiquement, comme une femme qui paſſe ſa vie avec des perſonnes de qualité ; elle eſt aimable, belle, bonne & négligée : on cauſe fort bien avec elle. Nous revinmes gaiement à la faveur des lanternes & dans la ſûreté des voleurs. Madame d'Heudicourt (2) eſt allée rendre ſes devoirs : il y avoit long-temps qu'elle n'avoit paru en ce pays-là. On eſt perſuadé que ſi elle n'étoit point groſſe, elle rentreroit bientôt dans ſes premieres famliarités : on juge par-là que Madame Scarron n'a plus de vif reſſentiment contre elle ; ſon retour a pourtant été ménagé par d'autres, & ce n'eſt qu'une tolérance. La petite d'Heudicourt (3) eſt jolie comme un Ange ; elle a été de ſon chef huit ou dix jours à la Cour, toujours pendue au cou du Roi : cette petite avoit adouci les eſprits par ſa jolie préſence ; c'eſt la plus belle vocation pour la coquetterie que vous ayez jamais vue : elle a cinq ans ; elle ſait mieux la Cour que les vieux Courtiſans.

On diſoit l'autre jour à M. le Dauphin

(1) C'eſt dans cette maiſon qu'étoient élevés des enfans du Roi & de Madame de Monteſpan, dont Madame Scarron étoit Gouvernante.

(2) Bonne de Pons, Marquiſe d'Heudicourt.

(3) Depuis Marquiſe de Montgon.

qu'il y avoit un homme à Paris, qui avoit fait pour chef d'œuvre un petit chariot traîné par des puces. M. le Dauphin dit à M. le Prince de Conti ; mon couſin, qui eſt-ce qui a fait les harnois ? quelque arraignée du voiſinage, dit le Prince. Cela n'eſt-il pas joli ? Ces pauvres filles (*de la Reine*) ſont diſperſées : on parle de faire des Dames du Palais, du lit, de la table, pour ſervir au lieu des filles. Tout cela ſe réduira à quatre du Palais, qui ſeront, la Princeſſe d'Harcourt, Madame de Soubiſe, Madame de Bouillon, Madame de Rochefort ; & rien n'eſt encore aſſuré. Adieu, ma très-aimable. Je voulus hier aller à confeſſe ; un fort habile homme me refuſa très-bien l'abſolution, à cauſe de ma haine pour l'Evêque : ſi les vôtres ne vous traitent pas de même, ce ſont des ignorans qui ne ſavent pas leur métier.

Madame de Coulanges vous embraſſe : elle vouloit vous écrire aujourd'hui ; elle ne perd pas une occaſion de vous rendre ſervice, elle y eſt appliquée, & tout ce qu'elle dit, eſt d'un ſtyle qui plaît infiniment ; elle ſe réjouit de la priſe d'Orange ; elle va quelquefois à la Cour, & jamais ſans avoir dit quelque choſe d'agréable pour nous.

Monſieur DE COULANGES.

Que Madame d'Heudicourt
Eſt une belle femme !
Chacun diſoit à la Cour,

Quoi, la voilà de retour!
Tredame, tredame, tredame.

Vos Guerriers étant partis,
C'eût été choſe étrange
Que votre époux n'eût pas pris,
Au milieu de ſon pays,
Orange, orange, orange.

Je m'en réjouis avec vous, Madame la Comteſſe; j'ai dit mon *Te Deum* très dévotement. Voilà tout ce que je puis vous dire, & à M. le Comte que j'aime & honore toujours, comme il le mérite.

A Paris, Vendredi 8 Décembre 1673.

IL faut commencer, ma chere enfant, par la mort du Comte de Guiche : voilà de quoi il eſt queſtion préſentement. Ce pauvre garçon eſt mort de maladie & de langueur, dans l'armée de M. de Turenne; la nouvelle en vint Mardi matin. Le Pere Bourdaloue l'a annoncée au Maréchal de Gramont, qui s'en douta, ſachant l'extrémité de ſon fils : il fit ſortir tout le monde de ſa chambre; il étoit dans un petit appartement qu'il a au-dehors des Capucins : quand il fut ſeul avec ce Pere, il ſe jetta à ſon cou, diſant qu'il devinoit bien ce qu'il avoit à lui dire; que c'étoit le coup de ſa mort; qu'il le recevoit de Dieu; qu'il perdoit le ſeul & véritable objet de toute ſa tendreſſe & de toute ſon inclination naturelle; que jamais il n'avoit eu de ſenſible joie ou de violente douleur, que par ce fils, qui

qui avoit des choſes admirables : il ſe jetta ſur un lit, n'en pouvant plus, mais ſans pleurer ; car on ne pleure point dans cet état. Le Pere pleuroit, & n'avoit encore rien dit : enfin il lui parla de Dieu, comme vous ſavez qu'il en parle : ils furent ſix heures enſemble ; & puis, le Pere pour lui faire faire ſon ſacrifice entier, le mena à l'Egliſe de ces bonnes Capucines, où l'on diſoit Vigiles pour ce cher fils : le Maréchal y entra en tombant, en tremblant, plutôt traîné & pouſſé que ſur ſes jambes ; ſon viſage n'étoit plus connoiſſable. Monſieur le Duc le vit en cet état, & en nous le contant chez Madame de la Fayette, il pleuroit. Ce pauvre Maréchal revint enfin dans ſa petite chambre ; il eſt comme un homme condamné ; le Roi lui a écrit, perſonne ne le voit. Madame de Monaco (1) eſt entiérement inconſolable ; Madame de Louvigni (2) l'eſt auſſi ; mais c'eſt par la raiſon qu'elle n'eſt point affligée : n'admirez-vous point le bonheur de cette derniere ? la voilà dans un moment Ducheſſe de Gramont. La Chanceliere (3) eſt tranſportée de joie. La Comteſſe de Guiche (4) fait fort bien ; elle pleure, quand on lui conte les honnêtetés & les excuſes que ſon mari lui a faites en

(1) Catherine-Charlotte de Gramont, ſœur du Comte de Guiche.

(2) Marie-Charlotte de Caſtelnau, belle ſœur du Comte de Guiche.

(3) La Chanceliere Séguier, grand'mere de la Comteſſe de Guiche.

(4) Marguerite-Louiſe-Suſanne de Béthune-Sulli.

mourant. Elle dit : « il étoit aimable ; je l'au-
» rois aimé paſſionnément, s'il m'avoit un peu
» aimée : j'ai ſouffert ſes mépris avec douleur ;
» ſa mort me touche & me fait pitié ; j'eſpérois
» toujours qu'il changeroit de ſentiment pour
» moi. » Voilà qui eſt vrai, il n'y a point là de comédie. Madame de Verneuil (5) en eſt véritablement touchée. Je crois qu'en me priant de lui faire vos complimens, vous en ſerez quitte. Vous n'avez donc qu'à écrire à la Comteſſe de Guiche, à Madame de Monaco, & à Madame de Louvigni. Pour le bon d'Hacqueville, il a eu le paquet d'aller à Frazé à trente lieues d'ici, annoncer cette nouvelle à la Maréchale de Gramont, & lui porter une lettre de ce pauvre garçon, lequel a fait une grande amende honorable de ſa vie paſſée : il en a demandé pardon publiquement, & a mandé à Vardes mille choſes qui pourront peut-être lui être bonnes. Enfin, il a fort bien fini la comédie, & laiſſé une riche & heureuſe veuve (6). La Chanceliere a été ſi pénétrée du peu ou point de ſatisfaction, dit-elle, que ſa petite-fille a eue pendant ſon mariage, qu'elle ne va ſonger qu'à réparer ce malheur. Nous ne voyons point de mari pour elle ; vous allez nommer comme nous, M. de Marſillac : elle, ni lui, ne veulent point l'un de l'autre : les

(5) Charlotte Séguier, mere de la Comteſſe de Guiche, avoit épouſé en premieres noces le Duc de Sulli, & en ſecondes Henri de Bourbon, Duc de Verneuil.

(6) Elle épouſa depuis le Duc du Lude en 1681.

autres Ducs ſont trop jeunes : M. de Foix eſt pour Mademoiſelle de Roquelaure. Cherchez un peu de votte côté, car cela preſſe. Voilà un grand détail, ma chere petite ; mais vous m'avez dit quelquefois que vous les aimiez.

L'affaire d'Orange fait ici un bruit très-agréable pour M. de Grignan ; cette grande quantité de Nobleſſe qui l'a ſuivi par le ſeul attachement qu'on a pour lui, cette grande dépenſe, cet heureux ſuccès, tout cela fait honneur & donne de la joie à ſes amis qui ne ſont pas ici en petit nombre. Le Roi dit à ſon ſouper : » Orange eſt pris ; Grignan avoit » ſept cens Gentilshommes avec lui ; on a » tiraillé du dedans, & enfin on s'eſt rendu le » troiſieme jour : je ſuis fort content de Gri- » gnan. » On m'a rapporté ce diſcours, que la Garde ſait encore mieux que moi. Pour votre Archevêque de Rheims, je ne ſais à qui il en avoit ; la Garde penſa lui parler de la dépenſe ; voilà toujours comme on dit, on aime à ſe plaindre : mais, Monſieur, lui dit-on, M. de Grignan ne pouvoit pas s'en diſpenſer avec tant de Nobleſſe qui étoit venue pour l'amour de lui. Dites pour le ſervice du Roi. Monſieur, repliqua-t-on, il eſt vrai ; mais il n'y avoit point d'ordre, & c'étoit pour ſuivre M. de Grignan, à l'occaſion du ſervice du Roi, que toute cette aſſemblée s'eſt faite. Enfin, ma fille, cela n'eſt rien ; vous ſavez que d'ailleurs il eſt très-bon ami : mais il y a des

jours où la bile domine, & ces jours-là ſont malheureux.

Ne me dites point de mal de vos lettres : on croit quelquefois que les lettres qu'on écrit, ne valent rien, parce qu'on eſt embarraſſé de mille penſées différentes ; mais cette confuſion ſe paſſe dans la tête, pendant que la lettre eſt nette & naturelle : voilà comme ſont les vôtres ; il y a des endroits ſi plaiſans, que ceux à qui je fais l'honneur de les montrer, en ſont ravis.

Je viens de voir M. de Pomponne, il étoit ſeul ; j'ai été deux heures avec lui, & Mademoiſelle l'Avocat (7) qui eſt très-jolie : nous avons lu avec plaiſir une grande partie de vos lettres ; vous avez été admirée, & dans votre ſtyle, & dans l'intérêt que vous prenez à certaines affaires. M. de Pomponne a très-bien compris ce que nous ſouhaitons de lui : de vous conter ce qui s'eſt dit d'agréable & d'obligeant pour vous, & quelles aimables converſations on a avec ce Miniſtre, tout le papier de mon porte-feuille n'y ſuffiroit pas. Adieu, ma très-aimable enfant ; j'attends votre frere tous les jours ; & pour vos lettres, j'en voudrois à toute heure.

(7) ſœur de Madame de Pomponne : elle épouſa depuis le Marquis de Vins.

A Paris, Lundi 11 *Décembre* 1673.

JE viens de Saint-Germain, où j'ai été deux jours entiers avec Madame de Coulanges & M. de la Rochefoucauld; nous logions chez lui. Nous fîmes le soir notre cour à la Reine, qui me dit bien des choses obligeantes pour vous : mais s'il falloit vous dire tous les bons jours, tous les complimens d'hommes & de femmes, vieux & jeunes, qui m'accablerent & me parlerent de vous, ce seroit nommer quasi toute la Cour, je n'ai rien vu de pareil; & comment se porte Madame de Grignan ? quand reviendra-t-elle ? & ceci, & cela : enfin, représentez-vous que chacun n'ayant rien à faire, & me disant un mot, me faisoit répondre à vingt personnes à la fois. J'ai dîné avec Madame de Louvois; il y avoit presse à qui nous en donneroit. Je voulois revenir hier; on nous arrêta d'autorité pour souper chez M. de Marsillac, dans son appartement enchanté, avec Madame de Thianges, Madame Scarron, M. le Duc, M. de la Rochefoucauld, M. de Vivonne, & une musique céleste. Ce matin nous sommes revenues.

Voici une querelle qui faisoit la nouvelle de S. Germain. M. le Chevalier de Vendôme & M. de Vivonne font les amoureux de Madame de Ludre : M. le Chevalier de Vendôme veut chasser M. de Vivonne; on s'écrie, & de quel droit ? Sur cela il dit qu'il veut se

battre contre M. de Vivonne ; on ſe moque de lui ; non, il n'y a point de raillerie : il veut ſe battre, & monte à cheval, & prend la campagne : voici ce qui ne peut ſe payer, c'eſt d'entendre Vivonne ; il étoit dans ſa chambre très-mal de ſon bras, recevant les complimens de toute la Cour ; car il n'y a point eu de partage. » Moi, Meſſieurs, *dit-il*, moi, me bat-» tre ; il peut fort bien me battre, s'il veut ; » mais je le défie de faire que je veuille me » battre : qu'il ſe faſſe caſſer l'épaule, qu'on » lui faſſe dix-huit inciſions ; & puis, on croit » qu'il va dire, *& puis nous nous battrons ;* » & puis, *dit-il*, nous nous accommoderons ; » mais ſe moque-t-il de vouloir tirer ſur moi ? » voilà un beau deſſein, c'eſt comme qui vou-» droit tirer dans une porte cochere (1). Je me » repens bien de lui avoir ſauvé la vie au paſ-» ſage du Rhin ; je ne veux plus faire de ces » actions, ſans faire tirer l'horoſcope de ceux » pour qui je les fais : euſſiez-vous jamais cru » que c'eût été pour me percer le ſein, que je » l'euſſe remis ſur la ſelle ? » mais tout cela d'un ton & d'une maniere ſi folle, qu'on ne parloit d'autre choſe à Saint-Germain.

J'ai trouvé votre ſiége d'Orange fort étalé à la Cour ; le Roi en avoit parlé agréablement ; & on trouva très-beau que ſans ordre du Roi, & ſeulement pour ſuivre M. de Grignan, il ſe ſoit trouvé ſept cens Gentilhommes à cette occaſion ; car le Roi avoit dit *ſept*

(1) M. de Vivonne étoit exceſſivement gros.

cens, tout le monde dit *ſept cens* : on ajoute qu'il y avoit deux cens litieres, & de rire; mais on croit ſérieuſement qu'il y a peu de Gouverneurs qui puſſent avoir une pareille ſuite.

J'ai cauſé deux heures en deux fois avec M. de Pomponne; j'en ſuis contente au-delà de ce que j'eſpérois : Mademoiſelle l'Avocat eſt dans notre confidence; elle eſt très-aimable, elle ſait notre Syndicat, notre Procureur, notre gratification, notre oppoſition, notre délibération, comme elle ſait la carte & les intérêts des Princes, c'eſt-à-dire, ſur le bout du doigt : on l'appelle le petit Miniſtre; elle eſt dans tous nos intérêts. Il y a des entr'actes à nos converſations, que M. de Pomponne appelle des traits de rhétorique, pour captiver la bienveillance des auditeurs. Il y a des articles dans vos lettres ſur leſquels je ne réponds pas : il eſt ordinaire d'être ridicule, quand on répond de ſi loin. Vous ſavez quel déplaiſir nous avions de la perte de je ne ſais quelle Ville, lorſqu'il y avoit dix jours qu'à Paris on ſe réjouiſſoit que le Prince d'Orange en eût levé le ſiege; c'eſt le malheur de l'éloignement. Adieu, ma très-aimable, je vous embraſſe bien tendrement.

A Paris, Vendredi 15 Décembre 1673.

QUAND je disois que vous ne seriez pas moins estimée ici pour n'avoir pas fait un Syndic, & que je vous rabaissois le plus que je pouvois cette petite victoire, soyez très-persuadée, ma chere belle, que c'étoit par pure politique, & par un dessein prémédité entre nous, afin que si vous étiez battus, comme nous en avions peur, vous ne prissiez la résolution de vous pendre; mais présentement que par votre lettre qui me donne la vie, nous voyons votre triomphe quasi assuré, je vous avoue franchement que par tout pays c'est la plus jolie chose du monde, que d'avoir emporté cette affaire malgré toutes les précautions, les prévoyances, les prieres, les menaces, les sollicitations, les corruptions & les vanteries de vos ennemis: en vérité, cela est délicieux, & fait voir, autant que le siege d'Orange, l'extrême considération de M. de Grignan dans la Province. M. de Pomponne d'Hacqueville, Brancas, les Grignans, & plusieurs de vos amis ont une attention particuliere pour le dénouement de cette affaire, & ils ne la mettoient pas à si bas prix que je vous le mandois; mais nous étions convenus de ce style, afin de vous soutenir le courage dans le cas d'un revers de la fortune. Mademoiselle l'Avocat est dans cette affaire pardessus les yeux; & pour vous parler franche-

ment, j'ai envoyé à M. de Pomponne les deux premiers feuillets de votre lettre, & à d'Hacqueville qui étoit chez lui, afin de les réjouir. Ne croyez donc pas que nous voyions si fort les choses autrement que vous : tout ce qui touche la gloire, se voit assez également par tout pays. Ne soyez point fâchée contre nous ; louez nos bonnes intentions, & pensez que nous ne sommes que trop dans tous vos sentimens, & moi particulierement qui n'en ai point d'autres. Vous me faites assez entendre ce qui peut vous manquer pour faire le voyage de Paris ; mais quand je songe que le Coadjuteur est prêt à partir, lui qui avoit engagé son Abbaye pour deux ans, qui vouloit vivre de l'air, qui vouloit chasser tous ses gens & ses chevaux, & que je vois qu'on fait donc quelquefois de la magie noire, cela me fait croire que vous en devez faire, comme les autres, cette année ou jamais. Voilà mon raisonnement ; vous aurez un air bien victorieux sur toutes sortes de chapitres, & vous aurez bien effacé l'exclusion de votre ami par la suite. J'attends mon fils à tout moment. Je dînai hier avec Monsieur le Duc, M. de la Rochefoucauld, Madame de Thianges, Madame de la Fayette, Madame de Coulanges, l'Abbé Têtu, M. de Marsillac, & Guilleragues chez Gourville ; vous y fûtes célébrée & souhaitée ; & puis on écouta la Poétique de Despréaux, qui est un chef-d'œuvre. M. de la Rochefoucauld n'a point d'autre faveur que celle de son fils, qui

eſt très-bien placé : il entra l'autre jour, comme je vous l'ai mandé, à une muſique chez Madame de Monteſpan ; on le fit aſſeoir : le moyen de ne pas le faire ? cela n'eſt rien du tout. Madame de la Fayette voit Madame de Monteſpan un quart-d'heure, quand elle va en un mois une fois à Saint-Germain ; il ne me paroît pas que ce ſoit là une faveur. Les filles (*de la Reine*) s'en vont chacune à leur *chacuniere*, comme je vous l'ai dit. Le Chevalier de Vendôme a demandé quartier de plaiſanterie à M. de Vivonne, qui ne s'épuiſoit point ſur l'horreur qu'il avoit de ſe battre ; l'accommodement s'eſt fait, & on n'en parle plus. Soyecourt (1) demandoit hier à Vivonne, *quand eſt-ce que le Roi ira à la chaſſe ?* Vivonne (2) répondit bruſquement, *quand eſt-ce que les galeres partiront ?*. Je ſuis fort bien avec ce Général ; il ne croit point avoir *les Suiſſes* (3) ; il avoit dit de ſon côté, comme moi du mien, que c'étoient des *armes parlantes*. Madame de la Valliere ne parle plus d'aucune retraite ; c'eſt aſſez de l'avoir dit : ſa femme-de-chambre s'eſt jettée à ſes pieds pour l'en empêcher ; peut-on réſiſter à cela ?

D'Hacqueville eſt revenu de poignarder la Maréchale de Gramont ; il eſt tellement abymé dans la mort du Comte de Guiche, qu'il n'eſt plus ſociable : je doute qu'il vous écrive

(1) Il étoit Grand Veneur.
(2) Il étoit Général des Galeres.
(3) Voyez la lettre du premier Décembre, *p.* 223.

aujourd'hui. La Garde veut toujours que si M. de Grignan ne vient pas, vous veniez à sa place; & pour cela je vous renvoie à cette magie noire du Coadjuteur, dont je vous ai parlé; vous êtes habile, & vous feriez présentement un autre personnage que celui d'une Dame de dix-huit ans. J'ai ici Corbinelli; il est échauffé pour vos affaires, comme à Grignan. Nous serons transportés de joie du Syndic; & quand nous l'aurons emporté hautement, on pourra parler d'accommodement, tant qu'on voudra; il faut être doux après la victoire. Despréaux vous ravira par ses vers; il est attendri pour le pauvre Chapelain; je lui dis qu'il est tendre en prose, & cruel en vers (4). Adieu, ma très chere enfant, que je vous serai obligée, si vous venez m'embrasser: il y a bien du bruit à nos Etats de Bretagne; vous êtes bien plus sages que nous. Bussi a ordre de s'en retourner en Bourgogne; il n'a pas fait la paix avec ses principaux ennemis; il veut toujours marier sa fille avec le Comte de Limoges (5): c'est la faim & la soif ensemble; mais la beauté du nom le charme. J'attends mon fils à tout moment.

(4) Voyez la Satyre IX de Despréaux.

(5) Charles François de Rochechouart, fils du Marquis de Chandenier, qui avoit été premier Capitaine des Gardes du Corps de Sa Majesté.

A Paris, Lundi 18 Décembre 1673.

J'ATTENDS vos lettres avec une juſte impatience. Je ne puis être tranquille que le Marquis de Buous (1) ne ſoit Syndic; je l'eſpere: mais comme je crains toujours, je voudrois que cette affaire fût déja finie. J'ai vu deux heures M. de Pomponne à Paris; il ſouffre fort patiemment la longueur de mes converſations; elles ſont mêlées d'une maniere qu'il ne me paroît pas qu'il en ſoit fatigué : il ne ſe cache pas de dire qu'il ſouhaite que M. de Buous ſoit Syndic, que cela lui paroît juſte & raiſonnable, & que M. de Grignan auroit grand ſujet de ſe plaindre, ſi, après ce qui s'eſt paſſé à la Cour, il avoit encore ce chagrin-là dans la Province: ce Miniſtre aime vos lettres, il vous eſtime & vous admire; il voit clairement le pouvoir que vous avez dans la Province, & ſur la Nobleſſe, & au Parlement, & dans les Communautés; & cela ſera remarqué en bon lieu.

M. de Louvigni eſt revenu avec pluſieurs autres; on dit qu'il ſe plaint du *Torrent* d'avoir ôté à *la Roſée* la bonne conduite qu'elle avoit, & de lui avoir donné un air fort contraire à cette tendreſſe légitime, qui lui ſeyoit ſi bien. Hors la Maréchale de Gramont, on ne ſonge déja plus au Comte de Guiche;

(1) N..... de Pontevez, Marquis de Buous, couſin-germain de M de Grignan.

voilà qui eſt fait, le *Torrent* reprend ſon cours ordinaire : voici un bon pays pour oublier les gens. La Troche, qui eſt arrivée, vous dit mille belles choſes ; écrivez quelque douceur qu'on puiſſe lui montrer. Je me ſuis fort louée à Mademoiſelle de Scudéri de l'honnête procédé de M. de Péruis. Guitaut a dîné avec moi, la Troche & Coulanges y étoient ; on a bu à votre ſanté, & l'on a admiré votre politique de vouloir ajouter encore des années aux trois que vous avez été en Provence ; c'eſt une belle choſe que de ſe laiſſer effacer & oublier dans un lieu où l'on a tous les jours affaire, & d'où l'on tire toute ſa conſidération : on veut y jouir auſſi de celle qu'on a dans ſon Gouvernement ; & l'une ſert à l'autre ; mais on ne travaille que pour être bien ici.

Je reçois votre lettre du dix ; il me ſemble que j'y ai fait réponſe par avance, en vous aſſurant qu'il ne vous viendra rien d'ici, qui vous coupe la gorge : mais que ne finiſſez-vous promptement ? que ne vous ôtez-vous, & à nous, cette épine du pied ? nous comprenons très-bien le plaiſir de votre triomphe. Nous demeurions d'accord l'autre jour, *la Pluie* (2) & moi, que rien n'eſt ſenſible dans la vie, comme ces ſortes de choſes qui touchent la gloire ; & nous conclûmes comme M. d'Agen, que cela venoit d'une profonde humilité. Je vous aſſure qu'on ne peut pas entrer plus entiérement dans vos intérets, ni mieux les com-

(2) M. de Pomponne.

prendre, ni voir plus clair que fait cette aimable *Pluie*. Ah! que je lui ai dit de plaiſantes choſes, & qu'il les a bien écoutées! je vous aſſure qu'il attend avec impatience la fin de votre Syndicat; il rira bien de votre lettre; puiſque vous renvoyez mes périodes, je vous renverrai celle-ci qui vaut un empire: *Si Sa Majeſté vouloit avoir la bonté de nous laiſſer manger le blanc des yeux, elle verroit qu'elle en ſeroit bien mieux ſervie.* Vous ne vous fâcherez donc point contre moi, ni contre la Cour, puiſque vous avez toutes vos coudées franches pour votre Syndic; mais finiſſez donc, & que nous recevions une lettre qui nous ôte toute ſorte de peine. Vous ſeriez bien étonnée ſi vous ſaviez que l'on a fort parlé de vous pour être Dame du Palais; je vous l'aprends, & c'eſt aſſez; vous êtes fort eſtimée dans les lieux qu'on eſtime le plus. Cherchez donc d'autres prétextes pour nous menacer de ne plus venir en ce pays. Je comprends votre beau temps, je le vois d'ici, & m'en ſouviens avec tendreſſe; nous mourons de froid préſentement, & puis nous ſerons noyés. Il eſt vrai, ma fille, que le voyage de Provence m'a plus attachée à vous que je n'étois encore; je ne vous avois jamais tant vue, je n'avois jamais tant joui de votre eſprit & de votre cœur; je ne vois & je ne ſens que ce que je vous dis, & je rachete bien cher toutes ces douceurs: d'Hacqueville a raiſon de ne vouloir rien de pareil; pour moi, je m'en trouve fort bien,

pourvu que Dieu me faſſe la grace de l'aimer encore plus que vous : voilà de quoi il eſt queſtion. Cette petite circonſtance d'un cœur que l'on ôte au Créateur pour le donner à la créature, me donne quelquefois de grandes agitations : la *Pluie* & moi, nous en parlions l'autre jour très-ſérieuſement; mon Dieu, qu'elle eſt à mon goût cette *Pluie!* je crois que je ſuis au ſien ; nous retrouvons avec plaiſir nos anciennes liaiſons. Tous nos Allemands reviennent à la file ; je n'ai point encore mon fils. J'embraſſe tendrement M. de Grignan ; il auroit bien du plaiſir à m'entendre quelquefois parler de lui ; il y a un beau point de vue, & je ſuis ravie de dire ſes belles & bonnes qualités. Adieu, ma chere Comteſſe.

A Paris, Vendredi 22 Décembre 1673.

IL y a une nouvelle de l'Europe, qui m'eſt entrée dans la tête ; je vais vous la mander contre mon ordinaire. Vous ſavez la mort du Roi de Pologne (1). Le Grand-Maréchal (2), mari de Mademoiſelle d'Arquien, eſt à la tête d'une armée contre les Turcs ; il a gagné une bataille ſi pleine & ſi entiere, qu'il eſt demeuré quinze mille Turcs ſur la place ; il a pris deux Baſſas, il s'eſt logé dans la tente du

(1) Michel Koribut Wieſnovieski, mort le...., Novembre 1673.

(2) Jean Sobieski, qui fut depuis élu Roi de Pologne, le 20 Mai 1664.

Général; & cette victoire est si grande, qu'on ne doute point qu'il ne soit élu Roi, d'autant plus qu'il est à la tête d'une armée, & que la fortune est toujours pour les gros bataillons : voilà une nouvelle qui m'a plu.

Je ne vois plus le Chevalier de Buous : il a été enragé qu'on ne l'ait pas fait Chef d'Escadre; il est à Saint-Germain, & je crois qu'il fera si bien, qu'à la fin il sera content; je le souhaite fort. M. l'Archevêque (*d'Arles*) me mande sa joie sur la prise d'Orange, & qu'il croit l'affaire du Syndicat achevée selon nos desirs; qu'il est contraint d'avouer que par l'événement votre vigueur a mieux valu que sa prudence; & qu'enfin, à votre exemple, il s'est tout-à-fait jetté dans la bravoure : cela m'a réjouie.

Au reste, ma chere enfant, quand je me représente votre maigreur & votre agitation; quand je pense combien vous êtes échauffée, & que la moindre fievre vous mettroit à l'extrémité, cela me fait souffrir, & le jour, & la nuit; quelle joie de vous restaurer un peu auprès de moi dans un air moins dévorant, & où vous êtes née ? Je suis surprise que vous aimant, comme on fait en Provence, on ne vous propose point ce remede. Je vous trouve si nécessaire jusqu'à présent; & je crois que vous avez tant soulagé M. de Grignan dans toutes ses affaires, que je n'ose me repentir de ne vous avoir point emmenée; mais quand tout sera fini, hélas! pourquoi ne pas me donner

ner cette ſatisfacton ? Adieu, ma très-aimable, j'ai une grande impatience de ſavoir de vos nouvelles : vous avez toujours dans la fantaiſie de vous jetter dans le feu, pour me perſuader votre amitié ; ma fille, je n'en ſuis que trop perſuadée, & ſans cette preuve extraordinaire, vous pouvez m'en donner une qui ſera plus convaincante & plus à mon gré.

A Paris, Dimanche 24 Décembre 1673.

IL y a long-temps, ma très-chere, que je n'ai eu une joie ſi ſenſible que celle que j'eus hier à onze heures du ſoir. J'étois chez Madame de Coulanges ; on vint me dire que Janet (1) étoit arrivé ; je cours chez moi, je le trouve, je l'embraſſe ; hé bien, avons-nous un Syndic ? eſt-ce M. de Buous ? oui, Madame, c'eſt M. de Buous : me voilà tranſportée, nous liſons nos lettres ; j'envoie dire à d'Hacqueville que nous avions tout ce que nous ſouhaitions, & que M. du Janet qu'il connoît, eſt arrivé. D'Hacqueville m'écrit un grand billet de joie & de ſoulagement du cœur. Je cauſe un peu avec Janet ; nous ſoupons, & puis il va ſe coucher bien à ſon aiſe ; pour moi, je ne me ſuis endormie qu'à quatre heures ; la joie n'eſt point bonne pour aſſoupir les ſens. M. de Pomponne vient aujourd'hui. Voilà préſentement ce que je puis vous dire ; mais

(1) Gentilhomme de Provence, fort attaché à la Maiſon de Grignan.

entre ci & demain que partira cette lettre, il y aura bien des augmentations. Dès huit heures ce matin, toute ma chambre étoit pleine ; la Garde, l'Abbé de Grignan, le Chevalier de Buous, le *bien bon* (2) Coulanges, Corbinelli, chacun discouroit, & raisonnoit, & lisoit les relations ; elles sont admirables, ma fille ; jamais il n'y eut une si délicieuse conclusion : ah ! quel succès, quel succès ! l'eussions-nous cru à Grignan ? hélas ! nous faisions nos délices d'une suspension : le moyen de croire qu'on renverse en un mois des mesures prises depuis un an ? & quelles mesures, puisqu'on offroit de l'argent ! J'aime bien le Consul de Colmar, à qui vous rendîtes un si grand service l'année passée, & qui vous a manqué ensuite ; vous voulez bien que cette petite ingratitude soit mise dans le livre que nous avions envie de composer à l'honneur de cette vertu. Nous trouvons l'Évêque toujours habile, & toujours prenant les bons partis ; il voit que vous êtes les plus forts, & que vous nommez M. de Buous, il nomme M. de Buous. Nous voulons tous que présentement vous changiez de style, & que vous soyez aussi modestes dans la victoire, que fiers dans le combat. La Garde me fait agir pour votre congé ; je vous déclare que ce n'est pas moi, je vous renvoie à sa lettre, vous verrez son raisonnement ; vous le connoissez, & que comme un autre Monsieur de Montausier,

(2) L'Abbé de Coulanges.

Pour le Saint-Pere il ne diroit
Une choſe qu'il ne croiroit.

Vous êtes en bonheur, il faut ſonger à ce pays auſſi-bien qu'à la Provence; jamais vous ne trouverez une année comme celle-ci: elle eſt bien différente encore pour la conſidération qu'on a pour moi; je ſerois bien fâchée d'être traitée ici, comme je le fus à Lambeſc, lorſqu'au nom de cette amitié de huit ans, dont M. de M... avoit tant parlé, & de la paix éternelle avec les Grignans, je le priai de m'accorder le paiement du courier, à quoi il ne voulut jamais conſentir; & quand j'allai chez M. l'Intendant le conjurer inſtamment d'écrire par votre courier, vous ſavez comme il me refuſa nettement: j'ai ces deux petits articles ſur le cœur; & cependant je ne veux pas que l'intérêt des alliés vous empêche de faire la paix. Dès que je ne ſuis plus à Lambeſc, le courier eſt payé. M. l'Intendant l'accable de ſes paquets; ma fille, c'eſt que je ſuis malheureuſe; Dieu ne permet pas que dans les deſirs extrêmes que j'ai de vous ſervir, j'aie la joie de réuſſir. En vérité, cette mine de proſpérité du Coadjuteur qui attire les Abbayes, & les heureux ſuccès, vous a été bien plus profitable; ſa pareſſe étoit allée ſe promener bien loin pendant cette affaire; ſa vigilance, ſon habileté, ſon application, ſes vues, ſes expédiens, ſon courage, ſa conſidération, vous ont été ſouverainement néceſſaires; j'avois toujours en lui une grande confiance;

mais vous, quelles merveilles n'avez-vous point faites? & que n'a point fait auſſi mon cher Comte! il a joué ſon rôle divinement. Enfin, vous avez fait tous trois vos perſonnages en perfection. Il y avoit dix ou douze perſonnes, qui envoyoient tous les jours ici pour ſavoir des nouvelles du Syndic, de ſorte que j'ai écrit ce matin dix billets; Madame de Verneuil, M. de Meaux, Madame de la Troche, M. de Brancas, Madame de Villars, Madame de la Fayette, M. de la Rochefoucauld, Coulanges, l'Abbé Têtu; tout cela ſe ſeroit offenſé, qu'après tant de ſoins on ne leur eût rien dit. Il faut préſentement aller à confeſſe; cette concluſion m'a adouci l'eſprit; je ſuis comme un mouton : bien loin de me refuſer l'abſolution, on m'en donnera deux; je crois que de votre côté vous aurez fait votre devoir.

Lundi, jour de Noel.

Ha! fort, fort bien, nous voici dans les lamentations du Comte de Guiche : hélas! ma pauvre enfant, nous n'y penſons plus; pas même le Maréchal (*de Gramont*) qui a repris le ſoin de faire ſa cour. Pour votre Princeſſe (*de Monaco*), comme vous dites très-bien, après ce qu'elle a oublié, il ne faut rien craindre de ſa tendreſſe; Madame de Louvigni & ſon mari ſont tranſportés; la Comteſſe de Guiche voudroit bien ne point ſe remarier; mais un tabouret la tentera. Il n'y a

plus que la Maréchale (*de Gramont*) qui ſe meurt de douleur. Vous recevrez encore deux ou trois de mes lettres ſur mes inquiétudes du Syndicat : cela fait rire ; mais auſſi vous me parlez du Comte de Guiche ; ainſi on eſt quitte : l'éloignement cauſe néceſſairement ces propos rompus. Mais parlons d'affaires : M. du Janet eſt allé ce ſoir à Saint-Germain, afin d'être demain à l'arrivée de M. de Pomponne. J'ai écrit à ce Miniſtre une lettre aſſez grande, où je le prie de remarquer de quelle maniere vous êtes avec la Nobleſſe, le Parlement, & les Communautés, & de vous rendre ſur cela les bons offices que lui ſeul peut vous rendre dans la place où il eſt. J'ai parlé à de bonnes têtes du ſilence de *la mer* (3) ; on croit qu'il ne vient que de diſſipation ; on ne comprend pas qu'il pût n'être pas content de la priſe d'Orange, puiſque le *Nord* (4) a paru l'être : il faut que vous vous ôtiez de l'eſprit que le frere (5) de *la Mer* ſoit aſſez ſon ami pour avoir les mêmes ſentimens : chacun parle ſon langage, & ſuit ſes humeurs ; ainſi, vous ne tirerez aucune conſéquence de ce qu'a dit le frere. Le Gentilhomme dont vous me parlez, eſt mal inſtruit ; *la Mer* eſt mieux que jamais, & rien n'eſt changé dans ce qu'il y a de principal dans ce pays. Madame de Coulanges & deux ou

(3) M. de Louvois.
(4) M. Colbert.
(5) L'Archevêque de Rheims.

trois amies ſont allées voir le *Dégel* (6) dans ſa grande maiſon ; on ne voit rien de plus (7) : je compte y aller un de ces jours, & je vous en manderai des nouvelles. Tout ce que vous m'écrivez ſur l'ennui que vous avez de ne plus être agitée par la haine, eſt extrêmement plaiſant; vous n'avez plus rien à faire, vous ne ſavez que devenir ; hé, mon Dieu ! *dormez, dormez, vous ne ſauriez mieux faire.* M. du Janet m'a dit que vous ne fermiez pas les yeux. Songez ſur toute choſe à vous rétablir, ma chere enfant.

A Paris, Jeudi 28 Décembre 1673.

JE commence des aujourd'hui ma lettre, & je la finirai demain. Je veux d'abord traiter le chapitre de votre voyage de Paris : vous apprendrez par Janet que la Garde eſt celui qui l'a trouvé le plus néceſſaire, & qui a dit qu'il falloit demander votre congé ; peut-être l'a-t-il obtenu, car Janet a vu M. de Pomponne : mais ce n'eſt pas, dites-vous, une néceſſité de venir ; & le raiſonnement que vous me faites, eſt ſi fort ; & vous rendez ſi peu conſidérable tout ce qui le paroît aux autres pour vous engager à ce voyage, que pour moi j'en ſuis accablée ; je ſais le ton que vous pre-

(6) Madame Scarron.

(7) C'eſt-à-dire, on n'y voyoit point les enfans du Roi, dont Madame Scarron étoit depuis peu Gouvernante.

nez, ma fille, je n'en ai point au-dessus du vôtre ; & sur-tout quand vous me demandez *s'il est possible que moi, qui devrois songer plus qu'une autre à la suite de votre vie, je veuille vous embarquer dans une excessive dépense, qui peut donner un grand ébranlement au poids que vous soutenez déjà avec peine ;* & tout ce qui suit. Non, mon enfant, je ne veux point vous faire tant de mal, Dieu m'en garde ; & pendant que vous êtes la raison, la sagesse & la philosophie même, je ne veux point qu'on puisse m'accuser d'être une mere folle, injuste & frivole, qui dérange tout, qui ruine tout, qui vous empêche de suivre la droiture de vos sentimens par une tendresse de femme : mais j'avois cru que vous pouviez faire ce voyage, vous me l'aviez promis ; & quand je songe à ce que vous dépensez à Aix, & en Comédiens, & en fêtes, & en repas dans le carnaval, je crois toujours qu'il vous en couteroit moins de venir ici, où vous ne serez point obligée de rien apporter. M. de Pomponne & M. de la Garde me font voir mille affaires, où vous & M. de Grignan êtes nécessaires ; je joins à cela cette tutele ; je me trouve disposée à vous recevoir, mon cœur s'abandonne à cette espérance, vous n'êtes point grosse, vous avez besoin de changer d'air : je me flattois même que M. de Grignan voudroit bien vous laisser avec moi cet été, & qu'ainsi vous ne feriez pas un voyage de deux mois comme un homme : tous vos amis

avoient la complaiſance de me dire que j'avois raiſon de vous ſouhaiter avec ardeur; voilà ſur quoi je marchois. Vous ne trouvez point que tout cela ſoit, ni bon, ni vrai; je cede à la néceſſité & à la force de vos raiſons; je veux tâcher de m'y ſoumettre à votre exemple, & je prendrai cette douleur qui n'eſt pas médiocre, comme une pénitence que Dieu veut que je faſſe, & que j'ai bien méritée : il eſt difficile de m'en donner une meilleure, ni qui frappe plus droit à mon cœur; mais il faut tout ſacrifier, & me réſoudre à paſſer le reſte de ma vie, ſéparée de la perſonne du monde qui m'eſt la plus ſenſiblement chere, qui touche mon goût, mon inclination, mes entrailles, qui m'aime plus qu'elle n'a jamais fait : il faut donner tout cela à Dieu, & je le ferai avec ſa grace, & j'admirerai ſa providence, qui permet qu'avec tant de grandeurs & de choſes agréables dans votre établiſſement, il s'y trouve des abymes qui ôtent tous les plaiſirs de la vie, & une ſéparation qui me bleſſe le cœur à toutes les heures du jour, & bien plus que je ne voudrois à celles de la nuit : voilà mes ſentimens; ils ne ſont pas exagérés; ils ſont ſimples & ſinceres; j'en ferai un ſacrifice pour mon ſalut. Voilà qui eſt fini; je ne vous en parlerai plus, & je méditerai ſans ceſſe ſur la force invincible de vos raiſons, & ſur cette admirable ſageſſe dont je vous loue, & que je tâcherai d'imiter.

Jannet alla trouver M. de Pomponne à Port-Royal;

Port-Royal ; qu'il vous dise un peu comme il y fut reçu, & la joie qu'eut ce Ministre de savoir que M. de Buous étoit nommé. Je laisse à Janet le plaisir de vous apprendre tous ces détails par la lettre qu'il écrit à sa femme. Voilà un billet de Madame d'Herbigni (1), qui entre plus que personne dans les affaires de Provence: elle est aimable & très-obligeante; elle a voulu savoir le Syndicat & les Gardes : voilà sa réponse sur les Gardes : elle croyoit que j'avois autant plu à son frere qu'à elle ; quand je lui ai conté combien j'étois peu dans son goût, & avec quelle fermeté il m'avoit refusée l'année passée pour une chose qu'il a faite cette année, sans balancer, elle fait des cris épouvantables ; elle ne comprend pas que sa belle-sœur (2) se déclare pour vos ennemis, après toutes vos civilités pour elle : elle retient comme un éloge admirable ce que vous dites de Monsieur Rouillé, que *la justice est sa passion dominante ;* en effet, on ne peut rien dire de si beau d'un homme de sa profession.

Il n'y a nulle sorte de finesse à la maniere dont M. de la Rochefoucauld, son fils, *Quantova* (3), son amie (4), & l'amie (5) de l'amie, sont à la Cour ; il n'y a point de nœud

(1) Sœur de M. Rouillé de Mélai, alors Intendant de Provence.
(2) Madame de Rouillé.
(3) Madame de Montespan.
(4) Madame de Scarron.
(5) Madame de Coulanges.

qui les lie ; le fils (6) eſt logé en perfection ; ce fut le prétexte du ſouper : il eſt très-bien, comme vous ſavez, avec le *Nord* (7), mais rien de nouveau : ſon pere ne va pas en un mois une fois en ce pays-là, non plus que Madame de Coulanges ; il n'y a, ni vue, ni deſſein, pour perſonne, cela eſt ainſi. Je ne vois quaſi pas Langlade ; je ne ſais ce qu'il fait ; il n'a point vu Corbinelli ; j'ignore ſi c'eſt par ſes frayeurs politiques. J'ai fait à mon ami (*Corbinelli*) toutes vos *animoſités ;* cela eſt plaiſant, il les a très-bien reçues ; je crois qu'il eſt venu ici pour réveiller un peu la tendreſſe de ſes vieux amis. Nous avons trouvé la piece des cinq Auteurs extrêmement jolie, & très-bien appliquée ; le Chevalier de Buous l'a poſſédée deux jours : vos deux vers ſont très-bien corrigés. Voilà mon fils qui arrive ; je m'en vais fermer cette lettre, & je vous en écrirai demain une autre avec lui, toute pleine des nouvelles que j'aurai reçues de Saint-Germain. On dit que la Maréchale de Gramont n'a voulu voir, ni Louvigni, ni ſa femme ; ils ſont revenus de dix lieues d'ici ; nous ne ſongeons plus qu'il y ait eu un Comte de Guiche au monde : vous vous moquez avec vos longues douleurs : nous n'aurions jamais fait ici, ſi nous voulions appuyer autant ſur chaque nouvelle : il faut expédier ; expédiez à notre exemple.

(6) Le Prince de Marſillac.
(7) M. Colbert.

A Paris, Vendredi 29 Décembre 1673.

MONSIEUR de Luxembourg eſt un peu oppreſſé près de Maeſtricht par l'armée de M. de Monterei (1), & du Prince d'Orange : il ne peut hazarder de décamper ; & il périroit-là, ſi on ne lui envoyoit du ſecours. Monſieur le Prince part dans quatre jours avec Monſieur le Duc & M. de Turenne ; ce dernier obéiſſant aux deux Princes, & tous trois dans une parfaite intelligence. Ils ont vingt mille hommes de pied, & dix mille chevaux ; les Volontaires, & ceux dont les Compagnies ne marchent point, n'y vont pas ; mais tout le reſte part. La Trouſſe, & mon fils, qui arriverent hier, ſont de ce nombre : ils ne ſont pas encore débottés, & les revoilà dans la boue : le rendez-vous eſt pour le ſeizieme Janvier à Charleroi. D'Haqueville vous mande tout ceci ; mais vous verrez plus clair dans ma lettre (2). Cette nouvelle eſt grande, & fait un grand mouvement par-tout ; on ne ſait où donner de la tête pour de l'argent. Il eſt certain que M. de Turenne eſt mal avec M. de Louvois ; mais cela n'éclate point ; & tant qu'il ſera bien avec M. Colbert, ce ſera une affaire ſourde. J'ai vu après dîner des hommes du bel air, qui m'ont fort priée de faire

(1) Gouverneur des Pays-Bas Eſpagnols.

(2) L'écriture de M. d'Hacqueville étoit fort difficile à déchiffrer.

leurs complimens à M. de Grignan, & à *la femme de Grignan.* C'eſt le Grand-Maître & le *Charmant* (3); il y avoit encore Brancas, l'Archevêque de Rheims, Charôt, la Trouſſe, tout cela vous envoie un million de complimens; ils n'ont parlé que de guerre. Le *Charmant* ſait toutes nos *pétoffes;* il entre admirablement dans tous ces tracas; il eſt Gouverneur de Province; c'eſt aſſez pour comprendre la maniere dont on eſt piqué de ces ſortes de choſes. Adieu, ma très-aimable enfant; je ſens tous vos plaiſirs & toutes vos victoires, comme vous-même.

Monſieur DE SÉVIGNÉ.

J'arrivai hier à midi, & je trouvai en arrivant, qu'il falloit repartir inceſſamment pour aller à Charleroi: que dites-vous de cet agrément? On peſte, on enrage, & cependant on part. Tous les Courtiſans du bel air ſont au déſeſpoir; ils avoient fait les plus beaux projets du monde, pour paſſer agréablement leur hiver, après vingt mois d'abſence; tout eſt renverſé. J'aimerois bien mieux aller à Orange pour y aſſiſter M. de Grignan, que de tourner du côté du Nord; pourquoi a-t-il fini ſi-tôt ſon duel? Je ſuis fâché d'une ſi prompte victoire. Je ne ſais ſi vous vous plaignez encore de moi; mais vous avez tort, vous me devez des lettres; je vous pardonne de ne vous être pas encore acquittée, ſachant toutes

(3) Le Comte du Lude, & le Duc de Villeroi.

les affaires que vous avez eues ; & c'eſt préciſément en ces occaſions que je vous permets d'oublier un Guidon ; ô le ridicule nom de Charge, quand il y a cinq ans qu'on le porte! Adieu, ma belle petite ſœur ; vous croyez peut-être que je ne ſonge qu'à me repoſer & à me divertir, pardonnez-moi ; mes chevaux ſont-ils ferrés, mes bottes ſont-elles prêtes ? il me faut un bon chapeau, *piglia loſu*, *Signor Monſu* : voilà tous mes diſcours depuis que je ſuis à Paris. Semble-t-il que l'on ait fait huit mois de campagne ?

A Paris, Lundi premier jour de l'an 1674.

JE vous ſouhaite une heureuſe année, ma chere fille ; & dans ce ſouhait, je comprends tant de choſes, que je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous en faire le détail.

On a révoqué tous les Édits qui nous étrangloient dans notre Province : le jour que M. de Chaulnes le dit aux États, ce fut un cri de *vive le Roi*, qui fit pleurer tout le monde ; chacun s'embraſſoit, on étoit hors de ſoi ; on ordonna un *Te Deum*, des feux de joie, & des remercimens publics à M. de Chaulnes : mais ſavez-vous ce que nous donnons au Roi pour témoigner notre reconnoiſſance ? Deux millions ſix cens mille livres, & autant pour le don gratuit ; c'eſt juſtement, cinq millions deux cens mille livres ; que dites-vous de cette petite ſomme ? Vous pouvez

juger par-là de la grace qu'on nous a faite de nous ôter les Édits.

Mon pauvre fils eſt arrivé, comme vous ſavez, & s'en retourne Jeudi avec pluſieurs autres. M. de Monterei eſt habile homme; il fait enrager tout le monde; il fatigue notre armée, & la met hors d'état de ſortir, & d'être en campagne avant la fin du printemps. Toutes les troupes étoient bien à leur aiſe pour leur hiver; & quand tout ſera bien crotté à Charleroi, il n'aura qu'un pas à faire pour ſe retirer; en attendant, M. de Luxembourg ne ſauroit déſopiler. Selon toutes les apparences, le Roi ne partira pas ſi-tôt que l'année paſſée. Si, tandis que nous ſerons en train, nous faiſions quelque inſulte à quelque grande Ville, & qu'on voulût s'oppoſer aux deux Héros (1), comme il eſt à préſumer que les ennemis ſeroient battus, la paix ſeroit quaſi aſſurée; voilà ce qu'on entend dire aux gens du métier. Il eſt certain que M. de Turenne eſt mal avec M. de Louvois; mais comme il eſt bien avec le Roi & M. Colbert, cela ne fait aucun éclat.

On a fait cinq Dames (*du Palais.*) Meſdames de Soubiſe, de Chevreuſe, la Princeſſe d'Harcourt, Madame d'Albret, & Madame de Rochefort. Les filles ne ſervent plus, & Madame de Richelieu (2) ne ſervira plus auſſi: ce ſeront les Gentilshommes ſervans,

(1) M. le Prince, & M. de Turenne.
(2) Dame-d'honneur de la Reine.

& les Maîtres-d'Hôtel, comme on faiſoit autrefois. Il y aura toujours derriere la Reine Madame de Richelieu, & trois ou quatre Dames, afin que la Reine ne ſoit pas ſeule de femme. Brancas eſt ravi de ſa fille (3), qu'on a ſi bien clouée.

Le Grand-Maréchal de Pologne (4) a écrit au Roi, que ſi Sa Majeſté vouloit faire quelqu'un Roi de Pologne, il le ſerviroit de ſes forces; mais que ſi elle n'a perſonne en vue, il lui demande ſa protection : le Roi la lui donne; mais on ne croit pas qu'il ſoit élu, parce qu'il eſt d'une religion contraire au peuple.

La dévotion de la Marans eſt toute des meilleures que vous ayez jamais vues; elle eſt parfaite, elle eſt toute divine; je ne l'ai point encore vue, je m'en hais. Il y a une femme qui a pris plaiſir à lui dire que M. de Longueville avoit une véritable tendreſſe pour elle, & ſur-tout une eſtime ſinguliere, & qu'il avoit prédit que quelque jour elle ſeroit une ſainte : ce diſcours, dans le commencement, lui a ſi bien frappé la tête, qu'elle n'a point eu de repos, qu'elle n'ait accompli les prophéties. On ne voit point encore ces petits Princes; l'aîné a été trois jours avec pere & mere; il eſt joli, mais perſonne ne l'a vu. Je vous embraſſe, ma chere enfant. Je ſaurai ce

(3) Madame la Princeſſe d'Harcourt.

(4) Jean Sobieski, élu Roi de Pologne, le 20 Mai 1674.

qu'on peut faire pour votre ami, qui a si heureusement assassiné un homme.

A Paris, Vendredi 5 Janvier 1674.

IL y a aujourd'hui un an que nous soupâmes chez l'Évêque ; vous soupez peut-être à l'heure qu'il est chez l'Intendant ; vous n'y ferez pas, à mon avis, débauche de sincérité ; tout ce que vous mandez sur cela à Corbinelli & à moi, est admirable. Mon ame vous remercie de la bonne opinion que vous avez d'elle, de croire qu'elle ait horreur des vilains procédés ; vous ne vous êtes point trompée.

M. de Grignan a raison de dire que Madame de Thianges ne met plus de rouge, & cache sa gorge ; vous avez peine à la reconnoître avec ce déguisement ; mais rien n'est plus vrai. Elle est souvent avec Madame de Longueville, & tout-à-fait dans le bel air de la dévotion ; elle est toujours de très bonne compagnie, & n'est pas solitaire. J'étois l'autre jour auprès d'elle à dîner, un laquais lui présenta un grand verre de vin de liqueur ; elle me dit, Madame, ce garçon ne sait pas que je suis dévote ; cela nous fit rire. Elle parla fort naturellement de ses bonnes intentions & de son changement, elle prend garde à ce qu'elle dit du prochain ; & quand il lui échappe quelque chose, elle s'arrête tout court, & fait un cri en détestant la mauvaise habitude. Pour moi, je la trouve plus aimable qu'elle

n'étoit. On veut parier que la Princeſſe d'Harcourt ne ſera pas dévote dans un an, à cette heure qu'elle eſt Dame du Palais, & qu'elle remettra du rouge; car ce rouge, c'eſt la Loi & les Prophetes: c'eſt ſur ce rouge que roule tout le Chriſtianiſme. Pour la Ducheſſe d'Aumont, ſon attrait la porte à enſevelir les morts: on dit que ſur la frontiere la Ducheſſe de Charôt tuoit les gens avec des remedes mal compoſés; & que l'autre venoit promptement les enſevelir. La Marquiſe d'Huxelles eſt très-bonne; mais la Marans eſt plus que très-bonne. J'ai rencontré Madame de Schomberg, qui m'a dit très-ſérieuſement qu'elle étoit du premier ordre, & pour retraite, & pour la pénitence, n'étant d'aucune ſorte de ſociété, & refuſant même les amuſemens de la dévotion; enfin, c'eſt ce qui s'appelle adorer Dieu en eſprit & en vérité dans la ſimplicité de la premiere Egliſe.

Les Dames du Palais ſont dans une grande ſujétion; le Roi s'en eſt expliqué, & veut que la Reine en ſoit toujours entourée. Madame de Richelieu, quoiqu'elle ne ſerve plus à table, eſt toujours au dîner de la Reine avec quatre Dames, qui ſont de garde tour à tour. La Comteſſe d'Ayen (1) eſt la ſixieme; elle a grande peur de cet attachement, & d'aller tous les jours à Vêpres, au Sermon, ou au Salut; ainſi, rien n'eſt pur en ce monde.

(1) Marie-Françoiſe de Boumonville, depuis Maréchale de Noailles.

Quant à la Marquiſe de Caſtelnau, elle eſt blanche & fraîche, & conſolée. L'*Eclair* (2), à ce qu'on dit, n'a fait que changer d'appartement, dont le premier étage eſt fort mal content. Madame de Louvigni ne paroît pas aſſez aiſe de ſa bonne fortune; on ne ſauroit lui pardonner de ne pas adorer ſon mari, comme au commencement: voilà la premiere fois que le public s'eſt ſcandaliſé d'une pareille choſe. Madame de Briſſac eſt belle, & loge toujours avec l'ombre de la Princeſſe de Conti; elle eſt en arbitrage avec ſon pere, & ravit le cœur de ce pauvre Monſieur d'Ormeſſon, qui dit n'avoir jamais vu une femme ſi honnête, ni ſi franche. Madame de Coëſquen eſt toute ainſi que vous l'avez vue; elle a fait faire une jupe de velours noir, avec de groſſes broderies d'or & d'argent, & un manteau de tiſſu, couleur de feu, or & argent; cet habit coute des ſommes immenſes: & quand elle a été bien reſplendiſſante, on l'a trouvée miſe comme une Comédienne, & on s'eſt ſi bien moqué d'elle, qu'elle n'oſe plus le remettre. La *Manieroſa* eſt un peu fâchée de ne pas être Dame du Palais; Madame de Duras, qui ne veut point de cet honneur, ſe moque d'elle. La Troche eſt telle que vous l'avez vue, très-paſſionnée pour tous vos intérêts; mais je ne puis aſſez vous dire de quelle maniere Madame de la Fayette & Monſieur de la Rochefoucauld ſont vifs pour tout ce qui vous touche.

(2) Chiffre.

Nous fûmes voir hier Monsieur de Turenne, qui nous reçut, Madame de la Fayette & moi, avec un excès de civilité ; il parla extrêmement de vous, & de vos victoires que le Chevalier de Grignan lui avoit contées ; il vous auroit offert son épée, s'il en étoit encore besoin ; il croit partir dans trois jours. Mon fils partit hier avec bien du chagrin ; je n'en avois pas moins d'un voyage si mal placé, & si désagréable pour toutes sortes de raisons. Monsieur de la Trousse ne s'en ira que Lundi. Corbinelli est très-souvent avec moi ; il m'est bon par-tout.

Monsieur le Dauphin voyoit l'autre jour Madame de Schomberg ; on lui contoit comme son grand-Pere (3) en avoit été amoureux ; il demanda tout bas, combien en a-t-elle eu d'enfans ? On l'instruisit des modes de ce temps-là. On a vu sourdement Monsieur le Duc du Maine, mais non pas encore chez la Reine ; il étoit en carrosse, & il ne voit que pere & mere seulement. Le Chevalier de Chatillon n'est plus à mettre en concurrence ; sa fortune est faite : MONSIEUR a mieux aimé lui donner la charge de Capitaine de ses Gardes, qu'à Mademoiselle de Grancei celle de Dame-d'atour : ce jeune homme a donc la charge de Vaillac, & seroit un fort bon parti. Je vous ai mandé la fin de nos Etats, & comme ils ont racheté les Edits de deux milions six cens mille livres, & autant pour le don-gratuit ;

(3) Louis XIII.

c'eſt cinq millions deux cens mille livres, & nous avons percé la nue du cri de *vive le Roi :* nous avons fait des feux de joie, & chanté le *Te Deum*, de ce que Sa Majeſté a bien voulu prendre cette ſomme. La pauvre Sanzei a la rougeole bien forte ; c'eſt un feu qui paſſe vîte, mais qui fait peur par la violence dont il eſt. Je ne vois pas bien par où l'on peut demander la grace de cet honnête homme dont l'aſſaſſinat eſt ſi noir : les criminels qui ſont délivrés à Rouen, ne ſont point de cette qualité ; c'eſt le ſeul crime qui eſt réſervé ; Beuvron l'a dit à l'Abbé de Grignan. On a tantôt dénigré les Dames du Palais d'une maniere qui m'a fait rire : je diſois comme Montaigne, vengeons-nous à en médire : il eſt pourtant vrai que leur ſujétion eſt exceſſive. On dit toujours que Monſieur le Prince part Lundi. Ce même jour Monſieur de Saint-Luc épouſe Mademoiſelle de Pompadour ; voilà de quoi je ne me ſoucie point du tout. Adieu, ma très-aimable enfant : je finis cette lettre par la raiſon qu'il faut que tout prenne fin. J'embraſſe Grignan, & le ſupplie de m'excuſer, ſi j'ai ouvert la lettre de Madame de Guiſe ; j'ai voulu voir ſon ſtyle ; m'en voilà contente pour jamais. Guilleragues diſoit hier que Péliſſon abuſoit de la permiſſion qu'ont les hommes d'être laids.

A Paris, Lundi 8 Janvier 1674.

JE n'ai jamais vu de ſi aimables lettres que les vôtres, ma très-chere Comteſſe; je viens d'en lire une qui me charme : je vous ai ouï dire que j'avois une maniere de tourner les moindres choſes; vraiment, ma fille, c'eſt bien vous qui l'avez : il y a cinq ou ſix endroits dans votre derniere lettre, qui ſont d'un éclat & d'un agrément qui ouvrent le cœur. Je ne ſais par où commencer à vous y répondre.

J'ai envie de vous parler de votre beau ſoleil & de vos jolies promenades; vous avez raiſon de dire que je ſuis remariée en Provence; j'en ferai un de mes pays, pourvu que vous n'effaciez pas celui-ci du nombre des vôtres. Vous me dites mille douceurs ſur le commencement de l'année; rien ne peut me flatter d'avantage; vous m'êtes toutes choſes, & je ne ſuis appliquée qu'à faire que tout le monde ne voie pas toujours à quel point cela eſt vrai. J'ai paſſé le commencement de cette année aſſez brutalement, ſans vous dire un pauvre mot, mais comptez, mon enfant, que cette année & toutes celles de ma vie ſont à vous; c'eſt un tiſſu c'eſt une vie toute entiere qui vous eſt dévouée juſqu'au dernier ſoupir. Vos moralités ſont admirables : il eſt vrai que le temps paſſe partout, & paſſe vîte : vous criez après lui, parce qu'il vous emporte toujours quelque choſe de

votre belle jeuneſſe ; mais il vous en reſte beaucoup ; pour moi, je le vois courir avec horreur, & m'apporter, en paſſant, l'affreuſe vieilleſſe, & enfin la mort. Voilà de quelle couleur ſont les réflexions d'une perſonne de mon âge : priez Dieu, ma fille, qu'il m'en faſſe tirer la concluſion que le Chriſtianiſme nous enſeigne.

Ce grand voyage de Monſieur le Prince, & de Monſieur de Turenne, pour aller dégager M. de Luxembourg, eſt devenu a rien ; on dit qu'on ne part plus, & que l'armée de Monſieur de Monterei a fait la *retirote :* voilà le même mot que dit avant-hier Sa Majeſté ; c'eſt-à-dire, que cette armée s'eſt trouvée incommodée, & que voilà celle de Monſieur de Luxembourg dégagée. Il n'y a que mon fils de parti ; je n'ai jamais vu une prudence, une prévoyance, une impatience, comme la ſienne : il prendra la peine de revenir, cela n'eſt rien ; tous les autres guerriers ſont ici. Monſieur de Turenne en a beaucoup ramené ; Monſieur de Luxembourg amenera le reſte. Les Dames du Palais ſont réglées à ſervir par ſemaines : cette ſujétion d'être quatre pendant le dîner, eſt une merveille pour les femmes groſſes ; il y aura toujours des ſages-femmes à tous les voyages. La Maréchale d'Humieres (1) eſt bien embarraſſée d'être débout avec celles qui ſont aſſiſes ; ſi elle boude, elle fera

(1) Louiſe-Antoinette-Thereſe de la Chatre, Maréchale d'Humieres, ne fut Ducheſſe qu'en 1690.

mal ſa cour; car le Roi veut de la ſoumiſſion. Je crois qu'on s'en fait un jeu chez *Quantova ;* il eſt très-sûr qu'en certain lieu on ne veut ſéparer aucune femme de ſon mari, ni de ſes devoirs; on n'aime pas le bruit, à moins qu'on ne le faſſe. On ne voit point encore les nouveaux Princes; il y en a eu à Saint-Germain; mais ils n'ont pas paru. Il y a des Comédies à la Cour, & un Bal toutes les ſemaines. Le Roi danſera, & MONSIEUR menera Mademoiſelle de Blois (2), pour ne pas mener MADEMOISELLE (3), qu'il laiſſe à Monſieur le Dauphin. On joue Jeudi l'Opéra (4), qui eſt un prodige de beauté : il y a des endroits de la muſique qui m'ont déja fait pleurer; je ne ſuis pas ſeule à ne pouvoir les ſoutenir; l'ame de Madame de la Fayette en eſt tout allarmée

Je vois ſouvent Corbinelli; il eſt votre adorateur, & comprend bien aiſément les ſentimens que j'ai pour vous; je l'en aime encore mieux. J'eſtime fort Barbentane; (5) c'eſt un des plus braves hommes du monde, d'une valeur romaneſque, dont j'ai ouï parler mille fois à Buſſi, qui étoit ſon ami; ils ſont freres d'armes. Madame de Sanzei a encore la rou-

(2) Marie Anne de Bourbon, mariée depuis en 1680, à Louis-Armand de Bourbon, Prince de Conti.

(3) Fille de MONSIEUR, depuis Reine d'Eſpagne en 1679.

(4) Cadmus, Opéra de Quinaut & de Lulli.

(5) Homme de qualité de Provence, attaché à Monſieur le Prince.

geole, mais ſur la fin; Coulanges (6) ne l'a point quittée : Madame de Coulanges eſt chez Madame de Bagnols, qui eſt dans notre grande maiſon ; j'ai le cœur ſerré à n'en pouvoir plus, quand je ſuis dans cette grande chambre, où j'ai tant vu ma très-chere & très-aimable enfant ; il ne faut guères me toucher ſur ce ſujet, pour me toucher au vif. J'eſpere des nouvelles de votre paix, *juſtitia & pax oſculatæ ſunt*, ſavez-vous le Latin ! Vous êtes trop plaiſante. Adieu, ma fille, vous n'êtes oubliée en aucun lieu. Votre frere eſt très-perſuadé de votre amitié il vous aime de paſſion, à ce qu'il dit, & je le crois.

Lundi, après avoir envoyé mes paquets à la poſte.

Voilà Monſieur d'Hacqueville qui entre, & qui m'apprend une nouvelle, que nous voulons que vous ſachiez cet ordinaire : c'eſt que Monſieur le Garde des Sceaux (7) eſt Chancelier : perſonne ne doute que ce ne ſoit pour donner les ſceaux à quelqu'autre. C'eſt une nouvelle que l'on ſaura dans quatre jours ; elle eſt d'importance, & ſera d'un grand poids pour le côté qu'elle ſera.

Monſieur le Prince part dans deux jours, & Monſieur de Turenne même, avec la goutte ; pour s'avancer à leur rendez-vous de Charleroi. Il n'eſt point vrai que Monſieur de Mon-

(6) Frere de Madame de Sanzei.

(7) Etienne d'Aligre, fils d'Etienne d'Aligre, auſſi Chancelier de France.

terei se soit retiré, ni que Monsieur de Luxembourg soit dégagé : ainsi nous vous ôtons cette fausse nouvelle, pour vous remettre dans la vraie.

A Paris, Vendredi 12 Janvier 1674.

VOILA donc votre paix toute faite. L'Archevêque de Rheims & Brancas avoient reçu leurs lettres plutôt que moi ; & Monsieur de Pomponne me mandoit encore cette grande nouvelle de Saint-Germain ; de sorte que j'étois comme une ignorante : mais, enfin, me voilà instruite. Je vous conseille, ma fille, de vous comporter selon le temps ; & puisque le Roi veut que vous soyez bien avec l'Evêque, il faut lui obéir. Mais parlons de Saint-Germain, j'y fus, il y a trois jours ; j'allai d'abord chez Monsieur de Pomponne, qui n'avoit pu encore demander votre congé ; c'est aujourd'hui qu'il doit l'envoyer. Je lui fis part de quelques endroits de votre lettre dont le goût ne se passe point ; vraiment il est resté à Monsieur de Pomponne une idée si parfaite & si avantageuse de Mademoiselle de Sévigné, qu'il ne peut s'empêcher d'en reparler quasi toutes les fois qu'il me voit : ce discours nous amuse, il m'attendrit, & son imagination en est réjouie. Nous allâmes chez la Reine, j'étois avec Madame de Chaulnes ; il n'y eut que pour moi à parler, & quels discours ! la Reine dit sans hésiter, qu'il y avoit trois ans que vous

étiez partie, & qu'il falloit revenir. Nous fûmes ensuite chez Madame Colbert, qui est extrêmement civile, & sait très-bien vivre. Mademoiselle de Blois dansoit; c'est un prodige d'agrement & de bonne grace; *Désairs* dit qu'il n'y a qu'elle qui le fasse souvenir de vous; Il me prenoit pour juge de sa danse; & c'étoit proprement mon admiration que l'on vouloit; elle l'eut en vérité toute entiere. La Ducheſſe de la Valliere y étoit; elle appelle sa fille, *Mademoiselle*, & la Princesse l'appelle, *belle maman*. Monsieur de Vermandois y étoit aussi. On ne voit point encore d'autres enfans. Nous allâmes voir MONSIEUR & MADAME, vous n'êtes point oubliée de MONSIEUR, & je lui fais toujours vos très humbles remercimens. Je trouvai Vivonne qui me dit, *maman mignonne*, embrassez, je vous prie, le Gouverneur de Champagne (1): & qui est-il, lui dis-je? c'est moi, reprit-il; & qui vous l'a dit? c'est le Roi qui vient de me l'apprendre tout à l'heure: je lui en fis mes complimens tout chauds. Madame la Comtesse (*de Soissons*) l'espéroit pour son fils. On ne parle point d'ôter les Sceaux à Monsieur le Chancelier (2): le bon homme fut si surpris de se voir Chancelier encore par-dessus, qu'il crut

(1) Ce Gouvernement vaquoit par la mort d'Eugene-Maurice de Savoie, Comte de Soissons, arrivée le 7 Juin 1673.

(2) Etienne d'Aligre fut Garde des Sceaux en 1672, après la mort du Chancelier Séguier; & Chancelier de France, en Janvier 1674.

qu'il y avoit quelque anguille ſous roche ; & ne pouvant pas comprendre ce ſurcroît de dignité, il dit au Roi ; Sire, eſt-ce que Votre Majeſté m'ôte les Sceaux ? Non, lui dit le Roi, dormez en repos, Monſieur le Chancelier ; & en effet, on dit qu'il dort quaſi toujours : on philoſophe, & on demande pourquoi cette augmentation ?

Monſieur le Prince partit, il y a deux jours ; & Monſieur de Turenne part aujourd'hui. Ecrivez un petit mot à Brancas, pour vous réjouir que ſa fille ſoit chez la Reine ; il en a été fort aiſe. La Troche vous rend mille graces de votre ſouvenir ; ſon fils a encore aſſez de nez pour en perdre la moitié au premier ſiege, ſans qu'il y paroiſſe. On dit que *la Roſée* (3) a commencé à ſe détraquer avec *le Torrent ;* & qu'après le ſiege de Maeſtricht, elles ſe lierent d'une confidence réciproque, & voyoient tous les jours de leur vie *le Feu & la Neige :* vous ſavez que tout cela ne peut pas être long-temps enſemble, ſans faire de grands déſordres, ni ſans qu'on s'en apperçoive. *La Grêle* me paroît dans votre réconciliation comme un homme qui ſe confeſſe, & qui garde un gros péché ſur ſa conſcience : peut-on appeller autrement le tour qu'il vous a fait ? Cependant les bonnes têtes diſent ; il faut parler, il faut demander, on a du temps, c'eſt aſſez : mais n'admirez vous point le fago-

(3) La Roſée, le Torrent, le Feu, la Neige, &c. ſont des chiffres entre la mere & la fille.

tage de mes lettres! Je quitte un discours, on croit en être dehors, & tout d'un coup je le reprends, *versi sciolti*. Savez-vous bien que le Marquis de Saissac est ici, qu'il aura de l'emploi à la guerre, & qu'il verra peut-être bientôt le Roi? C'est la prédestination toute visible. Nous parlons tous les jours, Corbinelli & moi, de la Providence; & nous disons qu'il y a ce que vous savez jour pour jour, heure pour heure, que votre voyage est résolu. Vous êtes bien-aise que ce ne soit pas votre affaire de résoudre; car une résolution est quelque chose d'étrange pour vous, c'est votre bête: je vous ai vue long-temps à décider d'une couleur; c'est la marque d'une ame trop éclairée, & qui, voyant d'un coup d'œil toutes les difficultés, demeure en quelque sorte suspendue comme le tombeau de Mahomet: tel étoit Monsieur Bignon, le plus bel esprit de son siecle; pour moi, qui suis le plus petit du mien, je hais l'incertitude, & j'aime qu'on me décide. Monsieur de Pomponne me mande que vous avez aujourd'hui votre congé: vous voilà par conséquent en état de faire tout ce que vous voudrez, & de suivre, ou de ne pas suivre le conseil de vos amis. On assure que Monsieur de Turenne n'est pas parti, & qu'il ne partira pas, parce que Monsieur de Monterei s'est enfin retiré, & que Monsieur de Luxembourg s'est dégagé à la faveur de cinq ou six mille hommes que Monsieur de Schomberg a rassemblés, & avec lesquels il harce-

loit ſi fort Monſieur de Monterei, qu'il l'a obligé de retirer ſes troupes. On doit envoyer à Monſieur le Prince, pour le faire revenir, & tous nos pauvres amis : voilà les nouvelles d'aujourd'hui. Le Bal fut fort triſte, & finit à onze heures & demie. Le Roi menoit la Reine; Monſieur le Dauphin, Madame; Monſieur, Mademoiſelle; Monſieur le Prince de Conti, la grande Mademoiſelle; Monſieur le Comte de la Roche-ſur-Yon, Mademoiſelle de Blois, belle comme un Ange, habillée de velours noir avec des diamans, & un tablier & une bavette de point de France. La Princeſſe d'Harcourt étoit pâle (4) comme le Commandeur de la Comédie (*du Feſtin de Pierre.*) Monſieur de Pomponne m'a priée de dîner demain avec lui, & Deſpréaux qui doit lire ſa Poétique.

A Paris, Lundi 15 *Janvier* 1674.

J'Allai donc dîner Samedi chez Monſieur de Pomponne, comme je vous avois dit; & puis, juſqu'à cinq heures, il fut enchanté enlevé, tranſporté de la perfection des vers de la Poétique de Deſpréaux; d'Hacqueville y étoit; nous parlâmes deux ou trois fois du plaiſir que j'aurois de vous la voir entendre. Monſieur de Pomponne ſe ſouvient d'un jour que vous étiez petite fille chez mon oncle de Sévigné; vous étiez derriere une vitre avec

(4) Elle ne mettoit point de rouge.

votre frere, plus belle, dit-il, qu'un Ange : vous disiez que vous étiez prisonniere, que vous étiez une Princesse chassée de chez son pere : votre frere étoit beau comme vous, vous aviez neuf ans ; il me fit souvenir de cette journée ; il n'a jamais oublié aucun moment où il vous ait vue ; il se fait un plaisir de vous revoir, qui me paroît le plus obligeant du monde. Je vous avoue, ma très-aimable chere, que je couve une grande joie ; mais elle n'éclatera point que je ne sache votre résolution.

Monsieur de Villars est arrivé d'Espagne ; il nous a conté mille choses fort amusantes des Espagnoles. J'ai vu, enfin, la Marans dans sa cellule ; je disois autrefois dans sa loge : je la trouvai fort négligée, pas un cheveu, une cornette de vieux point de Venise, un mouchoir noir, un manteau gris effacé, une vieille jupe ; elle fut aise de me voir ; nous nous embrassâmes tendrement ; elle n'est pas fort changée ; nous parlâmes de vous d'abord ; elle vous aime autant que jamais, & me paroît si humiliée, qu'il n'y a pas moyen de ne pas l'aimer. Il fut question ensuite de sa dévotion ; elle me dit qu'il étoit vrai que Dieu lui avoit fait des graces, dont elle a une sensible reconnoissance ; ces graces ne sont rien du tout qu'une grande foi, un tendre amour de Dieu, & une horreur pour le monde : tout cela joint à une si grande défiance d'elle-même & de ses foiblesses, qu'elle est persuadée que si elle prenoit l'air un moment, cette grace si divine

s'évaporeroit; je trouvai que c'étoit une phiole d'eſſence qu'elle conſervoit chérement dans la ſolitude : elle croit que le monde lui feroit perdre cette liqueur précieuſe, & même elle craint le tracas de la dévotion. Madame de Schomberg dit qu'elle eſt une vagabonde au prix de Madame de Marans : cette humeur ſauvage que vous connoiſſiez, s'eſt tournée en paſſion pour la retraite; le tempérament ne ſe change pas; elle n'a pas même la folie ſi commune à toutes les femmes d'aimer leur Confeſſeur : elle n'aime point cette liaiſon; elle ne lui parle qu'à confeſſe; elle va à pied à ſa Paroiſſe, & lit tous nos bons livres; elle travaille, elle prie Dieu : ſes heures ſont réglées; elle mange quaſi toujours à ſa chambre, elle voit Madame de Schomberg à de certaines heures, elle hait autant les nouvelles du monde qu'elle les aimoit, elle excuſe autant le prochain qu'elle l'accuſoit, elle aime autant le Créateur qu'elle aimoit la créature : nous rîmes fort de ſes manieres paſſées, nous les tournâmes en ridicule : elle n'a point le ſtyle des ſœurs Colettes; elle parle fort ſincérement & fort agréablement de ſon état; j'y fus deux heures, on ne s'ennuie point avec elle; elle ſe mortifie de ce plaiſir, mais c'eſt ſans affectation : enfin, elle eſt bien plus aimable qu'elle n'étoit. Je ne penſe pas, mon enfant, que vous vous plaigniez que je ne vous mande point de détail.

Je reçois tout préſentement votre lettre du 7.

Je vous avoue, ma très-chère, qu'elle me comble d'une joie ſi vive, qu'à peine mon cœur, que vous connoiſſez, la peut contenir; il eſt ſenſible à tout, & je le haïrois, s'il étoit pour mes intérêts, comme il eſt pour les vôtres. Enfin, ma fille, vous venez, c'eſt tout ce qui peut m'être le plus agréable : mais je m'en vais vous dire une choſe à quoi vous ne vous attendez point; c'eſt que je vous jure & vous proteſte devant Dieu, que ſi Monſieur de la Garde n'avoit trouvé votre voyage néceſſaire; & qu'en effet il ne le fût pas pour vos affaires, jamais je n'aurois mis en compte, au moins pour cette année, le deſir de vous voir, ni ce que vous devez à la tendreſſe infinie que j'ai pour vous; je ſais la réduire à la droite raiſon, quoi qu'il m'en coute; & j'ai quelquefois de la force dans ma foibleſſe, comme ceux qui ſont les plus philoſophes. Après cette déclaration ſincere, je ne vous cache point que je ſuis pénétrée de joie, & que la raiſon ſe rencontrant avec mes deſirs, je ſuis, à l'heure que je vous écris, parfaitement contente, en ſorte que je ne vais être occupée qu'à vous bien recevoir. Savez-vous bien que la choſe la plus néceſſaire, après vous & Monſieur de Grignan, ce ſeroit d'amener Monſieur le Coadjuteur? peut-être n'aurez-vous pas toujours la Garde; & s'il vous manque, vous ſavez que Monſieur de Grignan n'eſt pas ſur ſes intérêts, comme ſur ceux du Roi, ſon maître : il a une religion & un zèle pour ceux-ci,

ceux-ci, qui ne peut ſe comparer qu'à la négligence qu'il a pour les ſiens. Quand il veut prendre la peine de parler, il fait très-bien; perſonne ne peut tenir ſa place; c'eſt ce qui fait que nous le ſouhaitons. Vous n'êtes point ſur le pied de Madame de Cauviſſon, pour agir toute ſeule; il vous faut encore huit ou dix années; mais Monſieur de Grignan, vous, & Monſieur le Coadjuteur; voilà ce qui ſeroit d'une utilité admirable. Le Cardinal de Retz arrive; il ſera ravi de vous voir; ma fille, quelle joie! mais ſur toutes choſes, venez ſagement; c'eſt à Monſieur de Grignan que je recommande cette barque; c'eſt lui qui m'en répondra. J'écris à Monſieur le Coadjuteur, pour le conjurer de venir; il nous facilitera l'audience de deux Miniſtres, il ſoutiendra l'intérêt de ſon frere. Monſieur le Coadjuteur eſt hardi, il eſt heureux; vous vous donnez de la conſidération les uns aux autres: je parlerai d'ici à demain là-deſſus, j'en écris à Monſieur l'Archevêque; gagnez cela ſur le Coadjuteur, & faites-lui tenir ma lettre.

Monſieur le Prince revient de trente lieues. Monſieur de Turenne n'eſt point parti. Monſieur de Monterei s'eſt retiré. Monſieur de Luxembourg eſt dégagé. Mon fils ſera ici dans deux jours. Depuis vingt-quatre heures on a volé dans la Chapelle de Saint-Germain la lampe d'argent de ſept mille francs, & ſix chandeliers plus hauts que moi: voilà

une extrême insolence. On a trouvé des cordes du côté de la tribune de Madame de Richelieu ; on ne comprend pas comment cela s'est fait ; il y a des Gardes qui vont & viennent, & tournent toute la nuit.

Savez-vous bien que l'on parle de la paix ? Monsieur de Chaulnes arrive de Bretagne, & repart pour Cologne.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, ce 15 Janvier 1674.

JE reconnois bien, mon cher Comte, votre politesse ordinaire, & la bonté de votre cœur, qui vous rend sensible à toute la tendresse du mien ; je sens avec plaisir toutes les douceurs de votre aimable lettre ; & ce n'est point pour les payer que je vous jure que pour ma seule considération, j'aurois cédé cette année aux raisons de ma fille, si l'intérêt de vos affaires n'avoit décidé. Vous connoissez Monsieur de la Garde, & comme il seroit d'humeur à vous déranger tous deux, s'il n'étoit question que du plaisir de venir me voir : il a été persuadé & l'est plus que jamais de la nécessité de votre voyage ; vous seul avez bonne grace à parler au Roi de vos affaires ; Madame de Grignan tiendra sa place d'une autre maniere ; & si vous pouviez amener Monsieur le Coadjuteur, votre troupe seroit complette : voila mon sentiment & celui de tous vos amis : Monsieur de Pomponne est du

nombre, & ſera très-aiſe de vous voir tous. Au reſte, c'eſt à vous que je confie la conduite du chemin; n'allez point en carroſſe ſur le bord du Rhône; évitez une eau qui eſt à une lieue de Montélimart; cette eau, ce n'eſt que le Rhône, où ils firent entrer mon carroſſe l'année derniere; mes chevaux nageoient agréablement: au nom de Dieu, ne vous moquez pas de mes précautions; ce n'eſt qu'avec de la ſageſſe & de la prévoyance qu'on voyage bien. Adieu, mon cher Comte; je puis donc eſpérer de vous embraſſer bientôt; quelle obligation ne vous ai-je point? Si j'ai pour vous une véritable amitié, & une inclination naturelle, vous ſavez bien au moins que ce n'eſt pas d'aujourd'hui.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, Vendredi 29 Janvier 1674.

JE ſerois bien fâchée, ma fille, qu'aucun courier fût noyé; ils vous portent tous des lettres & des congés qu'il faut que vous receviez. Vous êtes admirable de vous ſouvenir de ce que j'ai dit de cette Durance. Pour moi, je n'oublie rien de tout ce qui a ſeulement rapport à vous: jugez donc ſi je me ſouviens de Nove, & de notre Eſpagnol, & de nos Chartreux, & de nos chanſons de Grignan, & de mille & mille autres choſes. Vous voudriez donc que je viſſe votre cœur ſur mon ſujet, je ſuis perſuadée que j'en ſerois con-

tente ; vous n'êtes point une *diſeuſe*, vous êtes aſſez ſincere ; &, en un mot, ſans étendre ce diſcours que je rendrois aſiatique, ſi je voulois, je ſuis aſſurée que vous m'aimez tendrement : mais vous êtes cruelle de recevoir avec tant de chagrins des riens que je donne à mes *pichons ;* je vous prie de n'en plus parler, & de ſonger que toute ma caſſette ne valoit pas un des petits chariots que le Coadjuteur leur a donné : voilà qui eſt donc fini, & qu'il n'en ſoit point queſtion, s'il vous plaît, dans ma tutele : c'eſt tout de bon que je m'en vais la rendre ; mais je crains vos chicanes ; vous trouverez à dire à tout, & Monſieur de Grignan ne ſonge à l'heure qu'il eſt qu'à me plaider ; je vous connois tous deux ; le *bien bon* en tremble, & ſe prépare à recevoir un affront ; il meurt d'envie que vous ſoyez ici : je l'aime de tout mon cœur, car tout roule là-deſſus. Monſieur de la Garde eſt plus que jamais perſuadé que vous ferez tous deux des merveilles ici. Il voudroit auſſi-bien que moi que le Coadjuteur fût du voyage ; cela ſeroit digne de ſon amitié, & acheveroit tout ce qu'il a ſi bien fait à Lambeſc ; il a des amis & de la conſidération ; il parle aux Miniſtres, il eſt hardi, il eſt heureux ; enfin, je vous en écrivis l'autre jour amplement. Nous fîmes le diſcours que Monſieur de Grignan doit faire au Roi ; il a un ſtyle propre pour plaire à Sa Majeſté, c'eſt-à-dire, doux & reſpectueux ; le vôtre ſera un peu plus animé : enfin, nous

prîmes tous vos tons, & nous trouvâmes que cela composoit ce qui est nécessaire, & ce qu'on peut souhaiter.

Vous savez bien que Monsieur le Prince est revenu, & que voilà qui est fait. J'attends mon fils à tout moment. Je vous ai mandé ce vol qu'on a fait dans la Chapelle de Saint-Germain. On m'a assurée que le Roi savoit qui étoit le voleur; qu'il avoit fait cesser les poursuites; que c'étoit un homme de qualité, mais qui n'étoit pas de sa Maison. La Princesse d'Harcourt danse au Bal, & même toutes les petites danses; vous pouvez penser combien on trouve qu'elle a jetté le froc aux orties, & qu'elle a fait la dévote pour être Dame du Palais. Elle disoit, il y a deux jours, je suis une païenne auprès de *ma sœur* d'Aumont; on trouve qu'elle dit bien présentement; *la sœur* d'Aumont n'a pris goût à rien; elle est toujours de méchante humeur, & ne cherche qu'à ensevelir des morts. La Princesse d'Harcourt n'a point encore mis de rouge; elle dit à tout moment, j'en mettrai si la Reine, ou Monsieur le Prince d'Harcourt me le commandent: la Reine ne lui commande point, ni le Prince d'Harcourt, de sorte qu'elle se pince les joues, & l'on croit que Monsieur de Sainte-Beuve (1) entrera dans ce tempérament: voilà bien des folies que je ne voudrois dire qu'à vous, car la fille de Brancas est sacrée pour moi; je vous prie

(1) Célebre Directeur de ce temps-là.

que cela ne retourne jamais. Ces bals ſont pleins de petits enfans ; Madame de Monteſpan y eſt négligée, mais placée en perfection ; elle dit que Mademoiſelle de Rouvrai eſt déja trop vieille pour danſer au Bal ; MADEMOISELLE, Mademoiſelle de Blois, les petites de Piennes ; Mademoiſelle de Roquelaure (un peu trop vieille, elle a quinze ans,) Mademoiſelle de Blois eſt un chef-d'œuvre ; le Roi & tout le monde en eſt ravi ; elle vint dire au milieu du Bal à Madame de Richelieu, Madame, ne ſauriez-vous me dire, ſi le Roi eſt content de moi ? Elle paſſe près de Madame de Monteſpan, & lui dit ; Madame, vous ne regardez pas aujourd'hui vos amies : enfin, avec de certaines *choſettes* ſorties de ſa belle bouche, elle enchante par ſon eſprit, ſans qu'on croie qu'on puiſſe en avoir davantage. Je fais réparation à ma grande MADEMOISELLE, elle ne danſe plus, Dieu merci. On ne voit point encore les autres enfans ; on voit un peu Madame Scarron. J'ai eu une très-bonne converſation avec le *Brouillard* (2), elle a remonté au *Dégel*, & peut-être plus haut : rien n'eſt plus important que le chemin qui vous eſt ſûr par le *Brouillard*, qui eſt, en vérité, tout plein de zele & d'affection pour vous ; ce ſera là une de vos affaires. La *Feuille* eſt la plus frivole & la plus légere marchandiſe que vous ayez jamais vue ;

(2) Le Brouillard, le Dégel, la Feuille, l'Orage, *chiffres*.

celui qui gouverne le tronc de son arbre, s'en va le planter pour reverdir, & veut se dépêtrer de ce soin qu'il croit au-dessous de lui, & ne veut point semer en terre ingrate; cet *Orage*, je pense que c'est son nom, est dans vos intérêts plus que vous ne sauriez croire. L'Abbé de Valbelle (3) sort d'ici; il m'a conté qu'hier à la Messe, Sa Majesté, d'un air riant, donna à ses Aumôniers un Imprimé, qu'un inconnu a répandu à Saint-Germain, & où la Noblesse supplie le Roi de réformer l'immodestie de son clergé, qui cause & parle haut, & tourne le dos à l'Autel, avant que Sa Majesté arrive à la Chapelle; & de leur ordonner d'être au moins, quand il n'y a que Dieu dans la Chapelle, comme quand le Roi y est entré: cette Requête est extrêmement bien faite; les Prélats en sont en furie, surtout quelques-uns qui prenoient ce temps pour parler de bas en haut aux Musiciens, au grand scandale de l'Eglise Gallicane. Il m'a dit encore que l'Archevêque de Rheims rompoit à feu & à sang avec le Coadjuteur, s'il ne venoit avec vous. Ce que l'on a jugé en Languedoc, doit vous être bon; selon toutes les regles: voilà un temps favorable; & Monsieur de Pomponne sera toujours pour la justice; c'est tout ce que vous demandez pour votre Hôtel-de-Ville. L'histoire de R.... est

(3) Louis-Alphonse de Valbelle, Aumônier ordinaire du Roi, depuis Evêque d'Alet, & transféré dans la suite à Saint-Omer.

plaisante : l'Evêque pesta, jura, tempéta, furibonda, & fut contraint de venir à vous, & vous fîtes bien de donner grace.

R..... de tes conseils voilà le juste fruit.

N'est-ce pas cet honnête homme-là (4) ?

Voilà Corbinelli qui vous écrit sur le triomphe des Lieutenans de Roi ; cette décision regle toutes vos affaires, & jamais rien n'a été si favorable que cette conjoncture ; mais apportez bien des paperasses de ce que vous trouverez sur vos regîstres qui vous sera avantageux ; les paroles servent de peu, quand il s'agit de prouver. On a admiré ici votre honnêteté, en avouant qu'avec de méchans cœurs, comme ceux de ces gens-là, on perd tout par être généreux. Je suis bien tendrement à vous, ma très-aimable, & j'embrasse tout autant de Grignans, qu'il y en a autour de vous.

Monsieur DE CORBINELLI.

La décision contre les Evêques du Languedoc, en faveur du Commissaire du Roi, est un bon titre pour celui de Provence. Autre victoire, autre triomphe, autre gloire pour nous, & nouveau chagrin pour nos ennemis ; tout va s'applanir insensiblement ; & si, par hazard, il faut que nous perdions quelque chose en Provence, nous le recouvrerons ici. Venez seulement, & nous politiquerons d'un

(4) C'étoit un Greffier des Etats de Provence.

air à faire trembler tout ce qui nous hait. Je ne sais si Madame votre mere vous a fait une belle peinture du Bal de Saint-Germain ; mais je sais bien que vous ranimerez tout par votre présence. J'ai admiré ce qui s'est passé dans l'affaire de R..... Si vous aviez retenu mes leçons touchant les générosités de Province, vous auriez promis votre protection, & vous auriez magnifiquement manqué à votre parole, sous quelque beau prétexte. Vous oubliez les belles maximes & les plus sûres ; le Roi vous reprochera un jour cette conduite ; vous immolez toute la Province à un faux éclat d'honnêteté ; il falloit dire que vous ne pouviez accorder cette grace en conscience ; mais l'ayant accordée, que ne la révoquez-vous sous main ; que ne cherchez-vous dans les mysteres de la politique une trahison honnête pour faire déposséder le Greffier : ô belles ames indignes de régner en Provence !

A LA MÊME.

A Paris, Lundi 22 Janvier 1674.

JE ne sais si l'espérance de vous embrasser, qui me dilate le cœur, me donne une disposition toute extraordinaire à la joie ; mais il est vrai, ma fille, que j'ai extrêmement ri de ce que vous me dites de Péliſſon & de Monsieur de Grignan : Corbinelli en est ravi, & ceux qui verront cet endroit seront heureux.

On ne peut pas mieux ſe jouer que vous faites là deſſus, ni le reprendre plus plaiſamment en deux ou trois endroits de votre Lettre; fiez-vous à nous, il eſt impoſſible d'écrire plus délicieuſement : c'eſt une grande conſolation pour moi que la vivacité de notre commerce, dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple. Vous dites trop de bien de mes lettres; je ne trouve à dire que cela dans les vôtres : cependant je vous avoue, voyez quelle bizarrerie, que je meurs d'envie de n'en plus recevoir; & en diſant cela, je prétends élever bien haut les charmes de votre préſence.

Ce que vous dites au ſujet de la *Grêle* qui parle ſelon ſes deſirs & ſelon ſes vues, ſans faire aucune attention, ni ſur la vérité, ni ſur la vraiſemblance, eſt très bien obſervé. Je penſe pour moi qu'il n'y a rien tel que d'être inſolent; ne ſeroit-ce point là comme il faut être ! j'ai toujours haï ce ſtyle; mais s'il réuſſit, il faut changer d'avis. Je prends l'affaire de votre ami l'*aſſaſſinateur*, pour la mettre dans mon livre de l'*ingratitude*; je la trouve belle; mais ce qui me frappe, c'eſt la délicateſſe de cet homme qui ne veut pas qu'on ſoit amoureux de ſa mere, & qui poignarde ſon ami & ſon bienfaiteur : les conſciences de Provence ſont admirables. Celle de la *Grêle* (1) eſt en miniature ſur le moule de celle-ci; ſes ſcrupules, ſes relâchemens, ſes oppoſitions, en augmentant & noirciſſant les doſes,

(1) Chiffre.

on en feroit fort bien votre ami le scélérat. Ma fille, laissons ce discours; vous venez donc, & j'aurai le plaisir de vous recevoir, de vous embrasser & de vous donner mille petites marques de mon amitié & de mes soins : cette espérance répand une douce joie dans mon cœur; je suis assurée que vous le croyez, & que vous ne craignez point que je vous chasse. J'ai été aujourd'hui à Saint-Germain; toutes les Dames m'ont parlé de votre retour. La Comtesse de Guiche m'a priée de vous dire qu'elle ne vous écrira point, puisque vous venez chercher sa réponse; elle est au dîner, quoiqu'*Andromaque* (2); la Reine l'a voulu. J'ai donc vu cette scene. Le Roi & la Reine mangent tristement. Madame de Richelieu (3) est assise; & puis les Dames, selon leurs dignités les unes assises & les autres debout; celles qui n'ont point dîné sont prêtes à s'élancer sur les plats; celles qui ont dîné ont mal au cœur & sont suffoquées de la vapeur des viandes; ainsi cette troupe est souffrante. Madame de Crussol étoit coëffée dans l'excès de la belle coëffure; elle sera parée Mercredi toute de rubis; elle a pris tous ceux de Monsieur le Duc & de Madame de Meckelbourg. Je soupai hier chez Gourville avec cette Princesse; Madame de la Fayette & Monsieur de la R. F. y étoient; nous épuisâmes le chapitre de l'Allemagne, sans en excepter une seule Principauté. Adieu, ma

(2) C'est-à-dire, quoiqu'en habit de veuve.
(3) Dame-d'Honneur de la Reine.

chere enfant, je vous quitte pour cauſer avec d'Hacqueville & Corbinelli; ils ne font point de façon de m'interrompre, puiſque vous allez arriver.

Le Roi a donné à Monſieur le Comte du Vexin (4) la charge de Colonel-Général des Suiſſes, qu'avoit Monſieur le Comte de Soiſſons (5). C'eſt Monſieur de Louvois qui l'exercera.

A Paris, Vendredi 26 Janvier 1674.

D'HACQUEVILLE & la Garde ſont toujours perſuadés que vous ne ſauriez mieux faire que de venir: venez donc, ma chere enfant, & vous ferez changer toutes choſes; *ſe me miras, me miran*; cela eſt divinement bien appliqué: il faut mettre votre cadran au ſoleil, afin qu'on le regarde. Votre intendant ne quittera pas ſitôt la Provence; il a mandé à Mr. d'Herbigni que vous lui faiſiez tort de croire que la Juſtice ſeule le mît dans vos intérêts, puiſque votre beauté & votre mérite y avoient part.

Il n'y eut perſonne au Bal de Mercredi dernier; le Roi & la Reine avoient toutes les pierreries de la Couronne; le malheur voulut que, ni MONSIEUR, ni MADAME, ni MADEMOISELLE ni Meſdames de Sou-

(4) Louis-Céſar de Bourbon, né en 1671.

(5) Eugene Maurice de Savoie, Comte de Soiſſons, mort le 7 Juin 1673.

biſe, Sulli, d'Harcour, Ventadour, Coëtquen, Grancei ne purent s'y trouver par diverſes raiſons, ce fut une pitié; Sa Majeſté en étoit chagrine.

Je revins hier du Mêni, où j'étois allée pour voir le lendemain Monſieur d'Andilli; je fus ſix heures avec lui; j'eus toute la joie que peut donner la converſation d'un homme admirable : je vis auſſi mon oncle de Sévigné (1), mais un moment. Ce Port-Royal eſt une Thébaïde; c'eſt un Paradis; c'eſt un déſert où toute la dévotion du Chriſtianiſme s'eſt rangée; c'eſt une ſainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde; il y a cinq ou ſix Solitaires qu'on ne connoît point, qui vivent comme les Pénitens de Saint-Jean-Climaque; les Religieuſes ſont des Anges ſur terre. Mademoiſelle de Vertus y acheve ſa vie avec des douleurs inconcevables & une réſignation extrême : tout ce qui les ſert, juſqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout eſt modeſte. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine ſolitude, dont j'avois tant ouï parler; c'eſt un valon affreux, tout propre à inſpirer le goût de faire ſon ſalut. Je revins coucher au Mêni, & hier ici après avoir encore embraſſé Monſieur d'Andilli en paſſant. Je crois que je dînerai demain chez Monſieur de Pomponne; ce ne ſera pas ſans parler de

(1) Monſieur d'Andilli & Monſieur de Sévigné s'étoient retirés depuis pluſieurs années à Port-Royal-des-Champs.

ſon pere & de ma fille ; voilà deux chapitres qui nous tiennent au cœur. J'attends tous les jours mon fils ; il m'écrit des tendreſſes infinies ; il eſt parti plutôt & revient plus tard que les autres ; nous croyons que cela roule ſur une amitié qu'il a à Sézanne ; mais comme ce n'eſt pas pour épouſer, je n'en ſuis point inquiette.

Il eſt vrai que l'on a attaqué Monſieur de Villars & ſes gens, en revenant d'Eſpagne : c'étoient les gens de l'Ambaſſadeur qui revenoit de France ; ce fut un aſſez ridicule combat ; les Maîtres s'expoſerent, on tiroit de tous côtés il y a eu quelques valets de tués. On n'a point fait de compliment à Madame de Villars ; elle a ſon mari, elle eſt contente. Monſieur de Luxembourg eſt ici ; on parle fort de la paix, c'eſt-à-dire, ſelon les deſirs de la France plus que ſur la diſpoſition des affaires ; cependant on peut la vouloir de telle ſorte qu'elle ſe feroit.

J'eſpere, ma fille, que vous ſerez plus contente & plus décidée, quand vous aurez votre congé. On ne doute point ici que votre retour n'y ſoit très-bon : ſi vous n'étiez bien en ce pays, vous vous en ſentiriez bientôt en Provence ; *ſe me miras, me miran ;* rien ne peut être mieux dit, il en faut revenir là. Monſieur & Madame de Coulanges, la Sanzei, & le *bien bon*, vous ſouhaitent avec impatience, & veulent tous, comme moi, que vous ameniez le Coadjuteur qui vous fortifiera conſidé-

rablement. J'ai fort entretenu la Garde, vous ne ſauriez trop eſtimer ſes conſeils : il parloit l'autre jour à Gordes de vos affaires, il les ſait, & les range, & les dit en perfection ; il donne un tour admirable à tout ce qu'il faut dire à Sa Majeſté ; vous ne pouvez conſulter perſonne qui connoiſſe mieux ce pays-ci que lui.

On eſt toujours charmé de Mademoiſelle de Blois & du Prince de Conti. D'Hacqueville vous parlera des nouvelles de l'Europe, & comme l'Angleterre eſt préſentement la grande affaire. C'eſt Monſieur le Duc du Maine (2) qui a les Suiſſes ; ce n'eſt plus Monſieur le Comte du Vexin (3) lequel en récompenſe a l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

A Paris, Lundi 29 Janvier 1674.

IL me ſemble, ma fille, que vous deviez compter ſur votre congé plus fortement que vous n'avez fait : le billet de Monſieur de Pomponne que je vous ai envoyé, vous en aſſuroit aſſez ; un homme comme lui ne ſe ſeroit pas engagé à le demander, ſans être ſûr de l'obtenir : vous l'aurez eu le lendemain du jour que vous m'avez écrit ; & il eût fallu que vous fuſſiez dès-lors toute prête à partir ; vous me parlez de pluſieurs jours, cela me dé-

(2) Louis-Auguſte de Bourbon, né le 31 Mars 1670.

(3) Voyez la Lettre du 22 Janvier, *page* 288.

plaît. Vous aurez reçu bien des Lettres par l'ordinaire du congé, & vous aurez bien puiſé à la ſource du bon ſens, c'eſt-à-dire, Monſieur l'Archêveque, pour être conduite ſur toutes vos affaires. Vous aurez vu ce que la Garde vous conſeille pour amener peu de gens; ſi vous amenez tout ce qui voudra venir, votre voyage de Paris ſera comme celui de Madagaſcar : il faut ſe rendre léger, & garder le décorum pour la Province.

Je crois que Monſieur de Grignan eſt allé à Marſeille & à Toulon; il y a un an, comme à cette heure, que nous y étions enſemble; vous ſongez donc à moi en revoyant Salon & les autres endroits où vous m'avez vue; c'eſt un de mes maux que le ſouvenir que me donnent les lieux; j'en ſuis frappée au-délà de la raiſon : je vous cache, & au monde, & à moi-même la moitié de la tendreſſe & de l'inclination naturelle que j'ai pour vous.

On va fort à l'Opéra nouveau ; on trouve pourtant que l'autre étoit plus agréable; *Baptiſte* croyoit l'avoir ſurpaſſé, le plus juſte s'abuſe: ceux qui aiment la ſymphonie y trouvent toujours des charmes nouveaux; je crois que je vous attendrai pour y aller. Les Bals de Saint-Germain ſont d'une triſteſſe mortelle ; les petits enfans veulent dormir dès dix heures : & le Roi n'a cette complaiſance que pour marquer le Carnaval. Il diſoit à ſon dîner ; quand je ne donne point de plaiſirs, on ſe plaint ;

plaint; & quand j'en donne, les Dames n'y viennent pas. Il ne danſa la derniere fois qu'avec Madame de Cruſſol, qu'il pria de ne lui point rendre ſa courante. Monſieur de Cruſſol (1) qui tient le premier rang pour les bons mots, diſoit en regardant ſa femme plus rouge que les rubis dont elle étoit parée; Meſſieurs elle n'eſt pas belle, mais elle a bon viſage.

Votre retour eſt préſentement une nouvelle de la Cour; vous ne ſauriez croire les complimens que l'on m'en fait. Il y a aujourd'hui cinq ans, ma fille, que vous fûtes mariée.

A Paris, Vendredi 2 Février 1674.

VOUS me parlez de l'ordinaire du 15 & pas un mot du 12 que vous attendiez avec impatience, & qui vous portoit votre congé: mais puiſque vous n'en dites rien, c'eſt ſigne que vous l'avez reçu. Je trouve que vous ne vous preſſez point aſſez de partir; tout le monde m'accable de me demander ſi vous êtes partie, & quand vous arriverez: je ne puis rien dire de juſte; il me ſemble que vous devez être à Grignan, & que vous en partez demain ou Lundi; enfin, ma chere enfant, je ne penſe qu'à vous, & vous ſuis par-tout. Je vous remercie de l'aſſurance que vous me donnez de ne vous point expoſer en carroſſe ſur les bords du Rhône; vous voulez prendre la

(1) Depuis Duc d'Uſez.

Loire ; vous ſaurez mieux que nous à Lyon ce qui vous ſera le meilleur ; arrivez en bonne ſanté, c'eſt tout ce que je deſire ; mon cœur eſt fortement touché de la joie de vous embraſſer. Ira au devant de vous qui voudra ; pour moi, je vous attendrai dans votre chambre, ravie de vous y voir ; vous y trouverez du feu, des bougies, de bons fauteuils, & un cœur qui ne ſauroit être ſurpaſſé en tendreſſe pour vous. J'embraſſerai le Comte & le Coadjuteur, je les ſouhaite tous deux. L'Archevêque de Rheims m'eſt venu voir ; il demande le Coadjuteur à cor & à cri. Vraiment vous êtes obligée à Monſieur de Pomponne de la charmante idée qu'il a conſervée de vous & de l'envie de vous voir. Voilà votre petit frere qui arrive ; le Cardinal de Retz me fait dire qu'il eſt arrivé ; arrivez donc tous à la bonne heure. Ma chere enfant, je ſuis toute à vous ; ce n'eſt point pour finir une lettre, c'eſt pour dire la plus grande verité du monde. Mademoiſelle de Méri ne vous écrit point ; on commence à négliger ce commerce dans l'eſpérance de mieux. Mon fils vous embraſſe tendrement, & moi, les chers Grignans.

A Paris, Lundi 5 Février 1674.

IL y a aujourd'hui (1) bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses : je prie votre imagination de n'aller, ni à droite, ni à gauche ; *cet homme-là, Sire, c'étoit moi-même* (2). Il y eut hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie ; vous partîtes pour la Provence, où vous êtes encore : ma lettre seroit longue, si je voulois vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, & que j'ai senties depuis en conséquence de cette premiere. Mais revenons : je n'ai point reçu de vos Lettres aujourd'hui ; je ne sais s'il m'en viendra, je ne le crois pas, il est trop tard : j'en attendois cependant avec impatience ; je voulois apprendre votre départ d'Aix, afin de pouvoir supputer un peu juste votre retour ; tout le monde m'en assassine, & je ne sais que répondre. Je ne pense qu'à vous & à votre voyage : si je reçois de vos lettres, après avoir envoyé celle-ci, soyez en repos, je ferai assurément tout ce que vous me manderez. Je vous écris aujourd'hui un peu plutôt qu'à l'ordinaire. Je m'en vais à un petit Opéra de Moliere, beaupere d'Itier, qui se chante chez Pélissari ; c'est

(1) Le 5 Février 1626, jour de la naissance de Madame de Sévigné.

(2) Vers de Marot dans son Epître à François I.

une musique très-parfaite ; M. le Prince, M. le Duc & Madame la Duchesse y seront. Je m'en irai peut-être de-là souper chez Gourville avec Madame de la Fayette, M. le Duc, Madame de Thianges, Monsieur de Vivonne, à qui l'on dit adieu, & qui s'en va demain. Si cette partie est rompue, j'irai chez Madame de Chaulnes. J'en suis extrêmement priée par la maîtresse du logis & par les Cardinaux de Retz & de Bouillon, qui me l'avoient fait promettre ; ce premier est dans une extrême impatience de vous voir, il vous aime chérement.

On avoit cru que Mademoiselle de Blois avoit la petite vérole, mais cela n'est pas. On ne parle point des nouvelles d'Angleterre, cela fait juger qu'elles ne sont pas bonnes. Il n'y a eu qu'un Bal ou deux à Paris dans tout ce Carnaval, on y a vu quelques masques, mais peu. La tristesse est grande ; les assemblées de Saint-Germain sont des mortifications pour le Roi, & seulement pour marquer la cadence du Carnaval.

Le Pere Bourdaloue fit un Sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde ; il étoit d'une force à faire trembler les Courtisans ; jamais un Prédicateur évangélique n'a prêché si hautement, ni si généreusement les vérités chrétiennes : il étoit question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de notre Seigneur qui fut présenté au temple ; enfin, ma

fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, & certains endroits furent poussés comme les auroit poussés l'Apôtre saint Paul.

L'Archevêque de Rheims revenoit hier fort vîte de Saint Germain, c'étoit comme un tourbillon : il croit bien être grand Seigneur; mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passoient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra;* ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare :* ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne veut pas; & enfin, le carrosse & les six chevaux renversent cul pardessus tête le pauvre homme & le cheval, & passent par-dessus, & si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé & renversé : en même-temps l'homme & le cheval, au lieu de s'amuser à être roués & estropiés, se relevent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, & s'enfuient & courent encore, pendant que les laquais de l'Archevêque, & le cocher, & l'Archevêque même, se mettent à crier, *arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups.* L'Archevêque en racontant ceci disoit; si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras & coupé les oreilles.

Je dînai hier encore chez Gourville avec Madame de Langeron, Madame de la Fayette, Madame de Coulanges, Corbinelli, l'Abbé Têtu, Briole & mon fils; votre santé y fut célébrée, & un jour pris pour vous y donner à dîner. Adieu, ma très-chere & très-aimable; je ne puis vous dire à quel point je vous sou-

haite. Je vous adreſſe encore cette Lettre à Lyon, c'eſt la troiſieme ; il me ſemble que vous devez y être, ou jamais.

Madame de Grignan étant arrivée à Paris peu de jours aprés, avec Monſieur de Grignan, les Lettres de la mere à la fille ne recommencerent que vers la fin de Mai 1675, qui fut le temps du départ de Madame de Grignan, pour aller rejoindre Monſieur de Grignan en Provence ; où il l'avoit devancée d'environ un an, comme on peut le juger par la Lettre ſuivante.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, Mardi 22 Mai 1675.

COMME j'ai l'honneur de connoître Madame votre femme, & le ſoin qu'elle a des complimens dont on la charge, je trouve à propos de vous dire à vous-même que je vous aime toujours trop, & que vous me ferez un très-grand plaiſir, ſi vous voulez m'aimer un peu : voyez ſi on peut mieux ſe mettre à la raiſon ; c'eſt donner que de faire un marché de cette ſorte. Vous nous manquez fort, nous avions de la joie de vous voir revenir les ſoirs ; votre ſociété eſt aimable, & hormis quand on vous hait, on vous aime extrêmement. Le Héros que j'attends ne reviendra pas ſi-tôt ; elle eſt triſte, mais je ſuis accoutu-

mée à la voir ainſi, quand vous n'y êtes pas. Il fait plus chaud à Beſançon (1) que ſur le port de Toulon. Vous ſavez l'extrême bleſſure de Saint-Géran, & comme ſa jolie femme y eſt accourue avec Madame de Villars; on croyoit qu'il étoit mort : on mande du 18 qu'il ſe porte mieux; comme vous ne pourriez pas épouſer ſa veuve, je ſuis perſuadée que vous voulez bien qu'il vive. Voilà une Fable (2) des plus jolies; ne connoiſſez-vous perſonne qui ſoit auſſi bon courtiſan que le Renard? Je ſuis ravie du bien que vous me dites de ma petite; je prends pour moi toutes les careſſes que vous lui faites. Adieu, mon très-cher Comte, on ne peut gueres vous embraſſer plus tendrement que je fais. Mon fils vous fait toujours mille complimens.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Livri, Lundi 27 Mai 1675.

QUEL jour, ma fille, que celui qui ouvre l'abſence! comment vous a-t-il paru? pour moi je l'ai ſenti avec toute l'amertume & toute la douleur que j'avois imaginées, & que j'avois appréhendées depuis ſi long-temps. Quel moment que celui où nous nous ſépa-

(1) Le Roi aſſiégeoit alors en perſonne la Ville de Beſançon.

(2) C'eſt la Fable de la Fontaine, qui a pour titre la *Cour du Lion*.

râmes ! quel adieu, & quelle triſteſſe d'aller chacune de ſon côté, quand on ſe trouve ſi bien enſemble ! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les penſées qui me preſſent le cœur : je veux me repréſenter votre courage, & tout ce que vous m'avez dit ſur ce ſujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embraſſant; pour moi, je revins à Paris (1), comme vous pouvez vous l'imaginer; Monſieur de Coulanges ſe conforma à mon état; j'allai deſcendre chez Monſieur le Cardinal de Rets, où je renouvellai tellement toute ma douleur, que je fis prier Monſieur de la R. F. Madame de la Fayette & Madame de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'euſſe point cet honneur : il faut cacher ſes foibleſſes devant les forts; M. le Cardinal entra dans les miennes; la ſorte d'amitié qu'il a pour vous, le rend fort ſenſible à votre départ. Il ſe fait peindre par un Religieux de Saint-Victor; je crois que, malgré Caumartin, il vous donnera l'original. Il s'en va dans peu de jours; ſon ſecret eſt répandu; ſes gens ſont fondus en larmes; je fus avec lui juſqu'à dix heures. Ne blâmez point, mon enfant, ce que je ſentis en rentrant chez moi; quelle diffé-

(1) Les adieux de la mere & de la fille s'étoient faits à Fontainebleau, juſqu'où Madame de Sévigné & Monſieur de Coulanges avoient été conduire Madame de Grignan.

rence !

rence ! quelle ſolitude ! quelle triſteſſe ! votre chambre, votre cabinet, votre portrait, ne plus trouver cette aimable perſonne ! M. de Grignan comprend bien ce que je veux dire & ce que je ſentis. Le lendemain, qui étoit hier, je me trouvai toute éveillée à cinq heures; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'Abbé. Il y pleut ſans ceſſe, & je crains fort que vos chemins de Bourgogne ne ſoient rompus. Nous liſons ici des maximes que Corbinelli m'explique; il voudroit bien m'apprendre à gouverner mon cœur; j'aurois beaucoup gagné à mon voyage, ſi j'en rapportois cette ſcience. Je m'en retourne demain; j'avois beſoin de ce moment de repos, pour remettre un peu ma tête, & reprendre une eſpece de contenance.

A Paris, Mercredi 29 Mai 1675.

JE vous conjure, ma fille, d'être perſuadée que vous n'avez manqué à rien; une de vos réflexions pourroit effacer des crimes, à plus forte raiſon des choſes ſi légeres, qu'il n'y a que vous & moi qui ſoyons capables de les remarquer : croyez que je ne puis conſerver d'autres ſentimens pour vous, que ceux d'une tendreſſe qui n'a point d'égale, & d'un goût ſi naturel, qu'il ne finira qu'avec moi. J'ai tâché d'apprendre à Livri ce qu'il faut faire pour détourner ces ſortes d'idées; toute la difficulté, c'eſt qu'il ne s'en préſente point à

moi, qui ne ſoient ſur votre ſujet, & que je ne ſais où en prendre d'autres : ainſi Corbinelli eſt bien empêché ; mais il faut eſpérer que le temps les rendra moins ameres. Un peu de dévotion & d'amour de Dieu mettroient le calme dans mon ame ; ce n'eſt qu'à cela ſeul que vous devez céder. Corbinelli m'a été uniquement bon à Livri ; ſon eſprit me plaît, & ſon dévouement pour moi eſt ſi grand, que je ne me contraignois ſur rien. J'en revins hier, & je deſcendis encore chez notre Cardinal, à qui je trouvai tant d'amitié pour vous, qu'il me convient par cet endroit-là plus que les autres, ſans compter tous les anciens attachemens que j'ai pour lui. Il a mille affaires, il paſſe la Pentecôte à Saint-Denis ; mais il reviendra ici pour huit ou dix jours encore : on ne parle aujourd'hui que de ſa retraite, mais chacun ſelon ſon humeur, quoique l'admiration ſoit la ſeule maniere de l'enviſager (1). Meſdames de Lavardin, de la Troche & de Villars m'accablent de leurs billets & de leurs ſoins ; je ne ſuis point encore en état de profiter de leurs bontés. Madame de la Fayette eſt à Saint-Maur ; Madame de Langeron a la tête enflée ; on croit qu'elle mourra. La Reine & Madame de Monteſpan furent Lundi aux Carmélites de la rue du

(1) Monſieur le Cardinal de Retz prit le parti de ſe retirer à Saint-Mihel, dans la vue de payer ſes dettes avant ſa mort, à quoi il eut le bonheur de réuſſir.

Bouloi, plus de deux heures en conférence ; elles en parurent également contentes; elles étoient venues chacune de leur côté, & s'en retournerent le ſoir à leurs châteaux. Je vous écrivis avant-hier, je vous adreſſai la Lettre à Lyon, chez Monſieur le Chamarier ; je ſerois hien fâchée que cette Lettre fût perdue ; il y en avoit une de notre Cardinal dans le paquet ; voici encore un billet de lui. Votre Lettre eſt très-bonne pour pénétrer le cœur & l'ame ; Monſieur de Coulanges ſera informé de votre ſouvenir. Il eſt vrai qu'il faut profiter de tous les momens dans les adieux ; je ſerois très-fâchée de n'avoir pas été juſqu'à Fontainebleau ; l'inſtant de la ſéparation fut terrible ; mais c'eût été encore pis d'ici. Je ne perdrai jamais aucun temps de vous voir ; je ne me reproche rien là-deſſus ; & pour me raccommoder avec Fontainebleau, j'y veux aller au-devant de vous. Dieu nous enverra des facilités pour me conſerver la vie ; ne ſoyez point inquiete de ma ſanté, je la ménage, puiſque vous l'aimez. Ne ſoyez jamais en peine de ceux qui ont le don des larmes ; je prie Dieu que je ne ſente jamais de ces douleurs, où les yeux ne ſoulagent point le cœur : il eſt vrai qu'il y a des penſées & des paroles qui ſont étranges ; mais rien n'eſt dangereux quand on pleure. J'ai donné de vos nouvelles à vos amis ; je vous remercie, ma chere Comteſſe, de votre aimable diſtinction.

Le Maréchal de Créqui aſſiége Dinan. On

dit qu'il y a du désordre à Strasbourg; les uns veulent laisser passer l'Empereur, les autres veulent tenir leur parole à Monsieur de Turenne. Je n'ai point de nouvelles des Guerriers. On m'a dit que le Chevalier de Grignan avoit la fievre tierce; vous en apprendrez des nouvelles par lui-même.

A Paris, Vendredi 31 Mai 1675.

JE n'ai reçu encore que votre premiere Lettre; il est vrai, ma fille, qu'elle vaut tout ce qu'on peut valoir. Je ne vois rien depuis votre absence, & je ne trouve personne qui ne m'en fasse souvenir; on m'en parle, & on a pitié de moi: n'est-ce pas sur ces pensées qu'il faut passer légérement? passons donc. Je fus hier chez M. de Verneuil au retour de Saint-Maur, où j'étois allée avec M. le Cardinal (*de Retz.*) Je trouvai à l'Hôtel de Sulli Mademoiselle de Lannoi, (1) mariée au petit-fils du vieux Comte de Montrevel; la noce s'est faite là; jamais vous n'avez vu une mariée si drue; elle va droit à son ménage, & dit déja *mon mari*: il avoit la fievre, ce mari, & devoit l'avoir le lendemain, il ne l'eut point. Fieubet dit, voilà donc un remede pour la fievre; mais dites-nous la dose. Mesda-

(1) Adrienne-Philippine-Thérese de Lannoi, qui avoit été Fille-d'Honneur de la Reine, épousa Jacques-Marie de la Baume-Montrevel en 1675, & non en 1672, comme il est dit par mépriſe dans l'Hiſtoire des grands Officiers de la Couronne.

mes de Caſtelnau, Louvigni, Sulli, Fieſque, vous jugez bien ce que toutes ces belles purent me dire. Mes amies ont trop de ſoin de moi, j'en ſuis importunée ; mais je ne perds aucun des momens dont je puis profiter pour voir notre cher Cardinal. Voilà des lettres qui vous apprendront l'arrivée de Monſieur le Coadjuteur ; je l'ai vu & embraſſé ce matin ; il doit ce ſoir conférer avec ſon Eminence & d'Hacqueville, pour ſavoir la réſolution qu'il doit prendre ; il a été caché juſqu'ici.

Madame la Ducheſſe a perdu Mademoiſelle d'Anguyen ; un de ſes fils s'en va mourir encore ; ſa mere eſt malade ; Madame de Langeron abymée ſous terre ; Monſieur le Prince & Monſieur le Duc à la guerre : elle pleure toutes ces choſes, à ce qu'on m'a dit. Je laiſſe à d'Hacqueville à vous parler de la guerre, & aux Grignans à vous parler de la maladie du Chevalier ; s'il revient ici, j'en aurai ſoin comme de mon fils. Je compte que vous êtes aujourd'hui ſur la tranquille Saône : c'eſt ainſi que devroient être nos eſprits ; mais le cœur les débauche ſans ceſſe ; le mien eſt rempli de ma fille. Je vous ai mandé mon embarras ; c'eſt de ne pouvoir détourner mon idée de vous, parce que toutes mes penſées ſont de la même couleur.

A dix heures du ſoir.

Nous voici tous chez mon Abbé. Le Coadjuteur eſt auſſi content ce ſoir, qu'il étoit em-

barraſſé ce matin : l'Abbé de Grignan a ſi bien ménagé Monſieur de Paris (2), que le Coadjuteur en ſera reçu comme un député très-agréable & très-cher : le voilà donc ravi ; il verra demain Monſieur de Paris, & reprendra le nom de Coadjuteur d'Arles, qu'il avoit quitté depuis vingt-quatre heures, pour ſe cacher ſous celui de l'Abbé d'Aiguebere. Je ne plains que vous, ma fille, qui n'aurez point ſa bonne compagnie ; c'eſt une perte par-tout, & ſur-tout en Provence. L'Abbé croit que la fievre du Chevalier s'eſt rendue aſſez traitable pour le laiſſer pourſuivre ſon chemin. D'Hacqueville dit que Dinan eſt rendu. Adieu, ma très-chere, voici une compagnie où il ne manque que vous, vous y êtes tendrement aimée, vous n'en ſauriez douter.

A Paris, Mercredi 5 Juin 1675.

JE n'ai reçu aucune de vos lettres depuis celle de Sens ; & vous ſavez qu'elle envie je puis avoir d'apprendre des nouvelles de votre ſanté & de votre voyage : je ſuis très-perſuadée que vous m'avez écrit ; je ne me plains que des arrangemens ou des dérangemens de la poſte : ſelon notre calcul, vous êtes à Grignan, à moins qu'on ne vous ait retenue les Fêtes à Lyon. Enfin, ma fille, je vous ai ſuivie par-tout, & il me ſemble que le Rhône n'a point manqué au reſpect qu'il vous doit.

(2) François de Harlai, Archevêque de Paris.

J'ai été à Livri avec Corbinelli; j'en ſuis revenue promptement, pour ne pas perdre un moment de ceux que je puis employer encore à voir notre Cardinal. La tendreſſe qu'il a pour vous, & la vieille amitié qu'il a pour moi, m'attachent très-tendrement à lui : je le vois tous les ſoirs depuis huit juſqu'à dix; il me ſemble qu'il eſt bien-aiſe de m'avoir juſqu'à ſon coucher : nous cauſons ſans ceſſe de vous; c'eſt un ſujet qui nous mene bien loin, & qui nous tient bien uniquement au cœur. Il veut venir ici; mais je ne puis plus ſouffrir cette maiſon, où vous me manquez. Monſieur le Nonce lui manda hier que par un courier qu'il avoit reçu de Rome, il venoit d'apprendre ſa nomination au Cardinalat. Le Pape (1) a fait une promotion de ſes créatures; c'eſt ainſi qu'on l'appelle, les couronnes ſont remiſes à cinq ou ſix années d'ici, & par conſéquent Monſieur de Marſeille (2). Le Nonce dit à Bonvouloir qui courut lui faire un compliment, qu'il eſpéroit bien que préſentement le Pape ne reprendroit pas le chapeau de Monſieur le Cardinal de Retz, & qu'il s'en alloit bien faire ſes efforts pour en détourner Sa Sainteté, quand même elle le voudroit, puiſqu'il a l'honneur d'être le camarade de Monſieur de Retz. Voici donc encore un Cardinal,

(1) Clément X.

(2) Touſſaint de Forbin-Janſon, Evêque de Marſeille, depuis Evêque de Beauvais, ne fut Cardinal qu'en Février 1690, de la promotion d'Alexandre VIII.

le Cardinal Spada. Le notre s'en va Mardi ; je crains ce jour, & je ſens extrêmement cette ſéparation & cette perte : ſon courage augmente à meſure que celui de ſes amis diminue.

La Ducheſſe de la Valliere fit hier profeſſion. Madame de Villars m'avoit promis de m'y mener, & par un mal-entendu nous crûmes n'avoir point de places. Il n'y avoit qu'à ſe préſenter, quoique la Reine eût dit qu'elle ne vouloit pas que la permiſſion fût étendue ; tant y a, Dieu ne le voulut pas : Madame de Villars en a été affligée. Elle fit donc cette action, cette belle, comme toutes les autres, c'eſt-à-dire, d'une maniere charmante : elle eſt d'une beauté qui ſurprit tout le monde ; mais ce qui vous étonnera, c'eſt que le Sermon de Monſieur de Condom (3) ne fut point auſſi divin qu'on l'eſpéroit. Le Coadjuteur y étoit ; il vous contera comme ſon affaire va bien à l'égard de Monſieur de Paris & de Monſieur de Saint-Paul ; mais il trouve l'ombre de Monſieur de Toulon & l'eſprit de Monſieur de Marſeille par-tout.

Madame de Coulanges part Lundi avec Corbinelli ; cela m'ôte ma compagnie : vous ſavez comme Corbinelli m'eſt bon, & de quelle ſorte il entre dans mes ſentimens. Je ſuis convaincue de ſon amitié, je ſens ſon abſence ; mais, ma fille, après vous avoir perdue, que peut-il m'arriver dont je doive me

(3) Jacques-Bénigne Boſſuet, depuis Evêque de Meaux.

plaindre ? Je ne m'en plains auſſi que par rapport à vous, & comme étant un de ceux avec qui je trouve le plus de conſolation ; car il ne faut pas croire que ceux à qui je n'oſe en parler, autant que je voudrois, me ſoient auſſi agréables que ceux qui ſont dans mes ſentimens. Il me ſemble que vous avez peur que je ne ſois ridicule, & que je ne me répande exceſſivement ſur ce ſujet ; non, non, ne craignez rien ; je ſais gouverner ce torrent, fiez-vous un peu à moi, & me laiſſez vous aimer, juſqu'à ce que Dieu vous ôte un peu de mon cœur pour s'y mettre ; c'eſt à lui ſeul que vous céderez cette place. Enfin, je me ſuis trouvée ſi uniquement occupée & remplie de vous, que mon cœur n'étant capable de nulle autre penſée, on m'a défendu de faire mes dévotions à la Pentecôte, & c'eſt ſavoir le Chriſtianiſme. Adieu, ma chere enfant, j'acheverai ma lettre ce ſoir.

Je reçois votre lettre de Mâcon. Je n'en ſuis pas encore à pouvoir lire ce qui me vient de vous, ſans que la fontaine joue ſon jeu ; tout eſt ſi tendre dans mon cœur, que dès que je touche à la moindre choſe, je n'en puis plus. Vous pouvez penſer qu'avec cette belle diſpoſition, je rencontre ſouvent des occaſions ; mais ne craignez rien pour ma ſanté, je ne puis jamais oublier cette bouffée de philoſophie que vous vintes me ſouffler ici la veille de votre départ ; j'en profite autant que je puis : mais j'ai une ſi grande habitude à

être foible, que, malgré vos bonnes leçons, je ſuccombe ſouvent. Vous aurez vu comme ce jour douloureux du départ de Monſieur le Cardinal n'eſt pas encore arrivé ; il le ſera, quand vous recevrez cette lettre. Il eſt vrai que cela ſeul mériteroit d'ouvrir une ſource ; mais comme elle eſt ouverte pour vous, il ne ſera qu'y puiſer. Ce ſera, en effet, un jour très-douloureux ; car je ſuis fort attachée à ſa perſonne, à ſon mérite, à ſa converſation, dont je jouis tant que je puis, & à toutes les amitiés qu'il me témoigne. Son ame eſt d'un ordre ſi ſupérieur, qu'il ne falloit pas attendre de lui une fin toute commune, comme des autres : quand on a pour regle de faire toujours ce qu'il y a de plus grand & de plus héroïque, on place la retraite en ſon temps, & l'on fait pleurer ſes amis.

Que vous êtes plaiſante, mon enfant, avec votre gazette à la main ! quoi, ſitôt vous en faites vos délices ! je croyois que vous attendriez au moins que vous euſſiez paſſé cette chienne de Durance. Le dialogue du Roi & de Monſieur le Prince me paroît plaiſant ; je crois qu'ici même vous l'auriez pris pour bon. Je reçois une lettre du Chevalier, qui ſe porte bien ; il eſt à l'Armée, & n'a eu que cinq accès de fievre tierce ; c'eſt une inquiétude de moins ; mais ſa lettre toute pleine d'amitié, eſt d'un vrai Allemand ; car il ne veut point du tout croire ce qu'on dit d'une retraite du Cardinal de Retz ; il me prie de lui dire la

vérité; je m'en vais la lui dire. Je ferai tous vos complimens ; je ſuis fort aſſurée qu'ils ſeront très-bien reçus ; chacun ſe fait un honneur d'être dans votre ſouvenir ; Monſieur de Coulanges en étoit tout glorieux. Le Coadjuteur vous contera les proſpérités de ſon voyage ; mais il ne ſe vantera pas d'avoir penſé être étouffé chez Madame de Louvois par vingt femmes, qui ſe firent un jeu, & qui croyoient chacune être en droit de l'embraſſer; cela fit une confuſion, une oppreſſion, une ſuffocation dont la penſée me fait étouffer ; tout cela ſoutenu par les tons les plus hauts & les paroles les plus répétées & les plus affectives qu'on puiſſe imaginer : Madame de Coulanges conte fort plaiſamment cette ſcene. Je vous ſouhaite à Grignan la compagnie que vous nommez. Mon fils ſe porte bien ; il vous fait mille amitiés. Monſieur de Grignan voudra bien que je l'embraſſe, à préſent qu'il n'eſt pas occupé du tracas du bateau.

Monſieur de Rochefort aſſiege Hui, la Ville eſt rendue, le Château réſiſte un peu. L'autre jour Monſieur de Bagnols donnoit une fricaſſée à Meſdames d'Heudicourt & de Sanzei & à Coulanges ; c'étoit à la maiſon rouge : ils entendent dans la chambre voiſine, cinq ou ſix voix éclatantes, des cris, des diſcours éveillés, des propoſitions folles : Monſieur de Coulanges veut voir qui c'eſt; il trouve Madame Baillet, Madaillan, un autre Porceaugnac, la belle Angloiſe & Montalais : en

même-temps, voilà Montalais à genoux, qui prie humblement Coulanges de ne rien dire; il a si bien fait, que tout Paris le sait, & que Montalais se désespere qu'on sache l'usage qu'elle fait de sa précieuse Angloise. Je finis, ma très-chere, pour ne pas vous accabler. Hélas ! quel changement de n'avoir plus de plaisir que de recevoir de vos lettres, après avoir eu si long-temps celui de vous voir en corps & en ame ! je ne me reproche pas au moins de ne l'avoir pas senti.

Madame DE COULANGES.

On ne regrette plus que les gens que l'on hait; je le sais depuis que vous êtes partie : on ne suit que les gens que l'on hait, je pars Samedi pour marcher sur vos pas; & je ne serai contente de mon voyage, que quand j'aurai fait quelque trajet sur le Rhône. J'ai été aujourd'hui à Saint-Cloud; on m'y a parlé de vous, & j'en ai été fort aise; car ma haine pour vous ressemble si fort à de l'amitié, que je m'y méprends toujours. Je suis très-humble servante de Monsieur de Grignan.

A Paris, Vendredi 7 Juin 1675.

ENFIN, ma fille, me voilà réduite à faire mes délices de vos lettres : il est vrai qu'elles sont d'un grand prix; mais quand je songe que c'étoit vous-même que j'avois, & que j'ai eue quinze mois de suite, je ne puis

retourner sur ce passé sans une grande tendresse & une grande douleur. Il y a des gens qui ont voulu me faire croire que l'excès de mon amitié vous incommodoit; que cette grande attention à vouloir découvrir vos volontés, qui tout naturellement devenoient les miennes, vous faisoit assurément une grande fadeur & un grand dégoût. Je ne sais, ma chere enfant, si cela est vrai; ce que je puis vous dire, c'est qu'assurément je n'ai pas eu dessein de vous donner cette sorte de peine. J'ai un peu suivi mon inclination, je l'avoue, & je vous ai vue autant que je l'ai pu, parce que je n'ai pas eu assez de pouvoir sur moi pour me retrancher ce plaisir; mais je ne crois point vous avoir été pesante. Enfin, ma fille, aimez au moins la confiance que j'ai en vous, & croyez qu'on ne peut jamais être plus dénuée, ni plus touchée que je le suis en votre absence. La Providence m'a traitée bien durement, & je me trouve fort à plaindre de n'en savoir pas faire mon salut. Vous me dites des merveilles de la conduite qu'il faut avoir pour se gouverner dans ces occasions; j'écoute vos leçons, & je tâche d'en profiter. Je suis dans le train de mes amies, je vais, je viens; mais quand je puis parler de vous, je suis contente, & quelques larmes me font un soulagement nompareil. Je sais les lieux où je puis me donner cette liberté; vous jugez bien que vous ayant vue par-tout, il m'est difficile dans ces commencemens de n'être pas sensi-

ble à mille choſes que je trouve en mon chemin. Je vis hier les Villars, dont vous êtes révérée; nous étions en ſolitude aux Tuileries; j'avois dîné chez M. le Cardinal, où je trouvai bien mauvais de ne pas vous voir. J'y cauſai avec l'Abbé de S. Mihel, à qui nous donnons, ce me ſemble, comme en dépôt la perſonne de ſon Eminence; il me parut un fort honnête homme; un eſprit droit, & tout plein de raiſon, qui a de la paſſion pour lui, qui le gouvernera même ſur ſa ſanté, & l'empêchera bien de prendre le feu trop chaud ſur la pénitence. Ils partiront Mardi, & ce ſera encore un jour douloureux pour moi, quoiqu'il ne puiſſe être comparé à celui de Fontainebleau. Songez, ma fille, qu'il y a déja quinze jours, & qu'ils vont enfin, de quelque maniere qu'on les paſſe. Tous ceux que vous m'avez nommés, apprendront votre ſouvenir avec bien de la joie; j'en ſuis mieux reçue. Je verrai ce ſoir notre Cardinal; il veut bien que je paſſe une heure ou deux chez lui les ſoirs avant qu'il ſe couche, & que je profite ainſi du peu de temps qui me reſte. Corbinelli étoit ici, quand j'ai reçu votre lettre; il a pris beaucoup de part au plaiſir que vous avez eu de confondre un Jéſuite; il voudroit bien avoir été témoin de votre victoire. Madame de la Troche a été charmée de ce que vous dites pour elle. Soyez en repos de ma ſanté, ma chere enfant, je ſais que vous n'entendez pas de raillerie là-deſſus. Le Chevalier de Gri-

gnan eſt parfaitement guéri. Je m'en vais envoyer votre lettre chez Monſieur de Turenne. Nos freres ſont à Saint-Germain ; j'ai envie de vous envoyer la lettre de la Garde, vous y verrez en gros la vie qu'on fait à la Cour. Le Roi a fait ſes dévotions à la Pentecôte ; Madame de Monteſpan les a faites de ſon côté ; ſa vie eſt exemplaire, elle eſt très-occupée de ſes ouvriers, & va à Saint-Cloud, où elle joue au hoca. A propos, les cheveux me dreſſeren t l'autre jour à la tête, quand le Coadjuteur me dit qu'en allant à Aix, il y avoit trouvé Monſieur de Grignan jouant au hoca ; quelle fureur ! au nom de Dieu, ne le ſouffrez point ; il faut que ce ſoit là une de ces choſes que vous devez obtenir, ſi l'on vous aime. J'eſpere que Pauline ſe porte bien, puiſque vous ne m'en parlez point ; aimez-là pour l'amour de ſon parrain (1). Madame de Coulanges a ſi bien gouverné la Princeſſe d'Harcourt, que c'eſt elle qui vous fait mille excuſes de ne s'être pas trouvée chez elle, quand vous allâtes lui dire adieu ; je vous conſeille de ne point la chicaner là-deſſus. Ce que vous dites des arbres qui changent, eſt admirable ; la perſévérance de ceux de Provence (2) eſt triſte & ennuyeuſe ; il vaut mieux

(1) Monſieur de la Garde.

(1) On voit en Provence pluſieurs ſortes d'arbres qui ne ſe dépouillent jamais de leurs feuilles, leſquelles demeurent vertes toute l'année, tels que l'olivier, l'oranger, les chênes verds, les lauriers, &c.

reverdir, que d'être toujours verd. Corbinelli dit qu'il n'y a que Dieu qui doive être immuable; toute autre immutabilité eſt une imperfection; il étoit bien en train de diſcourir aujourd'hui; Madame de la Troche & le Prieur de Livri étoient ici; il s'eſt bien diverti à leur prouver tous les attributs de la Divinité. Adieu, ma très-aimable, je vous embraſſe; mais quand pourrai-je vous embraſſer de plus près? La vie eſt ſi courte; ah! voilà ſur quoi il ne faut pas s'arrêter. C'eſt maintenant vos lettres que j'attends avec impatience.

A Paris, Mercredi 12 Juin 1675.

JE fus hier aſſez heureuſe pour aller me promener avec ſon Eminence tête à tête au bois de Vincennes : il trouva que l'air me ſeroit bon; il n'étoit pas trop accablé d'affaires; nous fûmes quatre heures enſemble : je crois en avoir bien profité, du moins les chapitres que nous traitâmes, n'étoient pas dignes de lui. C'eſt ma véritable conſolation que je perds en le perdant; & c'eſt moi que je pleure & vous auſſi, quand je conſidere toute la tendreſſe qu'il a pour nous. Son départ acheve de m'accabler.

Madame de Coulanges partit Lundi fort triſte, mais fort ſatisfaite d'avoir Corbinelli. Savez-vous l'affaire de Monſieur de Saint-Vallier? Il étoit amoureux de Mademoiſelle de Rouvroi; il a fait ſigner le contrat de mariage

riage au Roi, pas davantage; il emprunte avec confiance dix mille écus à Madame de Rouvroi sur l'argent qu'elle doit donner; & puis tout d'un coup il envoie une promesse de dix mille écus à Madame de Rouvroi, & s'en va je ne sais où. Le Roi dit sur cela, je trouve fort bon qu'il se moque de Madame & de Mademoiselle de Rouvroi; mais de moi, c'est ce que je ne souffrirai pas. Sa Majesté lui a fait dire, ou qu'il revienne épouser la belle, ou qu'il s'éloigne pour jamais, & qu'il envoie la démission de sa charge, faute de quoi elle sera taxée. Ce procédé est si complettement ridicule du côté de Saint-Vallier, qu'on croit que c'est un jeu pour y faire consentir le pere. Le Roi avoit donné à Saint-Vallier un brevet de retenue de 100000 liv. & une pension de 6000 francs en faveur du mariage. Vous voyez donc que ces brevets si rares se donnent quelquefois.

J'étois hier au soir avec Madame de Sanzei & d'Hacqueville; je vis entrer Vassé; nous crûmes que c'étoit son esprit, c'étoit son corps très-maléficié. Il est ici *incognito*, & vous fait mille & mille complimens. J'ai regret aux trois semaines que vous pouviez passer avec Monsieur le Cardinal de Retz, qui ne part que Samedi. J'admire comme, jour à jour, & toujours triste, le temps s'est passé depuis votre départ. Vous ai-je mandé que M. le Duc a encore perdu un fils? ce sont deux enfans en huit jours.

Je reçois votre lettre de Grignan du 5 ; elle m'ôte l'inquiétude de votre ſanté. Vous dites une choſe bien vraie, & que je ſens à merveilles ; c'eſt que *les jours qu'on n'attend point de lettres, ne ſont employés qu'à attendre ceux qu'on en reçoit.* Il y a un certain degré dans l'amitié où l'on ſent toutes les mêmes choſes ; mais vous ſouhaitez de vos amis une tranquillité qu'il eſt bien difficile de vous promettre ; vous ne voulez point qu'ils vous ſervent, qu'ils ſollicitent, qu'ils s'intéreſſent pour vous ; je crois vous l'avoir déja dit, il n'eſt pas poſſible de vous accorder avec eux ; car il ſe rencontre malheureuſement que leur fantaiſie, c'eſt juſtement de faire toutes ces choſes : mais comme il eſt plus établi que ce ſont nos amis qui nous ſervent, que de vouloir que ce ſoient nos ſeuls ennemis, je crois, ma chere fille, que vous ne gagnerez pas ce procès-là, & que nous demeurerons en poſſeſſion de vous témoigner notre amitié toutes les fois que nous le pourrons, comme on l'a toujours obſervé depuis la création du monde, c'eſt-à-dire, depuis qu'il y a de la tendreſſe. Vous m'avez fait plaiſir de me parler de mes petits enfans ; je crois que vous vous divertirez à voir débrouiller leur petite raiſon. Je ſouhaite fort que vous n'alliez point à Aix ; vous ſerez bien plus en repos à Grignan, & vous y ferez revenir plutôt Monſieur de Grignan ; obtenez encore cette petite abſence de ſa tendreſſe, & tâchez de faire venir Monſieur

l'Archevêque paſſer les chaleurs avec vous; vous n'en ſerez point incommodés avec le ſecours de votre biſe. J'attends une grande lettre de Monſieur de Grignan; eſt-il poſſible qu'il trouve les jours trop courts pour m'écrire, & que je les trouve, moi, d'une longueur qui pourroit faire entreprendre un bâtiment, en le commençant un peu matin? Madame de Monteſpan continue le ſien, elle s'amuſe fort à ſes ouvriers. MONSIEUR la voit ſouvent: elle va à Saint-Cloud jouer à l'hombre; il y a des Dames qui vont la voir à Clagni; Madame de Fontevraud, qui y doit paſſer quelques jours, venoit dans la joie de voir ſon pere qu'elle aime; elle penſa mourir de douleur de le trouver ſans pouvoir prononcer une parole, tout aſſoupi, tout prêt à retomber dans l'état où il a été; cette vue la fait mourir. L'Abbé Têtu la gouverne fort; j'admire le ſoin qu'a la Providence de ſon amuſement; quand l'une (1) s'en va à Lyon, il en vient une autre d'Anjou.

On dit chez Monſieur Colbert & chez le Maréchal de Villeroi, que Monſieur de Montécuculi (2) a repaſſé humblement le Rhin, que Monſieur de Turenne, par un excès de civilité, l'a reconduit, & a paſſé la riviere après lui: la tête tourne à nos pauvres ennemis; la vue de Monſieur de Turenne les ren-

(1) Madame de Coulanges.

(2) Général de l'Armée Impériale, & l'un des plus grands Capitaines de ſon ſiecle.

verſe. Hui n'eſt pas encore pris. Je fais mon paquet chez Monſieur le Cardinal. Il a un peu la goutte ; j'eſpere que cela l'arrêtera. Je vous plains de n'avoir pas eu le plaiſir de le voir, autant qu'il a été ici.

On nous aſſure que Hui eſt pris du 5 au 6, ſans que perſonne ait été tué. La Reine alla hier faire collation à Trianon. Elle deſcendit à l'Egliſe, puis à Clagni, où elle prit Madame de Monteſpan dans ſon carroſſe, & la mena à Trianon avec elle.

A Paris, Vendredi 14 Juin 1675.

C'Est au lieu d'aller dans votre chambre ; que je vous entretiens, ma chere enfant ; quand je ſuis aſſez malheureuſe pour ne vous avoir plus, ma conſolation toute naturelle c'eſt de vous écrire, de recevoir de vos lettres, de parler de vous, & de faire quelques pas pour vos affaires. Je paſſai hier l'après-dîner avec notre Cardinal : vous ne ſauriez jamais deviner de quoi nous parlons, quand nous ſommes enſemble. Je recommence toujours à vous dire que vous ne pouvez trop l'aimer ; & que je vous trouve heureuſe d'avoir renouvellé ſi ſolidement toute l'inclination & la tendreſſe naturelle qu'il avoit déja pour vous. Mandez-moi comment vous vous portez de l'air de Grignan, s'il vous a déja bien dévorée, & de qu'elle façon je dois me repréſenter votre perſonne. Votre portrait eſt

très-aimable, mais beaucoup moins que vous, ſans compter qu'il ne parle point. Pour moi, n'en ſoyez point en peine ; ma regle préſentement eſt d'être déréglée, je n'en ſuis point malade. Je dîne triſtement, je ſuis chez moi juſqu'à cinq ou ſix heures ; je vais le ſoir, quand je n'ai point d'affaires, chez quelqu'une de mes amies ; je me promene ſelon les quartiers ; mais je fais tout céder au plaiſir d'être avec Monſieur le Cardinal : je ne perds aucune des heures qu'il peut me donner, & il m'en donne beaucoup ; j'en ſentirai mieux ſon départ & ſon abſence : il n'importe, je ne ſonge jamais à m'épargner ; après vous avoir quittée, je n'ai plus rien à craindre. J'irois un peu à Livri ſans lui & ſans vos affaires ; mais je mets les choſes au rang qu'elles doivent être, & ces deux choſes ſont bien au-deſſus de mes fantaiſies. La Reine fut voir Madame de Monteſpan à Clagni, le jour que je vous avois dit qu'elle l'avoit priſe en paſſant ; elle monta dans ſa chambre, où elle fut une demi-heure ; elle alla dans celle de Monſieur du Vexin, qui étoit un peu malade, & puis emmena Madame de Monteſpan à Trianon, comme je vous l'avois mandé. Il y a des Dames qui ont été à Clagni ; elles trouverent la belle ſi occupée des ouvrages & des enchantemens que l'on fait pour elle, que pour moi je me repréſente Didon qui fait bâtir Carthage : la ſuite de cette hiſtoire ne ſe reſſemblera pas. Monſieur de la Rochefoucault &

Madame de la Fayette m'ont fort priée de vous faire leurs complimens ; nous craignons bien que vous n'ayez tout du long Madame la Grande-Ducheſſe (1). On lui prépare ici une priſon à Montmartre, dont elle ſeroit effrayée, ſi elle n'eſpéroit pas de la faire changer ; c'eſt à quoi elle ſera attrapée : ils ſont ravis en Toſcane d'en être défaits. Madame de Sulli eſt partie, Paris devient fort déſert ; je voudrois déja en être dehors. Je dînai hier avec le Coadjuteur chez Monſieur le Cardinal ; je le chargeai de vous faire l'hiſtoire eccléſiaſtique. Monſieur Joli (2) prêcha à l'ouverture (*de l'Aſſemblée du Clergé ;*) mais comme il ne ſe ſervit que d'un vieux Evangile, & qu'il ne dit que de vieilles vérités, ſon Sermon parut vieux. Il y auroit de belles choſes à dire ſur cet article.

La Reine a dîné aujourd'hui aux Carmélites du Bouloi avec Madame de Monteſpan & Madame de Fontevraud ; vous verrez de quelle maniere ſe tournera cette amitié. On dit que Monſieur de Turenne reconduit les ennemis juſques dans leur logis ; il eſt aſſez avant dans leur pays. Vous recevrez un ſi gros paquet de d'Hacqueville, que c'eſt ſe moquer de vouloir vous apprendre quelque choſe aujourd'hui. J'ai le cœur bien preſſé de

(1) Marguerite-Louiſe d'Orléans, fille de Gaſton de France, Duc d'Orléans, & de Marguerite de Lorraine, ſa ſeconde femme.

(2) Evêque d'Agen.

notre Cardinal, je le vois ſouvent & long-temps, & cela même augmente ma triſteſſe ; il s'en va demain.

A Paris, Mercredi 19 Juin 1675.

JE vous aſſure, ma très-chere, qu'après l'adieu que je vous dis à Fontainebleau, & qui ne peut être comparé à nul autre, je n'en pouvois faire un plus douloureux, que celui que je fis hier au Cardinal de Retz chez Monſieur de Caumartin à quatre lieues d'ici : j'y fus Lundi dernier, je le trouvai au milieu de ſes trois fideles amis ; leur contenance triſte me fit venir les larmes aux yeux ; & quand je vis Son Eminence avec ſa fermeté, mais avec toute ſa bonté & ſa tendreſſe pour moi, j'eus peine à ſoutenir cette vue : après le dîner nous allâmes cauſer dans les plus agréables bois du monde ; nous y fûmes juſqu'à ſix heures dans pluſieurs ſortes de converſations ſi bonnes, ſi tendres, ſi aimables, ſi obligeantes, & pour vous, & pour moi, que j'en ſuis pénétrée ; & je vous redis encore que vous ne ſauriez trop l'aimer, ni l'honorer. Madame de Caumartin arriva de Paris, & avec tous les hommes qui étoient reſtés au logis, elle vint nous trouver dans ce bois : je voulus m'en retourner à Paris, ils m'arrêterent à coucher ſans beaucoup de peine ; j'ai mal dormi ; le matin j'ai embraſſé notre cher Cardinal avec beaucoup de larmes, & ſans pouvoir dire un

mot aux autres; je ſuis revenue triſtement ici, où je ne puis me remettre encore de cette ſéparation : elle a trouvé la fontaine aſſez en train; mais, en vérité, elle l'auroit ouverte, quand elle auroit été fermée. Celle de Madame de Savoie (1) doit ouvrir tous ſes robinets; n'êtes-vous pas bien étonnée de cette mort, du Duc de Savoie (2), ſi prompte & ſi peu attendue à quarante ans? Je ſuis fâchée que ce que vous mandez ſur l'Aſſemblée du Clergé, n'ait point été lu; la fidélité de la Poſte eſt quelquefois incommode. Ces Prélats donnent quatre millions cinq cens mille livres; c'eſt une fois plus qu'à l'autre aſſemblée : la maniere dont on y traite les affaires, eſt admirable; Monſieur le Coadjuteur vous en rendra compte. J'ai trouvé fort plaiſant ce que vous dites de Lannoi, (3) & de ce que l'on demande ſous le nom d'établiſſement. Je dirai à Meſdames de Villars & de Vins votre ſouvenir; c'eſt à qui ſera nommé dans mes lettres.

Il y a eu quelques petites *tranchées* en Bretagne; il y a eu même à Rennes une colique *pierreuſe*. Monſieur de Chaulnes voulut par ſa préſence diſſiper le peuple; il fut repouſſé chez lui à coups de pierre; il faut avouer que cela eſt bien inſolent. La petite perſonne

(1) Marie-Jeanne-Baptiſte de Savoie-Nemours, Ducheſſe de Savoie.

(2) Charles-Emmanuel, Duc de Savoie.

(3) Madame de Montrevel.

mande

mande à ſa ſœur qu'elle voudroit être à Sulli, & qu'elle meurt de peur tous les jours ; vous ſavez bien ce qu'elle cherche en Bretagne.

Monſieur le Duc fait le ſiege de Limbourg ; Monſieur le Prince eſt demeuré auprès du Roi ; vous pouvez juger de ſon horrible inquiétude. Je ne crois pas que mon fils ſoit à ce ſiege, non plus qu'à celui de Hui. Il vous embraſſe mille fois ; j'attends toujours de ſes lettres ; mais des vôtres, mon enfant, puis-je vous dire avec quelle impatience ? Je trouve, comme vous, & peut-être plus que vous, qu'il y a loin d'un ordinaire à l'autre : ce temps qui me fâche quelquefois de courir ſi vîte, s'arrête tout court, comme vous dites ; & enfin, nous ne ſommes jamais contens. Je ne puis encore m'accoutumer à ne point vous voir, ni trouver, ni rencontrer, ni eſpérer : je ſuis accablée de votre abſence, & je ne ſais point bien détourner mes idées. Monſieur le Cardinal vous auroit un peu effacée ; mais vous êtes tellement mêlée dans notre commerce, qu'après y avoir bien regardé, il ſe trouve que c'eſt vous qui me le rendez ſi cher : ainſi je profite mal de votre philoſophie ; je ſuis ravie que vous vous ſentiez auſſi un peu de la foibleſſe humaine.

Voilà un portrait qui s'eſt fait bruſquement ſur le Cardinal : celui qui l'a fait n'eſt point ſon intime ami ; il n'a nul deſſein que le Cardinal le voie ; il n'a point prétendu le louer : le portrait m'a paru très-bon par toutes ces

raiſons; je vous l'envoie, & vous prie de n'en donner aucune copie. On eſt ſi laſſé de louanges en face, qu'il y a du ragoût à pouvoir être aſſuré que l'on n'a eu nul deſſein de faire plaiſir, & que voilà ce qu'on dit, quand on dit la vérité toute nue, toute naïve. On attend des nouvelles de Limbourg & d'Allemagne; cela tient tout le monde en inquiétude. Adieu, ma chere fille, votre portrait eſt aimable, on a envie de l'embraſſer, tant il ſort bien de la toile: j'admire de quoi je fais mon bonheur préſentement.

PORTRAIT DE M. LE CARDINAL DE RETZ. (4)

Par Monſieur le Duc de la Rochefoucauld.

» Paul de Gondi, Cardinal de Retz, a beau-
» coup d'élévation, d'étendue d'eſprit, & plus
» d'oſtentation que de vraie grandeur de cou-
» rage. Il a une mémoire extraordinaire, plus
» de force que de politeſſe dans ſes paroles;
» l'humeur facile, de la docilité & de la foi-
» bleſſe à ſouffrir les plaintes & les reproches
» de ſes amis; peu de piété, quelques appa-
» rences de religion. Il paroît ambitieux ſans
» l'être; la vanité, & ceux qui l'ont conduit,

(4) Comme ce portrait n'a été imprimé, ni dans *la Galerie des Peintres*, ni dans *les Mémoires de* MADEMOISELLE, où ſont inſérés la plupart des portrairs qui furent faits dans ce temps-là, on a préſumé que celui-ci ſeroit vu avec d'autant plus de plaiſir, qu'il eſt fait de main de maître.

» lui ont fait entreprendre de grandes choſes,
» preſque toutes oppoſées à ſa profeſſion ; il
» a ſuſcité les plus grands déſordres de l'Etat,
» ſans avoir un deſſein formé de s'en préva-
» loir ; & bien loin de ſe déclarer ennemi du
» Cardinal Mazarin pour occuper ſa place,
» il n'a penſé qu'à lui paroître redoutable, &
» à ſe flatter de la fauſſe vanité de lui être
» oppoſé. Il a ſu néanmoins profiter avec ha-
» bileté des malheurs publics pour ſe faire
» Cardinal ; il a ſouffert ſa priſon avec fer-
» meté, & n'a dû ſa liberté qu'à ſa hardieſſe.
» La pareſſe l'a ſoutenu avec gloire durant
» pluſieurs années dans l'obſcurité d'une vie
» errante & cachée ; il a conſervé l'Archevê-
» ché de Paris contre la puiſſance du Cardinal
» Mazarin ; mais après la mort de ce Miniſtre,
» il s'en eſt démis, ſans connoître ce qu'il fai-
» ſoit, & ſans prendre cette conjoncture pour
» ménager les intérêts de ſes amis & les ſiens
» propres. Il eſt entré dans divers conclaves,
» & ſa conduite a toujours augmenté ſa répu-
» tation. Sa pente naturelle eſt l'oiſiveté ; il
» travaille néanmoins avec activité dans les
» affaires qui le preſſent, & il ſe repoſe avec
» nonchalance, quand elles ſont finies. Il a
» une grande préſence d'eſprit, & il ſait telle-
» ment tourner à ſon avantage les occaſions
» que la fortune lui offre, qu'il ſemble qu'il
» les ait prévues & deſirées. Il aime à racon-
» ter, il veut éblouir indifféremment tous ceux
» qui l'écoutent par des aventures extraordi-

» naires, & ſouvent ſon imagination lui four-
» nit plus que ſa mémoire. Il eſt faux dans la
» plupart de ſes qualités; & ce qui a le plus
» contribué à ſa réputation eſt de ſavoir don-
» ner un beau jour à ſes défauts. Il eſt inſen-
» ſible à la haine & à l'amitié, quelques ſoins
» qu'il ait pris de paroître occupé de l'une ou
» de l'autre. Il eſt incapable d'envie & d'ava-
» rice, ſoit par vertu, ſoit par inapplication.
» Il a plus emprunté de ſes amis, qu'un parti-
» culier ne pouvoit eſpérer de pouvoir leur
» rendre; il a ſenti de la vanité à trouver tant
» de crédit, & à entreprendre de s'acquitter. Il
» n'a point de goût, ni de délicateſſe; il s'a-
» muſe à tout, & ne ſe plaît à rien; il évite
» avec adreſſe de laiſſer pénétrer qu'il n'a
» qu'une légere connoiſſance de toutes choſes.
» La retraite qu'il vient de faire, eſt la plus
» éclatante & la plus fauſſe action de ſa vie;
» c'eſt un ſacrifice qu'il fait à ſon orgueil, ſous
» prétexte de dévotion; il quitte la Cour, où
» il ne peut s'attacher, & il s'éloigne du
» monde qui s'éloigne de lui. »

A Paris, Vendredi au ſoir 21 Juin 1675.

JE ſuis ſi triſte, ma chere enfant, de n'avoir point eu de vos nouvelles cette ſemaine, que je ne ſais à qui m'en prendre: du moins ſais-je bien que ce n'eſt pas à vous; car je ſuis fort aſſurée que vous m'avez écrit. Je crains mon voyage de Bretagne, à cauſe

du dérangement que cela fera à notre commerce. J'acheve ici vos deux affaires ; & puis je m'en irai par la raiſon que je veux revenir, ſi je ne pars.

Le ſiege de Limbourg ſe continue : on tremble en attendant des nouvelles ; & du côté de Monſieur de Turenne auſſi, on dit qu'il eſt à portée de ſe battre avec ce Montécuculli ; j'eſpere toujours qu'il n'arrivera rien, parce qu'on attend trop de choſes : enfin, il faut tout abandonner à la Providence. Mon fils n'eſt point à Limbourg ; mais je ne laiſſe pas d'y prendre intérêt. Au reſte, ma fille, ſachez-moi gré, ſi vous voulez ; mais je me fis ſaigner hier du pied dans la vue de vous plaire ; j'ai voulu faire cette proviſion pour mon voyage, & j'avois auſſi le cœur un peu ſerré de toute la triſteſſe que j'ai eue depuis deux mois ; j'ai cru que cette précaution étoit bonne. J'ai eu tout le jour bien du monde, & je ſuis ſi fatiguée d'avoir été au lit, que j'en ſuis briſée : la plaiſanterie, c'étoit d'admirer la mauvaiſe grace que j'avois ; Mademoiſelle de Méri en pâmoit de rire. Voilà une lettre de mon fils ; il mande que le foſſé & la demi-lune ſont pris à Limbourg ; que le mineur eſt attaché au baſtion ; qu'il y a eu pluſieurs Officiers & Soldats tués & bleſſés, & que Monſieur de la Mark a fait des merveilles. Je ſuis entierement à vous, ma très-chere & très-aimable.

A Paris, Mercredi 26 Juin 1675.

J'Ai reçu deux ordinaires à la fois, ma très-chere Comteſſe; je me doutois bien que vous m'aviez écrit : vous êtes d'un commerce admirable, & votre amitié eſt accompagnée de tous les ſecours humains, qui la rendent délicieuſe. Quand les lettres de Provence arrivent, c'eſt une joie parmi tous ceux qui m'aiment, comme c'eſt une triſteſſe, quand je ſuis long-temps ſans en avoir : lire vos lettres, & vous écrire, c'eſt la premiere affaire de ma vie; tout fait place à ce commerce : aimer comme je vous aime, fait trouver frivoles toutes les autres amitiés. Pour ce qui eſt de vous écrire, ſoyez aſſurée que je n'y manque point deux fois la ſemaine; & ſi l'on pouvoit doubler, j'y ſerois tout auſſi ponctuelle; mais ponctuelle par le plaiſir que j'y prends, & non point par l'avoir promis.

Madame du Pui-du-Fou eſt venue me voir; j'avois oublié qu'elle étoit veuve; ſon habillement me parut une maſcarade. On doute fort ici du départ de Madame de Toſcane; votre guignon la décidera. Il eſt vrai, ma fille, que nous ſommes bien voiſines en comparaiſon d'Aix & des Rochers; cet excès d'éloignement me fait autant de peine qu'à vous: hélas! nous voilà tous cruellement ſéparés, comme nous le prévoyions cet hiver avec douleur, lorſque nous étions ſi près les uns

des autres ; c'eſt ce qu'il y a de plus cruel dans la vie. Notre Cardinal ſera demain à Châlons ; il m'a écrit très-tendrement. Au reſte, ma fille, diſpenſez-moi de retourner miſérablement ſur cette caſſolette ; il n'y a rien de noble à cette viſion de généroſité ; je crois n'avoir pas l'ame trop intéreſſée, & j'en ai fait des preuves ; mais je penſe qu'il y a des occaſions où c'eſt une rudeſſe & une ingratitude de refuſer : que manque-t-il à Monſieur le Cardinal pour être en droit de vous faire un tel préſent ? à qui voulez-vous qu'il envoie cette bagatelle ? il a donné ſa vaiſſelle à ſes créanciers ; s'il y ajoute ce bijou, il en aura bien cent écus ; c'eſt une curioſité, c'eſt un ſouvenir, c'eſt de quoi parer un cabinet : on reçoit tout ſimplement avec tendreſſe & reſpect ces ſortes de préſens. Pouvez-vous comprendre le plaiſir qu'il a à vous donner cette légere marque de ſon amitié, ſans être honteuſe de vouloir groſſierement l'en empêcher ? Pour moi, je crois que l'excès de cette ſorte de gloire, eſt un défaut qui bleſſe la ſociété.

Le Coadjuteur a bien ri des camaïeux de peinture que vous comparez à l'Hiſtoire de France en Madrigaux. Il a trouvé bien plaiſant auſſi tout ce que vous dites de lui & de l'Agent (*du Clergé*). Vous ne ſentez pas l'agrément de vos lettres ; il n'y a rien qui n'ait un tour ſurprenant. Nous avons bien compris votre réponſe au Capucin ; *mon pere*,

qu'il fait chaud! & nous ne trouvons pas que de l'humeur dont vous êtes, vous puiſſiez jamais aller à confeſſe; comment aller parler à cœur ouvert à des gens inconnus? c'eſt bien tout ce que vous pouvez faire à vos meilleurs amis : nous entendons d'ici votre réponſe; mais nous euſſions eu beſoin de vous-même pour rendre cette converſation plus agréable. Je vous remercie, ma fille, de la peine que vous prenez de vous défendre ſi bien d'avoir jamais été oppreſſée de mon amitié; il n'étoit pas beſoin d'une explication ſi obligeante; je crois de votre tendreſſe pour moi tout ce que vous pouvez ſouhaiter que j'en penſe : cette perſuaſion fait le bonheur de ma vie. Vous expliquez très-bien cette volonté que je ne pouvois deviner, parce que vous ne vouliez rien : je devrois vous connoître; & ſur cet article je ferai encore mieux que je n'ai fait, parce qu'il n'y a qu'à s'entendre. Vous riez, mon enfant, de la pauvre amitié; vous trouvez qu'on lui fait trop d'honneur de la prendre pour un empêchement à la dévotion; il ne lui appartient pas d'être un obſtacle au ſalut; on ne la conſidere jamais que par comparaiſon : mais je crois qu'il ſuffit qu'elle rempliſſe tout le cœur pour être condamnable; & quoi que ce puiſſe être qui nous occupe de cette ſorte, c'eſt plus qu'il n'en faut pour n'être pas en état de communier. Vous voyez que l'affaire du Syndic m'avoit miſe hors de combat; enfin, c'eſt une pitié que d'être ſi

vive : il faut tâcher de calmer & de posséder un peu son ame ; je n'en serai pas moins à vous, & j'en serai un peu plus à moi-même. Corbinelli me prioit fort d'entrer dans ce sentiment : il est vrai que son absence me donne une augmentation de chagrin ; il m'aime fort, je l'aime aussi, il m'est bon à tout ce que je veux : mais il faut que je sois dénuée de tout pendant mon voyage de Bretagne.

Le Cuisinier de Monsieur le Cardinal de Retz ne le quitte point, ni son Officier : c'est une chose héroïque que les sentimens de ces gens-là ; ils préferent l'honneur de ne point le quitter aux meilleures conditions de la Cour ; on ne peut les entendre sans admirer leur affection. Le pauvre *Peau* a mieux fait encore, il est mort ; il tomba malade la veille du départ de son Eminence, & beaucoup de saisissement avec une grosse fievre, l'a emporté en neuf jours ; je l'ai vu ; & quoique je ne puisse entrer dans cette maison sans douleur, les domestiques qui y étoient encore, m'y faisoient passer pour les admirer. D'Hacqueville revint hier au soir ; je n'ai pu le revoir sans beaucoup d'émotion ; les trois fideles amis du Cardinal l'ont quitté à Jouare ; je crains & souhaite de voir les deux autres. Son Eminence m'a écrit pour me dire encore un adieu ; je le prie de ne me point ôter l'espérance de le revoir ; je suis extrêmement touchée de sa retraite : je vous manderai comme il s'y trouvera ; il nous paroît que son cou-

rage eſt infini ; nous voudrions bien qu'il fût ſoutenu d'une grace victorieuſe. Je dirai vos douceurs à Me du Pleſſis ; on les eſtime ſi fort, que pendant que vous êtes dans le Fauxbourg, je vous conſeille d'aller un peu plus loin. Je me porte fort bien de ma ſaignée du pied ; je partirai pour la Bretagne, quand j'aurai fini vos affaires ici ; je ne pourrois pas y vivre en repos ſans cela. Je ſuis de votre avis ſur ce que dit *Philoméle :* mais quand on ne ſauroit trouver de lieu qui ne faſſe ſouvenir, ou qu'on porte ſi vivement le ſouvenir avec ſoi, on eſt à plaindre. Je ſuis perſuadée que notre Cardinal ne nous oubliera de long-temps. Il y a des endroits dans vos lettres ſi aimables & ſi pleins de tendreſſe pour moi, que je n'oſe entreprendre d'y répondre ; je ne me vante que de bien les ſentir & d'en connoître tout le prix.

Réponſe au 19 Juin.

Je reçois votre lettre, qui m'apprend la maladie du pauvre petit Marquis ; j'en ſuis extrêmement en peine ; & pour cette ſaignée, je ne comprends pas qu'elle puiſſe faire de bien à un enfant de trois ans avec l'agitation qu'elle lui donne : de mon temps on ne ſavoit ce que c'étoit que de ſaigner un enfant. Madame de Sanzei s'eſt opiniâtrée à ne point faire ſaigner ſon fils ; elle lui a donné tout ſimplement de la poudre à vers ; il eſt guéri. Je crains que l'on ne faſſe de notre enfant, à force de l'ho-

norer, comme on fait des enfans du Roi & de ceux de Monſieur le Duc (1). Je n'aurai aucun repos que je ne ſache la ſuite de cette fievre. Pour ce que vous dites de l'avenir touchant Monſieur le Cardinal, il eſt vrai que je l'ai vu fort poſſédé de l'envie de vous témoigner en grand volume ſon amitié, quand il aura payé ſes dettes; ce ſentiment me paroît aſſez obligeant, pour que vous en ſoyez informée : mais comme il y a deux ans à méditer ſur la maniere dont vous refuſerez ſes bienfaits, je penſe, ma chere enfant, qu'il ne faut point prendre des meſures de ſi loin : Dieu nous le conſerve, & nous faſſe la grace d'être en état dans ce temps de lui faire entendre vos réſolutions; il eſt fort inutile entre ci & là de s'en inquiéter; & pour la caſſolette, comme il y a très-long-temps qu'il ne m'en a parlé, j'aurois cru faire comme dans le Bocace, ſi ſous prétexte de la refuſer, je l'en avois fait reſſouvenir : je ne ſais point ce qu'il a ordonné là-deſſus. Monſieur de Turenne eſt très-bien poſté; ſon Armée ne s'eſt point battue, comme on diſoit; tout le monde ſe porte bien, & en Flandre, & en Allemagne. La petite Madame de Saint-Valéri, ſi belle & ſi jolie, a la petite vérole très-cruellement.

(1) Monſieur le Duc venoit de perdre deux de ſes enfans, à peu de jours l'un de l'autre.

A Paris, Vendredi 28 Juin 1675.

MADAME de Vins me parut hier fort tendre pour vous, ma fille, c'eſt-à-dire, à ſa mode ; mais ſa mode eſt bonne ; il ne me parut aucun interligne à tout ce qu'elle diſoit.

Il n'y a point de nouvelles. Le bonheur du Roi a fait repaſſer la Meuſe au Duc de Lorraine & au Prince d'Orange. Monſieur de Turenne a ſes coudées franches, de ſorte que nous ne ſommes plus preſſés d'aucun endroit. Je crois que vous l'êtes un peu de *la Toſcane ;* elle doit être paſſée préſentement.

Je ſuis ravie que vous aimiez mes lettres : je ne penſe point qu'elles ſoient auſſi agréables que vous le dites ; mais il eſt vrai que pour figées, elles ne le ſont pas. Notre bon Cardinal eſt dans ſa ſolitude ; ſon départ m'a donné de la triſteſſe, & m'a fait ſouvenir du vôtre. Il y a long-temps que j'ai remarqué nos cruelles ſéparations aux quatre coins de la terre. Il fait un froid horrible ; nous nous chauffons & vous auſſi ; ce qui eſt une bien plus grande merveille. Vous jugez très-bien de *Quantova :* ſi elle peut ne point reprendre ſes vieilles briſées, elle pouſſera ſon autorité & ſa grandeur au-delà des nues ; mais il faudroit qu'elle ſe mît en état d'être aimée toute l'année ſans ſcrupule : en attendant, ſa maiſon eſt pleine de toute la Cour ; les viſites ſe font alternativement, & la conſidération eſt ſans bornes.

Ne vous mettez point en peine de mon voyage de Bretagne ; vous êtes trop bonne & trop appliquée à ma ſanté : je ne veux point de la belle *Mouſſe ;* l'ennui des autres me peſe plus que le mien. Je n'ai pas le temps d'aller à Livri ; j'expédie vos affaires dont j'ai fait un vœu. Je dirai toutes vos douceurs à Madame de Villars & à Madame de la Fayette ; cette derniere eſt toujours avec ſa petite fievre. Adieu, ma très-chere enfant, je ſuis entiérement à vous.

A Paris, Mercredi 3 Juillet 1675.

MON Dieu, ma fille, que je m'accoutume peu à votre abſence ! j'ai quelquefois de ſi cruels momens, quand je conſidere comme nous voilà placées, que je ne puis reſpirer ; & quelque ſoin que je prenne de détourner cette idée, elle revient toujours. Je demande pardon à votre philoſophie de vous faire voir tant de foibleſſe ; mais une fois entre mille ne ſoyez point fâchée que je me donne le ſoulagement de vous dire ce que je ſouffre ſi ſouvent, ſans en rien dire à perſonne. Il eſt vrai que la Bretagne va encore nous éloigner ; c'eſt une rage : il ſemble que nous voulions nous aller jetter chacune dans la mer, & laiſſer toute la France entre nous deux, Dieu nous béniſſe.

Je reçus, il y a deux jours, une lettre de Monſieur le Cardinal, qui eſt à la veille d'en-

trer dans ſa ſolitude ; je crois qu'elle ne lui ôtera de long-tems l'amitié qu'il a pour vous : je ſuis plus que ſatisfaite, en mon particulier, de celle qu'il me témoigne.

Je vous vois uſer de votre autorité pour faire prendre médecine à votre fils : je crois que vous faites fort bien. Ce n'eſt pas un rôle qui vous convienne mal que celui du commandement ; mais vous êtes heureuſe que votre enfant ne vous ait jamais vu avaler une médecine ; votre exemple détruiroit vos raiſonnemens. Je ſonge à votre frere ; vous ſouvient-il comme il vous contrefaiſoit ? je ſuis ravie que ce petit Marquis ſoit guéri ; vous vous ſervirez du pouvoir que vous avez ſur lui, pour le conduire ; j'ai bonne opinion de lui de vous aimer. Pour moi, je me ſuis fait ſaigner pour l'amour de vous, je m'en porte fort bien. Un Médecin que j'ai vu chez Madame de la Fayette, m'a priée de ne me point faire purger ſitôt ; il me donnera des pilules admirables : c'eſt le premier Médecin de MADAME, qui vaut mieux que tous les autres premiers Médecins. Mais à propos, vous attendez mon conſeil pour aller voir Madame la Grand-Ducheſſe à Montélimart ; Monſieur de Grignan vous conſeille d'y aller, & vous n'avez point d'équipage ; je ne comprends pas trop bien comme il l'entend ; mon avis c'eſt d'y aller tout doucement à pied : je devine à peu près le parti que vous aurez pris, & je l'approuve. On l'attend ici comme une eſpece

de *Colonne* & de *Mazarin*, pour la folie d'avoir quitté ſon mari après quinze ans de ſéjour; car pour tout le reſte on fait honneur à qui il eſt dû : ſa priſon ſera rude; mais elle croit qu'on l'adoucira. Je ſuis perſuadée qu'elle aimeroit fort cette *maiſon*, qui n'eſt point à louer : ah! qu'elle n'eſt point à louer! & que l'autorité & la conſidération ſeront pouſſées loin, ſi la conduite du retour eſt habile! Cela eſt plaiſant que tous les intérêts de *Quanto* & toute ſa politique s'accordent avec le Chriſtianiſme, & que le conſeil de ſes amis ne ſoit que la même choſe avec celui de Monſieur de Condom (1). Vous ne ſauriez vous repréſenter le triomphe où elle eſt au milieu de ſes ouvriers, qui ſont au nombre de douze cens : le Palais d'Apollidon & les jardins d'Armide en ſont une légere deſcription. La femme de ſon ami ſolide lui fait des viſites, & toute la famille tour à tour; elle paſſe nettement devant toutes les Ducheſſes; & celle (2) qu'elle a placée, témoigne tous les jours ſa reconnoiſſance par les pas qu'elle fait faire. Vous êtes bonne ſur vos lamentations de Bretagne; je voudrois avoir Corbinelli; vous l'aurez à Grignan, je vous le recommande; & moi, j'irai voir ces coquins qui jettent des pierres dans le jardin du Patron. On dit qu'il y a cinq ou ſix cens bonnets bleus en Baſſe-Bretagne, qui auroient bon beſoin d'être pendus

(1) Monſieur Boſſuet.
(2) Madame de Richelieu.

pour leur apprendre à parler; la Haute-Bretagne eſt ſage, & c'eſt mon pays.

Mon fils me mande qu'il y a un détachement de dix mille hommes, il n'en eſt pas. Monſieur le Prince y eſt, & Monſieur le Duc: mais on me dit hier qu'il n'y auroit rien de dangereux, & qu'ils étoient pêle-mêle avec les ennemis, la riviere entre deux, comme diſent les goujats. On ne dit rien de Monſieur de Turenne, ſinon qu'il eſt poſté à ſouhait pour ne faire que ce qu'il lui plaira.

Il m'a paru que l'envie d'être approuvé de l'Académie d'Arles, pourra vous faire avoir quelques *Maximes* de Monſieur de la Rochefoucauld. Le *portrait* vient de lui; & ce qui me le fit trouver bon, & le montrer au Cardinal, c'eſt qu'il n'a jamais été fait pour être vu: c'étoit un ſecret que j'ai forcé par le goût que je trouvai à des louanges en abſence, de la part d'un homme qui n'eſt, ni intime ami, ni flatteur. Notre Cardinal trouva le même plaiſir que moi, à voir que c'étoit ainſi que la vérité forçoit à parler de lui, quand on ne l'aimoit guères, & qu'on croyoit qu'il ne le ſauroit jamais. Nous apprendrons bientôt comme il ſe trouve dans ſa retraite: il faut ſouhaiter que Dieu s'en mêle, ſans cela tout eſt mauvais. Nous avons un froid étrange; mais j'admire bien plus le vôtre; il me ſemble qu'au mois de Juin je n'avois pas froid en Provence. Je vous vois dans une parfaite ſolitude: je vous plains moins qu'une autre: je garde ma pitié

pour

pour bien d'autres ſujets, & pour moi-même la premiere. Je trouve qu'il eſt commode de connoître les lieux où ſont les gens à qui l'on penſe toujours: ne ſavoir où les prendre, fait une obſcurité qui bleſſe l'imagination : votre chambre & votre cabinet me font mal; & pourtant j'y ſuis quelquefois toute ſeule à ſonger à vous; c'eſt que je ne me ſoucie point de tant m'épargner. Ne faites-vous point rétablir votre terraſſe? cette ruine me déplaît, & vous ôte votre unique promenade. Voilà une lettre infinie; mais ſavez-vous que cela me plaît de cauſer avec vous? tous mes autres commerces languiſſent, par la raiſon que les gros poiſſons mangent les petits. J'embraſſe le petit Marquis; dites-lui qu'il a encore une autre maman au monde; je crois qu'il ne ſe ſouvient pas de moi.

A Paris, Vendredi 5 Juillet 1675.

JE veux vous entretenir un moment, ma chere fille, de notre bon Cardinal : voilà une lettre qu'il vous écrit; conſeillez-lui fort de s'occuper à faire écrire ſon hiſtoire, tous ſes amis l'en preſſent beaucoup : il me mande qu'il ſe trouve très-bien dans ſon déſert, qu'il le regarde ſans effroi, & qu'il eſpere que la grace de Dieu y ſoutiendra ſa foibleſſe. Il me témoigne une extrême tendreſſe pour vous, & me prie de ne point partir ſans achever vos affaires : il ſe ſouvient du temps que vous aviez

la fievre tierce, & qu'il me prioit pour l'amour de lui, d'avoir ſoin de votre ſanté : je lui réponds ſur le même ton ; il m'aſſure que les plus affreuſes ſolitudes ne ſeroient pas capables en mille ans de lui faire oublier l'amitié qu'il nous a promiſe. Il a été reçu à Saint-Mihel avec des tranſports de joie ; tout le peuple étoit à genoux, & le recevoit comme une ſauve-garde que Dieu leur envoie : les troupes qui y étoient ſont délogées ; les Officiers ſont venus prendre ſes ordres pour s'éloigner & pour épargner qui il voudra. Monſieur le Cardinal de Bonzi m'a aſſurée que le Pape ſans avoir encore reçu la lettre du Cardinal de Retz, lui avoit envoyé un Bref, pour lui dire qu'il veut & entend qu'il garde ſon chapeau ; que cette dignité ne l'empêchera pas de faire ſon ſalut ; le public ajoute que Sa Sainteté lui ordonne de ne faire ſa retraite qu'à Saint-Denis ; mais je doute de ce dernier, & je vous nomme mon auteur pour l'autre.

Je ſuis très-perſuadée qu'on ne penſe plus à la caſſolette : ſi j'avois prié qu'on ne l'envoyât point, j'en aurois fait ſouvenir ; j'ai donc mieux fait de n'en point parler. Il n'y a point de nouvelle importante : on eſt toujours alerte du côté de Monſieur de Turenne. Il y avoit l'autre jour une Madame Noblet de l'Hôtel de Vitri, qui jouoit à la baſſette avec MONSIEUR ; on lui parla de Monſieur de Vitri, qui eſt très-malade ; elle dit à MONSIEUR ; hélas ! Monſieur, j'ai vu ce matin ſon

visage, il est fait comme un vrai *stratagême* : cela est plaisant, que vouloit-elle donc dire ? Madame de Richelieu a reçu des lettres du Roi, si excessivement tendres & obligeantes, qu'elle doit être plus que payée de tout ce qu'elle a fait. Adieu, ma très-chere & très-parfaitement aimée.

A Paris, Mercredi 10 Juillet 1675.

JE suis, je vous assure, au désespoir de l'inquiétude que vous avez eue de ma santé : hélas ! ma belle, vous ne pensez à autre chose, & votre raisonnement est fait exprès pour vous donner du chagrin : vous dites que l'on vous fait un mystere de ma saignée ; mais, de bonne-foi, je ne suis point malade, je n'ai point eu de vapeurs ; je plaçai ma saignée brusquement selon le besoin de mes affaires, plutôt que sur celui de ma santé ; je me sentois un peu plus oppressée ; je jugeai bien qu'il falloit me saigner avant que de partir, afin de mettre cette saignée par provision dans mes ballots. Monsieur le Cardinal, que j'allois voir tous les jours, étoit parti ; je vis cinq ou six jours de repos : & au-delà j'entrevis l'affaire de Monsieur de Bellievre ; je voulois m'y donner toute entiere, & à la sollicitation de votre petit procès, cela fit que je rangeai ma saignée pour avoir toute ma liberté ; je ne vous mandai point tout ce détail, parce que cela auroit eu l'air de faire l'empêchée, & cette discrétion

vous a couté mille peines : j'en ſuis déſeſpérée, ma fille ; mais croyez que je ne vous tromperai jamais, & que ſuivant nos maximes de ne nous point épargner, je vous manderai toujours ſincérement comme je ſuis ; fiez-vous en moi : par exemple, on veut encore que je me purge ; hé bien, je le ferai, dès que j'aurai du temps ; n'en ſoyez donc point effrayée : un peu d'oppreſſion m'avoit fait ſouhaiter plutôt la ſaignée ; je m'en porte fort bien, débarraſſez-vous de cette inquiétude. Au reſte, ma fille, nous avons gagné notre petit procès de Ventadour, nous en avons fait les marionnettes d'un grand, car nous l'avons ſollicité. Les Princeſſes de Tingri étoient à l'entrée des Juges, & moi auſſi, & nous avons été remercier. C'eſt dommage que Moliere ſoit mort ; il feroit une très-bonne farce de ce qui ſe paſſe à l'Hôtel de Bellievre. Ils ont refuſé quatre cens mille francs de cette charmante maiſon, que vingt Marchands vouloient acheter, parce qu'elle donne dans quatre rues, & qu'on y auroit fait vingt maiſons ; mais ils n'ont jamais voulu la vendre ; parce que c'eſt la maiſon paternelle, & que les ſouliers du vieux Chancelier en ont touché le pavé, & qu'il ſont accoutumés à la paroiſſe de Saint Germain-l'Auxerrois ; & ſur cette veille radoterie ils ſont logés pour vingt mille livres de rente. Madame de Coulanges a vu la Grand-Ducheſſe (*à Lyon*) entre deux accès de la colique de ſa mere ; elle dit que cette

Princeſſe eſt très-changée, & qu'elle ſera effacée par Madame de Guiſe (1); elle lui dit qu'elle vous avoit vue à Pierrelate, & qu'elle vous avoit trouvée extrêmement belle; mandez-moi quelque détail de ſon voyage; vous êtes cauſe que j'irai la voir.

Je m'en vais répondre à votre lettre du 3. Parlons de notre bon Cardinal. Il n'étoit pas encore vrai que le Pape lui eût envoyé un Bref, quand Madame de Vins vous l'a mandé; mais il eſt vrai préſentement, c'étoit le Cardinal Spada (2) qui en avoit répondu. Le bon Pape a fait, ma très-chere, ſans comparaiſon, comme Trivelin (3); il a fait & donné la réponſe avant que d'avoir reçu la lettre. Nous ſommes tous ravis, & d'Hacqueville croit que notre Cardinal ne fera point d'inſtance extraordinaire: il répondra ſeulement que ce n'eſt point par avoir cru ſon ſalut impoſſible avec la pourpre; & qu'on verra dans la lettre les véritables raiſons qui l'avoient obligé à vouloir rendre ſon chapeau; mais que ſi Sa Sainteté perſiſte à lui commander de le garder, il eſt tout diſpoſé à obéir: ainſi toutes les apparences ſont qu'il ſera toujours notre très-bon Cardinal. Il ſe porte bien dans ſa ſolitude; il le faut croire quand il le dit; il ne m'a point dit adieu pour jamais; au contraire,

(1) Eliſabeth d'Orléans, ſœur puînée de Madame la Grand-Ducheſſe.

(2) Voyez la Lettre du 5 Juin, page 308.

(3) Acteur de la Comédie Italienne.

il m'a donné toute l'eſpérance du monde de le revoir, & m'a paru même avoir quelque joie non-ſeulement de m'en donner, mais de conſerver pour lui cette petite eſpérance. Il gardera ſon équipage de chevaux & de carroſſes ; car il ne peut plus avoir la modeſtie d'un pénitent à cet égard-là, comme dit la Princeſſe d'Harcourt. Il m'écrit ſouvent de petits billets, qui me ſont bien chers, & me parle toujours de vous ; écrivez-lui ſur ce chapeau, & conſeillez-lui de s'occuper. On dit que Monſieur de Saint-Vallier a épouſé Mademoiſelle de Rouvroi ; c'étoit un jeu joué que ſa diſgrace. La petite Saint-Valeri eſt hors d'affaire pour ſa vie ; mais ſa beauté eſt fort incertaine. La proſpérité du Coadjuteur ne l'eſt point du tout ; il eſt parfaitement content, & a raiſon de l'être : pour moi, je crois, comme vous, qu'il l'eſt encore plus du ſéjour de Paris, que de l'Archevêque de Paris. Vous avez très-bien fait d'aller voir cette Princeſſe : c'eût été une férocité que d'y manquer ; & vous avez très-bien fait de demeurer à Grignan, vous y ferez revenir plutôt Monſieur de Grignan : vous y aurez peut-être Madame de Coulanges, Vardes & Corbinelli. Madame de Coulanges mande que votre *haine* eſt très-commode, & qu'elle vous fait avoir un commerce admirable. Ma fille, ne me remerciez point de tout ce que je fais pour vous & pour Mademoiſelle de Méri ; réjouiſſez-vous plutôt avec moi du

plaisir sensible que j'ai de faire des pas & des choses qui ont rapport à vous, & qui peuvent vous plaire.

A Paris, Vendredi 12 Juillet 1675.

C'Est une des belles chasses qu'il est possible, que celle que nous faisons après Monsieur de B.... & Monsieur de M.... Ils courent, ils se relaissent, ils se forlongent, ils rusent; mais nous sommes toujours sur la voie, nous avons le nez bon, & nous les poursuivons toujours : si jamais nous les attrapons, comme je l'espere, je vous assure qu'ils seront bien bourrés; & puis je vous promets encore que, suivant le procédé noble des levriers, nous les laisserons-là pour jamais, & n'y toucherons pas. Je vous manderai la fin de tout ceci : je ne pense pas à quitter cette affaire; mais comme je vous empêche sur l'amitié d'être le plus grand Capitaine du monde, l'Abbé (1) m'empêche d'être la personne la plus agitée & la plus occupée de vos affaires : il m'efface par son activité; il est vrai qu'étant jointe à son habileté, il doit battre plus de pays que moi, il le fait aussi; & dès sept heures du matin il sort pour consulter les mots, & les points, & les virgules de cette transaction. Au reste, il a quelquefois des disputes avec Mademoiselle de Méri; mais savez-vous ce qui les cause? c'est assurément l'exac-

(1) L'Abbé de Coulanges.

titude de l'intérêt : mais quand l'arithmétique eſt offenſée, & que la regle de deux & deux font quatre eſt bleſſée en quelque choſe, le bon Abbé eſt hors de lui ; c'eſt ſon humeur ; il faut le prendre ſur ce pied-là : d'un autre côté, Mademoiſelle de Méri a un ſtyle tout différent ; quand, par eſprit, ou par raiſon, elle ſoutient un parti, elle ne finit plus, elle le pouſſe ; l'Abbé ſe ſent ſuffoqué par un torrent de paroles ; il ſe met en colere, & en ſort par faire l'oncle, & dire qu'on ſe taiſe : on lui dit qu'il n'a point de politeſſe ; *politeſſe* eſt un nouvel outrage, & tout eſt perdu ; on ne s'entend plus ; il n'eſt plus queſtion de l'affaire ; ce ſont les circonſtances qui ſont devenues le principal : en même-temps je me mets en campagne, je vais à l'un, je vais à l'autre, comme le cuiſinier de la Comédie ; (2) mais je finis mieux, car on en rit ; & au bout du compte, que le lendemain Mademoiſelle de Méri retourne au bon Abbé, & lui demande ſon avis, bonnement il lui donnera, & la ſervira ; il a ſes humeurs, quelqu'un eſt-il parfait ? Je vous réponds toujours d'une choſe c'eſt qu'il n'y aura qu'à rire de leurs diſputes tant que j'en ſerai témoin. Adieu, ma très-chere enfant, je ne ſais point de nouvelles. Notre Cardinal ſe porte très-bien ; écrivez lui & qu'il ne s'amuſe point à ravauder & repliquer à Rome ; il faut qu'il obéiſſe, qu'il uſe ſes

(2) Voyez la Scene IV de l'Acte IV de l'*Avare*, de Moliere.

veilles

vieilles calottes, comme dit le gros Abbé, (3) qui se plaint de votre silence. Monsieur de la Rochefoucauld vous mande que la goutte est parfaitement revenue, & qu'il croit que la pauvreté reviendra aussi; du moins il ne sent point le plaisir d'être riche avec les douleurs qui le font mourir.

A Paris, Vendredi 19 Juillet 1675.

DEVINEZ d'où je vous écris, ma fille: c'est de chez Monsieur de Pomponne; vous vous en appercevrez par le petit mot que Madame de Vins vous dira ici. J'ai été avec elle, l'Abbé Arnauld & d'Hacqueville, voir passer la Procession de Sainte-Genevieve; nous en sommes revenus de très-bonne heure, il n'étoit que deux heures; bien des gens n'en reviendront que ce soir. Savez-vous que c'est une belle chose que cette Procession? tous les différens Religieux, tous les Prêtres des Paroisses, tous les Chanoines de Notre-Dame, & M. l'Archevêque pontificalement, qui va à pied bénissant à droite & à gauche jusqu'à la Métropole: il n'a cependant que la main gauche; & à la droite, c'est l'Abbé de Sainte-Genevieve nuds pieds, précédé de cent cinquante Religieux, nuds pieds aussi, avec sa crosse & sa mitre, comme l'Archevêque, & bénissant de même mais modestement & dévotement, & à jeûn avec un air de pénitence, qui fait voir que

(3) L'Abbé de Pontcarré.

c'eſt lui qui va dire la Meſſe dans Notre-Dame. Le Parlement en robes rouges, & toutes les Compagnies ſupérieures ſuivent cette Châſſe, qui eſt brillante de pierreries, portée par vingt hommes habillés de blanc, nuds pieds. On laiſſe en ôtage à Sainte-Genevieve le Prévôt des Marchands & quatre Conſeillers, juſqu'à ce que ce précieux tréſor y ſoit revenu. Vous allez me demander pourquoi on a deſcendu cette Châſſe ; c'étoit pour faire ceſſer la pluie, & pour demander le chaud ; l'un & l'autre étoient arrivés au moment qu'on a eu ce deſſein : de ſorte que comme c'eſt en général pour nous apporter toutes ſortes de biens, je crois que c'eſt à elle que nous devons le retour du Roi : il ſera ici Dimanche ; je vous manderai Mercredi tout ce qui peut ſe mander. Monſieur de la Trouſſe mene un détachement de ſix mille hommes au Maréchal de Créqui, pour aller joindre M. de Turenne ; la Fare & des autres demeurent avec les Gendarmes Dauphins dans l'Armée de M. le Prince. Voici des Dames qui attendent leurs maris au prorata de leur impatience. L'autre jour MADAME & Madame de Monaco prirent d'Hacqueville à l'Hôtel de Gramont pour s'en aller courir les rues *incognito*, & ſe promener aux Tuileries : comme MADAME n'eſt point ſur le pied d'être galante, elle ſe joue parfaitement bien de ſa dignité. On attend à toute heure Madame de Toſcane ; c'eſt encore un des biens de la Châſſe de Sainte-Genevieve. Je

vis hier de vos lettres entre les mains de l'Abbé de Pontcarré; c'eſt la plus divine lettre du monde; il n'y a rien qui ne pique, & qui ne ſoit ſalé; il en a envoyé une copie à l'Eminence, car l'original eſt gardé comme la Châſſe. Adieu, ma très-chere & très-parfaitement aimée; vous êtes ſi vraie, que je ne rabas rien ſur tout ce que vous me dites de votre tendreſſe, & vous pouvez juger ſi j'en ſuis touchée.

A Paris, Mercredi 4 Juillet 1675.

IL fait bien chaud aujourd'hui, ma très-chere belle; & au lieu de m'inquiéter dans mon lit, la fantaiſie m'a pris de me lever, quoiqu'il ne ſoit que cinq heures du matin, pour cauſer un peu avec vous.

Le Roi arriva Dimanche matin à Verſailles; la Reine, Madame de Monteſpan & toutes les Dames étoient allées dès le Samedi reprendre tous leurs appartemens ordinaires: un moment après être arrivé, le Roi alla faire ſes viſites; la ſeule différence, c'eſt qu'on joue dans ces grands appartemens que vous connoiſſez. J'en ſaurai davantage ce ſoir avant que de fermer ma lettre: ce qui fait que je ſuis ſi mal inſtruite de Verſailles, c'eſt que je revins hier au ſoir de Pomponne, où Madame de Pomponne nous avoit engagés d'aller d'Hacqueville & moi, avec tant d'empreſſement, que nous n'avons pu, ni voulu y man-

quer. Monſieur de Pomponne, en vérité, fut aiſe de nous voir : vous avez été célébrée dans ce peu de temps avec toute l'eſtime & l'amitié imaginables, nous avons fort cauſé : une de nos folies a été de ſouhaiter de découvrir tous les deſſous de cartes de toutes les choſes que nous croyons voir, & que nous ne voyons point ; tout ce qui ſe paſſe dans les familles, où nous trouverions de la haine, de la jalouſie, de la rage, du mépris, au lieu de toutes les belles choſes qu'on met au-deſſus du panier, & qui paſſent pour des vérités : je ſouhaitois un cabinet tout tapiſſé de deſſous de cartes au lieu de tableaux ; cette folie nous mena bien loin, & nous divertit fort ; nous voulions caſſer la tête à d'Hacqueville pour en avoir, & nous trouvions plaiſant d'imaginer que de la plupart des choſes que nous croyons voir, on nous détromperoit : vous penſez donc que cela eſt ainſi dans une telle maiſon ; vous penſez que l'on s'adore en cet endroit-là ; tenez, voyez, on s'y hait juſqu'à la fureur, & ainſi de tout le reſte : vous penſez que la cauſe d'un tel événement, c'eſt une telle choſe, c'eſt le contraire : en un mot, le petit démon qui nous tireroit les rideaux, nous divertiroit extrêmement. Vous voyez bien, ma très-belle, qu'il faut avoir bien du loiſir pour s'amuſer à vous dire de telles bagatelles ; voilà ce que c'eſt que de s'éveiller matin. Voilà comme fait M. de Marſeille ; j'aurois fait aujourd'hui des viſites aux flambeaux, ſi nous

étions en hiver. Vous avez donc votre bise ; ha, ma fille, qu'elle eſt ennuyeuſe ! nous avons chaud dans ce pays-ci ; il n'y a plus qu'en Provence où l'on ait froid. Je ſuis très perſuadée que notre Châſſe (*de Sainte-Genevieve*) a fait ce changement ; car ſans elle nous appercevions, comme vous, que le procédé du ſoleil & des ſaiſons étoit changé ; je crois que j'euſſe trouvé, comme vous, que c'étoit la vraie raiſon qui nous avoit précipité tous ces jours, auxquels nous avions tant de regret : pour moi, mon enfant, j'en ſentois une véritable triſteſſe, comme j'ai ſenti toute la joie de paſſer les étés & les hivers avec vous : mais quand on a le déplaiſir de voir ce temps paſſé, & paſſé pour jamais, cela fait mourir : il faut mettre à la place de cette penſée l'eſpérance de ſe revoir.

J'attends un peu de frais pour me purger ; & un peu de paix en Bretagne pour partir. Madame de Lavardin, Madame de la Troche Monſieur d'Harouis & moi, nous conſultons notre voyage, & nous ne voulons pas nous aller jetter dans la fureur qui agite notre Province ; elle augmente tous les jours : ces démons ſont venus piller & brûler juſqu'auprès de Fougeres ; c'eſt un peu trop près des Rochers. On a recommencé à piller un Bureau à Rennes, Madame de Chaulnes eſt à demimorte des menaces qu'on lui fait tous les jours : on me dit hier qu'elle étoit arrêtée, & que même les plus ſages l'ont retenue, & ont mandé

à Monſieur de Chaulnnes, qui eſt au Fort Louis, que ſi les troupes qu'il a démandées, font un pas dans la Province, Madame de Chaulnes court riſque d'être miſe en pieces. Il n'eſt cependant que trop vrai qu'on doit envoyer des troupes, & on a raiſon de le faire; car dans l'état où ſont les choſes, il ne faut pas des remedes anodins: mais ce ne ſeroit pas une ſageſſe de partir, avant que de voir ce qui arrivera de cet extrême déſordre. On croit que la récolte pourra ſéparer toute cette belle aſſemblée; car enfin il faut bien qu'ils ramaſſent leurs bleds: ils ſont ſix ou ſept mille, dont le plus habile n'entend pas un mot de François. Monſieur Boucherat me contoit l'autre jour qu'un Curé avoit reçu devant ſes Paroiſſiens une pendule qu'on lui envoyoit *de France*; car c'eſt ainſi qu'ils diſent: ils ſe mirent tous à crier en leur langage, que c'étoit *la Gabelle*, & qu'ils le voyoient fort bien. Le Curé habile leur dit ſur le même ton: point du tout, mes enfans, ce n'eſt point *la Gabelle*, vous ne vous y connoiſſez pas, c'eſt *le Jubilé*: en même temps les voilà à genoux: que dites-vous du bon eſprit de ces gens-là? Quoi qu'il en ſoit, il faut un peu voir ce que deviendra ce tourbillon: ce n'eſt pas ſans déplaiſir que je retarde mon voyage: Il eſt placé & rangé, comme je le deſire; il ne peut être remis dans un autre temps ſans me deranger beaucoup de deſſeins. Vous ſavez ma dévotion à la Providence; il faut toujours

en revevenir là, & vivre au jour la journée : mes paroles ſont ſages, comme vous voyez ; mais très ſouvent mes penſées ne le ſont pas. Vous devinez aiſément qu'il y a un point, où je ne puis me ſervir de la réſignation que je prêche aux autres. Mademoiſelle d'Eaubonne fut mariée avant-hier. Votre frere voudroit bien donner ſon Guidon pour être Colonel du Régiment de Champagne : Monſieur de Grignan l'a été, mais toutes nos bonnes têtes ne ſont pas trop d'avis qu'il augmente ſa dépenſe de quinze ou ſeize mille francs, dans le temps où nous ſommes. Il eſt revenu une grande quantité de monde avec le Roi, le Grand-Maître, Meſſieurs de Soubiſe, Termes, Brancas, la Garde, Villars, le Comte de Fieſque : pour ce dernier, on eſt tenté de dire, *de corteſia piu che di guerra amico* : il n'y avoit pas un mois qu'il étoit arrivé à l'armée. Monſieur de Pomponne dit qu'on ne peut jamais ſouhaiter la bataille de meilleur cœur, ni vouloir être plus réſolument que le Roi au premier rang, lorſqu'on crut qu'on ſeroit obligé de la donner à Limbourg. Il nous conta des choſes admirables de la maniere dont S. M. vivoit avec tout le monde, & ſur-tout avec Monſieur le Prince & Monſieur le Duc ; tous ces détails ſont fort agréables à entendre.

Au reſte, ma fille, cette caſſolette eſt venue, elle reſſemble aſſez à un *Jubilé* : elle peſe plus, & eſt beaucoup moins belle que nous ne penſions ; c'eſt une antique, qui s'ap-

pelle donc une caſſolette, mais rien n'eſt plus mal travaillé ; cependant c'eſt une vraie piece à mettre à Grignan, & nullement à Paris : notre bon Cardinal a fait de cela comme de ſa muſique, qu'il loue ſans s'y connoître ; ce qu'il y a à faire, c'eſt de l'en remercier tout bonnement, & ne pas lui donner la mortification de croire que l'on n'eſt pas charmé de ſon préſent : il ne faut pas auſſi vous figurer que ce préſent ſoit autre choſe, ſelon lui, qu'une pure bagatelle, dont le refus ſeroit une très-grande rudeſſe. Quand je vous ai propoſé de lui conſeiller de s'amuſer à écrire ſon hiſtoire, c'eſt qu'on m'avoit dit de le lui conſeiller de mon côté, & que tous ſes amis ont voulu être ſoutenus afin qu'il parut que tous ceux qui l'aiment, ſont dans le même ſentiment. (1) Il ſe porte très-bien, je vous en aſſure ; ce n'eſt plus comme cet hiver ; le régime & les viandes ſimples l'ont remis. Il eſt vrai que Caſtor & Pollux ont porté la nouvelle de Rome. Vous dites fort plaiſamment tout ce qu'on a dit ici ; mais je n'ai fait que l'entendre redire, ſans avoir eu le malheur de me trouver avec ceux qui raiſonnent ſi bien. Je ne vois, Dieu merci, que des gens qui enviſagent ſon action dans toute ſa beauté, & qui l'aiment comme nous. Ses amis veulent

(1) C'eſt aux inſtances des amis de Monſieur le Cardinal de Retz, que le Public eſt redevable des Mémoires de ſa vie, qui n'ont été imprimés que long-temps après ſa mort, & avec des lacunes conſidérables.

qu'il ne ſe cloue point à Saint-Mihel, & lui conſeillent d'aller à Commerci, & quelquefois à Saint Denis. Il gardera ſon équipage en faveur de ſa pourpre; je ſuis perſuadée avec joie que ſa vie n'eſt point finie.

Madame la Grand-Ducheſſe & Madame de Sainte-Même ont fort parlé ici de votre beauté. J'aurois vu cette Princeſſe ſans notre voyage de Pomponne; tout le monde la trouve, comme vous l'avez repréſentée, c'eſt-à-dire, d'une triſteſſe effroyable. Madame de Montmartre alla s'emparer d'elle à Fontainebleau; on lui prépare une affreuſe priſon.

Madame de Montlouet a la petite vérole; le regrets de ſa fille ſont infinis; & la mere eſt au déſeſpoir de ce que ſa fille ne veut point la quitter, pour aller prendre l'air, comme on lui ordonne : pour de l'eſprit, je penſe qu'elles n'en ont pas du plus fin; mais pour des ſentimens, ma belle, c'eſt tout comme chez nous, & auſſi tendres, & auſſi naturels. Vous me dites des choſes ſi extrêmement bonnes ſur votre amitié pour moi, qu'en vérité je n'oſe entreprendre de vous dire, combien j'en ſuis touchée, & de joie, & de tendreſſe, & de reconnoiſſance; mais vous le comprendrez aiſément, puiſque vous croyez ſavoir à quel point je vous aime : le deſſous de vos cartes eſt agréable pour moi. Monſieur de Pomponne diſoit, en demeurant d'accord que rien n'eſt général; il paroit que Madame

de Sévigné aime passionnément Madame de Grignan, savez-vous le dessous des cartes? voulez-vous que je vous le dise? *c'est qu'elle l'aime passionnément* : il pourroit y ajouter à mon éternelle gloire, *& qu'elle en est aimée.*

J'ai vos soies ; je voudrois bien trouver quelqu'un qui vous les portât ; ce paquet est trop petit pour les voituriers, & trop gros pour la poste : je crois que j'en pourrois dire autant de cette lettre.

A Paris, Vendredi 26 Juillet 1675.

IL me semble, ma très-chere, que je ne vous écrirai aujourd'hui qu'une petite lettre, parce qu'il est fort tard. Croiriez-vous bien que je reviens de l'Opéra avec Monsieur & Madame de Pomponne, l'Abbé Arnauld, (1) Madame de Vins, la bonne Troche & d'Hacqueville? La fête se faisoit pour l'Abbé Arnauld, qui n'en a pas vu depuis Urbain VIII, qui étoit à Rome avec Monsieur d'Angers (2) ; il a été fort content. Je suis chargée des complimens de toute la loge ; mais sur-tout de Monsieur de Pomponne, qui vous prie bien sérieusement de compter sur son amitié, malgré votre absence.

(1) Frere aîné de Monsieur de Pomponne.

(2) Henri Arnauld, oncle de Monsieur de Pomponne, connu d'abord sous le nom d'Abbé de Saint-Nicolas, depuis Evêque d'Angers, & l'un des plus saints Prélats qu'ait eus l'Eglise de France.

Je vis hier Madame la Grand-Ducheſſe ; elle me parut comme vous me l'aviez dépeinte : l'ennui eſt écrit & gravé ſur ſon viſage ; mais je crois qu'elle reprendra ici ſa joie & ſa beauté ; elle a fort bien réuſſi à Verſailles ; le Roi la trouve aimable, & lui adoucira ſa priſon ; ſa beauté n'effraie pas, & l'on ſe fait une belle ame de la plaindre & de la louer. Elle fut tranſportée de Verſailles & des careſſes de ſa noble famille ; elle n'avoit point vu Monſieur le Dauphin, ni Mademoiſelle. Comme ſa réputation n'a jamais eu, ni tour, ni arteinte, il y aura une ſorte de charité à la divertir. Elle me parla fort de vous & de votre beauté : je lui dis, comme de moi, ce que vous me mandez ; c'eſt que vous ſubſiſtez encore ſur l'air de Paris ; elle le croit, & que les airs & les pays chauds donnent la mort ; elle ne pouvoit ſe taire du mauvais ſouper qu'elle vous avoit donné (3) : elle étoit fort contente de Monſieur de Grignan, & de Ripert qui l'avoit relevée de ſon carroſſe verſé. Elle a dans la tête Madame de C*** comme la plus folle, la plus hardie, la plus coquette, la plus extravagante perſonne qu'elle ait jamais vue ; & qu'on lui diſe que Madame la Grand-Ducheſſe n'a remarqué qu'elle dans la Provence, quelle gloire ! & voilà ce que c'eſt.

J'ai ſi bien fait, que Madame de Monaco

(3) A Pierrelate, petite Ville du Bas-Dauphiné, où Madame de Grignan s'étoit rendue pour ſaluer Madame la Grand-Ducheſſe à ſon paſſage.

eſt toujours malade : ſi elle avoit de la ſanté, il faudroit quitter la partie ; ſa faveur eſt délicieuſe entre MONSIEUR & MADAME. Je crains que Madame de Langeron ne ſe conſole, & ſi jai fait de mon mieux. Vous expliquez & comprenez fort bien le *fantôme ;* on le dit préſentement pour dire un *ſtratagême.* Nos voyages ſont ſuſpendus, comme je vous ai dit ; je m'en irai avec Monſieur d'Harouis, nous prendrons notre temps ; la Bretagne eſt plus enflammée que jamais. Madame de Chaulnes n'eſt pas priſonniere en forme ; mais une de ſes amies voudroit de tout ſon cœur qu'elle ne fût pas à Rennes, d'où elle ne peut ſortir à cauſe des déſordres qui ſont tels que je vous les ai dits.

La Cour s'en va à Fontainebleau ; c'eſt MADAME qui le veut. Il eſt certain que l'ami de *Quantova* dit à ſa femme & à ſon Curé par deux fois, ſoyez perſuadés que je n'ai pas changé les réſolutions que j'avois en partant ; fiez-vous à ma parole, & inſtruiſez les curieux de mes ſentimens.

Mademoiſelle d'Armagnac eſt mariée à ce Cadaval (4) ; elle eſt belle & jolie ; c'eſt le Chevalier de Lorraine qui l'épouſe ; elle fait pitié d'aller chercher ſi loin la conſommation. Adieu, ma très-chere enfant, je ne ſais ſi c'eſt que le Cardinal de Retz m'a priée d'avoir ſoin de vos intérêts ; mais je languis quand je ne

(4) Nugno-Alvare Péréira de Mello, Duc de Cadaval en Portugal.

fais rien pour vous ; ſa recommandation fait plus en moi que ſa bénédiction. Mandez-moi toujours extrêmement de vos nouvelles ; rien n'eſt petit à cet égard, rien n'eſt indifférent.

A Paris, Mercredi 31 Juillet 1675.

CE que vous dites du temps eſt divin : il eſt vrai, ma fille, qu'on ne voit perſonne demeurer au milieu d'un mois, parce qu'on ne ſauroit venir à bout de le paſſer : ce ſont des bourbiers d'où l'on ſort ; encore le bourbier nous arrête, & le temps va. Je ſuis fort aiſe que vous ſoyez paiſiblement à Grignan juſqu'au mois d'Octobre : Aix vous eût paru étrange au ſortir d'ici ; la ſolitude & le repos de Grignan délaient un peu les idées ; vous avez eu bien de la raiſon d'en uſer ainſi. Monſieur de Grignan vous eſt préſentement une compagnie ; votre château en ſera rempli, & votre muſique perfectionnée : il faut pâmer de rire de ce que vous dites de l'air Italien, & du maſſacre qu'en font vos chantres corrigés par vous ; cet endroit-là de votre lettre eſt d'une folie charmante : je prie M. de Grignan d'apprendre cet air tout entier ; qu'il faſſe cet effort pour l'amour de moi, & nous le chanterons enſemble.

Je vous ai mandé comme nos folies de Bretagne m'arrêtoient pour quelques jours. La Châſſe de Sainte-Genevieve nous donne ici un temps admirable. La Saint-Géran eſt

dans le chemin du ciel ; la bonne Villars n'a point reçu votre lettre, c'eſt une douleur. Voici une petite hiſtoire qui ſe paſſa, il y a trois jours. Un pauvre Paſſementier dans ce Fauxbourg Saint-Marceau, étoit taxé à dix écus pour un impôt ſur les maîtriſes ; il ne les avoit pas : on le preſſe & repreſſe ; il demande du temps, on lui refuſe ; on prend ſon pauvre lit & ſa pauvre écuelle : quand il ſe vit en cet état, la rage s'empare de ſon cœur ; il coupe la gorge à trois de ſes enfans qui étoient dans ſa chambre ; ſa femme ſauve le quatrieme, & s'enfuit : le pauvre homme eſt au Châtelet ; il ſera pendu dans un jour ou deux : il dit que tout ſon déplaiſir, c'eſt de n'avoir pas tué ſa femme & l'enfant qu'elle a ſauvé. Songez, ma fille, que cela eſt vrai, comme ſi vous l'aviez vu, & que depuis le ſiege de Jéruſalem il ne s'eſt point vu une telle fureur.

On devoit partir aujourd'hui pour Fontainebleau, où les plaiſirs devoient devenir des peines par leur multiplicité : tout étoit prêt ; il arrive un coup de maſſue qui rabaiſſe la joie ; le peuple dit que c'eſt à cauſe de *Quantova* ; l'attachement eſt toujours extrême ; on en fait aſſez pour fâcher le Curé & tout le monde, & peut-être pas aſſez pour elle ; car dans ſon triomphe extérieur il y a un fonds de triſteſſe. Vous parlez des plaiſirs de Verſailles ; & dans le temps qu'on alloit à Fontainebleau pour s'abymer dans la joie, voilà Monſieur de Turenne tué, voilà une conſternation

générale : voilà Monſieur le Prince qui court en Allemagne ; voilà la France déſolée. Au lieu de voir finir les campagnes, & d'avoir votre frere, on ne ſait plus où l'on en eſt. Voilà le monde dans ſon triomphe, & voilà des événemens ſurprenans, puiſque vous les aimez : je ſuis aſſurée que vous ſerez bien touchée de celui-ci. Je ſuis épouvantée de la prédeſtination de ce Monſieur Desbroſſes ? peut-on douter de la Providence, & que le canon qui a choiſi de loin Monſieur de Turenne entre dix hommes qui étoient autour de lui, ne fût chargé depuis une éternité ? Je m'en vais rendre cette hiſtoire tragique pour celle de Toulon ; plût à Dieu qu'elles fuſſent égales ! Vous devez écrire à Monſieur le Cardinal de Retz ; nous lui écrivons tous ; il ſe porte très-bien, & fait une vie très religieuſe ; il va à tous les Offices, il mange au réfectoire les jours maigres ; nous lui conſeillons d'aller à Commerci ; il ſera très-affligé de la mort de Monſieur de Turenne. Ecrivez au Cardinal de Bouillon, il eſt inconſolable. Adieu, ma chere enfant, vous n'êtes que trop reconnoiſſante ; vous faites un jeu de dire du mal de votre ame ; je crois que vous ſentez bien qu'il n'y en a pas une plus belle, ni meilleure : vous craignez que je ne meure d'amitié ; je ſerois honteuſe de faire ce tort à l'autre ; mais laiſſez-moi vous aimer à ma fantaiſie. Vous avez écrit une lettre admirable à Coulanges ; quand le bonheur m'en fait voir quelqu'une,

j'en ſuis ravie. Tout le monde ſe cherche pour parler de Monſieur de Turenne, on s'attroupe; tout étoit hier en pleurs dans les rues, le commerce de tout autre choſe étoit ſuſpendu.

M. de Forbin (1) doit partir avec ſix mille hommes pour punir notre Bretagne, c'eſt-à-dire, la ruiner : ils s'en vont par Nantes; c'eſt ce qui fait que je prendrai la route du Mans avec Madame de Lavardin; nous regardons enſemble le temps que nous devons prendre. Monſieur de Pomponne a dit à Monſieur de Forbin qu'il avoit des terres en Bretagne, & lui a donné le nom de celles de mon fils.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, ce 31 Juillet 1675.

C'EST à vous que je m'adreſſe, mon cher Comte, pour vous écrire une des plus fâcheuſes pertes qui pût arriver en France; c'eſt celle de Monſieur de Turenne, dont je ſuis aſſurée que vous ſerez auſſi touché & auſſi déſolé que nous le ſommes ici. Cette nouvelle arriva Lundi à Verſailles : le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand Capitaine & du plus honnête homme du monde : toute la Cour fut en larmes, & M. de Condom penſa s'évanouir. On

(1) Le Bailli de Forbin, Capitaine Lieutenant de la premiere Compagnie des Mouſquetaires du Roi, & Lieutenant-Général des Armées de Sa Majeſté.

étoit prêt d'aller ſe divertir à Fontainebleau, tout a été rompu ; jamais un homme n'a été regretté ſi ſincérement ; tout ce quartier où il a logé, & tout Paris, & tout le peuple étoit dans le trouble & dans l'émotion ; chacun parloit & s'attroupoit pour regretter ce Héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant ſa mort : après trois mois d'une conduite toute miraculeuſe, & que les gens du métier ne ſe laſſent pas d'admirer, vous n'avez plus qu'à y ajouter le dernier jour de ſa gloire & de ſa vie. Il avoit le plaiſir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui ; & le 27, qui étoit Samedi, il alla ſur une petite hauteur pour obſerver leur marche : ſon deſſein étoit de donner ſur l'arriere-garde, & il mandoit au Roi à midi que dans cette penſée, il avoit envoyé dire à Briſac qu'on fît les prieres de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, & qu'il enverra un courier pour apprendre au Roi la ſuite de cette entrepriſe : il cachete ſa lettre, & l'envoie à deux heures. Il va ſur cette petite colline avec huit ou dix perſonnes ; on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps, & vous pouvez penſer les cris & les pleurs de cette armée : le courier part à l'inſtant, il arriva Lundi, comme je vous ai dit, de ſorte qu'à une heure l'une de l'autre le Roi eut une lettre de M. de Turenne, & la nouvelle de ſa mort. Il eſt arrivé depuis un Gentilhomme de

M. de Turenne, qui dit que les armées ſont aſſez près l'une de l'autre ; que M. de Lorges commande à la place de ſon oncle, & que rien ne peut être comparable à la violente affliction de cette armée. Le Roi a ordonné en même-temps à M. le Duc d'y courir en poſte, en attendant M. le Prince qui doit y aller ; mais comme ſa ſanté eſt aſſez mauvaiſe, & que le chemin eſt long, tout eſt à craindre dans cet entretemps : c'eſt une cruelle choſe que cette fatigue pour M. le Prince ; Dieu veuille qu'il en revienne. Monſieur de Luxembourg demeure en Flandre pour y commander en chef ; les Lieutenans Généraux de Monſieur le Prince, ſont Meſſieurs de Duras & de la Feuillade. Le Maréchal de Créqui demeure où il eſt. Dès le lendemain de cette nouvelle, Monſieur de Louvois propoſa au Roi de réparer cette perte, en faiſant huit Généraux au lieu d'un, c'eſt y gagner. En même-temps on fit huit Maréchaux de France, ſavoir, Monſieur de Rochefort (1), à qui les autres doivent un remerciment ; Meſſieurs de Luxembourg, Duras, la Feuillade, d'Eſtrades, Navailles, Schomberg & Vivonne ; en voilà huit bien comptés : je vous laiſſe méditer ſur cet endroit. Le Grand-Maître (2)

(1) Monſieur de Louvois voulant faire Monſieur de Rochefort Maréchal de France, n'y pouvoit parvenir qu en propoſant les ſept autres, qui étoient plus anciens Lieutenans-Généraux que Monſieur de Rochefort.

(2) Le Comte du Lude, Grand-Maître de l'Artillerie.

étoit au déſeſpoir, on l'a fait Duc; mais que lui donne cette dignité? Il a les honneurs du Louvre par ſa charge; il ne paſſera point au Parlement à cauſe des conſéquences, & ſa femme ne veut de tabouret qu'à Bouillé (3): cependant c'eſt une grace; & s'il étoit veuf, il pourroit épouſer quelque jeune veuve. Vous ſavez la haine du Comte de Gramont pour Rochefort; je le vis hier, il eſt enragé; il lui a écrit, & l'a dit au Roi. Voici la lettre.

MONSEIGNEUR,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite (4).

C'eſt pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

Le Comte de Gramont.
Adieu, Rochefort.

Je crois que vous trouverez ce compliment, comme on l'a trouvé ici. Il y a un Almanach que j'ai vu, c'eſt de Milan: on y lit au mois de Juillet, *mort ſubite d'un Grand;* & au mois d'Août, *ah, que vois-je!* On eſt ici dans des craintes continuelles: cependant nos ſix mille hommes ſont partis pour abymer notre Bretagne; ce ſont deux Provençaux (5)

(3) Renée-Eléonore de Bouillé, premiere femme du Comte du Lude, paſſoit ſa vie à Bouillé, par un goût ſingulier qu'elle avoit pour la chaſſe.

(4) Vers du Cid.

(5) Le Bailli de Forbin, dont il a été mention ci-devant; & le Marquis de Vins, Capitaine-Lieutenant de la ſeconde Compagnie des Mouſquetaires du Roi.

qui ont cette commiſſion. M. de Pomponne a recommandé nos pauvres terres. M. de Chaulnes & M. de Lavardin ſont au déſeſpoir : voilà ce qui s'appelle des dégoûts. Si jamais vous faites les fous, je ne ſouhaite pas qu'on vous envoie des Bretons pour vous corriger : admirez combien mon cœur eſt éloigné de toute vengeance. Voilà, mon cher Comte, tout ce que nous ſavons juſqu'à l'heure qu'il eſt : en récompenſe d'une très-aimable lettre, je vous en écris une qui vous donnera du déplaiſir ; j'en ſuis, en vérité, auſſi fâchée que vous. Nous avons paſſé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce Héros : jamais un homme n'a été ſi près d'être parfait ; & plus on le connoiſſoit, plus on l'aimoit, & plus on le regrette. Adieu, Monſieur & Madame, je vous embraſſe mille fois. Je vous plains de n'avoir perſonne à qui parler de cette grande nouvelle ; il eſt naturel de communiquer tout ce qu'on penſe là-deſſus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous ſommes ici.

Fin du Tome Second.

SPECIAL 89-B
4081
V. 2

GETTY CENTER LIBRARY